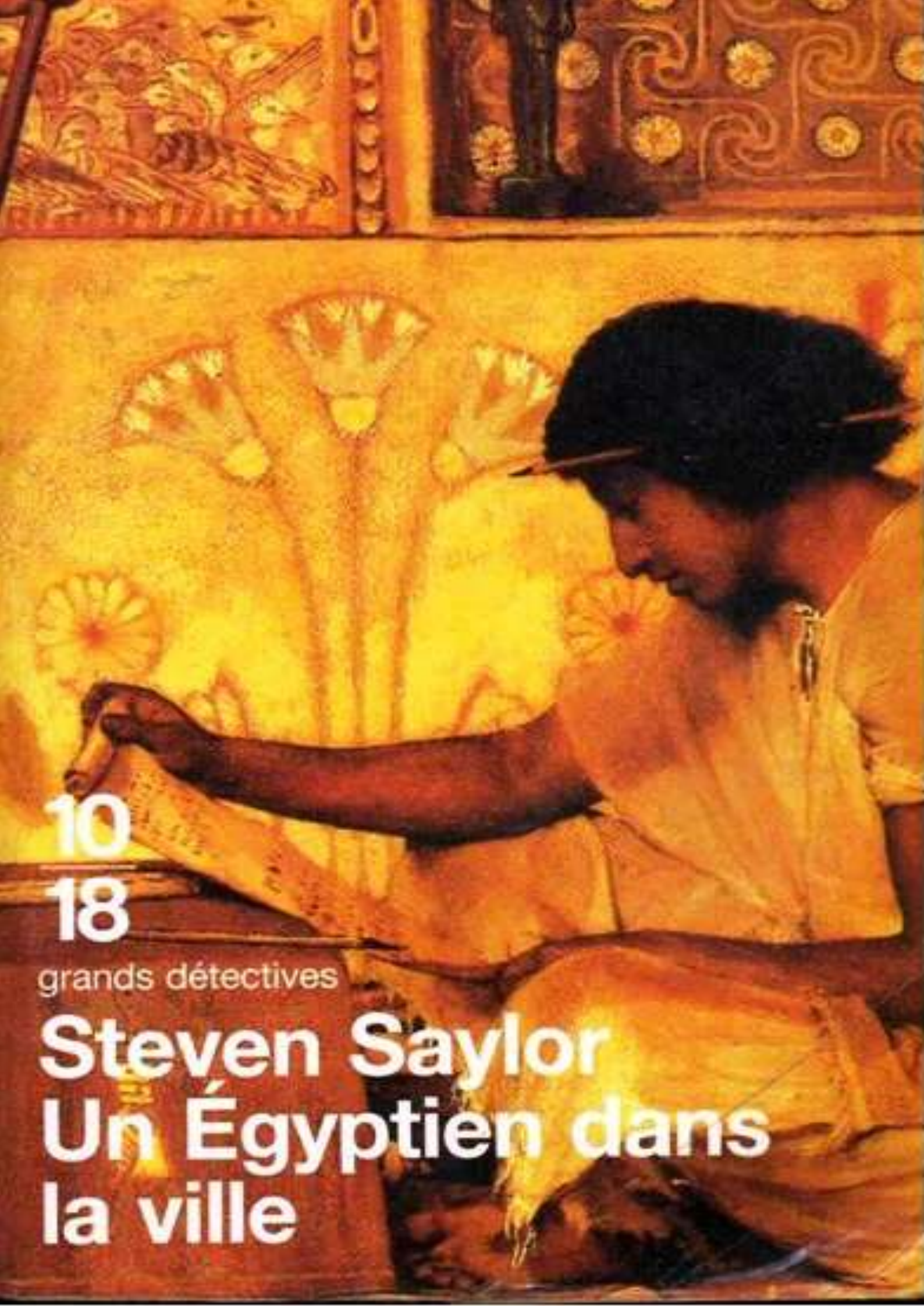

10
18

grands détectives

Steven Saylor
Un Égyptien dans la ville

STEVEN SAYLOR

UN EGYPTIEN DANS LA VILLE

GORDIEN-04

Titre original
Venus throw 1993

Traduit de l'américain par
Arnaud d'Apremont

10/18
« Grands Détectives »
Éditions Ramsey

À Rick

Chronologie

Principaux événements ayant précédé l'action
d'Un Égyptien dans la ville
(qui débute en janvier 56 avant notre ère).

90 avant notre ère : Gordien à Alexandrie.

80 : Mort du roi Sôter d'Égypte (Ptolémée IX Sôter II). Alexandre II (Ptolémée XI Alexandre II) lui succède, puis Ptolémée XII Aulète monte sur le trône[1]. Dictature de Sylla à Rome. Discours de Cicéron pour défendre Sextus Roscius. (Voir *Du sang sur Rome.)*

76 : Mort d'Appius Claudius (père de Clodia et Clodius).

75 : Le Sénat de Rome fait état d'un prétendu testament d'Alexandre II censé léguer l'Égypte à Rome.

72 : Seconde année de la révolte servile de Spartacus. (Voir *L'Étreinte de Némésis.)*

65 : Crassus – alors censeur – tente de déclarer l'Égypte province tributaire de Rome. L'entreprise échoue.

63 : Consulat de Cicéron. (Voir *L'Énigme de Catilina.)* César et Pompée entreprennent d'extorquer un tribut aux Égyptiens. La tentative est contrecarrée par Cicéron.

62 : Quintus Metellus Celer devient gouverneur de la Gaule cisalpine. Clodius perturbe la fête de la Bonne Déesse[2].

---

1 Entre Sôter II (mort en 81) et Alexandre II, la veuve du défunt, Cléopâtre Bérénice, fut brièvement reine. (Toutes les notes sont du traducteur sauf mention contraire.)

2 Bona Dea, déesse romaine de la Fertilité, dont le culte était exclusivement réservé aux femmes. Une fois par an, des cérémonies en son honneur se déroulaient au domicile du premier magistrat sous la conduite de sa femme aidée des vestales. Clodius y participa déguisé en femme.

61 : Clodius est jugé pour le scandale de la Bonne Déesse et acquitté.

59 : César – consul – s'efforce de faire reconnaître le roi Ptolémée comme « ami et allié du peuple romain » en échange de trente-cinq millions de deniers[3]. Le roi Ptolémée lève des impôts en Égypte et provoque la colère du peuple. Clodius devient plébéien afin de se présenter au poste de tribun. Mort de Quintus Metellus Celer. Clodia est veuve.

58 : Clodius tribun. Cicéron est contraint à l'exil (mars). Le roi Ptolémée s'enfuit à Rome.

57 : Cicéron rentre d'exil. Caelius soutient Bestia dans sa campagne pour la préture. La délégation de cent citoyens d'Alexandrie – avec Dion à sa tête – arrive en Italie.

Aux dés, j'avais beau chercher le coup de Vénus[4]
C'étaient toujours les maudits chiens qui sortaient[5].

Properce, *Élégies,* IV, VII, 45-46[6]

Nous avons tous entendu parler d'Alexandrie et maintenant nous savons tous ce qu'elle est : la source de toutes les ruses et de toutes les tromperies, d'où proviennent les intrigues de tous les manipulateurs.

---

3 À l'époque du récit, le denier (pesant près de quatre grammes d'argent) est la monnaie la plus forte de Rome. Il vaut seize as (monnaie d'une once de bronze) ou quatre sesterces (monnaie pesant un peu moins d'un gramme d'argent). Faute de cuivre, l'as ne sera plus frappé à partir de Sylla (82-79). En 43, le sesterce est en bronze.

4 *The Venus Throw (Le Coup de Vénus),* titre original américain d'*Un Égyptien dans la ville*, est une allusion au jeu de dés.

5 Dans les parties de dés à Rome, le « coup de Vénus » était le plus beau et le « coup des chiens » le pire (quatre as).

6 Traduction française de M. Paganelli, Les Belles Lettres, Paris, 1995.

Cicéron,
Pour C. Rabirius Postumus, 35.

Démocrite a condamné les rapports sexuels qui permettent à un être humain d'en engendrer un autre et, par Hercule, il est préférable de les éviter. D'autre part, les athlètes dépourvus de tonus considèrent que le sexe les revigore ; il peut guérir l'enrouement, les douleurs lombaires, l'obscurcissement de la vue ; il peut restaurer l'équilibre mental et rétablir les mélancoliques.

Pline, *Histoire naturelle*, XXVIII, 58.

Première partie

Nex[7]

7 Mort, généralement violente ; meurtre. *(N.d.A.)*

1

— Maître ! Il y a deux visiteurs à la porte.

Belbo me regardait en se dandinant, l'air gêné.

— Leurs noms ?

— Ils n'ont pas voulu les donner.

— Des visages familiers ?

— Je ne les ai jamais vus.

— Ont-ils dit ce qu'ils voulaient ?

— Non, maître.

Je réfléchis un instant en contemplant les flammes du brasero.

— Ainsi nous avons deux hommes…

— Euh… Pas exactement, maître…

— Tu as parlé de deux visiteurs, non ?

Belbo plissa le front.

— Je suis certain que l'un des deux est un homme. Enfin, je crois…

— Et l'autre ?

— Une femme… je pense. Ou peut-être pas…

Il avait l'air de réfléchir. Les yeux dans le vague, on aurait dit qu'il cherchait à se rappeler le menu de son petit déjeuner.

Je levai les sourcils et regardai au-delà des flammes du brasero. De l'autre côté de l'étroite fenêtre, j'apercevais le jardin. La statue de Minerve veillait sur un petit bassin. Le soleil commençait à décliner. Toutefois, il faisait encore assez clair pour dire si un visiteur à la porte était un homme ou une femme. La vue de Belbo commençait-elle à faiblir ?

Belbo n'a jamais été le plus futé des esclaves. A défaut de cervelle, il possède une force colossale. Depuis bien longtemps, cette imposante montagne de muscles à la chevelure blonde comme les blés est mon garde du corps. Mais ces dernières années, ses réflexes n'ont cessé de décliner. J'ai donc pensé l'utiliser comme portier : à mon sens, il me sert depuis

suffisamment longtemps pour reconnaître la plupart de mes visiteurs et sa carrure intimide les inconnus. Seulement, s'il ne peut même pas distinguer un homme d'une femme, il me semble difficile de lui demander de répondre à la porte.

Le regard de Belbo s'anima. Reprenant ses esprits, il s'éclaircit la voix.

— Dois-je les introduire, maître ?

— Voyons : nous avons à la porte deux étrangers de sexe indéterminé, qui refusent de donner leurs noms. Ici, dans la ville la plus dangereuse du monde, ils viennent rendre visite à un homme qui s'est fait des centaines d'ennemis. Et tu demandes si tu dois les laisser entrer ? Pourquoi pas ?

Mon ironie était trop subtile. Belbo fit un signe de tête et quitta la pièce sans me laisser le temps de l'arrêter.

Un instant plus tard, il était de retour avec mes visiteurs. Je me levai pour les saluer. La vue de Belbo était probablement meilleure que la mienne. Si j'avais aperçu ce couple de l'autre côté de la rue ou sur le Forum, j'aurais sûrement pris ces deux personnes pour ce qu'elles semblaient être : un jeune homme plutôt petit avec des traits délicats, revêtu d'une toge lui allant mal et coiffé d'un chapeau à large bord, et une femme beaucoup plus vieille et beaucoup plus forte dont la stola[8] recouvrait pudiquement le corps de la tête aux pieds. Après un examen plus attentif, j'étais déconcerté.

Je ne pouvais rien voir du corps du jeune homme que dissimulaient les amples plis de sa toge trop grande. Mais son visage avait quelque chose d'insolite : on ne distinguait pas le moindre signe de barbe. Quant à ses mains fines et merveilleusement manucurées, elles se mouvaient avec une délicatesse qui n'avait rien de masculin. Autre détail curieux : ses cheveux ne tombaient pas naturellement autour de ses oreilles et sur sa nuque, mais avaient été relevés sous son chapeau. Sans doute étaient-ils inhabituellement longs. Même la couleur de cette chevelure était curieuse : les racines étaient

---

8 Vêtement typique des matrones romaines, comme la toge était celui des hommes. Cette longue robe à manches tombait jusqu'aux pieds.

foncées, mais les mèches qui dépassaient du chapeau étaient plutôt blondes.

La femme n'était pas moins singulière. Si un châle de laine lui couvrait la tête et dissimulait l'essentiel de son visage, je pouvais tout de même voir que ses joues avaient été fardées… et, franchement, ce n'était pas une main experte qui avait appliqué le rose. Les plis de son cou pendaient de manière beaucoup plus lâche que ceux de sa stola. Ses épaules paraissaient un peu trop larges et ses hanches trop étroites. Ses mains avaient quelque chose de singulier. Les matrones romaines sont fières de conserver une peau aussi pâle que possible, or les siennes étaient sombres et tannées. En outre, on pouvait attendre de toute femme assez coquette pour se farder les joues qu'elle prenne soin de ses ongles, mais ceux de ma visiteuse étaient cassés et rongés jusqu'au sang.

Debout à côté du brasero, le couple gardait le silence.

— Si je comprends bien, vous êtes venus me rendre visite.

Ils se contentèrent d'acquiescer d'un simple signe de tête. Le jeune homme me fixait en pinçant les lèvres. La vieille femme baissa la tête. – Les flammes illuminèrent ses yeux. Entre les cils noircis à l'antimoine, je saisis un éclair d'appréhension.

D'un geste, je demandai à Belbo d'approcher deux chaises pliantes. Il les plaça en face de la mienne.

Tout laissait entendre que les choses n'étaient pas ce qu'elles semblaient être. Le port de la toge est un art… comme le port de la stola. En voyant la gaucherie manifeste des visiteurs, il me sembla improbable que le jeune homme ait jamais porté une toge auparavant ou que sa « compagne » ait jamais enfilé une stola. Leur maladresse en était presque comique.

— Du vin ? proposai-je.

— Volontiers ! répondit le jeune homme.

Son visage s'était animé. Comme ses mains, sa voix haut perchée était quelque peu fluette. Quant à la vieille femme, je la vis se raidir en murmurant « Non ! ». Elle se tortilla nerveusement les doigts, avant de se mordre le pouce.

Je haussai les épaules.

— Eh bien moi, j'ai envie de prendre quelque chose pour me réchauffer. Belbo, demande à l'une des servantes d'apporter un peu d'eau et du vin… Et quelque chose à manger.

J'adressai un regard interrogateur à mes visiteurs.

Le visage du jeune homme s'illumina et il acquiesça d'un signe de tête. Mais la femme rougit.

— Es-tu fou ? murmura-t-elle d'un ton bourru.

Je crus détecter un léger accent. J'essayai de l'identifier quand j'entendis son estomac gargouiller.

— Ah oui, tu as raison, marmonna le jeune homme.

Lui aussi avait un accent, léger mais vaguement oriental. C'était curieux, car seuls les citoyens romains portent une toge.

— Pas de nourriture, s'il te plaît, dit-il.

— Quel malheur ! soulignai-je. Car nous avons de très bons gâteaux qui restent du petit déjeuner. Ils sont confectionnés à l'égyptienne avec du miel et du poivre. Ma femme vient d'Alexandrie, vous savez. J'y ai passé quelque temps dans ma jeunesse. Oh, cela doit bien remonter à une trentaine d'années, maintenant. Les Egyptiens sont réputés pour leurs pains de mie, mais vous devez certainement le savoir.

La bouche de la femme se tordit. Elle tira les bords de son châle pour se cacher les yeux, mais je pouvais sentir son regard sur moi aussi brûlant que les flammes du brasero. Le visage du petit homme se figea à nouveau.

Belbo revint avec une table pliante qu'il plaça entre nous. Une servante suivait avec trois coupes et deux cruchons, l'un plein d'eau et l'autre de vin. La fille versa du vin dans chaque coupe, puis me laissa le soin d'ajouter l'eau.

— Lorsqu'il fait froid, je le prends presque pur, dis-je en me penchant et en n'ajoutant qu'une goutte d'eau dans la coupe la plus proche de moi. Et vous ?

Je regardai le jeune homme. Il rapprocha son index de son pouce.

— Bon, un doigt d'eau, dis-je en versant.

Puis je me tournai vers sa compagne.

— Alors, veux-tu te joindre à nous ?

Elle hésita.

— Vous ne le regretterez pas, ajoutai-je. Il vient de ma réserve privée. Il y a quelques années, j'ai été métayer en Étrurie. Il me reste quelques jarres de vin de cette époque. Ce fut une très bonne année… pour le vin, en tout cas.

Je leur tendis leurs coupes. Avant que j'aie pu prendre la mienne, la femme reposa rapidement la sienne et prit ma coupe.

— J'ai changé d'avis, murmura-t-elle d'une voix rauque. En fait je préfère moins d'eau. Si cela ne te gêne pas.

— Je t'en prie.

Je levai la coupe qu'elle avait posée et l'approchai de mes lèvres… sans boire, mais en faisant mine de savourer son bouquet. La femme me fixait avec intensité. Elle plaça sa coupe sous son nez et sembla humer le vin, sans paraître y prendre le moindre plaisir : elle attendait simplement que j'en boive une gorgée pour en faire autant. C'était vraiment ridicule.

Enfin je bus. Un instant, je laissai le vin rouge s'attarder sur mes lèvres. Puis j'en fis disparaître toute trace d'un coup de langue. La femme but alors sa première gorgée. Son compagnon porta à son tour la coupe à ses lèvres et la vida d'un trait.

— Excellent ! Vraiment excellent ! répéta-t-il, d'une voix plus grave, mais toujours aussi… féminine.

Pendant un moment, nous dégustâmes notre vin en silence, en écoutant les crépitements du brasero.

— Vous semblez faire preuve d'une grande prudence, dis-je enfin. Voulez-vous m'exposer les motifs de votre venue ? Vous pourriez peut-être commencer par me dire vos noms ?

Le petit homme regarda la femme. Elle détourna son visage des flammes et le plongea dans l'ombre. Au bout d'un moment, le jeune homme tourna de nouveau les yeux vers moi.

— Il est trop tôt pour que vous sachiez comment nous nous appelons.

— Comme vous voulez, répondis-je avec un hochement de tête. Après tout, qu'importent les noms ? Ce ne sont que des manteaux, des vêtements que les hommes endossent ou enlèvent. Un déguisement, si vous préférez…

Il me regarda. Ses yeux brillaient à la lueur des flammes – était-il intrigué ou avait-il simplement vidé sa coupe trop vite ?

Sa compagne maintenait son visage dans l'ombre, mais je pus une nouvelle fois sentir l'intensité de son regard.

— Un *nom* n'est pas identique à une *chose,* murmura-t-elle.

J'inclinai la tête.

— C'est ce que l'on m'a appris, il y a bien longtemps quand je vivais à Alexandrie, pour être précis. Et pourtant, sans noms, nous ne pourrions parler entre nous des choses que ces noms désignent.

La silhouette s'inclina gravement.

— Une chose porte un nom en latin, un autre en grec, continuai-je. Mais la chose reste la même. Ce qui s'applique aux objets doit s'appliquer aux personnes. Le roi Ptolémée d'Égypte, par exemple, reste le roi Ptolémée, qu'on lui donne le titre grec de *basileus* ou celui, latin, de *rex*.

La personne en stola respira bruyamment et sembla sur le point de parler…

— Ainsi en va-t-il des dieux eux-mêmes, poursuivis-je. Les Romains appellent le père des dieux Jupiter, les Grecs l'appellent Zeus. « Jupiter » n'est rien d'autre qu'une onomatopée imitant le bruit de la foudre frappant la terre, tandis que « Zeus » reproduit le fracas du tonnerre traversant l'air. Ainsi les noms expriment-ils ce que l'œil et l'âme perçoivent.

— Exact, chuchota ma visiteuse.

Sa tête se pencha. Ses yeux réapparurent. Ils étaient fixés sur moi et je notai un éclat particulier dans leurs pupilles.

— Les noms ne sont donc pas des choses, ajoutai-je. Certes l'étude des noms peut nous fasciner, mais c'est l'étude des choses, ou plus précisément notre perception humaine des choses, qui doit occuper tous ceux qui s'intéressent à la philosophie. Par exemple : je vois la flamme dans ce brasero, mais comment sais-je qu'elle existe ?

Le petit homme, qui s'était lui-même resservi du vin pendant mon discours, se mit à rire bruyamment.

— C'est très simple : mets la main dans la flamme !

Je fis claquer ma langue en signe de désapprobation.

— Tu dois être de l'Ecole épicurienne, si tu crois que, par la seule perception des sens, tu peux déterminer la réalité de

l'existence. Epicure disait que toutes les sensations sont vraies. Seulement, le fait que *je* me brûle sur ce brasero ne *te* prouvera pas son existence, tant que tu n'auras pas *toi-même* ressenti la douleur.

— Ah, mais je t'entendrai crier.

— Peut-être, mais certains peuvent endurer une telle souffrance sans crier. Or si je ne crie pas, le feu sera-t-il pour autant moins réel ? Et si je crie mais que tu sois sourd et que tu regardes ailleurs, comment sauras-tu que j'ai été brûlé et que le feu existe ? Alors je le répète : même si je criais et que tu m'entendes, tu n'aurais encore aucun moyen de savoir si ma souffrance est réelle ou feinte.

— Tu parais en savoir long sur ces choses, dit le jeune homme.

— Je ne suis pas tout à fait ignorant. La philosophie est l'invention des Grecs, bien sûr, mais un Romain peut essayer de la comprendre. Mon protecteur Cicéron est devenu une sorte d'expert en matière de philosophie, ce qui l'aide grandement dans son art oratoire.

Je bus une longue gorgée de vin. Dans la pièce, l'atmosphère avait complètement changé. La suspicion glaciale de mes visiteurs avait fait place à la confiance.

— Mais de même qu'un nom n'est pas une chose, l'*apparence* n'est pas *l'existence,* repris-je. Voyez plutôt : deux visiteurs viennent frapper à ma porte. À première vue, nous avons un homme et une femme. C'est clairement ce qu'ils veulent faire croire. Seulement, un examen plus attentif révèle que ce n'est qu'une impression et non la réalité. Des questions s'ensuivent : si l'homme n'est pas un homme et que la femme n'est pas une femme… *que sont-ils ?* Qui sont-ils ? Pourquoi veulent-ils être perçus pour ce qu'ils ne sont pas ? Et pourquoi viennent-ils chez Gordien ?

— Et connais-tu la réponse à toutes ces questions ? demanda ma visiteuse en stola d'une voix grinçante.

— Je crois que oui… En tout cas, une bonne partie des réponses…

Je regardai le petit homme. Il affichait à cet instant un sourire incompréhensible. Je réalisai soudain que ce n'était pas

à moi qu'il souriait, mais à quelqu'un derrière moi. Je me tournai. Ma fille Diane se tenait dans l'encadrement de la porte.

Elle paraissait hésitante, comme si elle s'était arrêtée un bref instant pour jeter un coup d'œil dans la pièce et s'apprêtait à repartir. Elle portait la robe à longues manches qui habille les enfants des deux sexes. Mais, à treize ans, ses formes commençaient à se dessiner sous son vêtement. Sa robe bleu nuit se fondait dans la pénombre du corridor. Son visage éclairé par les flammes du brasero semblait flotter dans l'air. La texture laiteuse de sa peau et la roseur de ses joues – que le maquillage de ma visiteuse tentait si grossièrement d'imiter – accentuaient la noirceur de ses cils et de ses sourcils. Les flammes faisaient briller ses longs cheveux noirs, séparés par une raie centrale et tombant sur ses épaules. Ses yeux noisette nous étudiaient avec une curiosité où l'on notait un soupçon d'amusement. Elle avait toujours ressemblé à sa mère, oh oui, et elle ne cessait de lui ressembler un peu plus chaque jour !

Elle esquissa un vague sourire et s'apprêtait à s'éloigner.

— Diane, viens ici un instant.

Elle s'avança dans la pièce, en arborant ce sourire énigmatique qu'elle avait hérité de Bethesda.

— Oui, papa ?

— Nous avons des visiteurs, Diane.

— Oui, je sais. J'ai vu Belbo les faire entrer. J'allais en parler à maman, mais je voulais d'abord mieux voir pour être sûre.

— Mieux voir ?

— Enfin, papa, ce n'est pas tous les jours qu'un eunuque et un homme déguisé en femme viennent frapper chez toi, non ?

Elle regarda mes visiteurs avec un petit sourire.

Eux, en revanche, ne souriaient pas.

— Je t'avais dit que le déguisement ne valait rien. Même un enfant s'en serait aperçu, grommela le vieil homme qui ne cherchait plus à déguiser sa voix ni son accent d'Alexandrie.

Il rejeta son châle en arrière. Ses cheveux argentés étaient tirés et noués derrière sa nuque. Son front était ridé. Les plis de sa peau pendant sous son menton frémirent.

L'eunuque en toge mit la main sur sa bouche et ricana.

— Mais tu as l'air si beau avec ton maquillage !

— Assez ! gronda le vieil Égyptien.

Sa bouche esquissa un rictus de désapprobation. Il se mit à regarder tristement les flammes, les yeux remplis de désespoir.

2

— C'est ma fille, Gordiane, mais nous l'appelons Diane.

Je pris sa main douce et lisse.

— Diane, voici Dion d'Alexandrie : philosophe, membre de l'Académie, et actuellement chef d'une ambassade du peuple d'Égypte à Rome.

Avec la dignité d'un homme distingué ayant l'habitude d'être présenté cérémonieusement, Dion se leva. Il joignit les mains devant lui en rejetant les épaules en arrière. Avec son visage fardé et ses vêtements féminins, il ressemblait au prêtre d'un culte oriental – ce qu'était précisément son compagnon.

— Et voici, dit Dion d'Alexandrie, en désignant de la main le petit eunuque qui s'était pareillement levé – malgré son ivresse certaine –, Trygonion, prêtre du temple de Cybèle, ici, à Rome.

L'eunuque s'inclina et retira son chapeau, d'où tomba une masse de cheveux filasse.

— Un philosophe… et un galle ! fit Diane pensivement.

Le dernier mot me fit sursauter. *Galle*[9] est le terme qui désigne un prêtre castré de la Grande Mère, Cybèle. Tous les galles sont des étrangers, car la loi empêche un Romain de le devenir. Dans la bouche des fidèles de la déesse, le mot est teinté de respect, mais on l'utilise parfois comme une injure. Pour la plupart des Romains, l'idée de se transformer en eunuque – même au service des dieux – est extravagante.

— Oui, répondit Dion, médite cette question, Gordien : qu'est-ce qu'un philosophe et un galle peuvent avoir en commun ? L'homme qui vit pour et par la raison, et celui dont la vie est un renoncement à la raison ?

Son latin impeccable était prononcé avec un incontestable accent alexandrin. Il avait les inflexions particulières des hommes nés en Egypte, dont la langue maternelle est le grec.

---

9 En latin, gallus, à ne pas confondre avec Gaulois.

Quand il parla sans contrefaire sa voix, je me rappelai avoir entendu ce timbre des années auparavant. Avec l'âge, la voix était devenue plus rauque, mais il ne pouvait y avoir de doute : c'était la voix que j'écoutais avec grande attention sur les marches devant le temple de Sérapis à Alexandrie.

Les présentations achevées, nous nous assîmes. Diane pria qu'on l'excuse et quitta la pièce.

Dion reprit la parole.

— Alors tu te souviens de moi ?

— Maître, commençai-je, je me souviens de toi. Tu es de ces hommes que l'on n'oublie pas facilement.

— J'avais pensé… après tant d'années… Et, quand on m'a donné ton nom, comment pouvais-je être sûr qu'il s'agissait du Gordien que j'avais connu il y a si longtemps ? Certes, le nom n'est pas courant, et, en outre, ces gens-là pensaient que tu avais été à Alexandrie dans ta jeunesse. Avec tous ces dangers autour de moi, toutes ces trahisons… tu comprends pourquoi je ne pouvais venir ouvertement chez toi ? Pourquoi j'ai hésité à me révéler à toi ? Pourquoi je me suis montré soupçonneux même à l'endroit de ton excellent vin ?

Il me regarda, mal à l'aise, et se rongea un ongle.

— Même quand je t'ai vu, je n'étais pas encore tout à fait sûr d'avoir affaire au Gordien que j'avais connu à Alexandrie. Les temps nous changent tous… et tu portes aussi une sorte de déguisement, tu sais.

Il fit un geste vers mon menton que je touchai : il faisait allusion à ma barbe. Je souris.

— Tu as raison. J'étais glabre à l'époque. Il fait trop chaud pour porter une barbe à Alexandrie, et de toute façon, j'étais trop jeune pour en arborer une décente. Ou parles-tu de tous ces poils gris dispersés au milieu des noirs ? Les cheveux gris et les rides sont une sorte de déguisement involontaire.

Dion hocha la tête et étudia de nouveau mon visage comme s'il cherchait s'il pouvait me faire confiance.

— Je dois être très prudent, dit-il.

— Oui, j'ai entendu parler de ta situation, répondis-je. Ton voyage depuis Alexandrie, les attaques contre ton groupe après ton débarquement à Neapolis, les menaces qui t'ont directement

visé, ici, à Rome… et l'indifférence du Sénat. Ces temps-ci, on parle beaucoup de la « question d'Égypte ».

— Mais comment as-tu deviné qu'il s'agissait de Dion ? demanda le petit galle en se versant une nouvelle coupe de vin.

— Oui, intervint Dion, dis-nous comment tu as deviné que c'était moi. Tu n'as sûrement pas reconnu mon visage maquillé et il est resté dans l'ombre. Et tant d'années ont passé ! Ma voix ne m'a sûrement pas trahi. Je me suis efforcé de lui donner une tonalité féminine, et j'ai parlé le moins possible. Et même si ce n'était pas très réussi, mon timbre véritable était méconnaissable. D'autant que tu ne m'avais pas entendu parler depuis des années.

— J'ignore pourquoi tu es venu, mais je suppose que cela a à voir avec ma réputation de limier. J'ai su presque immédiatement qui tu étais. Si je n'avais pu découvrir une chose aussi élémentaire, tu aurais perdu ton temps en venant ici.

— Explique-toi, dit Dion, de sa voix professorale.

— Oui, sois plus clair ! reprit le petit galle, levant sa coupe et secouant ses boucles pâles.

— Très bien. D'abord, il m'a semblé évident que vous n'étiez pas ce que vous vouliez faire croire.

— Qu'est-ce qui m'a trahi ? demanda Dion.

Je haussai les épaules.

— De petites choses. Les hommes et les femmes ont des façons différentes de marcher et de se tenir. Sur scène, un acteur pourra entrer dans la peau d'une femme de manière convaincante. Mais il est formé pour jouer des rôles. Pour changer de personnalité, il ne suffit pas de se farder et de mettre une stola.

— Sois précis ! Je dois savoir. Parce que, si ce déguisement n'est pas parfait, je dois en trouver un autre. Pour moi, cela peut faire la différence entre… entre la vie et…

Il se mordit de nouveau les ongles, mais, ne trouvant plus rien à ronger, il tira sur les plis qui pendaient de son cou.

— Eh bien, pour commencer, tes ongles t'ont trahi. Pour les matrones romaines, aller chez la manucure est un rituel.

— Ah ! Cette terrible manie m'a repris en arrivant en Italie. Je ne parviens pas à m'en défaire.

— Oh, mais tu sais, même si tes ongles repoussent, tes mains continueront de te trahir. Aucune matrone romaine n'a des mains aussi brunes et tannées, et j'ajouterai qu'aucun citoyen distingué n'en a de semblables. C'est bon pour des esclaves et des fermiers, ou pour des visiteurs venant de pays étrangers où le soleil brunit tout le monde uniformément, du roi Ptolémée au plus insignifiant des esclaves dans les champs.

— Ptolémée !

Dion cracha le nom.

— Oui, je t'ai déjà vu t'agiter tout à l'heure lorsque j'ai prononcé son nom. Cette réaction n'a fait que renforcer mon soupçon initial : Dion d'Alexandrie me rendait visite.

— Mais tu n'as toujours pas dit comment ce soupçon est né, dit le galle. Explique-toi ! railla-t-il en singeant Dion.

— Reprenons pas à pas : mon visiteur est habillé en femme, mais ce n'est pas une femme. Donc, mon visiteur doit être un homme… et un homme ayant quelque raison de se déguiser ainsi. J'avoue ne pas avoir imaginé que l'un de vous puisse être un eunuque. Nous avions ainsi un homme confronté à des problèmes, peut-être en danger – ta nervosité te trahissait, tout comme ton refus de te sustenter alors que ton estomac grondait. D'après tes mains et ton accent, je sus que tu devais être étranger. Mais il arrive un moment où il devient fastidieux et surtout vain d'exposer les différentes étapes d'une réflexion logique et progressive. Je me contenterai de dire qu'au regard de toutes mes déductions, mon visiteur pouvait être Dion d'Alexandrie. J'ai entendu parler de ta situation critique. Alors oui, cet étranger dont le comportement me semblait désespéré avait de bonnes chances d'être Dion. Pour confirmer mon hypothèse, je t'ai éprouvé. J'ai parlé de philosophie, de mon passé à Alexandrie, du roi Ptolémée. Tes réactions ont corroboré mes soupçons. Tu vois comment mon esprit fonctionne et comment j'ai mis en application les modes de pensée que tu m'as enseignés jadis.

Dion sourit et hocha la tête. Je fus stupéfait de constater à quel point l'approbation d'un maître pouvait encore me réchauffer le cœur dans la cinquième décennie de ma vie, un

maître que je n'avais pas vu depuis près de trente ans et auquel je n'avais quasiment pas pensé pendant tout ce temps.

— Et Trygonion ? fit Dion.

— Oui, comment m'as-tu identifié ? demanda le petit galle, les yeux pétillants.

— Je confesse, Trygonion, que tu m'as posé un problème. Je savais que tu n'étais pas ce que tu prétendais être. Mais je me suis trompé. Je pensais que tu étais une jeune femme ayant revêtu toge et chapeau pour se déguiser en homme.

— Donc tu m'as pris pour une femme ! dit Trygonion, se calant sur sa chaise en me fixant avec un regard félin. Selon toi, que pouvait être cette femme ? L'esclave du philosophe ? Sa fille ? Son épouse ? Ou son garde du corps, peut-être ?

Trygonion s'esclaffa.

— Tes traits et ta voix m'ont trompé. Les eunuques sont rares à Rome. J'ai négligé cette possibilité. J'ai bien vu que tu n'avais pas l'habitude de porter la toge. Ce pouvait être le cas d'une femme… mais aussi d'un étranger. J'ai noté ton accent, mais il est léger. Tu dois vivre ici depuis longtemps.

— Depuis dix ans. J'avais quinze ans quand je suis arrivé à Rome pour servir dans le temple de la Grande Déesse… l'année même où je me suis consacré à son culte. Donc le galle se révéla une énigme plus difficile à résoudre que celle du philosophe, ajouta le petit prêtre, apparemment très content de lui. Pourtant la jeune fille de notre hôte a perçu la vérité au premier coup d'œil.

— Une belle fille, murmura Dion, en plissant le front.

— Une telle perspicacité de la part d'une enfant semble presque surnaturelle, tu ne crois pas, Gordien ? Ta fille est peut-être une sorcière.

Dion se renfrogna et s'agita, mal à l'aise. Je décidai d'abonder dans le sens du galle, au lieu d'en prendre ombrage.

— La mère de Diane a grandi en Égypte, où l'on compte de nombreux eunuques. L'Egypte coule dans les veines de ma fille. Je suppose donc qu'elle peut reconnaître un eunuque quand elle en voit un. Il ne fait aucun doute que certaines de ses connaissances viennent directement de sa mère.

— Elles sont peut-être toutes les deux sorcières, ajouta Trygonion.

— Suffit, gronda Dion. Ces galles croient pouvoir dire n'importe quoi. Ils n'ont jamais honte.

— Ce n'est pas la seule chose qui nous manque, répliqua Trygonion en redressant fièrement la tête.

Quelle que soit l'origine de sa perspicacité, Diane avait aussi mis le doigt sur un mystère plus intrigant : que faisaient ensemble un galle et un philosophe ?

— Si vous avez assez bu, dis-je, conscient que Trygonion avait bu plus que sa part tandis que Dion avait à peine touché à sa coupe, et si nous avons assez parlé de vos déguisements, nous pourrions peut-être traiter de choses plus sérieuses. Quel est l'objet de ta visite, maître, et qu'attends-tu de moi ?

Dion s'éclaircit la voix.

— Tu as évoqué tout à l'heure ce que vous, les Romains, vous appelez la « question d'Egypte ». Je me suis donc dit que tu avais entendu parler du faux testament du roi Alexandre, des desseins de César et de Pompée pour faire main basse sur la richesse de l'Égypte, du meurtre de la plupart de mes collègues venus avec moi en Italie réclamer justice au Sénat de Rome…

Je levai la main.

— Tu devrais plutôt commencer par le commencement et m'expliquer toutes les étapes qui t'ont conduit à ma porte. Mais d'abord, je désire que tu répondes à deux questions élémentaires. Primo : pourquoi es-tu venu me trouver ?

Dion me regarda un long moment, puis il fixa les flammes du brasero. Sa voix se mit à trembler.

— Je suis venu te voir parce qu'il n'y avait personne d'autre à Rome vers qui je pouvais me tourner, personne à qui je pouvais demander de l'aide, personne en qui je pouvais avoir confiance… si tant est que je puisse te faire confiance à toi.

Je hochai la tête.

— Secundo : qu'attends-tu de moi, maître ?

— Je veux que tu m'aides à…

Il s'étrangla. Les flammes dansaient dans ses yeux, qui venaient de se poser sur moi. Sa mâchoire frémissait, les plis de son cou s'agitaient alors qu'il déglutissait.

— Aide-moi !… S’il te plaît… J’ai besoin que tu m’aides à…
— À quoi ?
— À rester en vie !

3

Avec sa grande crinière de cheveux bruns, sa haute stature et ses manières aimables, Dion était une figure en vue dans l'Alexandrie de ma jeunesse. Comme la plupart des membres de la haute société égyptienne, Dion était de sang grec – avec une touche de Scythe, prétendait-il, pour expliquer sa taille, et un peu de sang éthiopien pour justifier son teint mat. On l'apercevait fréquemment sur les marches de la bibliothèque attenant au temple de Sérapis[10] où les philosophes se rencontraient pour débattre entre eux et instruire leurs élèves.

Jeune homme, j'avais fini par atteindre Alexandrie au terme d'un long périple. C'est là que j'avais rencontré ma future épouse, Bethesda, ou, plus précisément, que je l'avais achetée sur le grand marché aux esclaves. Elle était très jeune et très belle. Je passais les nuits dans une atmosphère enfiévrée de luxure. Et durant la journée, tandis que Bethesda s'occupait de mon petit appartement ou allait au marché, je gravitais autour des marches de la bibliothèque en quête de Dion. Je n'étais pas étudiant en philosophie – je manquais d'argent pour suivre un enseignement formel –, mais il existait une tradition chez les philosophes d'Alexandrie, celle d'engager de temps en temps gratuitement la conversation avec des hommes du tout-venant.

Maintenant, trente ans plus tard, je ne pouvais me souvenir que de fragments de ces conversations, mais je me rappelais à quel point Dion avait attisé ma passion juvénile de la vérité avec ses énigmes, tout comme Bethesda avait attisé mes… autres passions. A cette époque, rien ne me manquait : j'avais une ville

10 La célèbre bibliothèque d'Alexandrie qui brûla en 47 de notre ère à la suite d'un soulèvement chrétien, selon Plutarque. On dit qu'elle était la plus grande bibliothèque de l'Antiquité, abritant entre cent mille et sept cent mille volumes, selon les sources.

inconnue à explorer, une compagne au lit et un mentor. Nous n'oublions ni les villes, ni les amours, ni les maîtres de notre jeunesse.

Dion était attaché à l'École académique. Il avait pour maître le grand philosophe Antiochus d'Ascalon – qui devait devenir bientôt le chef de l'Académie[11] – et fut l'un de ses principaux protégés. Dans mon ignorance, je lui demandai un jour où se trouvait l'Académie. Dion éclata de rire, expliquant que si le nom venait d'un lieu spécifique – un bosquet sacré où Platon enseignait[12] – il ne s'appliquait plus désormais à un lieu ou à un édifice particulier, mais à une école de pensée. L'Académie transcendait les langues – même si, naturellement, tous les grands ouvrages de philosophie, y compris ceux des académiciens, étaient écrits en grec. L'Académie englobait tous les hommes… mais n'appartenait à aucun. Cette école cherchait à découvrir les vérités fondamentales :

Comment un homme sait-il ce qu'il sait ? Les dieux existent-ils ? Peut-on prouver leur existence ? Quelle est leur forme ? Leur nature ? Comment pouvons-nous déterminer le juste et le faux ?

Pour un jeune Romain d'à peine vingt ans, immergé dans une métropole exotique et grouillante comme Alexandrie, ces questions étaient obsédantes. Dion les avait toutes étudiées. Sa quête de la connaissance m'inspirait. Il était à peine mon aîné de dix ans, mais il me semblait doué d'une sagesse infinie et d'une incroyable présence. En sa compagnie, je prenais conscience du gouffre de mon ignorance et j'étais flatté qu'il consacre quelque temps à m'expliquer ses idées. Assis sur les marches de la bibliothèque tandis que ses esclaves nous faisaient de l'ombre avec des parasols, nous discutions des

---

11 École philosophique fondée à Athènes par Platon. Avec le temps, les enseignements s'étaient répandus et éloignés de ceux de son fondateur. Antiochus d'Ascalon fut scolarque de la cinquième Académie. Il compta Cicéron parmi ses auditeurs assidus.

12 Un bois d'oliviers dédié au héros Académos, à l'ouest d'Athènes.

différences entre l'intelligence et la sensation, nous considérions les différentes propensions de l'homme à se fonder sur la logique, le goût, l'odorat, la vue, l'ouïe et le toucher pour donner un sens au monde.

Trente ans avaient passé. Dion avait naturellement changé. A l'époque, il me semblait vieux, mais maintenant il était vraiment vieux. Sa crinière de cheveux noirs avait viré à l'argent. Sa peau était détendue et fripée, mais il n'était pas voûté.

Tu es un homme que l'on n'oublie pas, lui avais-je dit. Maintenant, alors qu'il m'implorait de l'aider à rester en vie, j'étais sur le point de dire : *Tu as l'air d'un homme difficile à tuer*.

Au lieu de cela, après une longue pause, je changeai de sujet.

— Ce que je trouve surprenant, maître, c'est que tu te souviennes de *moi* après toutes ces années. Oui, il est vraiment curieux que tu te sois souvenu d'un jeune Romain libre comme l'air, qui aimait flâner sur les marches de la bibliothèque, écoutant les discours de ses aînés et osant occasionnellement converser avec eux.

— Tu étais plus que cela, dit Dion. Tu dis que tu serais un piètre limier si tu ne pouvais déduire l'identité d'un visiteur comme moi. Eh bien, quel philosophe serais-je si je me montrais incapable de reconnaître un esprit analogue, un égal, quand j'en vois un ?

— Tu me flattes, maître.

— Certainement pas. Je ne flatte personne, pas même les rois. Pas même le roi Ptolémée ! Et c'est une des raisons pour lesquelles je me trouve dans cette terrible situation.

Il esquissa un petit sourire, mais, dans ses yeux, je saisis le regard tourmenté d'un homme harcelé par la peur. Il se leva et commença à faire nerveusement les cent pas dans la petite pièce, croisant et décroisant les bras sur sa poitrine.

— Dis-moi, Gordien, te souviens-tu des choses dont nous parlions sur les marches de la bibliothèque ?

— Seulement de fragments, je le crains. Mais je me souviens parfaitement de ton éloquence quand tu parlais de perception et de vérité ; ah oui, et je me rappelle comment l'Académie avait

clarifié plutôt que réfuté les enseignements de Platon et des stoïciens…

— Est-ce tout ce dont tu te souviens ? Comme c'est étrange ! Nos conversations ont laissé de tout autres souvenirs dans mon esprit.

— Que traitions-nous d'autre, si ce n'est de philosophie ?

Dion secoua la tête.

— Eh bien, je ne me rappelle pas avoir parlé de philosophie avec toi… Toutes ces abstractions et ces divagations pédantes… Comme j'ai dû te sembler pompeux !

— Absolument pas…

— Non, ce que moi je me rappelle, ce sont les histoires que *toi,* tu racontais, Gordien.

— Quelles histoires ?

— Tes aventures dans le grand monde ! Ton long périple depuis Rome jusqu'en Egypte, tes visites en cours de route aux Sept Merveilles du monde et tes exploits à Alexandrie. Comme ma vie semblait terne en comparaison ! Comme je me suis senti vieux en t'écoutant ! J'avais l'impression que toute mon énergie vitale s'était tarie. Tandis que moi et mes collègues débattions du bien et du mal sous des parasols, toi, dans les rues, tu rencontrais le bien et le mal, tu en faisais charnellement l'expérience, tu prenais part au drame tourbillonnant de la vie et de la mort. Qui étais-je pour oser parler des moyens de discerner le vrai du faux, alors que, près de moi, sur les marches mêmes de la bibliothèque, se trouvait le jeune Romain qui avait résolu l'énigme du chat assassiné dans le quartier de Rhakotis[13] meurtre qui avait provoqué le soulèvement de la moitié de la population de la ville ?

— Tu te souviens de cette histoire ?

— Je ne l'ai jamais oubliée ! Aujourd'hui encore, il me suffit de fermer les yeux et je t'entends la raconter. Je revois les

---

13 Rhakotis pour les Grecs ou Rakotê pour les Égyptiens fut le nom originel d'Alexandrie. Ptolémée I^er^ l'utilisa comme nom avant sa proclamation comme pharaon. Ensuite, la population grecque d'Alexandrie continua de l'utiliser pour désigner un quartier de la ville.

philosophes et les marchands faire cercle autour de toi pour t'écouter, terrifiés.

— Le meurtre d'un vulgaire *chat* provoqua le soulèvement de la cité ? questionna Trygonion.

— Tu n'es évidemment jamais allé à Alexandrie. Les chats y sont des dieux, répliqua Dion sèchement. Il y a quelques années, un événement semblable s'est répété. Le coupable était un Romain… C'est en tout cas ce que l'on a prétendu. Mais, vu le climat politique du moment à Alexandrie, tous les prétextes étaient bons pour précipiter la populace dans les rues et courir sus aux Romains, tueurs de chats ou non.

Il s'arrêta de déambuler et respira avec difficulté.

— Il fait trop chaud ici.

— Je vais appeler Belbo pour ouvrir un autre volet.

— Non, non, allons plutôt faire quelques pas dans ton jardin.

— Comme tu veux.

Je les conduisis dehors. Trygonion se mit immédiatement à trembler. De son côté, Dion étudiait le bassin d'un air absent. Il leva les yeux vers le ciel qui s'obscurcissait. Plusieurs fois, il inspira profondément, puis recommença à déambuler… Soudain, il s'immobilisa, bouche bée, devant la statue de Minerve. D'une main, la déesse tenait une lance pointée vers le ciel et de l'autre un bouclier. Sur son épaule, une chouette était perchée, et un serpent se lovait à ses pieds. La déesse semblait respirer et nous observer sous la visière de son casque à cimier.

— Splendide, chuchota-t-il.

Trygonion, fidèle à la Grande Mère, n'accorda qu'un furtif coup d'œil à la déesse de la Sagesse.

Je contemplai le visage familier de la statue.

— La seule femme de la maison qui ne me répond jamais insolemment. Mais qui semble aussi ne jamais m'écouter.

— Elle a dû coûter une petite fortune.

— Probablement, mais j'en ignore le prix exact. J'en ai plus ou moins hérité comme de toute la maison.

Clairement impressionné, Dion examinait maintenant le portique qui entourait le jardin.

— Ces carreaux multicolores au-dessus des portes…

— L'œuvre d'artisans d'Arretium[14].

— Et toutes ces colonnes si finement ciselées…

— Sauvées d'une vieille villa de Baia[15] et ramenées ici au prix de maintes difficultés, comme la statue de Minerve.

— Et maintenant, tout cela t'appartient ? Tu t'es bien débrouillé. Quand on m'a dit que tu habitais une belle maison sur le Palatin, je me suis demandé si ce Gordien pouvait être celui que j'avais connu à Alexandrie, vivant presque en vagabond.

Je haussai les épaules.

— Oui, j'ai été peut-être une sorte de vagabond. Mais j'ai toujours conservé l'humble maison de mon père ici, à Rome, sur l'Esquilin[16]. C'est mon port d'attache.

— Elle n'est sûrement pas aussi belle que celle-ci. Tu as remarquablement prospéré. Je t'avais bien jugé, tu vois, quand nous nous sommes rencontrés à Alexandrie. J'ai connu bien des sages, des philosophes avides de connaissance comme d'autres hommes sont avides de vin, de vêtements somptueux ou de belles esclaves… Ce n'était pour eux qu'un moyen comme un autre d'obtenir le confort et l'estime de leurs contemporains. Mais toi, Gordien, tu cherchais la vérité… Tu la cherchais avec passion, ténacité… On aurait dit que tu ne pouvais vivre sans respirer son parfum chaque matin et chaque nuit. Tu aimais tous ses mystères : les grands mystères de la philosophie comme les petits mystères de la vie – par exemple, la découverte d'un tueur de chats. Chercher la vérité est une vertu. Les dieux l'ont récompensée.

Ne trouvant rien à répondre, je haussai les épaules. Je n'avais plus vu Dion depuis trente ans. Pendant tout ce temps, j'aurais pu mourir cent fois, car mon travail m'avait fait courir de grands dangers. J'aurais également pu tomber dans la pire déchéance comme tant d'autres. Au lieu de cela, je possédais une belle demeure sur le Palatin et comptais des sénateurs et de riches marchands parmi mes voisins. Dion avait une façon

---

14 Aujourd'hui, Arezzo.

15 En latin Baiae ; aujourd'hui, en français, Baies.

16 Une des sept collines de Rome.

d'expliquer ma bonne fortune qui en valait une autre. Mais, à mon avis, même les philosophes sont incapables de dire pourquoi la Fortune [17] sourit à un homme et s'acharne sur son voisin. En le regardant, je ne pus m'empêcher de penser que Dion avait l'apparence d'un homme que la Fortune avait abandonné.

En passant la porte, je vis Dion trébucher et vaciller. Je tendis la main pour le retenir et sentis qu'il tremblait.

— Quand t'es-tu sustenté pour la dernière fois ?

— Je ne sais pas très bien.

— Comment ? Tu ne t'en souviens plus ?

— Hier, je me suis aventuré dehors, sous ce déguisement. J'ai acheté un peu de pain au marché. J'aurais dû en acheter davantage pour en avoir ce matin… mais quelqu'un aurait pu l'empoisonner pendant mon sommeil.

— Alors tu n'as rien mangé aujourd'hui ?

— Chez mon hôte précédent, les esclaves ont essayé de m'empoisonner. Même chez Titus Coponius, je ne peux me sentir en sécurité. Je ne mange que ce qui a été préparé sous mes yeux ou ce que j'ai moi-même acheté au marché.

— Certains hommes confient à des esclaves le soin de goûter leur nourriture, dis-je.

Je savais que cette pratique était particulièrement répandue dans l'Alexandrie de Dion, où les monarques rivaux – mais appartenant pourtant tous à la même famille – essaient en permanence de se débarrasser les uns des autres avec l'aide de leurs agents.

— J'avais naturellement un goûteur. Comment crois-tu que j'ai échappé à la tentative d'empoisonnement ? Mais le problème avec les goûteurs, c'est qu'il faut les remplacer et mon séjour à Rome a épuisé mes ressources. Je n'ai même plus d'argent pour rentrer à Alexandrie au printemps.

Il vacilla une nouvelle fois et tomba presque sur le brasero.

— Enfin, regarde ! Tu ne tiens même plus debout tellement tu as besoin de manger, protestai-je, en l'agrippant par le bras. Tu dois manger. J'insiste. Sous mon toit, la nourriture est

17 Déesse du Destin et de la Chance.

parfaitement sûre, et mon épouse n'est pas mauvaise cuisinière. Surtout lorsqu'elle prépare des plats à la mode alexandrine.

— Ta femme cuisine ? s'étonna Trygonion. Dans une maison aussi grande ?

— Mes biens sont plus considérables que mes ressources. Par ailleurs, Bethesda adore cuisiner. Tenez, la voilà !

Bethesda se tenait dans l'encadrement de la porte. J'allais la présenter, mais l'expression de son visage m'en dissuada. Son regard passa de Dion à Trygonion. Puis elle fixa le philosophe, si faible qu'il semblait ne pas l'avoir remarquée. Elle affichait cette moue que, même après trente ans de vie commune, j'étais incapable d'interpréter. Qu'avais-je fait ?

— Diane m'a signalé que tu as des visiteurs, dit-elle enfin.

Son accent égyptien et son ton hautain étaient encore plus accentués que d'habitude. Elle dévisagea mes visiteurs avec une telle dureté que Trygonion baissa les yeux, mal à l'aise. Dion finit par noter sa présence ; il cligna les yeux et rejeta le torse en arrière comme s'il venait de contempler le soleil.

— Quelque chose ne va pas ? demandai-je à Bethesda.

Je croyais que cela la ferait sourire. Je me trompais.

— Je pense que vous voulez manger quelque chose, dit-elle d'un ton indifférent.

Ah, nous y étions, pensai-je. Elle n'était peut-être pas contente que je lui laisse tout le travail, préférant discuter avec mes visiteurs – des gens plutôt louches – alors que je partais en voyage le lendemain matin. Je regardai Dion de nouveau, avec sa stola fripée et son maquillage maladroit. Puis j'observai Trygonion. Il jouait avec ses cheveux filasse et agitait nerveusement les plis de sa toge sous le regard hostile de Bethesda. Je les voyais tels qu'ils devaient lui apparaître. Bethesda acceptait depuis longtemps le défilé de personnages plus ou moins fréquentables dans notre maison. Mais elle ne manquait jamais de témoigner son mépris à l'endroit de ceux qu'elle n'aimait pas et, là, il était clair qu'elle avait une très piètre opinion de l'ambassadeur égyptien et de son compagnon.

— Oui, nous pourrions manger quelque chose, dis-je. Toi aussi, Trygonion ?

Le petit galle cligna de l'œil et acquiesça.

— Et toi aussi, maître… J'insiste ! Je ne te laisserai pas quitter ma maison sans que tu manges quelque chose.

Dion baissa la tête. Il avait l'air fatigué et perplexe ; il tremblait, sans aucun doute il était affamé. Il marmonna quelque chose d'inaudible, puis finit par lever les yeux vers moi.

— Oui… tu as parlé d'un plat alexandrin ?

— Que pouvons-nous offrir à nos visiteurs, Bethesda ?

Elle parut sortir d'un rêve éveillé.

— Je pourrais faire des petits pains égyptiens… et peut-être des saucisses aux lentilles…

— Oh oui, ce serait excellent ! s'exclama Dion.

Il avait beau être philosophe, la faim et le mal du pays pouvaient embrouiller l'esprit de n'importe qui.

Soudain, Diane surgit à côté de sa mère. Les yeux de l'Égyptien – plus troublé que jamais, apparemment – passaient de la mère à la fille. Leur ressemblance était frappante.

Bethesda disparut aussi rapidement qu'elle était apparue. Diane s'attarda un instant. Elle avait le même air renfrogné que sa mère. Plus on vit avec une femme, plus l'expérience devient mystérieuse. Maintenant qu'il y en avait deux à la maison, il y avait aussi deux fois plus de mystères.

Je regardai mes hôtes. Il était réellement plus facile de comprendre un homme – fût-il un philosophe en stola ou un galle ayant renoncé à son sexe – qu'une femme.

La jeune esclave nous apporta du vin et quelques morceaux de pain pour apaiser notre faim jusqu'à ce que le repas fût prêt. J'appelai Belbo pour attiser le brasero tandis que je fermais les volets. Le crépuscule était descendu sur l'atrium, plongeant dans les ténèbres le visage de Minerve.

Après avoir pris quelques gorgées de vin, Dion retrouva enfin le courage de raconter les événements qui l'avaient réduit à un tel état d'anxiété.

4

— Il vaudrait mieux commencer par le commencement, soupira Dion, dans la mesure où c'est possible avec une histoire aussi embrouillée. Alexandrie est en proie à des tourmentes politiques. Les membres du clan royal des Ptolémées se livrent un combat sans merci. Pour le peuple d'Alexandrie, cela se traduit par des massacres sanglants et des impôts écrasants. Régulièrement, la population se soulève pour chasser les souverains. Mais un Ptolémée part en exil et un autre prend sa place. Je ne vais pas t'en réciter la liste. Quoi qu'il en soit, le nouveau vainqueur prend possession d'Alexandrie, de ses immenses greniers et de son trésor royal. Quant au vaincu, il s'enfuit vers Chypre et complote immédiatement pour préparer son retour. Le vent tourne, les souverains changent et le peuple continue, lui, de subir. J'ai oublié quel Ptolémée occupait le trône lorsque tu séjournais à Alexandrie…

— Alexandre[18], je crois.

— Tu as raison. Deux ans plus tard, il fut expulsé de la ville par une foule en colère et il est mort dans des circonstances troubles. Puis le frère d'Alexandre, Sôter, est monté sur le trône. Huit ans plus tard, ce fut son tour de mourir. Seulement, il ne laissait pas de fils légitime.

« Le seul héritier mâle légitime de sang ptolémaïque était le neveu de Sôter, nommé Alexandre – comme son père. A la mort de Sôter, il vivait ici, à Rome, sous la protection de Sylla. Et c'est précisément ici que Rome intervient pour la première fois dans cette histoire. Soutenu par la diplomatie romaine – et par des fonds empruntés aux banquiers romains –, Alexandre rentra en Égypte pour faire valoir son droit au trône. Il devait pour cela épouser sa tante, la veuve de Sôter, parce qu'elle refusait de

18 Ptolémée X Alexandre Ier, pharaon de 107 à 88 avant notre ère.

renoncer à son titre de reine. Il l'épousa… et l'assassina peu après. Or la reine était très aimée. Sa mort attisa la fureur du peuple.

— Ce même peuple qui se révoltait pour la mort d'un chat ? dit Trygonion en ricanant. Je tremble à l'idée de ce qu'ils ont pu faire pour venger le meurtre d'une reine populaire.

— Tais-toi ! Tu anticipes mon récit, gronda Dion. Alexandre II annonça une augmentation des impôts pour rembourser ses bailleurs de fonds à Rome. Ce fut l'étincelle. Dix-neuf jours après son accession au trône, le nouveau roi fut extirpé du palais royal et démembré par la populace. Maintenant nous arrivons aux prémices de la crise actuelle, à la « question d'Egypte » pour reprendre ton expression, Gordien. Après le règne aussi bref que peu glorieux de leur cousin Alexandre II, deux bâtards de Sôter revendiquèrent à leur tour le trône.

— Quel courage ! railla Trygonion.

— L'un des bâtards prit Chypre. L'autre s'empara de l'Égypte où il régna vingt ans. C'est la preuve qu'un homme peut se maintenir sur le trône sans posséder une seule vertu royale. En grec, son nom complet est Ptolemaios Theos Philopatôr Philadelphos Neos Dionysos.

Je m'empressai de traduire :

— Ptolémée, Divin, Qui aime son Père, Qui aime son Frère, Nouveau Dionysos.

— A Alexandrie, nous l'appelons simplement Aulète, autrement dit le « joueur de flûte ».

— Le joueur de pipeau, s'esclaffa Trygonion.

— Oui, Ptolémée, le roi joueur de pipeau, reprit Dion avec un air sinistre, le roi qui ne sait faire qu'une chose : jouer de la flûte, en jouer jour et nuit, sobre ou ivre. Comment l'Égypte a-t-elle pu mériter un tel souverain ? On retrouve en lui les caractéristiques les plus méprisables de sa lignée dégénérée : l'indolence, l'autosatisfaction, la luxure, la paresse…

— Il aurait dû être galle, pas roi, dit Trygonion en riant.

Dion le regarda de biais.

— Hélas ! je suis forcé de te donner raison.

— Selon certains, le règne du « flûtiste » est illégitime et l'a toujours été, en raison d'un testament qu'aurait laissé son prédécesseur, rappelai-je.

— C'est précisément là le cœur du problème, souligna Dion. Peu après la mort tragique d'Alexandre II, c'est-à-dire dès le début du règne de ce Ptolémée, une rumeur commença à circuler : Alexandre II aurait laissé un testament léguant toute l'Égypte au Sénat et au peuple de Rome.

Trygonion leva les sourcils.

— Quel cadeau magnifique ! Les greniers ! Le trésor ! Les crocodiles ! Mais qui a pu croire une telle histoire ?

Dion soupira, exaspéré.

— Tu prouves ton ignorance de la politique et de l'Histoire, galle. Aussi invraisemblable que cela puisse te paraître, il y a des précédents. Attale[19] de Pergame a légué son royaume à Rome, il y a plus de soixante-dix ans. Il est devenu une province de l'empire et le blé qui est distribué gracieusement au peuple de Rome vient de là. Et il y a moins de vingt ans[20], la Bithynie fut cédée à Rome par son dernier roi[21].

— Mais pourquoi un roi peut-il faire une chose pareille ? s'étonna le petit prêtre.

— Pour préserver son pays des effusions de sang causées par une guerre de succession ; pour contrarier ses héritiers putatifs ; pour éviter à son peuple d'être annexé de force par des royaumes rivaux encore plus tyranniques que Rome ; pour s'incliner devant la vague expansionniste romaine… De mon vivant, Rome a acquis Pergame, Cyrène et la Bithynie par legs, et le Pont et la Syrie par conquête. Il y a deux ans, Rome s'est emparée de Chypre sans coup férir. Le frère du roi Ptolémée s'est suicidé. Rome a envahi l'Orient. De tous les royaumes nés de l'empire d'Alexandre le Grand, un seul demeure : l'Égypte.

---

19 Attale III, dernier souverain de la dynastie des Attalides (la quatrième dynastie des successeurs d'Alexandre le Grand, fondée par le général Philetairos), mort en 138 avant notre ère.

20 C'est en 74 que la Bithynie (nord-ouest de l'Asie Mineure, aujourd'hui en Turquie) devint province romaine.

21 Nicomède III.

— Et maintenant, on reparle de cette prétendue volonté d'Alexandre II de léguer l'Égypte à Rome.

— Rome domine maintenant l'Orient, poursuivit Dion. Mais le peuple d'Égypte réclame un souverain susceptible de résister à cette hégémonie. L'ancienneté de notre pays dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Il existait bien avant l'arrivée d'Alexandre le Grand et la fondation d'Alexandrie. Tout était beau dans le nouveau royaume et l'érudition était florissante, tandis que Romulus et Remus tétaient encore la louve. Au lieu d'être ferme face à l'expansionnisme romain, le roi Ptolémée tremble de peur et fait toutes les concessions qu'on exige de lui. Le peuple d'Alexandrie demande aujourd'hui qu'il libère Chypre de la tutelle romaine et la restitue au royaume. Et que fait-il ? Il accueille le commissaire romain envoyé pour piller l'île. Afin de faire taire les allusions au prétendu testament d'Alexandre, il fait un « cadeau » de trente-cinq millions de deniers à César et Pompée – ainsi César peut acheter le Sénat romain et Pompée entretenir ses troupes. Seulement c'est le peuple d'Égypte qui paie la note sous forme d'impôts plus élevés. L'argent passe directement dans les poches des sénateurs et des soldats romains. Nous pourrions aussi bien être une province romaine ! Et qu'a reçu le roi Ptolémée en retour ? Le Sénat romain lui a vaguement reconnu sa légitimité et une plaque a été apposée sur la colline du Capitole. On y lit une belle inscription en l'honneur de Ptolemaios Theos Philopatôr Philadelphos Neos Dionysos, « ami et allié du peuple romain ». C'est bien beau d'être un « ami et un allié ». Mais, pendant ce temps, le peuple est saigné à blanc par les impôts écrasants. En fin de compte, Ptolémée, craignant pour sa vie, a été contraint de fuir la colère du peuple d'Alexandrie. Il est venu se réfugier ici à Rome. Pompée l'a installé dans une immense villa avec une armée d'esclaves.

— Pour trente-cinq millions de deniers, il pouvait espérer un tel traitement, dit Trygonion.

Dion se renfrogna.

— Il passe son temps à jouer de la flûte comme d'habitude et à rédiger des lettres au Sénat.

— Quel est l'objet de ces lettres ? m'informai-je.

— Il réclame qu'on le remette sur le trône… contre les vœux du peuple égyptien. Mais c'est trop tard. Sa fille Bérénice a déjà été nommée reine d'Égypte.

— Une femme ? s'exclama Trygonion, qui paraissait vraiment étonné.

— Ce n'était pas mon choix, se hâta de préciser Dion. Les philosophes ont de l'influence à Alexandrie, mais les astrologues aussi. Ces derniers ont prétendu que les temps étaient propices pour qu'une femme de la lignée ptolémaïque dirige l'Égypte. Leur opinion a prévalu.

— Tu es peut-être trop dur à l'endroit du roi Ptolémée, maître, avançai-je prudemment. Tu l'as dit toi-même : il voit un royaume après l'autre se faire annexer par l'impérialisme romain, que ce soit par la guerre ou par la diplomatie. Sa situation a toujours été précaire. Sous le règne de ton Ptolémée, le Sénat a plusieurs fois tenté de faire valoir le testament hypothétique d'Alexandre et d'imposer sa volonté au peuple égyptien. Seules les querelles et rivalités internes au Sénat ont empêché ces tentatives d'aboutir. Pendant le consulat de Cicéron, par exemple, je me rappelle fort bien que César et Pompée ont essayé de s'associer et de former un conseil destiné à préparer l'annexion de l'Égypte. Cicéron a étouffé le projet dans l'œuf avec un de ses brillants discours. Maintenant les deux hommes ont entrepris d'extorquer directement de l'argent au roi Ptolémée.

De plus en plus énervé, Dion voulut parler, mais je levai la main pour l'interrompre.

— Écoute-moi, maître. Certes, Ptolémée s'incline devant les desiderata de Rome pour pouvoir rester au pouvoir ; certes, il doit payer pour maintenir les Romains à distance. Mais est-ce une raison pour le blâmer ? Jusqu'à maintenant, d'une manière ou d'une autre, il a empêché les Romains d'envahir Alexandrie et de s'emparer du palais impérial. À mon sens, Ptolémée a davantage de compétences en diplomatie que tu ne lui en prêtes.

— Il s'aplatit trop devant les Romains, rétorqua Dion. Après tout, ils n'ont même plus besoin de nous envahir, puisque

Ptolémée leur sert de collecteur d'impôts et nous laisse exsangues.

Dion respira profondément. Une larme brilla dans son œil. Le maquillage rehaussait la gravité de son expression.

— Tout cela me semble « académique », si tu me pardonnes le jeu de mots, dit Trygonion d'un ton moqueur, avec un éclair de malice dans les yeux. Si l'ancien roi Alexandre II a réellement laissé un testament léguant l'Égypte à Rome…

Dion explosa.

— Personne en Égypte ne croit en la validité de ce prétendu document, parce que personne à Rome n'est en mesure de le montrer ! Le testament d'Alexandre II est une invention, un mensonge, un prétexte permettant aux sénateurs romains de se mêler des affaires d'Égypte et de faire ramper à leurs pieds son roi ou sa reine. « Tu peux diriger pour l'instant, disent-ils. Mais tu ne peux être légitime sans notre approbation. En tout état de cause, tu ne seras jamais qu'un imposteur, car l'Égypte nous a été cédée par notre marionnette, Alexandre II, et nous pouvons décider de faire valoir ce droit à tout moment. » Ils brandissent un morceau de parchemin fictif et appellent ça un testament. Le roi Ptolémée a eu la stupidité de jouer leur jeu. « Ami et allié » ?… Peuh ! On devrait lire sur la plaque du Capitole « Joueur de pipeau et marionnette du peuple romain ».

— Bon ! Mais maintenant, vous avez remplacé la marionnette, commentai-je.

— Le flûtiste a été vidé de la scène ! s'écria Trygonion en tapant des mains.

Dion serra les dents.

— La crise politique qui nous frappe t'amuse peut-être, galle, mais je t'assure qu'elle n'amuse pas le peuple d'Égypte. Par peur d'être mis en pièces par la foule, les diplomates et les marchands romains d'Alexandrie mettent rarement le nez dehors ces temps-ci. Et même mes collègues philosophes négligent leur enseignement pour se lancer dans des discours enflammés sur la menace romaine. C'est pourquoi une délégation de cent Alexandrins a été envoyée à Rome avec un double objectif : demander au Sénat romain de ne plus

s'immiscer dans les affaires égyptiennes et de reconnaître la reine Bérénice. J'ai été placé à la tête de cette ambassade.

— Si tu me permets, maître, je note encore une contradiction dans tes paroles, dis-je d'un ton calme. Demander au Sénat de reconnaître votre nouvelle souveraine implique que le Sénat a le droit de s'immiscer dans vos affaires.

Dion toussota.

— En philosophie, nous recherchons l'idéal. En politique, comme je l'ai appris amèrement, nous cherchons le compromis. Cela n'a rien d'aisé. En envoyant cette délégation, nous nous sommes dit que même vos sénateurs hautains ne pourraient négliger ces cent voix éminentes. Or c'est là que cette farce ignoble tourne à la tragédie !

Il plongea soudain la tête dans ses mains et se mit à pleurer si fort que Trygonion lui-même fut surpris. En vérité, le petit prêtre sembla profondément ému par les larmes du vieux philosophe. Il se mordait les lèvres, tirait ses cheveux blond filasse et se frottait les mains nerveusement. J'avais déjà entendu dire que les petits galles – bien qu'ils soient à l'abri des passions terrestres – peuvent soudainement manifester des émotions extrêmes et inexplicables.

Dion mit quelque temps à recouvrer son calme. Le fait qu'un philosophe de sa stature ait pu le perdre ainsi, même brièvement, témoignait de la profondeur de son désespoir.

— Voici comment les choses se sont passées : nous avons débarqué à Neapolis en automne. J'avais des amis dans la ville, des membres de l'Académie qui nous offrirent le gîte. Dès la première nuit, des hommes armés de couteaux et de gourdins ont fait irruption dans les maisons où nous nous trouvions. Ils ont renversé le mobilier, mis le feu aux rideaux, fracassé des statues inestimables. Surpris dans notre sommeil, hagards, nous étions à peine capables de nous défendre. Certains ont eu des os brisés, le sang a coulé, mais personne n'a été tué cette nuit-là, et les agresseurs se sont échappés. Ce premier assaut avait instillé la peur dans notre groupe et quelques-uns ont repris la route d'Alexandrie par la mer dès le lendemain. Les attaques étaient bien organisées. Ai-je des preuves de la complicité de Ptolémée ? Non. Mais a-t-on besoin de voir le

soleil pour savoir qu'il est là, lorsque l'on aperçoit des ombres projetées sur le sol ? Le roi a préparé ces attaques nocturnes. Cela ne fait aucun doute. Il savait que nous venions contester son droit au trône. Ses agents nous attendaient.

« Ensuite nous sommes partis pour des quartiers plus sûrs de Pouzzoles. Nous voulions nous y regrouper et mettre au point notre stratégie pour affronter le Sénat. Nous ne nous séparions plus et montions la garde, la nuit. Hélas ! nous avons commis une erreur en pensant que nous pourrions circuler en plein jour sur le forum en toute sécurité. Un après-midi, un groupe de quinze hommes sortit pour acheter des provisions destinées à notre voyage à Rome. Onclépion, l'un de mes collègues de l'Académie, était à sa tête. Une bande de gamins surgit de nulle part et commença à les bombarder de pierres. Les jeunes garçons hurlaient des malédictions. Quand les passants s'arrêtaient pour demander ce qui se passait, ils répondaient que les Alexandrins avaient diffamé l'honneur de Pompée et de ses troupes en proférant d'ignobles calomnies. Simplement pour se protéger, certains membres du groupe d'Onclépion commencèrent à bousculer les gamins et à les repousser en leur jetant eux aussi des pierres. Soudain, l'un des gamins se mit à hurler : il se prit la tête dans les mains et s'effondra dans la poussière – ou il feignit de s'effondrer, comme je le soupçonne, car le corps, m'a-t-on dit, n'a jamais été retrouvé. La foule qui s'était rassemblée entra dans une rage folle. Bientôt un grand nombre d'hommes et de femmes se joignit aux jeunes garçons pour lapider les Alexandrins. Mes camarades se retrouvèrent acculés contre un mur et cernés de tous côtés.

Dion frissonna. À côté de lui, le petit galle se mit à trembler.

— Ce jour-là, reprit-il, treize des nôtres furent tués, lapidés ou piétinés à mort. Seuls Onclépion et son esclave parvinrent à s'échapper. Onclépion aida à monter sur un mur son serviteur qui hissa son maître. Mais, dans l'affaire, Onclépion avait perdu un œil et son esclave plusieurs dents.

« Tel fut le drame atroce de Pouzzoles. D'autres hommes encore désertèrent la délégation après cette agression. Nous n'étions plus que soixante. Je pensai qu'il valait mieux prendre

tout de suite la route de Rome, avant de nouveaux incidents. Le voyage ne fut pas facile. A la sortie de Capoue, tous les bœufs que nous avions loués pour tirer nos chariots s'affalèrent et moururent en moins d'une heure en vomissant de la bile mêlée de sang. Il ne fait aucun doute qu'ils avaient été empoisonnés. Alors d'autres encore quittèrent la délégation.

« A mi-chemin de Rome, nous nous arrêtâmes pour passer une nuit un peu à l'écart de la voie Appienne dans une propriété appartenant à une de mes connaissances, Palla. C'était une maison rustique dans les bois qu'il conservait pour chasser le sanglier ; une maison simple et sans luxe, mais avec des vivres pour un grand nombre de visiteurs. Palla lui-même était absent. Il se trouvait dans l'une de ses villas au nord de Rome. Mais il avait donné des ordres et ses esclaves nous attendaient. Pour nous aider, ils regroupèrent les lits. On ne pouvait plus circuler, ce qui se révéla désastreux.

« Un cri d'Onclépion me réveilla en pleine nuit. D'abord, je crus qu'il avait hurlé de douleur à cause de son œil crevé. Puis je sentis la fumée. Si nous n'avons pas eu de morts cette nuit-là, c'est à la seule volonté des dieux que nous le devons. Les portes avaient été bloquées de l'extérieur par des charrettes à bras, celles que les esclaves utilisent pour transporter les balles de foin. Le bâtiment fut bientôt envahi par la fumée. Nous parvînmes enfin à enfoncer une porte. Derrière, une charrette avait été chargée de lourdes pierres ! Nous nous échappâmes tous vers les bois. Là, nous nous arrêtâmes pour regarder la maison se consumer dans les flammes. Je n'ai jamais connu une telle peur. À tout instant, je m'attendais à voir les hommes de main de Ptolémée nous tomber dessus. Mais l'attaque ne vint jamais. Après tout, le roi n'avait pas besoin de prendre le risque d'un assaut massif. Il suffisait qu'une poignée d'hommes nous liquident tous en allumant un incendie… surtout s'ils disposaient d'alliés à l'intérieur.

— Tu penses que Ptolémée avait des agents au sein de la délégation ?

— Oh oui ! Depuis le départ. Je n'en doute pas un seul instant. Comment ses hommes auraient-ils su quelles maisons attaquer à Neapolis ? Ou appris que le groupe d'Onclépion allait

se rendre au marché de Pouzzoles ? Comment aurait-on empoisonné l'eau des bœufs à Capoue sans que personne remarque rien ? Pour gouverner l'Egypte pendant vingt ans, le roi Ptolémée a eu recours à la corruption, la traîtrise et la terreur. Ses agents savent se servir du faible et faire taire le fort.

« Le matin suivant la destruction de la maison de Palla, je réunis la délégation à côté d'un ruisseau. Les esclaves de Palla montaient la garde contre une attaque que je continuais de craindre. Certes, je m'attendais à de nouvelles désertions, mais je fus vraiment atterré par le nombre intime de ceux qui décidèrent de continuer vers Rome. Quinze seulement ! Même Onclépion préférait rebrousser chemin. Je dis à ceux qui renonçaient qu'ils allaient rester coincés à Pouzzoles ou Neapolis jusqu'à la fin de l'hiver. Aucun bateau ne les ramènerait avant la reprise du trafic maritime. Mais rien ne les dissuada. Ils pensaient que Ptolémée cesserait de les attaquer puisqu'ils n'avaient plus l'intention de se présenter devant le Sénat. C'était leur raisonnement et aucun de mes arguments ne put les faire changer d'avis. Onclépion se livra même à une sorte de parodie de débat philosophique avec moi. A la fin de notre débat, cinq hommes de plus se joignirent aux déserteurs ! J'en fus consterné.

« Sur les cent hommes partis d'Alexandrie, il n'en restait que dix prêts à affronter le Sénat, avec pour seules armes leur indignation et la faveur certaine que les dieux accordent à une juste cause. Accompagnés de nos seuls esclaves, nous avons continué tant bien que mal notre route vers Rome. À l'arrivée, il n'y a pas eu de grande cérémonie pour nous accueillir. Au contraire, nous avons franchi les portes comme des voleurs, espérant surtout ne pas être repérés. Nous nous sommes dispersés dans la ville, cherchant refuge chez des amis ou connaissances. Seulement beaucoup nous fermèrent la porte au nez dès qu'ils apprirent ce qui était arrivé à nos hôtes de Pouzzoles et de Neapolis, et l'incident chez Palla. Nous avons immédiatement réclamé une audience au Sénat. Mais celui-ci est resté muet. Quel hiver ! poursuivit Dion en se tournant vers le brasero. C'est terrible ! Et les meurtres…

Il commença à être secoué de tremblements, qui ne semblaient pas vouloir s'arrêter.

— Veux-tu une couverture ? demandai-je.

— Non, non. Ce n'est pas le froid. Pendant ces journées terribles à Neapolis et à Pouzzoles, puis sur la route, je ne cessais de penser : *Quand nous atteindrons Rome, quand nous atteindrons Rome…*

« Le problème, vois-tu, c'est que, presque sans m'en rendre compte, je n'ai jamais achevé la phrase. Tout mon raisonnement était vicié. Quand nous atteindrons Rome… oui, et alors ? Qu'aurais-je pu ajouter ? Quand nous atteindrons Rome, nous ne serons plus que dix ? Quand nous atteindrons Rome, le Sénat nous rabrouera et refusera de nous écouter ? Même dans mes pires cauchemars, je ne voulais imaginer une telle chose. Ou : quand nous arriverons à Rome, il y aura de nouvelles trahisons, de nouveaux mensonges. Pouvais-je imaginer que nous serions assassinés un par un, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une poignée de survivants… autrement dit, du fait même de leur survie, des traîtres et des hommes de main de Ptolémée ? Comprends-tu ce qui m'est arrivé, Gordien ? J'ai quitté Alexandrie plein d'appréhension, mais aussi plein d'espoir. Maintenant…

— Tu as parlé de meurtres. Ici ? A Rome ?

— Oui. Trois au moins depuis notre arrivée. Nous nous étions tous dispersés dans des maisons différentes, sous le toit d'hommes que je croyais sûrs. Je craignais une nouvelle attaque massive, avant de comprendre que Rome est Rome, et pas Neapolis ou Pouzzoles. Même Ptolémée n'oserait pas organiser une telle offensive ou même une émeute à l'ombre du Sénat. Les hommes qui dirigent Rome tolèrent des crimes aussi flagrants à distance, mais pas à leur porte. Aucun roi étranger ne pourrait fomenter de soulèvements, allumer un incendie ou provoquer un affrontement sanglant à Rome même.

— Tu as raison. Les sénateurs se réservent ces privilèges.

— Donc le roi a changé de tactique. Au lieu de nous tuer tous d'un coup, il a commencé à nous assassiner un par un.

— Comment ?

— Sans bruit. Par le poison, l'asphyxie ou la strangulation…

— Avec la complicité de vos hôtes ?

Dion fit une pause.

— Peut-être. Ou peut-être pas. Les esclaves peuvent être achetés ou menacés. Mais les maîtres aussi. Surtout quand la pression vient d'hommes du genre de ceux qui sont alliés à Ptolémée.

— Comme Pompée ?

Il hocha la tête.

— Je soupçonne que des Romains respectables – peut-être même des sénateurs – n'hésiteraient pas à commettre un ou deux meurtres s'il s'agissait de conquérir la faveur de Pompée ou de rembourser quelque dette contractée à son endroit.

— Attention, Dion. Jusqu'ici, tu accusais ton roi d'avoir organisé ce massacre. Maintenant, tu accuses le général romain le plus aimé et très probablement le futur chef de Rome.

— Pourtant, je te l'affirme, ce sont bien ses hommes qui ont commis les meurtres. Le roi Ptolémée n'est même plus à Rome. Il s'est retiré à Éphèse pour l'hiver, en s'en remettant pour toutes choses à Pompée. Si le roi conserve son trône, ton général a autant à gagner que Ptolémée. C'est pour ça que Pompée poursuit les attaques contre la délégation. Depuis notre arrivée à Rome, ses agents nous ont éliminés l'un après l'autre.

Je secouai la tête.

— Tu admets ne pas avoir de preuves contre Ptolémée. En as-tu contre Pompée ?

Il me jeta un regard furieux et garda un moment le silence.

— Il y a quelques nuits, chez Lucius Lucceius, on a essayé de m'empoisonner. Veux-tu une preuve ? Quelques instants seulement après avoir goûté la soupe que l'on venait de servir dans ma chambre, mon esclave est mort dans d'horribles souffrances, en se tordant à terre et en suffoquant.

— Oui, mais…

— Attends. Mon hôte, Lucius Lucceius, en dépit de son amour de la philosophie et du mépris qu'il éprouve à l'endroit de Ptolémée, est l'ami de Pompée.

— Sais-tu d'où venait le poison ?

— Ce même jour, un certain Publius Asicius – un beau jeune homme ! – avait rendu visite à Lucceius. Je l'ai aperçu au moment où il quittait la maison. J'ai demandé son nom à

Lucceius. Pendant la nuit, le poison a tué mon esclave. Dès le lendemain matin, après avoir fui la maison de mon hôte, j'ai cherché à me renseigner sur ce visiteur. J'ai appris que Publius Asicius était un jeune homme sans grande moralité, amateur de poésie et de vin. Il tâte aussi de la politique, sans avoir des idées bien arrêtées… Simplement, il serait prêt à faire n'importe quoi pour son avancement et pour obtenir les faveurs de personnes capables de l'aider.

Je soupirai.

— Tu évoques là, hélas, toute une génération de jeunes Romains. Nombre d'entre eux seraient certes capables de meurtres, y compris, probablement, ce Publius Asicius. Mais, en l'occurrence, être proche du lieu d'un crime n'est pas…

— On dit aussi qu'Asicius a une dette envers Pompée. Le général lui aurait concédé de très importants prêts.

— Et alors…

— Tu vois, tu ne peux répondre à cela, Gordien. La chaîne remonte à Pompée et de là au roi Ptolémée.

— Ton hôte, Lucceius… lui as-tu fait part de tes soupçons ?

— Oui, alors même que mon goûteur se tordait de douleur. J'ai insisté pour que Lucceius en personne vienne voir ce crime abominable. Je lui ai demandé de découvrir comment la soupe avait été empoisonnée.

— Et sa réponse ?

— Il a naturellement fait mine d'être horrifié. Il m'a affirmé qu'il interrogerait lui-même tous les esclaves de sa maison, et, si nécessaire, qu'il les torturerait. Il l'a peut-être fait… ou peut-être pas. Je suis parti dès le matin, soucieux de m'éloigner le plus vite possible de cet endroit. J'ai dit à Lucceius que je logerais chez Titus Coponius, mais il n'a fait aucun effort pour m'y contacter.

Trygonion, qui était resté silencieux, s'éclaircit la voix.

— Tu aurais peut-être été plus sage de ne pas lui révéler ta destination.

Le galle grimaça, comme s'il allait soulever de nouveaux problèmes, mais ce qu'il disait était sensé.

— Dois-je me comporter en fugitif ou en criminel ? demanda Dion. Me fondre dans l'ombre, en espérant que nul ne me voie ?

J'ai dû enfiler ce déguisement ridicule pour sortir dans la rue. N'est-ce pas suffisamment honteux ? Je refuse de disparaître complètement. Ce serait donner la victoire définitive à Ptolémée. Comprenez-vous ? Je suis le dernier survivant d'une délégation de cent personnes venues parler au nom du peuple d'Alexandrie et de la nouvelle reine. Si je laissais la peur me rendre invisible et muet, ce serait comme si je n'étais jamais venu à Rome, comme si j'étais… mort !

Dion se remit à trembler et à pleurer. Il s'efforçait de retenir ses larmes et tâchait de retrouver une contenance. Au cours des derniers mois, il avait enduré de grands malheurs et avait été témoin de tragédies innommables… Après toutes ces épreuves, il ne lui restait rien, rien que de l'amertume et de la honte. J'étais fortement impressionné par son courage.

— Maître, dis-je enfin, qu'attends-tu de moi ? Je ne peux forcer le Sénat à t'écouter. Je ne peux empêcher Pompée de soutenir Ptolémée. Je ne peux ressusciter les morts.

J'attendis la réponse de Dion. Mais il était encore agité de tremblements. Alors je continuai.

— Peut-être désires-tu que je débusque la vérité, pour que justice soit faite. On vient généralement me trouver pour cela. Mais tu sembles persuadé de la connaître déjà. Je ne sais à quoi te servirait une preuve. C'est le côté étrange de la vérité : on la désire ardemment et le plus souvent elle n'est d'aucune utilité. Si tu penses pouvoir accuser Ptolémée de meurtres, je ne suis pas certain qu'une cour romaine puisse condamner un monarque étranger ami… « et allié ». En revanche, je suis sûr que rien ne peut être fait sans l'accord du Sénat, or tu sais que les sénateurs ne te soutiennent pas. Mais, si tu penses accuser Pompée, je te conseille de songer rapidement à autre chose. Pompée compte des ennemis, c'est certain, mais aucun ne voudrait l'attaquer ouvertement devant un tribunal, quelle que soit la valeur des preuves apportées. Il est beaucoup trop puissant. Est-ce ce Publius Asicius que tu veux poursuivre pour tentative d'empoisonnement ? S'il a impliqué des esclaves de Lucceius dans son affaire, tu peux peut-être lui intenter un procès. Encore faudrait-il que Lucceius ne soit pas l'agent de Pompée comme tu le soupçonnes et qu'il laisse ses esclaves

témoigner contre Asicius. Oui, un tel procès pourrait être utile. Je n'ai jamais entendu parler de Publius Asicius, donc il ne peut être très important et cela signifie qu'il est sans doute vulnérable.

— Non, Gordien, coupa Dion. Ce n'est pas un procès que je recherche. Crois-tu que j'attende qu'une cour romaine me rende justice ? Je suis venu vers toi avec un seul dessein : sauver ma vie pour pouvoir poursuivre ma mission.

Je me mordis la lèvre.

— Il m'est impossible de t'héberger sous mon toit, maître. Je ne peux garantir ta sécurité. J'ai confiance en mes esclaves, mais cette maison serait une piètre défense contre des assassins aussi déterminés que le sont tes ennemis. En outre, je mettrais ma famille en danger. J'ai une épouse et une fille…

— Non, Gordien, je ne te demande pas de passer une seule nuit sous le toit de ta splendide demeure. Je ne te demande qu'un petit service. Je voudrais que tu m'aides à savoir en qui je peux avoir confiance et de qui je dois me méfier. On dit que tu as bien des manières de découvrir la vérité, que tu as un sens pour y parvenir, comme d'autres ont un odorat ou un goût particulièrement développé. Tu affirmes que la vérité est souvent inutile. Peut-être. Mais, dans le cas présent, elle peut me sauver la vie. Puis-je faire confiance à mon hôte actuel, Titus Coponius ? Je l'ai rencontré à Alexandrie. Il est riche, instruit… Il étudie la philosophie… Mais puis-je mettre ma vie entre ses mains ? Va-t-il me trahir ? Est-il lui aussi un instrument de Pompée ? Tu dois pouvoir répondre à ces questions.

— Peut-être, répliquai-je prudemment, mais la tâche est plus compliquée que tu ne l'imagines. Si tu étais venu me demander de retrouver un anneau perdu, d'essayer de découvrir si un riche marchand a ou non tué sa femme, ou encore d'identifier l'expéditeur d'une lettre de menaces… Voilà des mystères simples et relativement sans danger. Mais les questions que tu veux que je pose, la qualité de ceux qui sont censés détenir les réponses… Il y a toutes les chances pour que ce type de démarches attire l'attention d'hommes puissants…

— Tu veux dire de Pompée, précisa Dion.

— Oui, peut-être de Pompée lui-même. Je détesterais que tu me prennes pour un lâche, qui refuse d'agir par peur d'offenser des puissants. Il m'est arrivé de braver des lions quand la cause l'exigeait. Le dictateur Sylla, par exemple, quand je voulais élucider le meurtre de Sextus Roscius[22]. Marcus Crassus, aussi, quand il voulut massacrer tous les esclaves d'un de ses domaines[23]. Et même Cicéron, quand le pouvoir commença à lui tourner la tête au cours de son année de consulat[24]. Par bonheur, ma route n'a jamais croisé celle de Pompée. Je ne tiens pas à ce que cela se produise. En vieillissant et en gagnant en sagesse, un homme devient plus prudent.

— Alors, tu ne m'aideras pas.

En entendant le désespoir dans sa voix, j'eus honte.

— Je ne peux pas, maître. Et même si j'avais très envie d'accepter, cela me serait impossible, au moins pour le moment. Je m'apprête à faire un long voyage. Je pars à l'aube. Toute la journée, mon épouse a préparé mes bagages…

Je fis une pause, surpris de voir comme mes mots sonnaient creux. Je disais la vérité et mon voyage était prévu depuis longtemps. Pourquoi avais-je l'impression de m'excuser ?

— Donc tu ne peux m'aider, répéta Dion, en fixant le sol.

— Si le voyage était moins important, commençai-je, en haussant les épaules… Mais je vais voir mon fils Meto. Il sert sous les ordres de César en Gaule. Je ne l'ai pas vu depuis des mois. Actuellement, il se trouve dans les quartiers d'hiver en Illyrie. Ce n'est pas tout près, mais c'est beaucoup moins loin que la Gaule. Meto n'y sera que peu de temps. Je ne peux laisser passer cette chance de le voir.

— Je comprends, fît Dion.

— En d'autres circonstances, je t'aurais suggéré d'aller rendre visite à mon fils aîné, Eco. Il est deux fois plus intelligent que moi. Mais il m'accompagne. Nous serons tous les deux absents au moins jusqu'à la fin du mois, et peut-être plus

---

22 Cf. Du sang sur Rome, n. 2996.

23 Cf. L'Étreinte de Némésis, n. 3064.

24 Cf. L'Énigme de Catttina. n. 3099.

longtemps. En hiver, les voyages ne sont pas sûrs… Naturellement, à mon retour à Rome…

Dion me fixa ; son regard me glaça. J'avais déjà vu de tels regards… mais seulement dans les yeux de morts. Pendant un moment je fus si déconcerté que je ne pus parler.

— Dès mon retour à Rome, je t'enverrai un messager chez Titus Coponius…

Dion baissa les yeux et soupira.

— Viens, galle, il est temps de partir. Nous en avons assez perdu ici.

— Pas vraiment perdu, si cette odeur est celle que je pense, s'exclama gaiement Trygonion.

Il avait l'air totalement indifférent à l'échange que Dion et moi venions d'avoir. Un instant plus tard, une jeune esclave passa la porte, avec un plateau de nourriture, suivie par deux autres qui portaient des petites tables pliantes.

Nous nous retirâmes dans la salle à manger adjacente, où nous nous allongeâmes sur des divans. Les tables pliantes furent disposées devant nous. Bethesda apparut. Diane la suivait. Mais elles ne se joignirent pas à nous. Elles apportaient les entrées et servirent des saucisses aux lentilles d'abord aux invités, puis à moi. Elles attendirent ensuite que nous commencions à manger. Sous leurs regards scrutateurs, le philosophe, le galle et moi fîmes de petits claquements de langue appréciateurs en hochant la tête. Satisfaites, Bethesda et Diane se retirèrent.

Si pitoyable et désespéré qu'il pût être, Dion était aussi un homme très affamé qui engloutissait la nourriture. Il demanda aux esclaves de le servir à nouveau. A côté de lui, Trygonion mangeait avec plus de plaisir encore et un épouvantable manque de savoir-vivre. Avec son pouce il poussait la nourriture vers sa cuillère et enfonçait les doigts dans sa bouche. S'ils sont exclus des extases du sexe, les galles ont la réputation d'être de fameux gloutons.

5

La nuit d'hiver était tombée sur Rome, froide, claire, silencieuse.

Dès qu'ils eurent fini de dîner, mes invités s'éclipsèrent rapidement. Raconter son histoire avait épuisé Dion. Torturé par un sentiment de culpabilité, j'étais presque sur le point de revenir sur mon refus initial de le loger. Je m'apprêtai à lui offrir un lit pour la nuit. Mais, en quelques mots incisifs, Dion me fit clairement comprendre qu'il allait retourner chez Titus Coponius. Comment pouvais-je le blâmer d'être aussi tranchant avec moi ? Il était venu chercher de l'aide chez une vieille connaissance et repartait les mains vides.

J'insistai pour que Belbo accompagne Dion et s'assure qu'il parvienne en toute sécurité chez Coponius. Cela me semblait le moins que je puisse faire. Trygonion dissimula ses longs cheveux sous son chapeau et ajusta sa toge. Le philosophe recouvrit sa tête avec sa stola. Sous le couvert de l'obscurité, ils repartirent comme ils étaient venus.

Une fois seul, il me restait à finir mes bagages. Bethesda en avait fait une bonne partie, mais le voyageur doit veiller à certains détails. Les jours étant plus courts en hiver, j'avais prévu un départ matinal. J'espérais donc me mettre rapidement au lit. Les préparatifs me tinrent debout jusqu'à minuit. Après tout, ce n'était pas une mauvaise chose : une fois au lit, je ne pus trouver le sommeil. Je pensais à Dion et à sa situation critique.

En réfléchissant à cette étrange visite, je m'aperçus que j'avais négligé d'éclaircir certains points. Quelqu'un avait recommandé à Dion de venir me trouver. Qui ? Et que faisait-il en compagnie du petit galle ? Ces deux-là allaient aussi bien ensemble que l'huile et l'eau. Pourtant, Dion faisait suffisamment confiance à Trygonion pour sortir déguisé avec lui.

Eh bien, pensai-je en somnolant, ces questions pourraient attendre mon retour d'Illyrie. Mais dès que cette pensée traversa mon esprit, je me rappelai le regard que j'avais saisi dans les yeux du philosophe : le regard d'un homme déjà mort.

Je me tournai sur le flanc et essayai de toucher Bethesda. Elle respira bruyamment et s'écarta. Je prononçai doucement son nom, elle fit mine de dormir. Qu'avais-je fait de mal ? Qu'avait-elle mal pris ? Un rayon de lune égaré sur le lit illuminait sa chevelure. Le matin même, elle l'avait teinte avec du henné, pour lui donner plus d'éclat et cacher les fils gris. Son parfum était familier, réconfortant, érotique. Bethesda aurait pu m'aider à m'endormir, pensai-je, mais elle ne semblait pas plus vouloir me réconforter que je n'avais été disposé à aider Dion. Je regardai son énorme crinière impénétrable comme une forêt.

Je me tournai, me retournai, et finis par me lever. Pour avoir chaud, j'avais mis une longue tunique. J'enfilai mes chaussures et endossai une grande cape de laine.

Dehors, dans l'atrium, sous le regard enténébré de Minerve, je levai les yeux vers le firmament étincelant d'étoiles. L'air était froid et pur. Je contemplai les constellations.

Mais je n'avais toujours pas sommeil. J'avais besoin de marcher. J'eus beau faire le tour de la fontaine, j'étais toujours énervé. Je me dirigeai vers la porte d'entrée et la déverrouillai.

La nuit, le Palatin est probablement le quartier le plus sûr de Rome. Quand j'étais enfant, on y rencontrait toutes sortes de gens. Des riches et des pauvres, des patriciens et des plébéiens s'y côtoyaient. Puis l'empire romain commença à s'étendre. Certaines familles ne devinrent pas seulement riches, mais phénoménalement riches.

Alors le Palatin devint le quartier résidentiel. Au cours des ans, les grands immeubles et les logements familiaux étriqués furent abattus, pierre par pierre. A leur place, on construisit de grandes maisons séparées par des espaces verts et des petits jardins. Il reste quelques demeures humbles au milieu des belles propriétés du Palatin et des résidents peu fortunés (je suis l'un d'entre eux). Mais, dans l'ensemble, la colline est véritablement devenue une enclave où résident les riches et les puissants. Je vis du côté sud, sur la colline juste au-dessus de la maison des

vestales du Forum. Je compte parmi mes voisins Crassus, l'homme le plus riche de Rome, et mon vieux protecteur Cicéron.

De tels hommes possèdent des gardes du corps – beaucoup de gardes du corps, et pas de vulgaires brutes, mais des gladiateurs bien entraînés – et de tels hommes réclament de l'ordre… au moins dans leur voisinage immédiat. Les bandes de rôdeurs et d'ivrognes fauteurs de troubles qui terrorisent Subure[25] savent qu'ils ont plutôt intérêt à éviter le Palatin. Ainsi, après la tombée de la nuit, les rues du Palatin sont calmes et pratiquement désertes. Par une fraîche nuit d'hiver, un homme peut faire une petite promenade sous la lune, seul avec ses pensées et sans crainte pour sa vie.

Malgré cela, quand j'entendis des voix d'hommes ivres approcher, j'estimai plus prudent de me dissimuler. Je reculai contre un mur, sous les ombres profondes formées par la branche d'un if. Juste de l'autre côté de la rue, à l'extrémité de mon pâté de maisons, se dressait un vénérable immeuble de trois étages, une belle construction, fort bien entretenue : la propriété appartenait aux Clodii, une ancienne famille patricienne éminente. Tout l'étage du milieu était loué à Marcus Caelius, le jeune homme qui m'avait invité quelques années plus tôt à me joindre à Cicéron dans sa joute oratoire contre Catilina.

C'était sa voix qui résonnait à l'extrémité de la rue.

Je demeurai caché dans l'ombre. Je n'avais rien à craindre de Caelius, mais je n'étais pas d'humeur à supporter la compagnie, a fortiori la compagnie d'ivrognes. Alors qu'ils s'approchaient, je vis d'abord leurs ombres, projetées devant eux par le clair de lune, comme des silhouettes d'araignées filiformes. Ils marchaient en se tenant par les épaules, titubant, riant et conversant en alternant cris et chuchotements. Ce n'était pas la première fois que je voyais Marcus Caelius rentrer chez lui dans un tel état. Ayant à peine dépassé la trentaine et fort bel homme, Caelius appartenait à cette catégorie de jeunes Romains que Dion avait évoquée cet après-midi en décrivant Publius Asicius, l'homme qu'il soupçonnait d'avoir essayé de

25 Quartier populaire de Rome.

l'empoisonner : des jeunes hommes charmants, à l'esprit vif, issus de familles honorables mais sans grand avenir, connus pour leur absence complète de scrupules, spirituels et instruits, avec un goût excessif pour la boisson et la poésie licencieuse, courtois, cauteleux même, prêts à tout pour obtenir des faveurs… Des hommes à qui il ne fallait jamais, vraiment jamais, faire confiance. Caelius et son ami revenaient probablement d'une soirée chez des gens huppés. Une seule chose m'étonnait : qu'ils ne soient pas accompagnés par une ou deux jeunes femmes… à moins, naturellement, qu'ils n'aient envie de se contenter l'un de l'autre pour la nuit.

Ils s'arrêtèrent devant l'entrée de l'escalier privé de Caelius. Celui-ci frappa à la porte. Tandis qu'ils attendaient qu'un esclave leur ouvre, je surpris des bribes de leur conversation avinée. Lorsque Caelius prononça le nom d'« Asicius », je sursautai. D'abord je pensai avoir rêvé. Comme j'étais précisément en train de songer à la description que Dion avait faite du jeune homme, je devais avoir son nom en tête. Mais Caelius le répéta.

— Asicius, espèce d'âne. Tu as encore été sur le point d'échouer. Deux désastres de suite !

— Moi ? couina l'autre.

Dans l'obscurité, je ne pouvais bien le distinguer, mais, comme Caelius, il semblait de grande taille avec de larges épaules. Sous l'effet du vin, il articulait avec peine. De ce fait, je ne percevais que des fragments de conversation.

La porte s'ouvrit en grinçant. Caelius et son ami s'avancèrent simultanément et se heurtèrent. Quelque chose tomba bruyamment sur la chaussée. Le clair de lune fit luire l'acier. Caelius se retourna vivement et se baissa pour ramasser le poignard. C'est alors qu'il leva les yeux et m'entrevit.

Il cligna ses yeux d'ivrogne, penchant sa tête de biais pour tenter de deviner si j'étais un être vivant ou un simple jeu d'ombre. Je retenais ma respiration. Il s'avança lentement vers moi, poignard à la main.

La nuit était si calme que je pensais qu'il pouvait entendre le battement de mon cœur. Je voyais la lame luire. Il se rapprocha encore et trébucha soudain sur un pavé.

— Ce n'est que moi, un voisin.

— Oh… toi, Gordien ?

Il grimaça et baissa son arme. Je soupirai.

— Qui c'est ? demanda Asicius, arrivant derrière Caelius. Des problèmes ?

— Je ne pense pas, répondit son camarade, un sourire aux lèvres. Hé, voisin ! Tu ne me cherches pas querelle ?

— Pas du tout. J'étais sorti faire un petit tour. Je pars en voyage demain et ne parviens pas à trouver le sommeil.

— Il fait frisquet pour se promener, remarqua Asicius de sa voix avinée.

— Pas assez frisquet pour que tu restes chez toi, répliquai-je.

Le jeune homme grommela, mais Caelius lui tapa sur l'épaule en riant.

— Allez rentre, Gordien, et dors un peu ! À cette heure, seules des personnes malintentionnées sont dehors. Et tu n'es pas malintentionné, n'est-ce pas ?

Caelius prit Asicius par l'épaule et l'entraîna vers son escalier. La porte se referma en claquant.

Dans le calme de la nuit, j'entendais encore leurs voix étouffées et le bruit de leurs pas lourds dans l'escalier. Un silence presque surnaturel tomba dans la rue déserte. Je repris conscience du froid pénétrant sous ma cape et frissonnai. D'un pas rapide mais prudent, je rentrai chez moi.

Je me faufilai dans mon lit et restai longtemps éveillé, essayant de percer l'obscurité au-dessus de ma tête. Mais le corps chaud de Bethesda roula vers moi et se blottit contre le mien. Je m'endormis presque aussitôt.

Comme prévu, mon fils Eco vint me chercher avant l'aube. Belbo sortit les chevaux de l'écurie. La cité s'éveillait à peine quand nous nous élançâmes tous trois dans les rues grisâtres. Empruntant la voie Flaminienne[26], nous franchîmes la porte

---

26 Construite par le censeur Caius Fiaminius en 220 avant notre ère, la *via Flaminia* relie Rome à la mer Adriatique aux environs d'Ariminum.

Fontinale[27], laissant derrière nous les duperies et les dangers de la ville… au moins pour un temps.

27 Porta Fontinalis, une des seize portes de la ville, sise plein est.

6

Le voyage se déroula sans incident, à l'exception d'une traversée agitée – mais heureusement brève – pour gagner l'Illyrie. En hiver, seuls quelques marins courageux font traverser l'Adriatique aux voyageurs. Nous eûmes l'occasion de comprendre pourquoi : sans la maîtrise de notre pilote, la bourrasque aurait facilement pu expédier bateau, chevaux et passagers au fond de l'eau.

Nous avions embarqué à Fanum Fortunae[28], petit port à l'extrémité de la voie Flaminienne. Avant de prendre le bateau, j'avais insisté pour visiter les célèbres sites consacrés à la déesse Fortune. Je laissai quelques pièces dans son temple.

— Il y a de meilleures manières de dépenser son argent, murmura Eco.

Mais, après avoir survécu à la tempête, il fut le premier à suggérer de s'arrêter dans le premier temple de la Fortune pour lui rendre grâce. Le toit du petit sanctuaire rustique résonnait comme un tambour sous la pluie battante. À l'intérieur, des volutes d'encens tourbillonnaient. Nous jetâmes des pièces à la déesse souriante. Lentement, mon mal de mer disparaissait et le tremblement de mes genoux s'atténuait.

La pluie ne cessa de tomber tout le long du chemin accidenté et abrupt menant vers les quartiers d'hiver de César au-delà des collines battues des vents.

Depuis que mon fils Meto était devenu soldat dans les légions de Jules César opérant en Gaule, je ne le voyais plus. Alors je lui adressai de fréquentes lettres. Des messagers de l'armée m'apportaient celles de Meto. C'est ainsi que sont acheminées toutes sortes de correspondances. Seuls les très riches possèdent des esclaves chargés de leur courrier. En

28 Littéralement, « temple de la déesse Fortune ». Ville maritime d'Ombrie, aujourd'hui Fano.

revanche, on trouve des messagers de l'armée dans tout l'empire et ils sont plus fiables que les marchands ou les voyageurs occasionnels. Seulement, comme l'expérience le montra, les lettres quittant le camp de César ne pouvaient être confidentielles. Généralement, les porteurs les lisaient pour s'assurer qu'elles ne contenaient pas d'informations compromettantes. Ainsi, l'un des plus fidèles messagers de Jules César, impressionné par le style et les observations de Meto, transmit un jour une copie de sa lettre à l'un des secrétaires particuliers de César. Impressionné à son tour, celui-ci jugea bon de communiquer la missive au général lui-même. Meto avait alors pour fonction de polir les armures neuves. César le libéra de cette tâche pour l'intégrer au personnel de son état-major.

Outre la conquête de la Gaule et la lutte pour s'emparer du pouvoir à Rome, le grand homme trouvait le temps de tenir un journal circonstancié. Si certains politiciens entendent laisser leurs Mémoires comme monuments à la postérité, César, lui, les considérait comme un outil de propagande pour ses campagnes électorales et avait l'intention de les distribuer. La population de Rome pourrait ainsi lire le récit de ses triomphes et découvrir ses extraordinaires talents de chef et de propagateur de la civilisation romaine. Les Romains le soutiendraient alors en masse lors des élections.

Le général possédait naturellement un certain nombre d'esclaves pour écrire sous sa dictée. Meto m'a raconté que, pour ne pas perdre de temps, César dictait fréquemment à cheval. Il disposait également d'esclaves pour rassembler et classer ses notes. Or, les riches et les puissants savent parfaitement utiliser les talents des autres partout où ils les dénichent. C'est ainsi que César, appréciant le style de Meto, l'avait pris à son service pour remettre en forme ses écrits. Peu importe que mon fils adoptif fût né esclave, peu importe qu'il n'eût reçu qu'une formation incomplète en mathématiques et en latin après son adoption et qu'il n'eût aucune expérience de la rhétorique. Mais quelle ironie du destin ! Il me semblait difficile qu'un homme d'extraction aussi humble pût monter plus haut,

alors que tant de patriciens et de riches héritiers se battaient pour conquérir l'honneur et la gloire des grades supérieurs.

Pour autant, cette fonction ne signifiait pas que Meto fût à l'écart de tout danger. César lui-même prenait des risques extraordinaires. Il affrontait ses ennemis au milieu de ses hommes, et l'on dit même que c'était l'une des clés de l'ascendant qu'il exerçait sur ses troupes. De ce fait, quelles que fussent ses activités quotidiennes, Meto avait déjà assisté – voire participé – à de nombreuses batailles. Son rôle de secrétaire de César ne prenait finalement de sens que dans les périodes d'accalmie : au lieu d'assembler des catapultes, de creuser des tranchées ou de construire des routes, il allait retravailler les brouillons du grand homme. Mais quand le combat survenait, mon fils posait son stylet ou son calame[29] et prenait son glaive comme ses camarades.

Meto connaissait maintenant plein d'histoires qui faisaient dresser les cheveux de son frère aîné sur sa tête et grincer les dents de son père : embuscades à l'aube, raids nocturnes, batailles contre des tribus barbares aux noms imprononçables. J'écoutais, mais n'avais qu'une envie : me boucher les oreilles, alors que se bousculaient dans ma tête des images de mon fils luttant corps à corps contre quelque immense Gaulois chevelu, esquivant une pluie de flèches ou sautant pour échapper à l'incendie d'une catapulte. Je le regardais les yeux écarquillés, avec des sentiments mêlés : étonnement, épouvante, fierté et finalement tristesse de constater que l'enfant avait fait place à l'homme. Il n'avait que vingt-deux ans, et pourtant je remarquais déjà quelques fils d'argent parmi ses boucles noires désordonnées. Il ponctuait ses récits d'expressions particulièrement crues – surtout lorsqu'il revivait les combats. Pouvait-il s'agir de ce garçon dont César trouvait la prose si admirable ?

Meto nous parla des montagnes qu'il avait traversées, des fleuves qu'il avait franchis, des villages gaulois avec leurs

---

29 Le calame est une plume de roseau permettant d'écrire à l'encre sur les parchemins tandis que le stylet en métal grave les tablettes de cire.

caractéristiques particulières, du génie de César qui soumettait les tribus et anéantissait les rébellions.

Mon fils cadet était avide de nouvelles de Rome. Alors Eco et moi, nous nous creusâmes la tête pour retrouver toutes les histoires dont nous pouvions nous souvenir. Nous ne manquâmes pas d'évoquer la « question d'Égypte ».

— Apparemment, Pompée et ton cher général ont fait jeu égal lors des dernières parties, nota Eco. Ils ont aidé le roi Ptolémée à convaincre le Sénat de son droit au trône égyptien et, en échange, ils sont parvenus à lui extorquer autant d'argent l'un que l'autre. Seul Crassus a été laissé à l'écart.

— Mais qu'est-ce que Crassus pourrait attendre de l'Égypte ? remarqua Meto. Il est déjà assez riche.

— Crassus ne sera jamais assez riche, répondis-je.

Attrapant son glaive et commençant à jouer avec la poignée d'un air absent, Meto continua :

— S'il ne veut pas être éliminé de la partie, Crassus devra obtenir du Sénat un nouveau commandement et accumuler des victoires pour impressionner le peuple. L'argent achète les votes, mais la grandeur ne s'acquiert que par la gloire.

Je me demandai si ces mots étaient de Meto lui-même ou de César, dont les finances devenaient de plus en plus précaires, même si la liste de ses conquêtes s'allongeait.

— Pompée a pacifié l'Orient et César en fait autant en Gaule, commenta Eco. Que reste-t-il à Crassus ?

— Il va devoir regarder encore plus loin, dit Meto.

— Eh bien, pour l'instant, je me contente de penser à l'Égypte.

Et j'évoquai ma conversation avec Dion, la nuit précédant mon départ. Côtoyant César et son état-major, Meto avait déjà appris que les envoyés d'Alexandrie avaient été assassinés, mais il n'avait pas réalisé l'importance du scandale. Je fus étonné de voir à quel point un homme familiarisé avec le carnage des batailles pouvait être épouvanté par de simples meurtres. Cette pensée me mit mal à l'aise, car elle me fit sentir la distance croissante entre Meto et moi. Mais je poursuivis mon récit et décrivis l'absurde déguisement de mes invités. Meto éclata de rire. Cette réaction m'incita à livrer d'autres détails sur leur

accoutrement. Meto rit de plus belle. Et, soudain, je ne vis plus ni les joues mal rasées ni les taches de sang maculant sa tunique ; j'oubliai les histoires terrifiantes et le langage cru de la soldatesque. Il n'y avait plus devant mes yeux que le visage du petit garçon rieur que j'avais adopté des années plus tôt. J'avais retrouvé ce que j'étais venu chercher.

Finalement, Eco et moi restâmes absents de Rome près d'un mois. Nous ne revînmes qu'après les ides de février[30]. D'abord, une tempête de neige nous immobilisa en Illyrie. Puis une forte toux me terrassa. Ensuite, lorsque je me sentis mieux et prêt à faire le voyage, Belbo fut atteint du même mal. Certains maîtres ne retarderaient sûrement pas un voyage à cause d'un esclave malade, mais il me semblait absurde de voyager sur des routes dangereuses avec un garde du corps diminué physiquement. Je profitai de la situation pour passer plus de temps avec Meto.

Sur le chemin du retour, le même bateau et le même marin qu'à l'aller nous firent traverser l'Adriatique. Je vis sans surprise Eco s'arrêter quelques instants dans le temple de la Fortune avant de prendre la mer. Heureusement, pour notre traversée, le ciel resta clair et les eaux calmes.

Je retrouvai une Bethesda avec de bien meilleures dispositions d'esprit qu'avant mon départ. Pour tout dire, ses élans passionnés la nuit de mon retour auraient pu faire mourir d'une crise cardiaque un homme plus faible que moi. Jadis, un mois de séparation suffisait à aiguiser nos désirs. Je pensais que ces jours étaient révolus depuis longtemps. Mais cette nuit-là, grâce à Bethesda, je me sentis davantage dans la peau d'un jeune homme de vingt-quatre ans que dans celle d'un vieux grand-père barbu. En dépit des longues heures pénibles et douloureuses passées à cheval les jours précédents, je me levai le lendemain matin dans une forme excellente.

Pendant que je prenais mon petit déjeuner – petit pain et bouillie de millet accompagnée de raisins secs –, Bethesda me fit part des derniers commérages. Je dégustai lentement ma

---

30 Après le 13 février. Les ides duraient du 8 au 15 inclus pour les mois de mars, mai, juillet et octobre ; du 6 au 13 inclus pour les autres mois.

coupe de vin chaud au miel et n'écoutai que d'une oreille ses potins : le sénateur de l'autre côté de la rue avait enfin posé un nouveau toit sur sa maison ; des prostituées éthiopiennes semblaient avoir élu résidence dans la maison d'une riche veuve… Lorsqu'elle en vint aux rumeurs qui circulaient dans le Forum, je lui accordai davantage d'attention.

Bethesda fit allusion à notre jeune et beau voisin Marcus Caelius, celui que j'avais rencontré dans la rue la nuit précédant mon départ. Un procès où il était l'accusateur[31] venait d'avoir lieu. L'affaire avait fait pas mal de bruit.

— Je suis descendue voir, dit-elle.

— Quoi ? Le procès ou le plaignant ?

— Les deux naturellement, répliqua-t-elle sur la défensive. Et pourquoi pas ? A force de vivre avec toi depuis si longtemps, j'en sais beaucoup sur les procès et la loi.

— Oui. Et Marcus Caelius est exceptionnellement beau quand il s'emporte dans un discours enflammé : ses yeux jettent des éclairs, les veines de son cou et de son front saillent…

Bethesda allait répondre, mais préféra se taire.

— Et qui accusait-il ? demandai-je finalement.

— Un certain Bestia.

— Lucius Calpurnius Bestia ?

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Tu dois faire erreur, remarquai-je, la bouche pleine de millet.

— Non.

Son expression était devenue vague.

— Mais ce sont des alliés politiques.

— Eh bien, ils ne le sont plus.

Vu la réputation d'inconstance de Caelius, tant en amour qu'en politique, cela n'avait rien d'impossible.

— De quoi accusait-il Bestia ?

— De corruption électorale.

---

31 Tout citoyen romain pouvait être accusateur. Pour réussir, il n'y avait rien de tel que d'avoir été accusateur dans un grand procès.

— Extraordinaire ! En automne, il fait campagne pour Bestia et avant même le printemps il le dénonce et le poursuit en justice. C'est ça la politique romaine. Et qui était le défenseur de Bestia ?

— Ton vieil ami Cicéron[32].

— Vraiment ?

Marcus Caelius avait fait son entrée dans la vie publique comme élève et protégé de Cicéron. Par la suite, dans la période troublée de la conjuration de Catilina, lui et son mentor avaient pris des directions divergentes. Pendant toute la durée de cet épisode tumultueux, l'allégeance réelle de Caelius demeura un mystère, tout au moins pour moi. Ensuite, il partit un an en Afrique au service du gouvernement. A son retour, il avait apparemment bel et bien abandonné le camp de son vieux maître : il affrontait Cicéron dans les tribunaux et parvenait même à vaincre le grand orateur. Plus tard, quand le Sénat exila Cicéron et que ses ennemis se déchaînèrent et détruisirent sa magnifique demeure sur le Palatin, mon voisin Marcus Caelius vint frapper à ma porte. Il regrettait de ne pouvoir apercevoir les flammes par les fenêtres de son appartement et me demandait de le laisser regarder l'incendie depuis mon balcon ! Je vis la sinistre lueur danser sur son beau visage.

Au terme de maintes palabres, le Sénat avait fini par rappeler Cicéron de son exil. Il était donc rentré à Rome et avait fait reconstruire sa maison sur le Palatin. Et maintenant, d'après Bethesda, Cicéron et son ancien élève Marcus Caelius venaient de nouveau de s'affronter dans un tribunal…

— Eh bien, ne me fais pas languir. Comment l'affaire s'est-elle conclue ?

— Cicéron a gagné, répondit Bethesda, et a obtenu l'acquittement de Bestia. Mais Caelius soutient que le jury a été acheté et jure qu'il va de nouveau poursuivre Bestia.

J'éclatai de rire.

— Tenace, le jeune homme, n'est-ce pas ? J'imagine qu'il ne supporte pas d'être vaincu cette fois par son vieux maître

32 Ce procès eut lieu le 11 février 56.

Cicéron. À moins qu'un seul discours ne suffise pas à Caelius pour calomnier Bestia.

— Oh, pour ça, je pense que son discours était parfait.

— Plein de venin ?

— Débordant de venin. Caelius a même évoqué la mort de la femme de Bestia l'année dernière et celle antérieure de sa précédente épouse. Il a pratiquement accusé Bestia de les avoir empoisonnées.

— Il n'y a pas grand rapport entre l'hypothétique assassinat de ses épouses et la corruption électorale.

— Peut-être, mais, dans la bouche de Caelius, l'allusion semblait venir à propos.

— Oh, je sais bien, remarquai-je. L'accusateur utilise tous les moyens imaginables pour détruire la réputation de l'accusé et pour donner l'impression qu'il peut commettre n'importe quel crime. C'est beaucoup plus facile que de produire de véritables preuves. Ensuite le défenseur réplique par les mêmes méthodes ; il *accuse* les accusateurs de différentes abominations pour détruire leur crédibilité. Dire qu'à une époque j'avais un certain respect et même de l'admiration pour les avocats ! Enfin, pour en revenir à notre affaire, j'avais déjà entendu ces rumeurs sur le prétendu sort que Bestia aurait réservé à ses épouses. Toutes deux sont mortes relativement jeunes, sans que rien l'ait laissé prévoir. Alors évidemment, on a raconté que Bestia les avait empoisonnées. Mais généralement le poison laisse des traces.

— Marcus Caelius a évoqué un mode d'administration qui n'en aurait pas laissé beaucoup.

— Ah bon ? Et quelle est sa théorie ?

Bethesda redressa la tête.

— Souviens-toi que tout cela s'est passé dans un tribunal, devant un public d'hommes et de femmes, pas dans une taverne ou au cours d'une orgie. Marcus Caelius est un jeune homme très effronté.

— C'est aussi un *orateur* effronté. Mais continue. Qu'a-t-il dit ?

— D'après Caelius, le poison le plus rapide est l'aconitine, extraite de la racine de l'aconit.

J'acquiesçai. Depuis le temps que je m'intéressais aux moyens de tuer les plus sordides, les poisons m'étaient devenus assez familiers.

— C'est vrai, ses victimes succombent très rapidement. Mais quand on en avale une dose mortelle, on note généralement des traces sur la victime.

— Seulement, d'après Caelius, le poison n'aurait pas été *avalé*.

— Je ne te suis pas.

— Selon lui, si l'aconitine touche les parties génitales d'une femme, elle meurt en moins de vingt-quatre heures.

Étonné, je levai un sourcil. Malgré toute mon expérience des poisons, j'ignorais cette donnée…

— Je me demande vraiment comment on a pu faire une découverte aussi curieuse. Mais je suppose que Marcus Caelius n'ignore pas grand-chose des organes génitaux féminins. Ainsi Caelius aurait accusé Bestia d'avoir empoisonné ses femmes en…

Je laissai la phrase en suspens. Je ne voyais pas comment l'achever sans être grossier.

— Il n'a pas accusé Bestia directement. Après avoir précisé les propriétés de l'aconitine, Caelius désigna Bestia du doigt en criant : « Juges, mon doigt n'est pas celui de la culpabilité, mais je le pointe *vers le doigt coupable !* »

Je m'étouffai en avalant une cuillerée de bouillie d'avoine.

— Scandaleux ! Je me disais déjà que les orateurs romains disqualifiaient leur art en se vautrant dans l'indécence et le mauvais goût, mais je vois qu'une nouvelle génération dépasse les bornes. Oh, Minerve, murmurai-je en regardant la statue de la déesse dans le jardin, fais que je ne comparaisse jamais devant un tribunal ! « Je le pointe *vers le doigt coupable* ! » Ha ! Ha !

Bethesda avala une gorgée de vin au miel.

— En tous les cas, Bestia fut acquitté… du doigt et de tout le reste.

— Je suppose que Cicéron a prononcé un discours émouvant pour sa défense.

Elle haussa les épaules.

— Je ne me souviens pas.

Si Cicéron avait été aussi jeune et beau que Caelius, son discours aurait davantage impressionné mon épouse.

— La Fortune a donc souri à Lucius Calpurnius Bestia.

— Pas à ses femmes, coupa sèchement Bethesda. Ah, mais le jeune Caelius me fait penser à une autre histoire qui circule dans le Forum, ajouta-t-elle.

— Qui le concerne aussi ?

— Non, son propriétaire.

— Je vois. Et quel outrage a encore commis Publius Clodius ?

L'appartement dans lequel logeait Caelius appartenait à Clodius. Ce patricien de lignage impeccable avait dans les trente-cinq ans. Mais c'est comme agitateur populiste et exploiteur des ressentiments du peuple qu'il s'était fait particulièrement craindre ces dernières années. C'est Clodius, en sa qualité de tribun, qui organisa l'annexion de Chypre par Rome pour pouvoir distribuer son blé au peuple romain. Lui aussi avait été jadis l'ami de Cicéron, mais plus tard il devint l'artisan de l'exil de Cicéron. Aujourd'hui, il était son ennemi juré. Quand des hommes comme Caelius repoussent les limites de l'art oratoire au tribunal, des hommes comme Clodius repoussent celles de l'intimidation en politique. Il n'est donc pas étonnant que la relation entre les deux hommes ait dépassé celle de propriétaire à locataire. L'alliance politique était renforcée par des liens personnels. Caelius était notoirement l'amant – ou tout au moins l'un des amants – de la sœur aînée de l'agitateur, la veuve Clodia.

— Je n'ai pas été moi-même témoin de l'incident, mais j'en ai entendu parler au marché aux poissons, roucoula Bethesda. Un jour, Pompée serait descendu avec sa suite au Forum ; apparemment pour assister à un procès.

— S'agissait-il du procès de Milon[33], le complice de Pompée, poursuivi pour avoir troublé l'ordre public ? Un procès où Clodius devait être l'accusateur ?

Bethesda haussa les épaules.

---

33 Titus Annius Milon, tribun en 57 avant notre ère et adversaire de Clodius.

— Oui, c'était celui-là. Clodius était accompagné d'une suite importante, constituée de personnages assez frustes.

Décrire la bande notoire de Clodius comme des hommes frustes était largement au-dessous de la réalité. Il s'agissait de gros bras de la pire espèce ; certains étaient stipendiés, d'autres obligés à l'endroit de Clodius pour diverses raisons, et certains se portaient volontaires simplement pour assouvir leur soif de violence.

Qu'un homme comme Clodius poursuive un tiers sous prétexte d'avoir troublé l'ordre public avait quelque chose de cocasse. Mais dans ce cas précis, l'accusation était probablement justifiée. L'accusé, Milon, possédait sa propre bande d'agitateurs prêts à se déchaîner dans les rues pour soutenir la cause politique que leur maître défendait à ce moment-là. Tandis que de grands hommes comme Pompée, César et Crassus s'affrontaient dans les hautes sphères financières et militaires, rivalisant pour la maîtrise du monde en accomplissant des prouesses, des individus comme Clodius et Milon se battaient pour le contrôle des rues de Rome. Les gens de rang supérieur s'alliaient à la canaille pour la réalisation de leurs objectifs respectifs. À ce moment-là, Milon était à la botte de Pompée à Rome. Le général devait donc se sentir obligé de parler pour la défense de Milon. Si Clodius harcelait continuellement Milon, il semblait avoir pour seul but d'atteindre indirectement Pompée. Mais pour le compte de qui ? De César ? De Crassus ? Ou pour son propre compte ? C'était difficile à dire. Il paraissait déterminé à saper toutes les tentatives de Pompée visant à régler la « question d'Égypte ».

Et ainsi me revint à l'esprit la visite de Dion, un mois plus tôt ; ce qui me mit mal à l'aise.

— À propos, dis-je, te souviens-tu de ce curieux couple qui est venu ici la veille de mon départ pour l'Illyrie ? Je me demande si tu as de nouveau entendu parler d'eux…

Bethesda me pétrifia de son regard de Méduse. Il ne fallait pas interrompre son récit.

— Le procès de Milon avait attiré beaucoup de monde ; une foule immense avait envahi la place. Quand Pompée arriva, de nombreuses acclamations le saluèrent.

— Oui, le grand conquérant de l'Orient.

— Exactement. Clodius apparut alors dans une tribune et se mit à crier vers la foule massée au-dessous de lui, manifestement constituée de partisans. La plupart des gens étaient trop loin pour entendre ce qu'il disait, mais quand il s'interrompait ceux qui se trouvaient à ses pieds criaient d'une seule voix : « Pompée ! » Si peu de monde pouvait entendre ce que disait Clodius, tous percevaient le nom de Pompée hurlé à l'unisson. C'était comme une mélopée : « Pompée ! » Silence. « Pompée ! » Silence. « Pompée ! » Finalement, le général s'aperçut que l'on criait son nom. On m'a raconté qu'il afficha alors un grand sourire de contentement et se dirigea vers les cris, qu'il interprétait comme des acclamations.

— Un politicien typique qui se précipite vers ses adorateurs comme un veau court vers le pis de sa mère, remarquai-je.

— Sauf que le lait était aigri. En se rapprochant, son sourire s'évanouit. D'abord, il vit Clodius faire les cent pas sur la tribune et s'adresser à la foule à ses pieds. Chaque fois que l'assistance répondait par le cri « Pompée ! », l'agitateur se tordait de rire. Quand le général fut assez proche pour entendre ce que disait Clodius, ses joues s'empourprèrent.

— Et pour quelle raison ?

— Clodius ne cessait de poser des questions et la réponse était invariablement la même : « Pompée ! »

— Quelles questions ?

— Clodius est aussi impudent que son ami Marcus Caelius…

— S'il te plaît, pas de fausse modestie. Au marché, je t'ai entendue accabler des vendeurs malhonnêtes d'insultes qui feraient rougir de honte des hommes comme Clodius.

Elle se pencha en avant.

— Les paroles étaient scandées. Quelque chose de ce genre :

Qui est le général obscène ?
Pompée !
Qui lorgne sous les tuniques de ses soldats ?
Pompée !
Qui se gratte le crâne avec le doigt ?
Pompée !

Cette dernière question fait allusion à un geste familier des initiés à la recherche de relations intimes avec des personnes du même sexe. Certains soirs, dans les thermes, nombreux sont les clients qui déambulent en se grattant la tête avec un doigt.

Des devinettes semblables à celles que posait Clodius étaient des insultes typiques qu'on pouvait adresser à des politiciens ou à des généraux. Somme toute cette mélopée n'avait rien de choquant. Du moins elle n'avait rien de commun avec la plaisanterie grossière concernant « le doigt coupable de Bestia ». Seulement Pompée n'était pas, comme les autres politiciens, accoutumé au brouhaha du Forum. Il avait l'habitude qu'on lui obéisse sans discuter, mais pas d'être insulté en public par la populace.

— Mais Clodius finit par se retrouver en mauvaise posture, continua Bethesda.

Elle s'était penchée en avant et avait baissé la voix.

— Comment cela ?

— En entendant les cris, des hommes de Milon étaient accourus. Ils furent bientôt assez nombreux pour couvrir de leurs vociférations celles de Clodius et de ses partisans. Leurs chansons étaient vraiment indécentes.

— Oh, probablement pas tant que ça, dis-je.

Je faisais des dessins dans mon assiette en feignant l'indifférence. Bethesda haussa les épaules.

— Tu as raison. Ils n'étaient pas vraiment indécents. Ils ne faisaient qu'évoquer des rumeurs connues. Mais Clodius dut quand même se sentir gêné en entendant une foule romaine les reprendre en chœur au Forum.

— De quelles rumeurs parles-tu ?

— De rumeurs concernant Clodius et sa sœur aînée. Ou sa demi-sœur, devrais-je dire.

— Clodius et Clodia ? Oh, oui ! J'ai entendu des plaisanteries de mauvais goût. Mais n'ayant jamais rencontré l'un ou l'autre de ces jeunes gens que l'on prétend séduisants, je ne me hasarderais pas à dire s'ils partagent ou non la même chambre.

Bethesda fit une petite moue.

— De toute façon, je ne comprends pas pourquoi les Romains font tant d'histoires à propos des relations entre un frère et une sœur ? En Égypte, ce type d'union participe d'une longue tradition sacrée : les dieux eux-mêmes l'ont pratiquée.

— Mais à Rome, il n'y a pas de semblable tradition, je peux te l'assurer. Que chantait exactement la foule ?

— Eh bien, d'abord que Clodius se vendait à des hommes plus âgés quand il était enfant…

— J'ai entendu cette rumeur : la mort précoce de leur père les laissa dans une situation financière déplorable. Les Clodii louèrent leur petit frère Publius pour servir de giton avec un succès considérable. Naturellement, c'est peut-être une pure calomnie.

— Naturellement… Si mes souvenirs sont exacts, voici les paroles de la chanson :

Clodius à la fille joua,
Quand il était gamin.
Puis Clodia l'amusa
Avec son petit chat.

« Et ainsi de suite sur le même registre. Mais, au fur et à mesure, le chant devenait de plus en plus explicite.

— Le vice grec marié au vice égyptien, observai-je. Et dire que les Orientaux se plaignent que les Romains n'aiment pas la variété en matière de sexe ! Comment Clodius réagit-il ?

— Il tenta un moment de continuer sa mélopée pour railler Pompée. Mais dès qu'il vit que les hommes de Milon couvraient sa voix, il s'éclipsa rapidement… Sans sourire aux lèvres, je peux te l'affirmer. Peu après, tout cela se termina en bagarre entre les partisans de Milon et ceux de Clodius.

— Rien de très grave, j'espère.

— Pas assez grave en tout cas pour perturber le procès.

— Sans doute un ou deux crânes ont été fracassés. Et comment le procès s'est-il achevé ? Milon a-t-il été acquitté ou a-t-il été déclaré coupable de troubler l'ordre public ?

Bethesda me jeta un regard dénué d'expression.

— Je ne m'en souviens pas. Je ne sais même pas si je l'ai su.

— De toute manière, personne ne devait probablement y attacher d'importance. Il n'y a qu'une chose dont tous se souviendront et continueront de parler : les allusions scandaleuses au prétendu inceste de Clodius avec sa sœur hurlées en plein Forum. Quelle différence d'âge ont-ils ? Cinq ans ? Il est vrai que la veuve Clodia a la réputation d'aimer les hommes plus jeunes, comme notre voisin Marcus Caelius. Je me demande ce qu'il ressent en entendant les chansons qui tournent en dérision le prétendu inceste de sa maîtresse ?

— En fait, Caelius et Clodia ne sont plus amants. Et Caelius n'est même plus en très bons termes avec Clodius.

— Comment sais-tu cela ? Tu n'es quand même pas allée te mêler pendant mon absence à la jeunesse dissolue dans une de ces orgies du Palatin ?

— Non.

Elle s'allongea sur son divan avec un sourire et étendit voluptueusement les bras au-dessus de sa tête. Le geste était délibérément sensuel et réveillait le souvenir de nos nuits de plaisir. Elle me montrait qu'elle se serait trouvée parfaitement à sa place dans l'une de ces soirées de débauche du Palatin… si elle n'avait pas été soucieuse de conserver à tout prix sa réputation de respectable matrone romaine.

— Le jeune Caelius t'aurait-il confessé les secrets de sa vie amoureuse en te croisant un jour dans la rue ?

— Non plus. Mais nous avons différentes manières de partager ce que nous savons.

— Nous ?

— Oui, nous les femmes.

Elle était toujours très discrète sur ses informatrices. J'avais passé ma vie à tenter de lui arracher ses secrets.

— Pourquoi se sont-ils séparés ? demandai-je. Des amants dissolus comme Clodia et Caelius ne se quittent sûrement pas pour une question d'infidélité ou d'inceste.

— Non, on raconte que c'est pour…

Bethesda fronça soudain les sourcils. Je pensai qu'elle me taquinait encore en entretenant le suspense.

— Et alors ? dis-je finalement.

— La politique ou quelque chose comme ça, dit-elle précipitamment. Une brouille a fâché Clodius et Caelius, puis Caelius et Clodia se sont querellés.

— Tu vas bientôt pouvoir composer un poème, comme la foule du Forum. Tu auras juste besoin de pimenter ton récit de quelques mots obscènes. Mais sais-tu quelle sorte de brouille ? A propos de quoi ?

Elle haussa les épaules.

— Je ne m'intéresse pas à la politique.

— Sauf s'il y a une histoire croustillante. Allez, tu en sais plus que tu ne veux bien le dire. Dois-je te rappeler que c'est ton devoir – et même ton obligation selon la loi – de dire à ton époux tout ce que tu sais ? Je t'ordonne de parler !

J'avais employé un ton taquin. Mais Bethesda ne s'amusait pas du tout.

— Si tu veux… Je pense que cela avait à voir avec ce que tu appelles la « question d'Égypte ». Mais comment pourrais-je savoir quelque chose des affaires privées d'hommes comme ça ? Et qu'une traînée vieillissante comme Clodia puisse perdre soudain ses attraits aux yeux d'un beau jeune homme comme Caelius n'a rien d'étonnant.

J'avais depuis longtemps appris à faire face aux humeurs de Bethesda, comme un marin doit affronter les soudaines bourrasques en mer. Mais je n'étais jamais vraiment parvenu à la comprendre. Quelque chose l'avait énervée, mais quoi ? Je décidai de changer de sujet.

— Après tout, qui se soucie de telles personnes ?

Je ramassai ma coupe vide, l'agitai pour faire tournoyer le dépôt et observai le tourbillon.

— A propos, je me demandais tout à l'heure ce qu'étaient devenus ces étranges visiteurs passés ici la veille de mon voyage. C'était il y a un mois. Tu t'en souviens certainement. Le petit galle et le vieux philosophe d'Alexandrie, Dion. Il était venu chercher de l'aide, mais je n'avais pas été en mesure de l'aider. Est-il revenu pendant mon absence ?

J'attendis une réponse. Quand je levai les yeux de ma coupe, je constatai que Bethesda regardait ailleurs.

— C’est une question toute simple, dis-je avec douceur. Le vieux philosophe m’a-t-il réclamé pendant mon absence ?

— Non, répondit-elle enfin.

— C’est curieux. J’aurais pensé qu’il le ferait. Il était si affolé. Je me suis inquiété à son sujet. Après tout, il n’avait peut-être pas besoin de mon aide. As-tu eu des nouvelles de lui, grâce à ton vaste réseau d’espionnes et d’informatrices ?

— Oui.

— Et alors ? Quelles nouvelles ?

— Il est mort. Assassiné, je crois, dans la maison où il résidait. C’est tout ce que je sais.

Mon poignet se figea. Le tourbillon ralentit au fond de ma coupe, puis disparut. Dans mon estomac, la bouillie d’avoine se transforma en boule de pierre. Et dans ma bouche, je sentis un goût de cendres.

7

Après mon retour à Rome, plusieurs jours se passèrent avant que j'aie le temps d'écrire à Meto. Je lui racontai les événements qui avaient été le sujet de toutes les conversations en mon absence – Cicéron triomphant de Caelius dans le procès de Bestia en dépit de l'histoire du « doigt coupable », le procès de Milon et la honte qu'avait éprouvée Pompée, puis la chanson obscène sur Clodius et Clodia…

Comme nous avions pas mal parlé de la visite de Trygonion et de Dion lors de mon passage en Illyrie, je me sentis obligé de dire à Meto ce qui était arrivé au philosophe. Il s'agissait tout simplement de l'informer en passant. Mais très vite, je me rendis compte que cette histoire me tenait à cœur. Le meurtre de Dion m'avait laissé un sentiment de culpabilité. Décrire cet épisode sanglant, si douloureux que ce fût, soulageait quelque peu ma conscience. J'aimerais retranscrire une partie de la lettre que j'envoyai à Meto ce dernier jour de février.

C'est le matin de mon retour que Bethesda m'a appris froidement le meurtre. Elle prétendit ne pas connaître le moindre détail des circonstances. Elle détesta Dion dès qu'elle le vit. Tu sais comment elle est : à partir de cet instant, il aurait aussi bien pu ne pas exister. Il me fallut donc découvrir tout seul les détails de cette mort en allant poser des questions discrètes.

Il y avait déjà eu une tentative pour empoisonner Dion.

Il me l'avait lui-même signalée lors de sa visite. Apparemment des esclaves de son hôte précédent, Lucius Lucceius, avaient été payés (sans aucun doute par des agents du roi Ptolémée) pour empoisonner la nourriture de Dion. Mais ils ne parvinrent qu'à faire mourir le dernier esclave qui lui restait et qui lui servait donc de goûteur. Dion s'enfuit de la maison de Lucceius et alla se réfugier chez Coponius.

C'est là qu'il logeait lorsqu'il est venu me voir pour me réclamer de l'aide. Si seulement je l'avais hébergé pour la nuit ! Mais les assassins auraient peut-être accompli leur sanglante besogne ici, sous mon toit. Je tremble en pensant à Bethesda et particulièrement à Diane.

Après m'avoir quitté, Dion est retourné chez Coponius aussi rapidement que possible. L'obscurité avait envahi les rues et Dion avait peur de parcourir la ville, même sous son déguisement et accompagné de Belbo. Belbo m'a dit qu'il avait, comme Trygonion, accompagné le philosophe jusqu'à la maison de Coponius. Puis le prêtre avait poursuivi sa route, sans doute pour rentrer à la maison des galles, qui se trouve aussi sur le Palatin, juste à côté du temple de Cybèle. Personne ne semble savoir grand-chose de ce galle et surtout personne ne peut m'expliquer la nature de sa relation avec Dion.

Ce qui suit est une information de seconde, voire de troisième main.

De retour chez Coponius, Dion s'enferma dans sa chambre, refusant de dîner (il avait déjà mangé ici et avait encore très peur d'être empoisonné). Bientôt la maison fut plongée dans le noir. À un moment (avant minuit, d'après le veilleur), il y eut un bruit dans le secteur où demeurait Dion.

L'homme alla voir ce qui se passait. La porte du philosophe était fermée. L'esclave prononça son nom et frappa à la porte. Pas de réponse. Il finit par frapper si fort que Coponius lui-même (qui donnait dans la pièce adjacente) fut réveillé et vint s'enquérir de ce qui se passait. Finalement, ils enfoncèrent la porte. Dion fut découvert sur son canapé, allongé sur le dos, les yeux et la bouche ouverts. Il avait été poignardé dans son lit.

Une fenêtre était ouverte. Elle donnait sur une petite cour. Les volets étaient ouverts et le fermoir avait été fracturé de l'extérieur. Le – ou les – tueur(s) avai(en)t apparemment franchi un mur et traversé la terrasse pour pénétrer dans la chambre par la fenêtre. Il(s) avai(en)t assassiné Dion avant de s'enfuir par le même chemin sans être vu(s).

Ce fut une fin misérable pour un homme si distingué de son vivant. Dion avait vu venir sa mort et passé ses derniers jours loin de chez lui, dans une ville étrangère, à craindre la moindre

ombre. Quel singulier destin ! Qu'il soit venu me réclamer de l'aide le jour même de sa mort me met particulièrement mal à l'aise. Aurais-je pu faire quelque chose ? Il est pratiquement certain que non. Les hommes qui en voulaient au philosophe disposaient de ressources dépassant de loin mes possibilités. Mais les dieux m'ont joué un tour cruel en réintroduisant cet homme dans ma vie après tant d'années, pour le faire disparaître aussitôt si violemment. Au cours de ma vie, j'ai été le témoin de bien des carnages et de nombreuses souffrances. Je ne suis jamais parvenu à m'y habituer. Je ne parviens pas à comprendre.

Aujourd'hui, tous les membres de l'ambassade arrivée l'automne dernier ont été assassinés, ont fui en Egypte ou se sont évanouis dans la nature. (Je me suis laissé dire qu'une poignée demeurait à Rome. Mais ceux-là ont déjà juré allégeance à Ptolémée ou été achetés pour garder le silence. Il ne fait aucun doute que certains d'entre eux étaient des espions du roi depuis le départ.) Le peuple de Rome a de quoi avoir honte car cette atrocité a eu lieu au cœur même de la ville. D'aucuns disent que le meurtre de Dion est un tel scandale que le Sénat risque d'être contraint de prendre des mesures contre les assassins (si ce n'est contre le roi lui-même ou au moins contre ses hommes de main). Le Sénat pourrait même être amené à désavouer le roi et à reconnaître la reine Bérénice, ce qui était l'objet de la mission de Dion. De son vivant, le Sénat ne l'aurait même pas laissé parler officiellement, mais mort, Dion va peut-être parvenir à réaliser son objectif : une Egypte avec un nouveau souverain, mais surtout un souverain indépendant.

La justice peut-elle se pencher sur le meurtre de Dion ? Vu l'état des tribunaux romains et les personnes dont l'intérêt est en jeu, j'en doute fortement. Mais je refuse de m'attarder outre mesure sur cette affaire. Si j'avais accepté la demande de Dion et que je l'aie aidé à identifier ses alliés et ses ennemis, je me sentirais peut-être maintenant quelque peu obligé de poursuivre l'enquête et de faire comparaître les tueurs devant les tribunaux. Heureusement, j'ai clairement décliné sa demande. Je lui ai répondu que je ne pouvais l'aider et lui ai donné une bonne raison. Ma conscience est tranquille. Il ne m'incombe pas de

retrouver la lame qui a tranché le fil de la vie de Dion et de punir la main qui la tenait.

Tout ce qui pourra arriver maintenant ne me concerne pas. Et j'en suis heureux.

Aujourd'hui, je constate que j'ai fait plusieurs erreurs en relatant les circonstances de la mort de Dion – la dernière affirmation est la plus fausse. Je relis maintenant tout cela avec un frisson d'étonnement : comment avais-je pu être si stupide, manquer à ce point d'intuition ? Nous progressons en aveugles dans un monde redoutable. Le passé et l'avenir sont tout aussi obscurs. Et la lumière du jour peut dissimuler autant de dangers que le sombre décor de la nuit.

Deuxième partie

Noxia [34]

34 Délit, crime. *(N.d.A.)*

8

Un mois plus tard j'écrivis de nouveau à Meto.

À Meto, mon fils bien-aimé servant sous les ordres de Jules César en Gaule, de son père aimant à Rome.

Que la Fortune soit avec toi !

Je t'écris cette lettre le vingt-neuvième jour de mars, journée exceptionnellement chaude pour un début de printemps. J'aimerais que tu sois là.

Hélas ! je sais que tu ne te trouves plus en sécurité en Illyrie. J'ai appris au Forum que vous aviez soudain fait route vers la Gaule peu après ma visite. On raconte que César a été appelé pour étouffer une révolte de tribus aux noms imprononçables. Je suppose que tu es parti avec lui.

Fais attention à toi, Meto.

Vu vos déplacements, je n'ai aucun moyen de savoir si tu as reçu ma lettre du mois dernier ou si elle te parviendra après celle-ci… si elle te parvient un jour. Mais l'un des porteurs de messages de César est sur le point de partir vous rejoindre et il a accepté de prendre ma lettre si je l'achève en moins d'une heure. Alors je vais me dépêcher et ne te donner que des nouvelles brèves. Seulement, hors contexte, certaines informations risquent de ne pas avoir beaucoup de sens pour toi.

Si tu as déjà reçu ma dernière lettre, tu es au courant du meurtre de Dion. Certains disaient que cet assassinat était trop choquant pour ne pas avoir de conséquences et que quelqu'un serait puni. Je me suis moqué d'eux. Apparemment, j'avais tort et ils avaient, dans une certaine mesure, raison.

Le scandale a été immense. Dion était beaucoup plus connu et considéré que je ne l'imaginais. Au cours de ses derniers mois d'existence, on a vraiment traité de façon ignominieuse cet homme dont on parle aujourd'hui avec un tel respect. Les sénateurs qui le considèrent comme un second Aristote et

pleurent à la simple mention de son nom sont ceux qui ne l'ont même pas laissé parler avant sa mort.

Toujours est-il que le débat sur l'« affaire d'Egypte » a donc finalement fait son entrée au Sénat et parallèlement une accusation de meurtre a été portée contre Publius Asicius.

Honnêtement, je dois avouer que je n'ai pas franchement été surpris de le voir accusé. Dion lui-même le soupçonnait d'avoir trempé dans la tentative d'empoisonnement chez Lucius Lucceius. Le jour même, Asicius était venu voir Lucceius. Il peut s'agir d'une simple coïncidence. Mais après le départ de Dion – et sans doute peu après son assassinat –, j'ai rencontré en pleine nuit dans la rue Asicius et notre voisin Marcus Caelius. J'ai surpris une partie de leur conversation. Sur le coup, elle ne m'a absolument pas paru suspecte. Mais, rétrospectivement au moins, mon point de vue a changé.

Alors quand j'ai entendu dire qu'Asicius était accusé, je me suis senti grandement soulagé : s'il était coupable, pensai-je, nous avions des chances d'apprendre l'effrayante vérité.

Seulement on ne sait pas à qui les dieux accordent leurs faveurs.

A ton avis, qui s'est proposé pour défendre Asicius ? Mais oui, notre vieil ami Marcus Cicéron.

Quand j'ai appris cela, mon humeur s'est brutalement assombrie. Beaucoup de choses peuvent survenir dans un procès où Cicéron est avocat, mais rarement la vérité. Lorsque la justice triomphe, c'est en dépit de tous les artifices de Cicéron… et cela ne veut même pas dire que la vérité ait été révélée.

Quand Asicius a été officiellement mis en cause, il se trouvait, dit-on, comme Cicéron, loin de Rome : Cicéron à Neapolis même et Asicius de l'autre côté de la baie, dans sa villa familiale à Baia. Pour parler de l'affaire, Asicius a envoyé sa magnifique litière pour amener Cicéron chez lui. Enfin pas exactement la sienne, mais une litière prêtée à Asicius par – le croiras-tu ? – le roi Ptolémée. (Cette complicité est quasiment un aveu ! En temps normal, on peut imaginer qu'un homme accusé d'avoir assassiné l'ennemi du roi Ptolémée aurait tout fait pour dissimuler un éventuel lien avec le souverain.)

La litière était colossale. On raconte qu'elle pouvait transporter huit personnes et qu'elle était richement décorée. Une centaine de gardes armés – également prêtés par Ptolémée – accompagnaient le convoi. (Si le roi fournit des gardes du corps pour défendre Asicius, on ne peut s'empêcher de penser que c'est également lui qui a engagé Cicéron pour assurer sa défense.) Peux-tu te représenter la scène ? Cicéron et Asicius discutant du prochain procès pour meurtre, voluptueusement allongés dans le luxe égyptien d'une litière, avec une centaine de gardes autour d'eux ?

J'ai raté le procès. Une mauvaise toux m'a empêché de descendre au Forum. Bethesda y est allée. Seulement tu peux imaginer le type de rapport qu'elle m'a fait : Asicius avait un visage assez plaisant, mais un peu pâle et émacié (il boirait trop d'après les ragots) ; l'ami d'Asicius, notre beau voisin Marcus Caelius, ne s'était pas montré ; et Cicéron était aussi bavard et ennuyeux que d'habitude.

Elle m'apprit quand même qu'Asicius avait été acquitté pour le meurtre de Dion.

Maintenant je regrette d'avoir manqué ce procès, car j'aurais voulu entendre de mes propres oreilles les arguments. D'autre part, je suis assez content de n'avoir pas entendu les supercheries auxquelles a recours Cicéron pour distraire, désorienter et finalement convaincre les juges.

Ainsi, pour le meilleur ou pour le pire, l'affaire est terminée. Le pauvre Dion ne sera pas vengé, mais sa cause peut encore être entendue…

Un coup à la porte me fit lever la plume. En me retournant, je vis Belbo à l'entrée.

— Le messager vient de revenir, maître. Si tu veux qu'il emporte ta lettre, il faut la lui donner tout de suite.

Je grognai.

— Fais-le entrer. Inutile de le faire attendre dans le couloir.

Je revins à ma lettre.

Je dois terminer rapidement. Le messager de César est revenu.

J'ai stupidement gaspillé cette heure à te rapporter les commérages du Forum au lieu de te parler de la famille. Sache au moins que tout va bien. Bethesda est pareille à elle-même et Diane ressemble davantage à sa mère chaque jour (plus belle et plus mystérieuse). Eco continue à prospérer (même si je pense souvent que j'aurais dû lui enseigner un métier moins dangereux que le mien) et sa Menenia chérie s'est révélée une femme d'une patience infinie, notamment dans l'éducation de ses jumeaux indisciplinés.

Je dois finir. Le messager près de moi piaffe d'impatience.

Fais attention à toi, Meto !

Pour sécher l'encre, je versai du sable fin sur le parchemin, puis soufflai délicatement pour l'enlever. Ayant roulé la feuille, je la glissai dans un rouleau de cuir et scellai le cylindre à la cire en pensant amèrement à tout ce que j'avais oublié. En le tendant au messager, je le regardai plus attentivement. Il portait la tenue militaire traditionnelle : cuirasse d'acier et tunique de laine rouge sang. Sa mâchoire raide contribuait à lui donner une allure sévère.

— Quel âge as-tu, soldat ?

— Vingt-deux ans.

Exactement l'âge de Meto. Il me donnait l'impression d'un enfant jouant au soldat. J'étudiai son visage, y cherchant le reflet des horreurs qu'il avait déjà dû apercevoir au cours de sa jeune vie. Mais, sous le casque, je n'aperçus que l'innocence de la jeunesse.

Soudain, son expression s'adoucit : il observait quelqu'un derrière moi.

Je pivotai pour entendre Belbo fulminer à la porte :

— Maître, un autre visiteur… Je lui ai demandé d'attendre dans l'entrée, mais il m'a suivi quand même…

L'imposante masse de mon esclave me dissimulait l'impudent. Mais il se montra. Je ne vis d'abord que la splendeur vulgaire de son vêtement : une robe rouge et jaune vif le recouvrait jusqu'aux pieds. Des bracelets d'argent pendaient à ses poignets, un pectoral d'argent orné de perles de verre parait son cou et des anneaux du même métal ornaient ses oreilles et

ses doigts. Il portait un turban multicolore, d'où s'échappaient des tresses de cheveux décolorés. La dernière fois que je l'avais vu, il avait une toge et non les vêtements d'un prêtre de Cybèle.

— Trygonion ! m'exclamai-je.

Il sourit.

— Alors tu te souviens de moi.

— Bien sûr. Tout va bien, indiquai-je à Belbo qui trépignait, prêt à s'interposer entre le galle et moi.

Il aurait pu sans aucun problème soulever le petit prêtre au-dessus de sa tête et le briser en deux. Mais il se tenait à distance, par crainte de poser les mains sur un eunuque sacré. Mon esclave jeta un regard mécontent sur le galle et disparut. Derrière moi, j'entendis quelqu'un toussoter. Je me tournai pour voir le soldat glisser mon rouleau dans une sacoche de cuir.

— Je m'en vais, dit-il.

Il hocha la tête pour me saluer, puis regarda l'eunuque avec un mélange de curiosité et de dégoût.

— Que Mercure te guide, le saluai-je.

— Et que le sang purificateur de la Grande Déesse jaillisse entre ses jambes et t'inonde ! ajouta Trygonion, en pressant ses paumes et en inclinant la tête.

Le soldat plissa le front, incapable de dire s'il venait d'être béni ou maudit. Il se hâta de sortir et fit un écart pour éviter de toucher l'eunuque en passant la porte. Mais Trygonion se déplaça pour que leurs épaules se frottent. Je vis le militaire frissonner. Le contraste était saisissant entre le jeune Romain viril et sévère dans son uniforme et le petit galle arborant un large sourire et vêtu de sa robe sacerdotale. « Comme c'est étrange ! pensai-je, c'est le plus grand des deux, celui qui est entraîné à tuer, qui tremble de peur. »

Apparemment, Trygonion pensait la même chose : en regardant s'éloigner le soldat de son pas lourd, l'eunuque s'esclaffa. Lorsqu'il se retourna vers moi, il s'inclina pour me saluer.

— Gordien, dit-il doucement. Je suis une nouvelle fois honoré d'être admis chez toi.

— Avais-je vraiment le choix, considérant comment les géants s'écartent devant toi et comment les soldats s'enfuient terrorisés ?

Il rit de nouveau. Mais ce n'était plus le rire sonore et moqueur qui avait accompagné le départ du messager. C'était un rire étouffé, presque complice. Le galle semblait capable de changer à volonté de personnalité, passant du féminin au masculin sans problèmes.

— On m'a demandé de venir te chercher.

— Qui donc ?

— Une dame.

— A-t-elle un nom, cette… dame ?

— Naturellement… Elle en a plusieurs, mais je te conseille d'éviter les plus scandaleux et de l'appeler par le nom que son père lui a donné, si tu ne veux pas recevoir une gifle.

— Son nom, alors ?

— Elle vit ici, sur le Palatin, à quelques pas de ta maison.

Il fit un geste vers la porte avec un sourire mielleux.

— Avant d'aller la voir, j'aimerais connaître son nom et quelle affaire l'amène vers moi.

— L'affaire en question concerne une de vos connaissances communes. Ou plutôt deux. Une vivante et une… morte. Un meurtrier et… sa victime. Le premier peut encore aujourd'hui circuler librement dans le Forum, rire avec ses amis et lancer des obscénités à ses ennemis, tandis que l'autre erre dans l'Hadès, ombre parmi les ombres. Il y débat peut-être avec Aristote.

— Dion, murmurai-je.

— Bien sûr que je parle de Dion… et de son assassin. C'est l'affaire pour laquelle je suis là.

— Quelle affaire ?

— Mais l'affaire de cette dame.

— Enfin, qui est-elle ? insistai-je, de plus en plus impatient.

— Viens et tu verras. Elle désire *ardemment* te rencontrer.

— Son nom, dis-je lentement en tâchant de garder mon calme.

Il soupira et roula les yeux.

— Oh, très bien. Elle s'appelle… Clodia.

Il fit une pause, regarda l'expression de mon visage et éclata de rire.

9

Dans le corridor, nous croisâmes Bethesda et Diane. Ma femme croisa les bras et me lança son regard de Méduse.

— Où vas-tu ?

Diane se tenait légèrement en retrait de sa mère. Elle aussi avait croisé les bras et affectait le même air impérieux.

— Je sors, répondis-je. Le galle a peut-être du travail pour moi.

Elle dévisagea Trygonion avec une telle intensité que je m'attendais à le voir changé en pierre. Ces deux-là semblaient totalement étrangers l'un à l'autre.

— Tu ferais mieux d'emmener Belbo, se contenta-t-elle de dire avant de décroiser les bras et de s'éloigner.

« Prends Belbo ! répéta-t-elle avant de repartir.

Je comprenais maintenant sa préoccupation : elle se rappelait que Trygonion était venu ici avec Dion et que Dion avait été assassiné. Maintenant, en me voyant partir avec le galle, elle avait peur pour moi. Comme c'était touchant !

Je sortis donc avec le galle et Belbo. L'éclatant soleil de l'après-midi inondait la rue. À l'abri dans ma bibliothèque, la chaleur de ce début de printemps semblait agréable. Mais, dehors, le soleil avait chauffé les pavés et l'air était brûlant. Trygonion ouvrit une minuscule ombrelle jaune qu'il dissimulait jusque-là dans les plis de sa toge.

— J'aurais dû prendre mon grand chapeau, remarquai – je, en observant le ciel sans nuages.

— La promenade sera de courte durée, dit le galle. C'est à droite, à un ou deux pâtés de maisons d'ici.

Nous remontâmes la rue et dépassâmes l'immeuble où habitait Marcus Caelius. Malgré la chaleur, tous les volets de l'étage supérieur étaient fermés. Dormait-il encore à cette heure ?

L'immeuble appartenait à l'agitateur Publius Clodius et moi j'allais voir sa sœur. Décidément, Rome est une bien petite ville. Et plus les années passent, plus elle rapetisse. Les Clodii étaient de lointains cousins de mon vieux protecteur Lucius Claudius, pourtant nos routes ne s'étaient jamais croisées. Je ne m'en étais pas plaint. D'après leur réputation, Clodia et Clodius étaient le type même d'individus qu'il valait mieux simplement éviter.

Un obscur citoyen déplorant le vol de l'argenterie familiale, une vieille connaissance menacée par des lettres anonymes, une jeune femme injustement accusée d'adultère par sa belle-mère vindicative… Voilà le genre de personnes que je pouvais aider. Mais les hommes qui jonglaient avec le pouvoir, contrôlaient de vastes réseaux d'agents secrets, ou envoyaient des gros bras abattre leurs adversaires, c'est-à-dire tous les Pompées et les Ptolémées de ce monde, je préférais ne pas les offenser… même si cela signifiait refuser d'aider un ami ou tourner le dos à Dion d'Alexandrie.

Et pourtant je suivais maintenant un homme portant une ombrelle jaune dans les rues ensoleillées du Palatin, un petit prêtre de Cybèle qui m'emmenait chez Clodia, pour discuter d'affaires en relation avec le meurtre de Dion.

La maison de Clodia était située au fond d'une petite impasse tranquille. Comme la plupart des maisons appartenant à des familles patriciennes, sa façade côté rue paraissait vieille, voire quelconque. Le mur aveugle était d'un jaune délavé. Une mosaïque rouge et noir pavait le seuil. Des cyprès jumeaux encadraient la porte en chêne rustique. Leur cime atteignait des hauteurs vertigineuses.

Un jeune esclave robuste vint répondre à la porte. Il avait une barbe noire taillée avec soin et des sourcils broussailleux plantés au-dessus d'yeux bruns, expressifs.

Il ne fit qu'entrouvrir le battant et sourit d'un air affecté en voyant Trygonion.

— Elle est sortie, dit-il.

— Sortie ? s'étonna le galle. Mais je viens à peine de la quitter pour aller chercher cet homme.

Le portier haussa les épaules.

— Tu la connais.

— Mais elle savait que je revenais tout de suite, dit Trygonion d'une voix irritée. Où est-elle allée ?

— Du côté du fleuve.

— Quoi, au marché ?

L'esclave plissa les yeux.

— Évidemment que non. Tu sais bien qu'elle ne descend plus dans les lieux publics. Elle a trop peur que des hommes de Milon se mettent à entonner une des chansons qu'ils ont composées sur elle. Elle prétend s'en moquer, mais tu sais qu'elle déteste ça. Elle est allée à sa maison sur le Tibre. C'est le seul endroit où elle voulait être par une journée aussi belle.

Le rictus au coin de sa bouche se transforma soudain en sourire. J'avais aperçu une main se glisser dans l'intervalle de la porte et remonter le long du dos de l'esclave. Je ne voyais plus que le poignet qui se mouvait comme un serpent. Le jeune portier tressaillit comme si on le chatouillait.

— Elle aurait dû m'emmener, soupira-t-il, mais j'ai de quoi faire ici.

— A-t-elle laissé un mot pour moi ? demanda Trygonion exaspéré.

J'entendis le rire d'une femme derrière la porte, puis un visage souriant apparut. Elle pressa sa joue contre celle de l'esclave.

— Ne t'inquiète pas, elle ne t'oublie pas, roucoula la femme.

Sa voix avait un accent distingué. Sa chevelure châtain était relevée de manière extravagante ; quelques mèches s'échappaient de l'entrelacs d'épingles et de peignes. Un habile maquillage avait adouci la ligne de ses yeux et de sa bouche, mais, de toute évidence, elle n'était plus de la toute première jeunesse.

— Barnabas te taquine ! N'est-ce pas, Barnabas ? Méchant garçon !

Par jeu, elle mordit l'oreille de l'esclave. Celui-ci rit brusquement et se dégagea d'un coup de reins, en libérant son oreille des dents éclatantes de la femme et ses fesses de l'étreinte de ses mains.

— Allez, file ! dit-elle en claquant des doigts avant d'ajouter d'une grosse voix : Je m'occuperai de toi plus tard.

Le portier rentra.

— C'est un nom hébreux, Barnabas, vous savez, dit-elle en se retournant vers nous. Clodia dit que cela signifie « réconfort ». Elle doit en savoir quelque chose !

La femme rit et je sentis l'odeur de son haleine avinée.

— Qu'a dit Clodia pour moi ? demanda le galle.

— Elle a simplement dit qu'elle ne pouvait demeurer enfermée un seul instant de plus et qu'elle mourait d'envie de descendre à sa maison sur le fleuve pour plusieurs jours. Elle a demandé à Chrysis d'appeler ses porteurs et de prendre quelques affaires. Et ils sont partis dans un nuage de poussière. Elle voulait que je vienne aussi, mais je lui ai dit que j'étais beaucoup trop abattue et que j'avais besoin de *réconfort*.

Elle partit d'un grand rire, en exhibant de parfaites dents blanches.

— Et comme je restais, elle m'a priée de te délivrer un message si tu revenais. Je devais te dire que toi et ton… tes amis, ou qui que ce soit, pouviez descendre au fleuve et l'y retrouver. Est-ce assez clair ?

— Tout à fait clair. Merci, répondit sèchement Trygonion.

Il tourna les talons et s'en alla à grandes enjambées.

— Coupez-leur les couilles et ils deviennent insupportables, murmura la femme entre ses dents.

Elle haussa les épaules et claqua la porte.

— Quelle engeance ! dit Trygonion alors que Belbo et moi le rattrapions.

— Qui est-elle ? m'enquis-je.

— Juste une voisine. Une moins que rien.

Tandis que nous dévalions le flanc ouest du Palatin, puis traversions le marché aux bestiaux et le pont avant de remonter la rive ouest du Tibre, j'envisageai plusieurs fois de dire à Trygonion que j'avais changé d'avis et que je voulais rentrer. Qu'étais-je en train de faire, après tout ? Je répondais à la convocation d'une femme que j'avais évitée jusqu'à présent pour discuter d'un sujet que j'avais délibérément écarté ! C'était la

faute de Cybèle, pensai-je, en suivant son prêtre avec sa petite ombrelle dressée.

Posséder un espace vert sur les rives du Tibre est un signe de richesse et de bon goût. Ces domaines – que leurs propriétaires appellent *horti*[35] – sont intermédiaires entre les parcs et les jardins. Généralement on y trouve une construction – parfois rien de plus qu'une maison très rustique avec à peine de quoi abriter le propriétaire, le gardien du lieu et quelques invités, mais il peut aussi s'agir d'un ensemble de bâtiments. Dans ces propriétés, les herbes folles et les bois alternent avec les roseraies, les bassins pour les poissons, les fontaines et les allées pavées ornées de statues.

Les *horti* de Clodia étaient exceptionnellement proches de la ville. Il y a cent ans, la propriété devait se trouver en pleine campagne, mais depuis la cité s'était étendue. Elle appartenait probablement à sa famille depuis des générations.

Par une journée aussi chaude, sans le moindre souffle de vent, on avait l'impression qu'en ce lieu le temps s'était arrêté. On y accédait par une longue allée étroite bordée d'arbustes buissonnants qui se croisaient au-dessus de nos têtes. Ce tunnel végétal débouchait sur une grande prairie, toujours bien tondue par des chèvres, qui bêlèrent à notre approche. Face à la prairie et perpendiculaire à la rivière – qu'une rangée d'arbres denses nous cachait presque totalement – se dressait une longue maison étroite avec un toit de tuiles rouges et un portique courant sur toute la façade. La grande prairie était aussi privée et confidentielle qu'un jardin clôturé, car, de tous les côtés, la vue était barrée par de hauts cyprès et des ifs majestueux.

— Elle n'est probablement pas dans la maison, mais nous pouvons quand même jeter un coup d'œil, dit Trygonion.

Nous traversâmes la prairie et avançâmes à l'ombre du portique. Trygonion frappa à la porte la plus proche, puis la poussa. Il s'avança sur le seuil en nous faisant signe. Chaque pièce de la longue bâtisse communiquait avec la suivante, et chacune avait sa propre porte donnant sur le portique. Ainsi on

35 Nom pluriel signifiant simplement « jardins », singulier hortus. Et, plus particulièrement « jardin de plaisance ».

pouvait parcourir toute la maison, soit en suivant le portique, soit en passant d'une pièce à l'autre.

Il m'apparut que la maison était vide. On se croyait dans une demeure abandonnée tout l'hiver et qui n'avait pas encore retrouvé la vie. À l'intérieur, il faisait plutôt frais. Les murs et les quelques meubles exhalaient une légère odeur d'humidité, et une fine couche de poussière les recouvrait.

Nous suivîmes lentement Trygonion d'une pièce à l'autre. Le galle appelait Clodia par son nom. Dans certaines pièces, des draps recouvraient le mobilier. Dans d'autres, ils avaient été enlevés – depuis peu, car ils gisaient négligemment sur le sol. Ayant acquis une maison meublée sur le Palatin, j'ai appris quelques petites choses en matière d'ameublement. Les meubles que je voyais ici étaient de ceux qui atteignent des prix stupéfiants aux enchères aujourd'hui, surtout chez les nouveaux riches de notre empire en expansion qui ne possèdent pas de tels trésors dans leurs familles obscures : des canapés sauvés des flammes de Carthage – dont les coussins somptueux étaient si fanés que l'on pouvait à peine distinguer leurs motifs exotiques –, des armoires et des coffres dorés avec des charnières de fer que l'on ne fabrique plus depuis longtemps, de vieilles chaises pliantes sur lesquelles les Scipions[36] ou les Gracques[37] auraient pu s'asseoir.

Dans toutes les pièces, on voyait aussi des peintures. Pas les tableaux prétentieux à la mode comme on en découvre chez les riches de nos jours, mais des portraits et des scènes historiques peints à l'encaustique sur du bois et montés dans des cadres raffinés. Le temps les avait assombris et un réseau de fines craquelures recouvrait leurs surfaces lisses. Les collectionneurs

---

36 Célèbre famille patricienne dont les représentants les plus connus furent Scipion l'Africain (235-183 av. J.-C.), l'adversaire d'Hannibal (deuxième guerre punique), et Scipion Émilien (185-129 av. J.-C.), autre adversaire de Carthage (troisième guerre punique), puis adversaire des Gracques.

37 Anciens tribuns de la plèbe (Tiberius Gracchus, assassiné en 133 av. J.-C., et son frère Caïus Gracchus, assassiné en 121 av. J.-C.) qui avaient entrepris de grandes réformes sociales.

attachent beaucoup de prix à cette qualité que seules les années peuvent donner et que la main humaine est incapable d'imiter. Ici et là, de petites sculptures se dressaient sur des piédestaux : statuettes de Pan et de Silène, petit esclave s'enlevant une épine du pied, nymphe des bois agenouillée sur un rocher… Aucune ne dépassant en taille l'avant-bras d'un homme, elles étaient proportionnées aux faibles dimensions des pièces et du mobilier, et en harmonie avec l'atmosphère rustique du lieu.

Parvenus au bout de la maison sans rencontrer personne, nous ressortîmes sous le portique couvert. Trygonion regarda vers les bois de l'autre côté de la prairie.

— Non, elle n'est ni dans les cuisines, ni dans le quartier des esclaves, ni aux écuries. Elle est forcément sur la rive.

Nous retraversâmes la prairie, en direction du bosquet au bord du fleuve. Une statue de Vénus se dressait à l'ombre des arbres. Pas un petit objet décoratif comme ceux de la maison, mais un magnifique bronze de haute taille sur un piédestal de marbre. La déesse regardait l'eau. Sa physionomie affichait une expression de contentement presque béat, comme si la rivière ne coulait que pour jouer une douce musique à ses oreilles et que la cité proche sur l'autre rive n'eût été érigée que pour distraire sa vue.

— Une statue merveilleuse, chuchotai-je.

— C'est ce que tu penses ? fit Trygonion. Alors tu devrais voir celle qui se trouve chez elle en ville.

Il pivota et poursuivit sa route en fredonnant un hymne à Cybèle. À chaque pas qui le rapprochait de la rivière et d'une tente à bandes rouges et blanches plantée sur la rive, il semblait plus détendu.

Nous sortîmes du couvert des arbres et débouchâmes en plein soleil. Une douce brise agitait l'herbe. La tente se détachait dans un décor resplendissant : le vert clair de l'herbe, le vert sombre du fleuve et l'azur éblouissant du ciel. Les bandes rouges ondulaient comme des serpents dans un champ tout blanc, puis, par un curieux effet d'optique, l'illusion s'inversait et des serpents blancs se mouvaient sur un fond rouge.

J'entendis des flocs dans l'eau sans savoir d'où cela venait, car les grands arbres de chaque côté me bouchaient la vue.

— Attends ici, dit Trygonion qui pénétra sous la tente pour ressortir peu après. Entre, Gordien. Mais laisse ton garde à l'extérieur.

Une main invisible releva les pans de toile. Je m'avançai à l'intérieur.

La première chose que je remarquai fut le parfum, un parfum que je n'avais jamais senti auparavant – insaisissable, subtil, et intrigant. À l'instant même, je sus que je ne l'oublierais jamais.

La soie rouge et blanc adoucissait l'éclat du soleil et emplissait la tente d'un chaud rougeoiement. Côté rivière, la toile avait été roulée. Le spectacle ressemblait à une peinture. La lumière du soleil dansait sur l'eau verte et projetait des losanges lumineux dans la tente. De nouveau, j'entendis les bruits de l'eau. Cette fois, j'en identifiai l'origine : un groupe de jeunes hommes et de garçons, de quinze ans ou plus, qui folâtraient dans le fleuve. Certains d'entre eux portaient des bandes de tissu aux couleurs vives autour de leurs hanches, mais la plupart étaient nus. Les perles d'eau sur leur peau lisse miroitaient comme des joyaux. Mais quand ils se déplaçaient à l'ombre des arbres, la peau des nageurs se tachetait, pareille à celle de panthères.

Je m'avançai au centre de la tente, où m'attendait Trygonion, un sourire rayonnant sur les lèvres. Il tenait la main d'une femme allongée sur un haut divan recouvert de coussins assortis aux couleurs du pavillon de toile. Elle regardait l'eau et je ne pouvais voir son visage.

Quelqu'un passa soudain devant moi. Une jeune fille, presque une enfant encore, avec une longue stola verte. Sa chevelure auburn était enroulée autour de sa tête.

— Maîtresse ! dit-elle, en me regardant droit dans les yeux. Maîtresse, ton invité est ici.

— Fais-le entrer, Chrysis.

La voix était chaude, plus profonde que celle de Trygonion, mais indubitablement féminine.

— Oui, maîtresse.

L'esclave me prit la main et me conduisit devant le divan. L'odeur du parfum y était encore plus forte.

— Non, non, Chrysis, dit sa maîtresse en riant gentiment. Pas devant moi. Il me bouche la vue.

La jeune fille me tira la main comme par jeu et me fit mettre sur le côté.

— C'est mieux, Chrysis. Maintenant va t'en. Toi aussi, Trygonion. Lâche ma main, petit galle. Trouve une occupation pour Chrysis à la maison. Ou va chercher de jolies pierres sur le rivage. Mais ne laisse pas un de ces satyres attraper l'un de vous deux. Tu sais ce qui pourrait arriver.

Chrysis et Trygonion sortirent, me laissant seul avec la femme.

10

— Tous les jeunes gens que tu aperçois avec des pagnes m'appartiennent. Ce sont mes esclaves : mes porteurs de litière et mes gardes du corps. Ici, je leur demande d'en mettre. Après tout, je peux les voir nus quand je veux, et cela me permet de repérer plus facilement les autres. Tous les jeunes Romains fiers de leur corps et désireux d'être admirés nus savent qu'ils peuvent librement venir nager le long de ma rive… du moment qu'ils sont bien nus. Il y a un petit sentier caché sous ces arbres qui leur permet de descendre discrètement ici. Ils suspendent leurs vêtements aux branches. Au plus fort de l'été, par un bel après-midi brûlant, ils sont parfois une centaine à plonger, s'éclabousser et se dorer au soleil sur les rochers… tout nus selon ma loi.

La femme que je regardais n'était plus toute jeune. Sachant qu'elle avait cinq ans de plus environ que son frère Publius Clodius, je calculai qu'elle devait avoir quarante ans, à un an près. Pourtant, j'avais du mal à dire si elle faisait son âge ou pas. Elle portait très bien ses années. Sa peau était certainement plus belle que celle de la plupart des femmes de quarante ans : elle avait la couleur des roses blanches, laiteuse et lisse. La lumière filtrée de la tente l'avantageait peut-être après tout. Par quelque secrète magie sa chevelure noire et brillante formait un labyrinthe de boucles et de volutes harmonieuses. Le mouvement de ses cheveux tirés en arrière accentuait l'angle de ses pommettes et la ligne fière de son nez. Le rouge somptueux de ses lèvres ne pouvait sûrement pas être naturel. Des éclairs bleus, jaunes, mais surtout verts – la couleur de l'émeraude – irisaient ses yeux.

— Regarde, ils ont la chair de poule ! dit-elle en riant. Comment peuvent-ils supporter la température de l'eau ? C'est incroyable. Le fleuve doit encore être glacial en cette époque de l'année, même si le soleil brille. Oh ! mais vois comme ce froid

ratatine leur membre viril. Quel dommage ! Cela gâche mon plaisir. Mais aucun d'eux ne tremble. Ah ! ces chers garçons, jeunes, braves et sots… Ils ne veulent pas que je les voie frissonner.

Elle partit dans un nouvel éclat de rire, avant de se caler dans la pile de coussins et de replier les jambes sur le côté. Une longue stola de soie jaune scintillante, ceinturée sous les seins et à la taille, la recouvrait du cou aux pieds. Seuls ses bras étaient nus. Personne n'aurait pu pourtant qualifier son vêtement de modeste. Le tissu était si fin qu'il en devenait presque transparent. Dans la vive lumière, il était difficile de dire si l'éclat de ses formes venait de la soie brillante ou de la peau merveilleusement lisse. Je n'avais jamais vu semblable stola. Cet émoi devait se traduire sur mon visage, car Clodia se remit à rire… et pas à cause des jeunes hommes dans la rivière, cette fois.

— Aimes-tu ma stola ?

Elle me regardait droit dans les yeux tout en passant la paume de sa main sur sa hanche et puis le long de sa cuisse jusqu'au genou.

— C'est quelque chose de tout nouveau. Un célèbre tisserand de Cos l'a réalisée. Je ne pense pas que d'autres femmes à Rome en possèdent une semblable.

Elle sourit, toucha le collier d'argent ornant sa gorge et étendit les doigts. Entre son index et son pouce, elle faisait rouler une des perles de lapis, mais, grâce à la transparence de la soie, je vis qu'elle caressait simultanément l'un de ses larges mamelons rose pâle qui commença à se dresser.

Je toussotai et regardai de l'autre côté. Dans l'eau, les jeunes hommes se lançaient maintenant une balle de cuir. Régulièrement, ils jetaient des coups d'œil vers la tente. Pas étonnant qu'ils soient descendus au fleuve dès la première chaleur de l'année : ils venaient autant pour la regarder qu'elle pour les contempler. Je toussotai de nouveau.

— Ta gorge est sèche ? Es-tu venu à *pied* du Palatin ?

Elle avait vraiment l'air intriguée, comme si marcher – quelle que soit la distance – était une prouesse dont ses porteurs étaient capables, mais qui lui était étrangère.

— Oui.

— Mon pauvre, alors tu dois être assoiffé. Tiens, regarde ici. Chrysis a déposé des coupes à notre intention. Il y a de l'eau fraîche dans la cruche d'argile. Et celle d'argent contient du vin, du falerne. Je ne bois jamais rien d'autre.

Les coupes étaient posées sur une petite table à côté d'elle, Mais il n'y avait pas de siège. Apparemment, les visiteurs étaient censés rester debout.

C'était vrai ; ma bouche était sèche… mais pas seulement à cause de la chaleur du soleil. La coupe de Clodia était déjà pleine de vin. Je tendis la main vers la cruche d'eau et remplis ma coupe. Je bus lentement.

— Pas de vin ?

Elle semblait déçue.

— Je ne pense pas. Quand il fait si chaud, ce n'est plus bon pour un homme de mon âge de boire du vin après avoir fait de l'exercice.

Et si ce n'était pas mauvais pour mes intestins, pensai-je, ça l'était au moins pour mon jugement. À quoi ressemblerait sa stola transparente après une ou deux coupes de falerne ?

— Comme tu veux.

— Alors, tu m'as envoyé le galle pour une raison précise ?

— Oui.

Elle détourna son regard et le fixa sur les jeunes hommes. Je voyais ses yeux bouger en suivant la balle de cuir. Mais son visage demeurait impassible.

— Trygonion m'a dit que cela concernait Dion.

Elle hocha la tête.

— Je devrais peut-être fermer les pans de la tente, dis-je.

— Et que penseraient mes jeunes amis dans l'eau ?

L'idée du scandale paraissait autant l'amuser que ma consternation croissante.

— Si nous avons besoin d'un chaperon, rappelle ta jeune esclave.

— Avons-nous vraiment besoin d'un chaperon ?

Ses yeux avaient quelque chose de déconcertant.

— Tu ne connais manifestement pas Chrysis. Elle serait difficilement qualifiée pour ce rôle.

— Alors Trygonion.

À cette mention, elle éclata de rire et ouvrit la bouche pour parler, puis préféra se taire.

— Pardonne-moi, s'excusa-t-elle simplement. Quand je dois m'entretenir avec un bel homme, j'aime commencer par quelques taquineries. C'est un de mes défauts. Mes amis ont appris à ne pas y faire attention. J'espère que tu me pardonneras aussi ce travers, maintenant que je te l'ai confessé.

J'acquiesçai de la tête.

— Très bien. Oui, j'ai voulu te consulter à propos de la mort prématurée de notre ami commun, Dion d'Alexandrie.

— Notre ami *commun ?*

— Oui, le mien comme le tien. N'aie pas l'air si surpris, Gordien. Il y a beaucoup de choses sur Dion que tu ignores. Comme tu dois certainement ignorer beaucoup de choses me concernant, malgré tout ce que tu as pu entendre. Je vais essayer d'être brève et d'aller droit au but. C'est moi qui ai suggéré à Dion d'aller te voir pour réclamer de l'aide la nuit de sa mort.

— Toi ?

— Exactement.

— Mais tu ne me connaissais pas.

— Allons, je te connais, tout autant que toi, tu me connais. Ta réputation est établie depuis longtemps, cher limier. Je n'avais que dix-sept ans et vivais encore chez mes parents quand Cicéron a défendu cet homme accusé de parricide. L'affaire a fait du bruit, tu t'en souviens forcément. Quant à moi, je me souviens que mon père en a longtemps parlé. Je n'ai appris ton rôle que plusieurs années après.

— Ah ?

— Oui, de la bouche même de Cicéron. Il adorait ressasser cette vieille histoire avant son triomphe sur Catilina qui lui a fourni une meilleure occasion encore de se glorifier. Mais tu sais certainement tout cela. Or Cicéron parlait souvent de toi à mon défunt mari. Il lui a même parfois recommandé de faire appel à tes services. Mais mon époux ne voulait confier d'enquêtes qu'à ses hommes. Enfin je dois être honnête : Cicéron ne parlait pas toujours de toi en bien. Je veux dire que, de temps en temps, à

l'énoncé de ton nom, il employait des mots qui ne devraient pas être prononcés devant une respectable matrone romaine comme moi. Mais nous avons tous eu nos brouilles avec Cicéron, n'est-ce pas ? Une chose toutefois me semblait très importante : même lorsqu'il était furieux contre toi, Cicéron ne manquait jamais de louer ton honnêteté et ton intégrité. Quand Quintus devint gouverneur de Gaule cisalpine, Cicéron et sa femme Terentia nous rendirent visite. Un soir, après le dîner, nous jouions à des devinettes. Quand mon mari demanda à Cicéron quel homme, selon lui, disait toujours la vérité, quelles que soient les circonstances, tu imagines sa réponse ? Mais oui, Gordien : toi ! Alors tu vois, quand Dion nous a demandé vers qui il pouvait se tourner pour réclamer de l'aide, le nom de Gordien m'est immédiatement venu à l'esprit. J'ignorais que vous vous connaissiez déjà. Trygonion me l'a révélé plus tard.

— Je suppose que je dois être flatté, répondis-je. Tu sais donc que j'ai rencontré Dion à Alexandrie, il y a longtemps.

— Le galle me l'a dit.

— Mais comment se fait-il que, *toi*, tu connaisses Dion ?

— À cause de ses relations avec mon frère Publius.

— Quelles relations ?

— Ils se sont rencontrés peu après l'arrivée de Dion à Rome. Ils avaient beaucoup de choses à se dire.

— Curieux. Dans la mesure où ton frère a organisé la mainmise de Rome sur Chypre, je n'aurais pas imaginé que Dion et lui trouveraient un terrain commun.

— L'eau coule sous les ponts, comme disent les Étrusques. Mais, à l'heure présente, une seule chose comptait pour Dion : l'opposition de mon frère à Pompée. Publius représentait pour notre ami égyptien un allié indispensable au Sénat. En retour, Dion lui offrait un moyen d'empêcher Pompée de concrétiser ses ambitions en Egypte.

— Et ton rôle dans tout cela ?

— Je trouve simplement que les hommes d'un certain âge ont quelque chose d'irrésistible.

Elle m'adressa un nouveau regard gênant.

— Et Dion, comment te voyait-il ? demandai-je.

— Peut-être était-ce mon amour notoire de la poésie qui retenait son attention.

Clodia haussa les épaules avec élégance. Je vis la soie frôler ses mamelons.

— Si toi et ton frère étiez de si grands amis de Dion, pourquoi n'est-il pas resté chez vous ? Il y aurait été en sécurité, au lieu de passer d'un hôte douteux à un autre ?

— Dion ne pouvait demeurer chez moi pour la même raison que tu ne peux rabattre les pans de cette tente. Un homme et une femme ensemble, tu comprends. La position de Dion par rapport au Sénat était déjà suffisamment précaire. L'éroder davantage avec des insinuations à caractère sexuel ne servait à rien. Il n'aurait pas davantage pu résider chez Publius. Imagine les rumeurs : l'Égyptien complotant avec le célèbre agitateur. La notoriété a un prix. Parfois nos amis doivent rester à distance, pour leur propre bien.

— Très bien. Donc Dion était votre ami, ou votre allié, et toi tu me l'as envoyé pour obtenir de l'aide. J'ai décliné sa demande. Et quelques heures plus tard, il était mort. Toi et ton frère, vous n'avez pas fait grand-chose pour le protéger.

Elle pinça les lèvres et ses yeux me lancèrent des éclairs.

— Et toi ? rétorqua-t-elle sur un ton glacial. Toi qui le connaissais depuis bien plus longtemps que nous et dont les obligations devaient être plus profondes.

Je tressaillis.

— C'est vrai. Mais même si j'avais accédé à la requête de Dion, qu'aurais-je pu faire ? À l'heure où je me suis levé le lendemain matin, il était déjà mort.

— Mais que serait-il arrivé si tu avais accepté de veiller à sa sécurité en l'aidant à déterminer ceux à qui ils pouvaient se fier et ceux qu'ils devaient craindre ? Tu ne te serais pas senti obligé, après sa mort, d'amener ses meurtriers devant la justice ?

— Peut-être…

— Et maintenant, tu ne te sens pas quelque obligation ? Ne serait-ce qu'en souvenir d'une vieille amitié ? Pourquoi hésites-tu à répondre ?

— Tout le monde sait qui était derrière le meurtre de Dion.

— Ah oui ? Qui ?

— Le roi Ptolémée, naturellement.

— Est-ce Ptolémée qui a glissé du poison dans la soupe de Dion chez Lucceius ? Est-ce lui qui s'est introduit dans la chambre de Dion et l'a poignardé ?

— Non. Mais quelqu'un agissant sur son ordre…

— Exactement. Ne veux-tu pas que cette personne soit punie, au moins pour consoler Dion dans le royaume d'Hadès ?

— Asicius a déjà été jugé pour ce crime…

— Et acquitté, le porc ! Némésis[38] s'occupera de lui à sa façon. Mais il y a un autre homme, plus coupable encore qu'Asicius. C'est lui qu'il faut traîner devant la justice. Et là, tu peux apporter ton aide, Gordien.

Même si les jeunes gens de la rivière ne pouvaient nous entendre, je baissai la voix.

— Si tu veux dire Pompée…

— Pompée ! Penses-tu que je t'enverrai *toi* affronter Pompée ? Ce serait comme envoyer un gladiateur manchot dans l'arène face à un éléphant. Non, Gordien, ce que j'attends de toi est très simple et parfaitement dans tes cordes. Tu as déjà souvent enquêté sur les circonstances d'un meurtre ou aidé un avocat à trouver des preuves pour démontrer la culpabilité ou l'innocence d'un homme, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est tout ce que j'attends de toi.

« Je ne te demande ni de faire tomber un roi de son trône, ni d'abattre un colosse. Aide-moi simplement à ramener devant la justice l'homme qui a tué Dion de sa main. Aide-moi à punir l'assassin qui a de sang-froid plongé son poignard dans la poitrine de notre ami… Pourquoi hésites-tu, Gordien ? Je te paierai pour ton travail. Généreusement. Mais je pensais que tu sauterais sur cette occasion, par respect pour la mémoire de Dion. Son fantôme ne murmure-t-il pas à ton oreille ? Ne l'entends-tu pas crier vengeance ? Il t'a réclamé de l'aide de son vivant…

— Aujourd'hui, je délègue toutes les affaires de meurtre à mon fils Eco. Il est plus jeune, plus fort et plus rapide. Une ouïe

38 La déesse de la Vengeance et de la Justice divine.

fine et des yeux vifs peuvent faire la différence entre la vie et la mort. Et un vieux comme moi…

— Mais ton fils n'a pas connu Dion ?

— Peut-être, mais je pense que c'est Eco qu'il te faut.

— Ne l'ayant jamais vu, il m'est difficile de dire si c'est lui qu'il me faut ou pas. Te ressemble-t-il en plus jeune ?

Elle me regardait de haut en bas, comme si j'étais un esclave offert aux enchères sur l'estrade d'un marché. Je me maudis d'avoir mentionné Eco et l'imaginai à ma place, seul avec cette créature.

— Mes deux fils sont adoptifs, dis-je. Ils ne me ressemblent pas.

— Alors, ils doivent être laids, répondit-elle en affectant un rictus de déception. En conséquence, c'est bien toi que je veux, Gordien. Vas-tu m'aider ou pas ?

Je soupirai en ne voyant aucun moyen de me soustraire.

— Bon. Tu veux que je découvre qui a assassiné Dion ?

— Non, non, rétorqua-t-elle en secouant la tête. N'ai-je pas été claire ? Nous savons déjà qui c'est. Ce dont j'ai besoin, c'est que tu rassembles des preuves pour le confondre.

— Tu sais qui a assassiné Dion ?

— Naturellement. Et toi aussi, j'en suis certaine. Il y a quelques jours encore, il vivait non loin de chez toi, dans ta rue. Son nom est Marcus Caelius.

Je la regardai droit dans les yeux.

— Comment le sais-tu ?

Elle se pencha, en laissant distraitement courir ses mains sur ses cuisses. Son mouvement rapprocha ses seins l'un de l'autre et fit briller le fin tissu qui soulignait la forme de ses mamelons.

— Jusqu'à une date récente, Marcus Caelius et moi étions… assez intimes. Il était aussi proche de mon frère.

Elle avait une façon de dire cela qui frisait les sous-entendus obscènes.

— Continue.

— Peu avant la tentative d'empoisonnement chez Lucceius, Caelius vint me demander de lui prêter une somme d'argent considérable.

— Et alors ?

— Il devait financer des jeux dans sa ville, Interamna. Apparemment, il occupe une fonction honorifique dans le conseil local. En retour, il a l'obligation d'aider à payer les festivités. C'est en tout cas ce qu'il m'a expliqué.

— T'avait-il déjà demandé de lui prêter de l'argent ?

— Oui.

— L'as-tu toujours fait ?

— Généralement. J'avais pris l'habitude de le… gâter.

— Et t'a-t-il parfois remboursée ?

— Toujours, mais rarement avec de l'argent.

— Ah oui ? Et comment ?

— Avec des faveurs.

— Des faveurs politiques ?

Clodia rit.

— Certainement pas. Disons que, lorsque cela me démangeait, Caelius savait m'apaiser. Mais je m'éloigne du sujet. Comme je te l'ai dit, la somme d'argent qu'il m'a demandée était assez importante cette fois, en tout cas considérablement plus importante que toutes les fois précédentes.

— Suffisante pour assouvir tes désirs des centaines de fois.

Ses yeux lancèrent des éclairs.

— Oui, grommela-t-elle. Et c'est peut-être ce que j'ai pensé en acceptant stupidement. Mais très vite j'ai commencé à me méfier et j'ai fait des enquêtes. D'abord, j'ai appris que les jeux d'Interamna se tiennent en automne, pas au printemps. Caelius m'avait menti.

— Il ne serait pas vraiment le premier jeune homme à avoir menti à une belle femme pour obtenir de l'argent.

Clodia sourit curieusement. Je m'aperçus soudain que je venais de la qualifier de belle femme sans même y penser. Je voulais sûrement dire « une femme d'un certain âge ». La flatterie était d'autant plus sincère qu'elle était spontanée.

Mais son sourire s'effaça rapidement.

— Je pense qu'il a utilisé l'argent pour payer le poison et pour acheter les esclaves de Lucceius qui devaient tuer Dion en empoisonnant sa nourriture.

— Tu as parlé d'une grosse somme d'argent.

— Le poison n'est pas donné. Le produit doit être fiable et son vendeur aussi. Et cela coûte aussi cher de corrompre les esclaves d'un riche Romain pour commettre un crime. Je n'ai fait le rapprochement qu'ultérieurement, après la mort de Dion. Des petits détails m'ont alertée : le ton de la voix de Caelius, son visage quand on parlait de Dion, ses commentaires énigmatiques et enfin ma propre intuition.

— Ce ne sont pas vraiment des preuves.

— Précisément. Et c'est pour ça que j'attends que tu m'en trouves.

— D'accord. Mais même si tu as raison sur ce point, ce n'est pas la tentative d'empoisonnement qui a tué Dion. Que sais-tu de l'assassinat lui-même ?

— Au début de la nuit du meurtre, Caelius était chez moi, c'est-à-dire non loin de la maison de Titus Coponius où Dion est mort. Il avait un poignard dissimulé sous sa tunique.

— S'il était caché, comment…

— Rien de ce qui se trouvait sur Marcus Caelius ne pouvait m'être caché, particulièrement cette nuit-là, dit-elle avec un petit sourire. Il était nerveux et agité. Pour tout dire, je ne l'avais jamais vu dans un tel état. Et il buvait plus qu'il n'aurait dû. Je lui demandai ce qui n'allait pas. « J'ai une tâche déplaisante à accomplir », me répondit-il. Il ajouta qu'il serait soulagé quand il l'aurait terminée. Je le pressai de me dire ce que c'était. Il refusa. Vous, les hommes, avec vos petits secrets ! Je lui dis : « Cette tâche déplaisante que tu crains tant, j'espère que ce n'est pas celle pour laquelle tu es ici.

— Evidemment non ! » rétorqua-t-il. Et il s'efforça de me le prouver séance tenante. Mais nos jeux amoureux furent décevants, pour ne pas dire plus. Ce soir-là, Caelius était pratiquement aussi peu efficace que le serait un de nos jeunes amis en ce moment dans l'eau ! Un peu plus tard, quand son ami Asicius vint le chercher, je vis qu'il était pressé de s'en aller. Très peu de temps après, Dion fut poignardé.

J'attendis un long moment avant de parler, étonné non pas par les détails de l'histoire de Clodia, mais par la façon dont elle la racontait. Je n'avais jamais entendu une femme évoquer des

rapports sexuels en termes aussi directs, et d'une voix aussi acrimonieuse.

— Je ne vois dans tout ce que tu m'as dit que pure coïncidence. T'en rends-tu compte ?

— Il y a encore un autre détail : la nuit suivante, Caelius m'apporta un petit cadeau, un collier d'argent avec des perles en lapis et en cornaline. Il se vanta de pouvoir maintenant me rembourser le moindre sesterce emprunté.

— L'a-t-il fait ?

Elle rit.

— Non, évidemment. Mais il avait récupéré pas mal d'argent. Sa manière de parler ne laissait aucun doute sur ce point. Il avait accompli sa tâche et avait été bien rétribué.

— Pure présomption.

Clodia n'écoutait pas. Elle regardait le haut de la tente, perdue dans ses souvenirs.

— Nous avons fait l'amour, rien de commun avec ce qui s'était passé la veille. Caelius était un véritable Minotaure : des cornes royales, des yeux jetant des flammes, les flancs luisant de sueur…

J'ouvris la bouche pour parler. Mais Clodia venait de s'interrompre en entendant le rire profond d'un homme qui s'approchait. Elle sortit brusquement de sa rêverie et s'assit sur le divan. Une joie pure illuminait son visage.

Je me tournai pour voir celui qui avançait à grandes enjambées. Il était aussi nu que les autres jeunes gens. La lumière du soleil déclinant brillait sur l'eau derrière lui et illuminait sa silhouette. Sur ses épaules et ses membres, des gouttelettes étincelaient comme des petites flammes blanches, soulignant la masse sombre de son corps. Il s'approcha de nous d'une démarche fière. Même si ses traits étaient encore dans l'ombre, je pouvais voir un large sourire sur son visage.

— Chéri !

Le mot sortit des lèvres de Clodia comme un léger souffle. Il n'y avait ni fausseté, ni moquerie dans sa voix. Elle sauta du lit pour venir à la rencontre de l'homme qui pénétrait sous la tente. Lequel des deux avait l'air le plus nu ? L'homme musclé aux longs membres qui ne portait rien d'autre que des perles d'eau ?

Ou Clodia dans sa stola de soie jaune transparente ? Ils s'étreignirent et s'embrassèrent sur la bouche.

Là où sa robe avait été mouillée par le corps humide de l'homme, la soie était devenue encore plus transparente et la moulait comme une seconde peau. Elle tourna la tête, vit mon expression et éclata de rire. L'homme en fit autant. On aurait dit le reflet de la femme.

— Mais chéri, dit-elle en lui pressant les mains, que faisais-tu dans l'eau avec les autres ? Quand t'es-tu joint à eux ? Et comment ai-je pu ne pas te remarquer ?

— Je viens juste d'arriver, dit-il avec un rire plus profond que celui de Clodia, mais mystérieusement semblable. Je trouvais amusant de me glisser parmi tes admirateurs pour voir si je pourrais attirer ton attention. Ce ne fut pas le cas, apparemment.

— Mais j'étais distraite, chéri, par quelque chose de très important. C'était à propos de Dion, chéri, et du procès. Voici Gordien, l'homme dont je t'ai parlé. Il va nous aider à punir Marcus Caelius.

L'homme se tourna rayonnant vers moi. Je le reconnaissais maintenant. Je l'avais souvent aperçu de loin au Forum, haranguant la foule de ses partisans ou accompagnant des célébrités du Sénat, mais jamais nu et trempé, avec ses cheveux noirs rejetés en arrière. Il était incroyable de voir à quel point Publius Clodius ressemblait à sa sœur, surtout lorsqu'on les voyait côte à côte.

11

— « N'accepte jamais une mission sans obtenir d'emblée une avance, si infime soit-elle. » C'est ce que tu me répétais sans cesse quand je me suis mis à mon compte.

Eco redressa la tête et me fixa.

— Que veux-tu dire ? demandai-je.

— Eh bien, quand tu as quitté les *horti* de Clodia, cet après-midi, ta bourse était-elle plus lourde qu'à ton arrivée ?

Eco voulait savoir si j'avais accepté la mission de Clodia et il me posait la question avec sa façon typique d'aller droit au but.

Du fait de la chaleur estivale qui avait régné toute la journée, le crépuscule parut tomber prématurément. Mais après tout, nous n'étions encore qu'en mars. Le soleil déclinait déjà lorsque je quittai Clodia, peu après l'arrivée de son frère, et transformait le Tibre en une vaste étendue d'or flamboyant. Le chemin du retour, et particulièrement la remontée du Palatin, fut assez pénible et, lorsque j'atteignis la maison, il faisait nuit. Le fond de l'air était froid. Après un repas rapide en compagnie de Bethesda et de Diane, je sortis de nouveau avec Belbo. Je traversai la ville pour aller consulter mon fils Eco.

Nous nous assîmes dans le bureau de la demeure sur l'Esquilin, qui avait été autrefois ma maison et celle de mon père auparavant. Maintenant, elle appartenait à Eco et à sa famille. Son épouse Menenia essayait probablement de coucher ses deux jumeaux turbulents.

Je venais de raconter à Eco mon entretien avec Clodia, jusqu'à l'arrivée de son frère et mon départ peu après.

— Oui, en partant ma bourse était *substantiellement* plus lourde.

— Donc tu as accepté sa mission ?

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Tu penses donc que Marcus Caelius a assassiné Dion ?

— Je n'ai rien dit de tel.

— Mais tu vas chercher des preuves pour le confondre.

— Si elles existent.

— Au mieux, les soupçons de Clodia me semblent reposer sur des arguments ténus, estima Eco. Mais tu es déjà parvenu à trouver la vérité en entreprenant des recherches avec moins d'éléments.

— C'est vrai. Mais pour être honnête, toute cette affaire me met mal à l'aise.

— Il y a de quoi !

— Que veux-tu dire ?

— Écoute, papa, tout le monde sait que Caelius et Clodia étaient amants. Et Caelius et Clodius sont des alliés politiques et des compères de beuverie… ou ils l'étaient. Il est possible qu'il y eût plus que de l'amitié entre les deux. Ou les trois, devrais-je dire.

— Tu veux dire que les trois auraient partagé le même lit ?

Eco haussa les épaules.

— Bien sûr. Ne fais pas l'étonné, avec une femme comme Clodia… Tu as toi-même dit qu'il n'y avait pas d'autre meuble dans sa tente que son divan.

— Et alors ?

— Cher papa ! Pour toi, cela signifiait que les invités devaient rester debout. Mais réfléchis. D'après ce que j'ai entendu, cette femme est beaucoup plus hospitalière que ça. S'il n'y avait ni fauteuil ni autre divan, peut-être étais-tu tout simplement invité à *l'allonger*.

— Voyons, Eco !

— D'après la stola que tu m'as décrite…

— J'aurais dû être moins précis.

— Tu aurais surtout dû m'emmener avec toi. J'aurais vu par moi-même.

— Tu as bien dépassé la trentaine, maintenant. Tu devrais pouvoir penser à autre chose qu'au sexe.

— Menenia ne se plaint jamais.

J'essayai de montrer ma désapprobation par un grognement. Eco avait choisi pour femme une beauté aux cheveux noirs assez semblable à Bethesda. Dans combien d'autres domaines encore se ressemblaient-elles ? Je m'étais posé cette question de temps

en temps, mais de manière fort naturelle, comme un homme de mon âge qui s'interroge sur les jeunes générations et leurs activités. Eco et Menenia… Clodius nu avec sa sœur vêtue de sa stola transparente…

— Nous nous écartons du sujet, dis-je. Pourquoi as-tu rétorqué « Il y a de quoi ! » lorsque je t'ai dit que cette mission me mettait mal à l'aise ?

— Eh bien, cela semble louche, tu ne crois pas ? Tout ce que tu as appris sur Caelius lors de ton entretien avec Clodia, c'est qu'il a emprunté de l'argent à une femme plus vieille et plus riche, qu'il lui a fourni un faux prétexte et qu'il ne l'a pas remboursée. Ah ! et j'oubliais, qu'il portait un poignard sur lui, chose formellement interdite à Rome. Or, jusqu'à une date très récente, Caelius et Clodia étaient amants, et maintenant Clodia recherche des preuves pour le faire accuser de meurtre. Et ce n'est pas tout. Caelius était le confident de son frère, et aujourd'hui les deux Clodii l'accusent d'avoir été engagé comme assassin par le roi Ptolémée ou Pompée – ce qui est en fait la même chose. Et pourquoi Clodius est-il le propriétaire de Caelius ? Tu sais que ce dernier vit dans un appartement de Clodius, dans ta rue.

Je secouai la tête.

— Plus maintenant. Clodius l'a mis dehors.

— Quand ?

— Il y a quelques jours. Je l'ignorais jusqu'à aujourd'hui. C'est Clodius lui-même qui me l'a dit. Avec le galle, je suis passé devant l'immeuble. En voyant tous les volets fermés par un jour aussi chaud, j'ai pensé que Caelius devait dormir, à demi ivre. En fait, l'appartement était vide. Caelius est reparti vivre chez son père sur le Quirinal.[39]

— Alors on va vraiment le poursuivre en justice ?

— Oh oui, les accusations ont déjà été déposées. Mais *pas* par Clodius.

— Par qui, alors ?

— À ton avis ?

Eco secoua la tête.

---

39 Autre colline de Rome.

— Marcus Caelius a beaucoup trop d'ennemis pour que je hasarde une réponse.

— Par un jeune homme de dix-sept ans, le fils de Lucius Calpurnius Bestia.

Eco rit et tendit l'index en prenant une voix d'orateur :

— Juges ! « Mon doigt n'est pas celui de la culpabilité, mais je le pointe *vers le doigt coupable*. »

— Ah, tu connais cette histoire ?

— Bien sûr, papa. Tout le monde en a entendu parler. Hélas ! nous étions tous les deux absents au moment de ce procès. Menenia me l'a raconté.

— Eh bien, on dirait que Bestia va bientôt tenir sa revanche contre Caelius.

— La date du procès a-t-elle été fixée ?

— Oui. Les accusations ont été déposées il y a cinq jours. En tenant compte des dix jours coutumiers accordés aux deux parties pour préparer leurs argumentations, cela signifie que le procès commencera dans cinq jours.

— Cela laisse peu de temps.

Eco dressa la tête.

— Attends. Tu dis que le procès commencera deux jours après le début des nones d'avril[40]. S'il dure plus d'un jour, il chevauchera l'ouverture de la fête de la Grande Mère[41].

Je hochai la tête.

— Le procès continuera quand même. Pendant la fête, les tribunaux ayant à juger d'affaires de terrorisme politique ne suspendent pas leurs travaux.

— De terrorisme politique ? Alors ce n'est pas un simple procès pour meurtre ?

— Absolument pas. Quatre charges sont retenues contre Caelius. Les trois premières portent sur les attaques contre l'ambassade égyptienne, les raids nocturnes à Neapolis, la lapidation de Pouzzoles et l'incendie de la propriété de Palla. Tout cela ne me concerne pas. Je n'entends m'intéresser qu'à la

---

40 Les nones d'avril allaient du 2 au 5 avril.

41 En l'honneur de Cybèle, la Grande Mère (Magna Mater). Instaurés en 204, les jeux duraient du 4 au 10 avril.

quatrième charge, qui est directement liée à Dion. C'est l'accusation portant sur la tentative d'empoisonnement chez Lucceius.

— Et l'assassinat chez Coponius ?

— Formellement, il est aussi inclus. Mais Publius Asicius a déjà été acquitté et l'accusation hésite à poursuivre Caelius pour cette même affaire. Elle préfère se concentrer sur la tentative d'empoisonnement. Naturellement, j'enquêterai de mon mieux sur le meurtre pour étayer les autres accusations.

Eco joignit le bout de ses doigts.

— Un procès à forte connotation politique qui se déroule pendant des fêtes au cours desquelles Rome est envahie de visiteurs, avec pour accusé l'ex-protégé de Cicéron et une femme scandaleuse en arrière-plan… Il y a là tous les ingrédients d'un grand spectacle, papa.

Je grommelai.

— Ce qui ne fait qu'alimenter mes craintes. Il ne manque plus que les gros bras de Pompée ou du roi Ptolémée venant me conseiller gentiment de ne pas m'occuper de cette affaire.

Eco leva un sourcil.

— Tu crois que cela va arriver ?

— J'espère que non. Mais je te l'ai dit : cette affaire me met mal à l'aise. J'ai un mauvais pressentiment.

— Alors pourquoi ne renonces-tu pas ? Tu ne dois rien à Clodia. Est-ce que je me trompe ? M'as-tu bien raconté tout ce qui s'est passé dans la tente aujourd'hui ?

Il affectait un sourire chargé de sous-entendus.

— Ne sois pas stupide. Je ne dois rien à cette femme, si ce n'est l'avance que j'ai acceptée en partant. Mais j'estime avoir une obligation morale.

Eco hocha la tête.

— Tu veux dire, envers Dion.

— Oui. J'ai refusé de l'aider quand il me l'a demandé. Puis je ne me suis pas rendu au procès d'Asicius…

— Tu étais malade.

— Mais étais-je malade *à ce point* ? Et quand Asicius a été acquitté, je me suis dit que l'affaire était close. Mais comment pouvait-elle l'être, alors que personne n'avait été condamné ?

Comment Dion peut-il reposer en paix ? Enfin, comme tu le remarques, j'étais encore parvenu à me soustraire aux obligations auxquelles je me croyais soumis. J'avais repoussé toutes ces pensées dans le fin fond de mon esprit… jusqu'à hier, où le galle est arrivé pour me remettre face à mes responsabilités. Oui, Clodia m'a convoqué, mais pas seulement elle.

— Son frère Clodius, aussi ?

— Non, je veux dire que ces deux-là sont simplement les agents de quelque chose qui les dépasse, quelque chose de grand. Le processus commence avec Dion, mais le temps seul dira où il s'arrêtera.

— Que veux-tu dire ?

— Certaines puissances semblent déterminées à m'entraîner dans cette affaire.

— Némésis ?

— Je pensais à une autre déesse : Cybèle. Regarde : l'un de ses prêtres accompagnait Dion lors de sa visite à la maison et c'est ce même prêtre qui est venu me chercher hier. Et maintenant le procès de Caelius va se dérouler au moment de la fête de Cybèle, la Grande Mère. Tu crois qu'il s'agit d'une pure coïncidence ? Sais-tu que ce fut l'une des ancêtres de Clodia qui sauva la statue de Cybèle en l'empêchant de disparaître dans le Tibre quand elle fut apportée d'Orient, il y a bien longtemps[42] ?

— Papa, tu deviens de plus en plus religieux à mesure que tu vieillis, souligna Eco.

---

42 En 205 av. J.-C. (au plus fort de la deuxième guerre punique), des pluies de pierres effrayèrent les Romains. Les Livres sibyllins (livres prophétiques rachetés, selon la légende, par le roi de Rome Tarquin le Superbe à la sibylle de Cumes) et un oracle de Delphes déclarèrent qu'il fallait aller chercher en Orient, à Pessinonte (en Phrygie), la pierre noire – un aérolithe, autrement dit une « pierre tombée du ciel » – qui était censée être le siège de Cybèle et symbolisait donc la déesse. La pierre arriva à Rome en 204 av. J.-C.

— Peut-être. Plus craintif à l'égard des dieux, en tout cas, si ce n'est plus respectueux. Mais laisse-les en dehors de tout cela. Disons que c'est une affaire entre moi et les mânes de Dion.

Eco hocha gravement la tête. Comme d'habitude, il me comprenait parfaitement.

— Qu'attends-tu de moi, papa ?

— Je ne suis pas encore certain. Je ne te demanderai peut-être rien. Ou peut-être seulement d'écouter mes doutes et de me faire signe si je dis quelque chose d'insensé.

Il prit ma main dans la sienne.

— Mais, papa, si tu as besoin de plus, promets-moi de me le dire.

— Je te le promets, Eco.

Il me lâcha la main et s'assit. Je regardai par les fentes des volets. Dehors, le monde était noir.

— Que pense Bethesda ? demanda Eco.

Je souris.

— Qu'est-ce qui te fait imaginer que je lui ai dit quelque chose ?

— Je te connais et je la connais. En dînant avec elle ce soir, tu as dû lui raconter ta visite chez Clodia.

— Oui… une version quelque peu expurgée.

— Ha, ha ! dit-il en riant. Elle aurait pourtant apprécié la description des baigneurs nus.

— Peut-être, mais j'ai jugé préférable de ne pas en parler. Comme j'ai omis la description de la stola qui semble tant t'intriguer.

— A mon avis, elle t'a intrigué le premier, papa. Et Clodius surgissant de l'onde nu comme un poisson ?

— Non… mais à mon départ, le frère et la sœur s'étreignaient.

— Et leur baiser ?

— Eh bien, il fallait que je fournisse à Bethesda quelque matière à potins.

— Et alors, que pense-t-elle de l'accusation contre Marcus Caelius ?

— Qu'il s'agit d'une absurdité. Elle a même précisé : « Impossible ! Marcus Caelius n'aurait jamais pu commettre le

crime. Cette femme le calomnie. » Je lui demandai sur quoi elle fondait son opinion. Pour toute réponse, elle m'adressa un regard glacial. Bethesda a toujours eu un faible pour notre jeune voisin impétueux. Ou ex-voisin, devrais-je dire.

— Sa présence dans votre rue va lui manquer.

— Ha, ha ! Il nous manquera à tous le spectacle de Marcus Caelius s'écroulant contre sa porte au beau milieu du jour, les cheveux en bataille et les yeux injectés de sang, ou déambulant avec une prostituée. Ou encore celui de ses invités ivres déclamant des poèmes obscènes par la fenêtre en pleine nuit…

— Arrête, papa ! s'écria Eco en s'étranglant de rire.

— Mais ce n'est pas une histoire drôle, dis-je, en prenant un air sombre. Tout l'avenir du jeune homme est en jeu. S'il est reconnu coupable, il pourra au mieux espérer l'exil. Sa famille sera couverte de honte, sa carrière terminée.

— S'il est coupable, ce châtiment me semblerait bien clément.

— *S'il* est coupable, dis-je. C'est à moi de le découvrir.

— Et si tu découvres qu'il ne l'est pas ?

— J'informerai Clodia.

— Est-ce que cela changera quelque chose pour elle ? demanda Eco malicieux.

— Tu sais aussi bien que moi que les juges à Rome ne s'intéressent qu'incidemment à la culpabilité et à l'innocence.

— Tu veux dire que Clodia a peut-être davantage envie de détruire Caelius que de punir l'assassin de Dion ?

— C'est sans doute l'une des choses que j'aurai à éclaircir.

— Si tu en crois les rumeurs, Caelius ne serait pas le premier homme qu'elle détruirait.

— Tu veux parler des bruits accusant Clodia d'avoir empoisonné son mari, il y a trois ans.

Il hocha la tête.

— On dit que Quintus Metellus Celer était en parfaite santé. Et soudain, le lendemain, on le retrouve mort. D'après la rumeur, son mariage avec Clodia avait toujours été orageux. Et qui plus est, Celer et son beau-frère seraient devenus de farouches ennemis. Apparemment, la fracture n'était pas

politique : comment un homme pourrait-il supporter d'avoir son beau-frère comme rival au lit ?

— Mais qui était l'usurpateur ? Celer ou Clodius ?

Il haussa les épaules.

— Je suppose qu'il revient à Clodia de décider. Le pauvre Celer a perdu. Perdu la femme et perdu… la vie. Et maintenant, ne serait-ce pas le tour de Caelius ? Tout homme qui s'interpose entre le frère et la sœur s'expose à de grands risques.

— Tu sembles prendre pour argent comptant ces accusations scandaleuses. Mais tu ignores si elles sont exactes.

— J'essaie simplement de te conseiller la prudence avec ces personnes qui t'ont engagé. Car je pense que tu ne comptes pas revenir sur ta décision de travailler pour eux.

— Non ! Je veux essayer de débusquer la vérité sur le meurtre de Dion.

— Sous les auspices de Clodia ?

— C'est elle qui me paie. Les circonstances m'ont conduit vers elle… les circonstances ou Cybèle.

— Mais tu prends des risques politiques en t'associant à Clodius…

— J'ai pris ma décision.

Il se caressa le menton, songeur.

— Alors nous devrions au moins récapituler tout ce que nous savons sur ces Clodii, avant que tu n'ailles plus loin.

— Très bien. Que savons-nous ? Et veillons à bien séparer les faits des ragots.

Eco acquiesça de la tête. Il parla clairement, en essayant de mettre en ordre ses pensées.

— Ils sont patriciens, issus d'une famille très vieille et très distinguée. Ils comptent de nombreux ancêtres renommés. Beaucoup ont servi comme consuls et ont été de grands bâtisseurs comme en témoignent partout en Italie des routes, des aqueducs, des temples, des sanctuaires, des basiliques, des arcs de triomphe… Avec tous les mariages entre familles patriciennes, leur lignée est si enchevêtrée que même le plus habile tisserand serait incapable d'en dénouer les fils.

— Oui, la respectabilité de leur lignée ne fait aucun doute, ajoutai-je…, même si on peut toujours se demander comment une famille devient riche et puissante.

— Là, papa, tu commences déjà à contrevenir à tes propres règles en mélangeant faits et insinuations.

— Oui, tu as raison. Tenons-nous-en aux faits, rien qu'aux faits, concédai-je. Ou au moins, spécifions bien ce qui est un fait et ce qui participe de la rumeur. Je me vois obligé de modifier la règle que je me suis fixée, sinon nous ne pourrons jamais parler de Clodia et de son frère.

— Commençons par l'orthographe de leur nom. La forme patricienne ordinaire est Claudius ; leur père était Appius Claudius. Mais il y a plusieurs années, notre Clodius et ses trois sœurs ont tous changé l'orthographe de leur nom de famille en abandonnant le « au » distingué pour le simplifier en « o ». Cela correspond apparemment à la décision de Clodius de devenir un politicien populiste. Dans son esprit, cette forme plus commune devait l'aider à obtenir l'appui de factieux et à gagner le suffrage populaire.

— Je vois bien l'avantage pour Clodius, soulevai-je. Mais pour Clodia ?

— D'après ta description de ses activités au bord du fleuve cet après-midi, j'imagine qu'elle ne déteste pas se frotter au peuple. D'accord, je le confesse, ce sont de pures hypothèses, se hâta d'ajouter Eco alors que je levais le doigt à mon tour.

— Moi, je peux te donner une autre précision : ils ne sont pas du même sang.

— Je pensais qu'ils l'étaient.

— Non, Clodia est l'aînée de la famille, mais sa mère n'est pas celle des autres frères et sœurs. Elle est morte en couches, je crois. Appius Claudius s'est remarié peu après et a eu trois fils et deux autres filles ; le plus jeune fils était Publius Claudius, devenu Clodius. Celui-ci doit avoir à peu près ton âge, trente-cinq ans, et Clodia est de cinq ans son aînée.

— Alors il n'est que son demi-frère, dit Eco. Et toute copulation – vraie ou fausse – ne serait qu'un demi-inceste.

— Mais nous ne sommes pas en Égypte et ici on ne fait pas une telle distinction. De toute manière – encore des ragots –, on

dit que Clodius a été l'amant de ses trois sœurs, à savoir deux sœurs à part entière et sa demi-sœur Clodia. On dit aussi que ses frères ont proposé ses charmes à des hommes vieux et riches, alors qu'il était tout jeune.

— Je pensais que Clodius et sa famille étaient riches.

— Fabuleusement riches, selon *nos* critères. Mais pas selon ceux de leurs pairs. Pendant les guerres civiles, quand Clodia et Clodius étaient enfants, leur père Appius choisit le camp de Sylla. Quand la chance abandonna ce dernier, Appius dut fuir Rome pendant plusieurs années. Ses enfants furent obligés de se débrouiller et de se défendre dans une ville pleine d'ennemis. L'aînée, Clodia, était à peine adolescente.

Eco n'avait pas besoin de cette précision. C'est à cette époque, dans le chaos de la guerre civile, que son vrai père mourut et que sa mère fut réduite à un tel état de pauvreté qu'elle dut l'abandonner dans les rues. C'est là que je l'avais trouvé avant de l'adopter.

— Quand Sylla finit par triompher et devint dictateur, continuai-je, Appius Claudius revint et prospéra. Mais pour un temps relativement bref. Il fut élu consul l'année où Sylla se retira. Puis il obtint sa récompense : un poste de gouverneur – en Macédoine, je crois. Là il pouvait écraser les habitants sous les impôts, collecter des tributs de leurs chefs, fournir de l'argent à ses fils pour leur permettre d'entamer une carrière politique et une dot pour ses filles. Voilà ce que l'on appelle une carrière réussie. Seulement les choses ne se passèrent pas bien pour Appius Claudius. Il mourut en Macédoine. Les impôts et tributs furent collectés par son successeur et la seule chose que ses enfants rapportèrent de là-bas, ce furent ses cendres. Ensuite, ils traversèrent une période très noire. Ils ne devinrent jamais pauvres au point de disparaître de la scène, mais on peut les imaginer rognant sur leurs dépenses.

« Sans père à la maison, les enfants ont dû établir leurs propres règles. Le jeune Clodius se comportait-il déjà avec ses sœurs comme un bouc en rut, sans berger pour pouvoir les séparer ? Je l'ignore. Mais grandir dans une ville agitée et souvent hostile, avec un père fréquemment puis définitivement absent alors qu'ils étaient tous encore très jeunes, a

certainement contribué à les rapprocher. A les rapprocher d'une manière peu ordinaire et peut-être même peu naturelle. En revanche, je ne crois pas que le jeune Clodius se soit prostitué. Dans un sens purement mercantile, j'entends. Ce type d'insinuation a des relents de diffamation pure et simple. Mais, vu les circonstances, on peut tout à fait imaginer que les Clodii aient fait feu de tout bois pour obtenir les faveurs des puissants et en tous les cas de tous ceux qui pourraient les aider et leur servir d'une manière quelconque. Il est fort probable que certains trouvaient le jeune garçon très désirable. Encore aujourd'hui, Clodius a une allure d'adolescent : des hanches étroites, une poitrine large, une peau parfaitement lisse. Un visage semblable à celui de sa sœur…

— Oh, j'oubliais que tu l'avais vu nu, dit Eco en levant les sourcils.

Je ne prêtai pas attention à sa taquinerie.

— Un troisième nom est attaché à la branche de la *gens*[43] Claudia : *Pulcher* – « beau ». Le nom complet de Clodius est Publius Clodius Pulcher, et sa sœur s'appelle Clodia Pulcher. Je ne sais pas de quand date ce nom ni lequel de leurs ancêtres fut assez vaniteux pour l'ajouter, mais il qualifie fort justement la génération actuelle des Clodii. Oui, ils sont vraiment beaux et je parle en connaissance de cause, pour les avoir vus tous les deux nus… ou presque.

— Papa, tes yeux se troublent.

— Certainement pas. Mais peu importe. Tout le monde sait que les Clodii sont beaux et tout le monde soupçonne qu'ils portent un intérêt démesuré aux choses du sexe. Que savons-nous encore d'eux ? Voyons. Quand ai-je entendu pour la première fois parler de Clodius ? Je crois que c'est à l'occasion du procès de la Vestale. Il était l'accusateur.

— Ah oui, quand il accusa Catilina d'avoir séduit la vestale Fabia.

— Mais quand Catilina et la vestale ont été acquittés, les réactions ont été si vives à Rome à l'encontre de Clodius qu'il dut s'enfuir à Baia en attendant que la tension retombe. Il s'est

43 Famille.

brûlé les doigts dans cette affaire. Si je me souviens bien, il n'avait même pas vingt ans alors. Je n'ai jamais pu comprendre quel mobile l'avait poussé, si ce n'est de semer le trouble.

— Moi, je me souviens d'un autre incident qui eut lieu quelques années plus tard, dit Eco. Quand il suscita une mutinerie dans l'armée.

— Ah, oui, lorsqu'il est parti servir à l'est comme lieutenant sous le commandement de son beau-frère Lucullus[44]. Clodius s'est proclamé le champion des soldats. Ils étaient déjà fort mécontents de Lucullus : ils participaient à une campagne puis à une autre, sans issue en vue et surtout sans perspective certaine de récompense, alors que les soldats de Pompée, après quelques années de service seulement, recevaient des fermes et des propriétés. Clodius prononça un discours célèbre devant les soldats : il leur dit qu'ils méritaient davantage de leur général que la chance de mourir pour lui en protégeant sa caravane personnelle de chameaux ployant sous le poids de l'or. « Si nous ne devons jamais cesser de combattre, allons-nous nous offrir corps et âme à un commandant qui pense que sa propre gloire est la richesse de ses soldats ? »

— Papa, tu as un véritable don pour te souvenir des discours, même de ceux que tu ne connais que de seconde main.

— Une telle mémoire est autant un bienfait qu'une malédiction, Eco. En tous les cas, tu peux constater que Clodius jouait déjà à l'agitateur, en se faisant l'avocat des masses contre leurs dirigeants. Pas étonnant qu'il ait adopté une forme plus plébéienne de son nom.

— Il y eut encore un plus grand scandale, continua Eco. L'affaire de la Bonne Déesse.

— Oui. Il y a six ans à peine, non ? On raconte – note que ce n'est pas un fait établi – que Clodius entretenait une relation avec l'épouse de César, Pompeia. Mais César s'était douté de quelque chose et avait demandé à sa mère de surveiller sa femme. Il devint donc impossible aux deux amants de se voir.

---

44 Lucius Licinius Lucullus, qui avait été l'officier le plus fidèle de Sylla, était alors consul et commandait l'armée romaine contre le roi du Pont, Mithridate (en 74 av. J.-C.).

N'étant pas homme à renoncer, Clodius élabora un plan pour approcher Pompeia. Il décida de se glisser discrètement au milieu des femmes lors de la fête de la Bonne Déesse, Fauna, car cette année-là, elle se déroulait dans la maison même de César[45] Naturellement, aucun homme n'y était autorisé. Comment Clodius procéda-t-il ? En se déguisant en femme. Imagine-le en stola safran avec des dessous et des pantoufles pourpres, chantant au milieu des femmes. J'ignore si ses sœurs l'ont aidé à se grimer.

— Ce n'était peut-être pas la première fois qu'il revêtait une stola, suggéra Eco.

— Je suppose qu'il ne pouvait résister à l'idée de posséder Pompeia dans le propre lit de César, avec la mère du général et des dizaines d'autres femmes chantant et brûlant de l'encens dans la pièce voisine. Je me demande si Clodius avait prévu de garder sa stola sur lui au moment de l'acte.

— Objection, papa ! Ton imagination licencieuse est débridée. Tu te fies à de simples bruits et à des calomnies.

— Objection retenue, Eco. Je vais essayer de revenir aux faits. Ce qui est certain, c'est qu'il réussit presque son coup. Dans les vapeurs d'encens et la confusion des chants et danses, Clodius parvint à s'introduire dans la maison. Il se mit en quête d'une jeune esclave de Pompeia qui devait l'attendre. La fille partit chercher sa maîtresse, mais comme elle ne revenait pas, Clodius commença à s'impatienter et à déambuler dans la maison. Il observait les cérémonies, tout en restant le plus possible dans l'ombre.

— Tu aimerais bien savoir ce qu'il vit, n'est-ce pas ?

— Comme tous les hommes, tu ne crois pas ? Mais Clodius eut la malchance d'être repéré par une autre esclave. Elle vit ses manières hésitantes et vint innocemment lui demander ce qu'il cherchait. Il répondit qu'il cherchait l'autre petite esclave, mais fut incapable de déguiser sa voix grave. La fille laissa échapper un cri. Il alla se réfugier dans une réserve. Mais les femmes

45 Chaque année, la fête se tenait dans la maison du principal magistrat, sous la conduite de son épouse.

allumèrent des torches et finirent par le débusquer. Elles le jetèrent dans la rue.

— Eh bien, Clodius est la preuve vivante, dit sèchement Eco, que la vieille superstition dont on parle à tous les jeunes garçons est fausse : il n'a pas été frappé de cécité pour avoir été le témoin des cérémonies secrètes de la Bonne Déesse.

— Oui, il voit toujours parfaitement bien, mais peut-être aurait-il voulu devenir sourd pour ne pas entendre les vociférations qu'il avait suscitées. Les femmes rentrèrent chez elles et racontèrent tout à leurs époux. Dès le lendemain matin, le scandale était sur toutes les lèvres, dans toutes les tavernes et à chaque coin de rue. Les gens pieux étaient outragés, les impies amusés. On parla beaucoup de l'affaire pendant toute une saison, puis on l'oublia. Mais certains ennemis de Clodius décidèrent de la ressortir afin de le poursuivre pour sacrilège.

« Lors du procès, Clodius prétendit qu'il était innocent et que les femmes se trompaient, parce que, au moment de la célébration de la Bonne Déesse, il se trouvait à plus de cinquante milles de Rome. À cette époque, il était toujours en bons termes avec Cicéron. Lorsque l'accusation appela ce dernier pour témoigner, Clodius s'attendit à ce qu'il confirme son alibi. Au lieu de cela, Cicéron affirma qu'il avait vu Clodius à Rome le jour en question. Je te laisse imaginer la fureur de Clodius. Ce fut le début de leur brouille.

— Mais Clodius fut tout de même acquitté.

— Oui, grâce à une courte majorité parmi la cinquantaine de jurés. On raconte que les deux camps en auraient acheté. D'autres disent que les jurés votèrent en fonction de leurs convictions politiques. En tout cas, Clodius sortit du procès innocenté et plus fort qu'avant. Il prit à son service des truands pour intimider ses ennemis. De son côté, César, le cocu, répudia Pompeia – alors qu'il ne cessait de répéter partout qu'il ne s'était rien passé de fâcheux entre sa femme et Clodius. Lorsqu'on lui signala le paradoxe – pourquoi divorcer si son épouse avait toujours été fidèle ? -, il fit cette réponse édifiante : « Je n'ai aucun doute sur sa fidélité, mais la femme de César ne peut même pas être soupçonnée. » Enfin, le général n'a pas dû

se trouver trop offensé par Clodius, puisqu'ils sont devenus de solides alliés.

— Comme l'a montré l'aide apportée par César à Clodius pour lui permettre d'accéder au tribunat.

— Exactement. Clodius voulait être élu tribun, mais c'était impossible, puisque cet office était exclusivement réservé aux plébéiens. Quelle solution s'offrait au patricien ? Il se fit adopter par un plébéien – presque assez jeune pour être son fils – et César lui apporta son concours. C'est ainsi que Clodius devint officiellement *plébéien,* ce qui scandalisa ses pairs patriciens, mais ravit le peuple qui l'élut tribun.

— Je vois sa stratégie, intervint Eco. Si un homme ne peut assister aux rites de la Bonne Déesse, Clodius se déguise en femme. Si un patricien ne peut devenir tribun, alors ce même Clodius – l'homme qui a peut-être le pedigree le plus patricien de Rome – se transforme en plébéien.

— Je te l'ai dit : il n'est pas homme à être rebuté par des difficultés d'ordre technique. Il a beaucoup fait pendant son année de tribunat : pour contenter le peuple, il a instauré une allocation de blé ; pour financer celle-ci, il a organisé l'annexion de Chypre qui appartenait à l'Egypte ; et il a fait voter une loi condamnant Cicéron à l'exil.

Eco hocha la tête.

— Mais Cicéron est de retour à Rome et l'allié de Clodius, César, est en Gaule. La grande question politique actuelle est la « question d'Égypte », ce qui nous conduit à la malheureuse mission de Dion. À en croire Clodia, son frère était devenu l'ami de l'ambassadeur d'Égypte avant son assassinat. Et maintenant, ils veulent que tu trouves des preuves contre l'ancien amant de Clodia, Marcus Caelius, pour le convaincre de meurtre.

— Voilà un excellent résumé, approuvai-je. Je pense que nous sommes parvenus à extraire quelques vérités des calomnies et à mieux cerner le personnage de Clodius. Mais je ne sais pas vraiment où tout cela nous mène. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas changé d'avis. Par le passé, j'ai travaillé pour des hommes dont la morale était au moins aussi contestable que celle de Clodius. Je ne vois aucune raison de refuser ma mission si elle me permet de découvrir la vérité.

— Et Clodia ?

— Quoi, Clodia ? Bon, examinons son cas. Même règle : la vérité, rien que la vérité. Je crains toutefois que ce principe ne soit plus difficile à respecter ici que pour son frère. Je pense que nous avons surtout *entendu parler* d'elle et que nous ne *savons* pas grand-chose de sûr. Elle est – nous l'avons dit – l'aînée d'Appius Claudius. Elle a été élevée par une belle-mère au milieu de demi-frères et de demi-sœurs plus jeunes qu'elle. Cette circonstance l'a-t-elle rendue plus forte, plus responsable, plus indépendante ? Pure hypothèse. Nous savons qu'elle s'est mariée jeune, avant que son père meure en laissant sa famille dans une situation financière difficile. Elle a donc apporté une bonne dot en épousant son cousin Quintus Metellus Celer. Cela peut expliquer l'indépendance dont elle a témoigné vis-à-vis de son mari à l'occasion de disputes familiales et politiques. Dans tous les différends, même avec Celer, elle a systématiquement pris le parti de sa famille de sang.

— Les Clodii contre le monde entier, commenta Eco.

— Présenté ainsi, cela paraît admirablement romain. Finalement, toutes ces rumeurs d'inceste ne pourraient-elles être le fruit de la jalousie de prétendants qui ont été évincés ? Pourquoi ne pas accorder à Clodia le bénéfice du doute ? Peut-être faut-il attribuer tous les bruits d'inceste et d'adultère à de mauvaises langues ?

— Attends, papa. Tu as passé l'après-midi avec elle dans son jardin des bords du Tibre. Tu l'as vue dévorer des yeux ses nageurs nus.

— C'est vrai. J'admets qu'elle ne fait pas grand-chose pour contredire les mensonges qui la salissent… si ce sont des mensonges. Et il ne fait aucun doute que son mariage avec Celer était orageux. Beaucoup en ont été témoins, à commencer par Cicéron qui fut fréquemment leur hôte lorsqu'il était encore en bons termes avec les Clodii. Mais il faut tout de même prendre en compte qu'ils demeurèrent mariés vingt ans…

— Jusqu'à la mort mystérieuse de Celer, il y a trois ans.

— Oui. Nous avons déjà évoqué les rumeurs accusant Clodia de l'avoir empoisonné. Il faut quand même remarquer que personne n'a porté d'accusation contre elle officiellement. S'il y

avait la moindre preuve, un membre de la famille de Celer l'aurait sûrement fait. Par ailleurs, chaque fois qu'un notable romain meurt autrement que dans un accident, il y a toujours quelqu'un pour dire qu'il a été empoisonné. Il y en a toujours aussi pour traiter une femme exceptionnellement belle de putain. Ainsi, nous avons tous les deux effectivement entendu quantité de rumeurs sur Clodia, mais nous ne savons réellement pas grand-chose. Qu'en penses-tu ?

Eco se redressa et joignit le bout de ses doigts.

— Je pense que tu laisses la splendide stola transparente obscurcir ton jugement.

— C'est absurde.

— Je suis sérieux. Tu m'as demandé d'être honnête avec toi. Tu veux mon avis ? Clodia est probablement une femme très dangereuse et je n'aime pas que tu travailles pour elle. Si tu dois le faire quand même, j'espère que tu la verras le moins possible. Je n'aime pas cette affaire.

— Moi non plus. Mais il y a certains chemins qu'un homme doit emprunter, parce que ce sont les dieux qui les ont tracés.

— Eh bien, répondit Eco avec de l'amertume dans la voix, je suppose que ce genre d'argument peut mettre un terme à n'importe quelle discussion.

A cet instant précis, deux minuscules projectiles à forme humaine s'engouffrèrent dans la pièce. L'un chassait l'autre si vite que j'étais incapable de dire qui poursuivait qui. J'avais toujours eu du mal à distinguer les jumeaux, même lorsqu'ils se tenaient tranquilles. A l'âge de quatre ans, peu de chose les différenciait. Gordiane (que Meto avait surnommée Titania depuis sa naissance) était un peu plus forte que son frère Titus. Mais ils étaient alors tous les deux revêtus de leurs tuniques à manches longues identiques qui leur descendaient jusqu'aux chevilles et ils avaient les mêmes longues boucles dorées. Sans ralentir, ils traversèrent le bureau et disparurent dans la pièce adjacente. Un moment plus tard, leur mère apparut à son tour. Elle semblait calme et souriante.

— Alors, en avez-vous fini avec vos discussions sérieuses ? demanda-t-elle.

Menenia vient d'une très vieille famille plébéienne, aussi respectable qu'obscure. Certains de ses ancêtres sont parvenus à devenir consuls il y a quelques siècles. Mais Eco a eu de la chance d'être jugé digne d'elle malgré l'ascendance beaucoup moins distinguée de son père adoptif. Quant à Menenia, elle est irréprochable dans tous les domaines : la parfaite matrone romaine. Elle sait même comment manœuvrer sa belle-mère avec tact. J'aimerais savoir aussi bien m'y prendre avec Bethesda.

— Oui, femme, répondit Eco, je crois que nous avons fini de discuter de la vie et de la mort, de la justice, des dieux…

— Bon. Tous les deux vous allez donc peut-être avoir un peu de temps à consacrer à deux petits enfants agités. Ils ont refusé d'aller au lit sans dire bonne nuit à leur grand-père.

— Oh, ne les faisons pas attendre, dis-je en riant.

Belbo et moi redescendîmes la colline de l'Esquilin à la lumière d'une lune croissante. Nous traversâmes Subure encore très animé à cette heure, puis débouchâmes sur le Forum, où les temples étaient silencieux et les grandes esplanades baignées par le clair de lune pratiquement désertes. Au-dessus de nos têtes, des milliers d'étoiles constellaient le ciel froid. En passant devant la maison des vestales, je frissonnai.

Juste après le temple de Vesta, près des marches du temple de Castor, nous tournâmes à angle droit et empruntâmes un large sentier appelé la Rampe – le raccourci le plus direct pour gravir le flanc escarpé du Palatin et rejoindre le quartier résidentiel depuis le Forum. La Rampe est très fréquentée, mais même de jour elle peut sembler isolée et secrète. Dans sa partie inférieure, elle se faufile entre la base rocheuse du Palatin et l'arrière de la maison des vestales et, plus haut, elle est bordée sur toute sa longueur de cyprès. Le soir, même quand la lune est pleine, la Rampe est le royaume des ombres. « C'est l'endroit rêvé pour un meurtre », s'était un jour exclamée Bethesda avant de rebrousser chemin à mi-course et de refuser de l'emprunter à l'avenir.

Un nouveau frisson me parcourut l'échine. Mais cette fois, je fus certain qu'il ne s'agissait pas de la fraîcheur de la nuit. Nous

étions suivis. Et pas fortuitement, mais délibérément, car lorsque je dis à Belbo de s'arrêter, j'entendis derrière nous le bruit feutré de pas qui s'arrêtèrent une seconde plus tard. Je me retournai pour scruter le sentier quasi rectiligne. J'avais beau regarder, aucun mouvement n'était discernable dans l'épaisse pénombre.

— Un homme ou deux ? murmurai-je à Belbo.

Il plissa le front.

— Un, je pense, maître.

— C'est aussi mon avis. Les pas se sont arrêtés subitement, sans murmures. Avons-nous quelque chose à craindre d'un homme seul ?

Belbo me regarda pensivement. Un rayon de lune éclairait son front.

— Non, sauf si un complice attend en haut du sentier, maître. Nous serons alors deux contre deux.

— Mais s'il y a plus d'un homme en haut ?

— Veux-tu rebrousser chemin, maître ?

— Non, nous sommes presque arrivés.

Belbo haussa les épaules.

— Certains doivent aller jusqu'en Gaule pour mourir. D'autres peuvent mourir sur le seuil de leur maison.

— Garde ta main sur ton poignard. J'en fais autant. Et continuons d'un pas tranquille.

Plus nous approchions du sommet, plus je me rendais compte que l'endroit était vraiment idéal pour une embuscade. Jadis, je pouvais gravir la Rampe sans effort. Mais ce n'était plus le cas. Un homme essoufflé fournit une cible facile. Même Belbo respirait avec peine. J'écoutais les pas derrière nous et tâchais de repérer le moindre bruit en avant. Mais je ne percevais que le battement de mon cœur.

A proximité du sommet, les cyprès s'espaçaient de chaque côté. Le clair de lune dispersait les ombres et la vue se dégageait. Nous pouvions déjà entrevoir les maisons devant nous. J'aperçus même une partie de mon toit, ce qui à la fois me rassura et m'inquiéta. J'étais rassuré parce que nous serions bientôt en sécurité et inquiet parce que les dieux adorent parfois jouer les tours les plus épouvantables aux mortels. Nous étions

maintenant pratiquement en terrain découvert, mais il demeurait bien des ombres où des assassins pouvaient se tapir. Je m'armai de courage et fouillai du regard les moindres recoins obscurs.

Enfin, nous débouchâmes en haut de la Rampe sur la rue pavée. Nous n'étions plus qu'à quelques pas de ma maison. Tout était désert, calme, silencieux. A un étage, j'entendis une femme chanter doucement une berceuse.

— Peut-être devrions-nous tendre une embuscade, murmurai-je à Belbo dès que j'eus repris mon souffle, car, derrière nous, j'entendais les pas se rapprocher. Si quelqu'un nous suit, j'aimerais bien voir son visage.

Nous plongeâmes dans l'ombre et attendîmes.

Les pas étaient maintenant tout proches. A tout instant, l'homme pouvait apparaître dans le clair de lune. À côté de moi, Belbo retint son souffle. Je me raidis en me demandant ce qui se passait.

Alors il éternua.

Ce ne fut qu'un tout petit éternuement, car il avait fait de son mieux pour l'étouffer. Mais, dans le silence, il avait retenti comme un coup de tonnerre. Les pas s'étaient arrêtés. Dans la pénombre je pus distinguer la vague silhouette d'un homme, à peine une ombre parmi les ombres. D'après sa posture, il semblait regarder dans ma direction, essayant de distinguer d'où venait l'éternuement. Une seconde plus tard, il disparut et j'entendis le bruit de ses pas dévalant la Rampe.

Belbo s'agita.

— On le suit, maître ?

— Non. Il est plus jeune que nous et probablement beaucoup plus rapide.

— Comment le sais-tu ?

— Tu l'as entendu haleter ?

— Non.

— Moi non plus. S'il avait été essoufflé, nous étions assez proches pour l'entendre. Il a un bon souffle.

Belbo baissa la tête, très ennuyé.

— Pardon, maître, d'avoir éternué.

— Il y a des choses que même les dieux ne peuvent empêcher. C'est peut-être mieux ainsi.

— Penses-tu qu'il nous suivait vraiment ?

— Je ne sais pas. Mais il nous a donné quelque frayeur.

— Et nous aussi, nous lui avons fait peur.

— Alors nous avons fait match nul et la partie est terminée.

Cependant, je me sentais mal à l'aise.

Nous nous hâtâmes vers la maison. Belbo frappa à la porte. En attendant qu'un esclave vienne nous ouvrir, je tirai mon garde du corps sur le côté.

— Belbo, que nous ayons été suivis ou pas, ne mentionne pas ce détail à ta maîtresse. Inutile de l'inquiéter. Tu m'as compris ?

— Oui, maître, répondit-il gravement.

— Et pas un mot à Diane.

— Cela va sans dire, maître, sourit Belbo.

Puis ses mâchoires commencèrent soudain à trembler et son visage se crispa. Belbo rejeta la tête en arrière et éternua de nouveau.

12

Le lendemain matin, je me levai tôt. Après avoir avalé un petit déjeuner de miel et de pain, j'offris ma barbe à Belbo pour qu'il l'égalise. Je revêtis ma toge parce que je projetais quelques visites cérémonieuses et sortis de la maison avec Belbo. Je me sentis vivifié par l'air encore chargé de rosée. Le soleil du matin chassait déjà la fraîcheur de la nuit.

Le Palatin me parut particulièrement beau. Ces derniers temps, chaque fois que je m'étais éloigné du voisinage immédiat de ma demeure, j'avais été frappé par la saleté de plus en plus repoussante de Rome – particulièrement dans Subure avec ses bordels, ses tavernes borgnes et ses petites rues latérales nauséabondes. Le Palatin était bien plus plaisant, avec ses rues ombragées parfaitement pavées, ses échoppes pittoresques, ses immeubles ordonnés et ses belles demeures ! On pouvait respirer dans un tel voisinage et déambuler même au plus fort de la journée sans heurter cent fois le coude de quelque étranger arrogant et grossier.

J'avais pris l'habitude d'évoluer dans un environnement de riches et l'adaptation s'était faite sans problèmes. Qu'aurait dit mon père qui avait passé sa vie dans Subure ? Bah, il aurait probablement été fier de la réussite de son fils, même si elle avait été acquise de manière fort peu conventionnelle. Il m'aurait probablement aussi rappelé qu'il fallait toujours garder la tête sur les épaules et ne pas se laisser abuser par les apparences. Les choses rares et merveilleuses que la richesse et le pouvoir peuvent acheter ne sont souvent que de vains ornements. Elles ne font généralement que dissimuler les moyens qui ont permis d'acquérir ce pouvoir et cette richesse. Oui, un homme peut respirer librement sur le Palatin spacieux et aéré… et il peut aussi s'arrêter de respirer. Dion avait reçu un coup bien plus terrible qu'un coup de coude. La qualité des

draps d'un homme est sans importance si son sommeil doit être éternel.

Le chemin menant chez Lucius Lucceius nous fit passer devant l'ancien appartement de Marcus Caelius. Je marquai une pause. L'étage supérieur n'avait pas seulement été vidé, mais une inscription avait été peinte en belles lettres noires au coin de l'immeuble :

À VENDRE SUR ORDRE DU PROPRIÉTAIRE
PUBLIUS CLODIUS PULCHER

On apercevait un vague dessin au-dessous. Je traversai la rue pour voir de quoi il s'agissait. C'était un graffiti maladroit représentant un homme et une femme faisant l'amour. À première vue, je fus frappé par leur position acrobatique. Mais en l'examinant mieux, je conclus qu'elle était physiquement impossible à réaliser. Une bulle sortait de la bouche de la femme. Presque tous les mots étaient mal orthographiés, mais le sens de l'inscription était clair :

RIEN DE TEL QUE L'AMOUR D'UN FRÈRE !

Malgré la maladresse du dessinateur, l'identité des personnages qui copulaient ne laissait aucun doute. L'auteur devait être l'un des hommes de Milon. Au vu des fautes d'orthographe, ce graffiti était difficilement attribuable à Marcus Caelius.

Je poursuivis ma route. Après maints tours et détours dans des rues de plus en plus petites, nous parvînmes devant la maison de Lucius Lucceius. Comme il sied à la demeure d'un des plus éminents et des plus riches sénateurs, sa façade était irréprochable. La porte en bois massif était son seul ornement. Elle avait l'air très ancienne. Les volutes sculptées et les ferrures étaient un exemple magnifique de l'artisanat carthaginois. Il y avait de grandes chances pour qu'elle ait été rapportée après le sac de Carthage. De tels trophées pris aux rivaux de Rome ornaient de nombreuses maisons romaines. Belbo – sans être le moins du monde impressionné – alla frapper.

Un esclave vint rapidement répondre. Il échangea avec Belbo les formalités d'usage. Un moment plus tard, je fus admis à l'intérieur et conduit vers un petit bureau chichement meublé. Les murs étaient décorés de trophées de guerre carthaginois : lances, glaives, pièces d'armure et même une paire de défenses d'éléphant. Le maître des lieux avec sa chevelure blanche était assis derrière une table recouverte de rouleaux, de stylets, de tablettes de cire et de parchemins en désordre.

— Je ne peux t'accorder que quelques instants, dit-il, sans lever les yeux. Je sais qui tu es, naturellement, et je devine l'objet de ta visite. Assieds-toi.

Il reposa enfin le parchemin qu'il consultait et leva les yeux vers moi.

— Oui, je me souviens de ton visage. La première fois que je t'ai vu, c'était au Forum. Cicéron t'avait montré du doigt. Cela doit remonter à quinze ans, pendant le procès de la vestale. Maudit Catilina, corrompre une vestale et partir avec elle ! C'est moi qui l'ai poursuivi pour meurtre, tu sais, un an avant qu'il n'organise son petit coup de force. Je n'ai pas remporté ce procès. Dommage, cela aurait sans doute mieux valu pour tout le monde – y compris Catilina – si tel avait été le cas. Il se pavanerait quelque part aujourd'hui en exil, et forniquerait avec tous les beaux garçons de Massilia[46] ou d'ailleurs. Par Hercule, tu as l'air en forme !

Lucceius sourit et s'éloigna de la table. C'était un homme incroyablement laid avec de grands sourcils embroussaillés et une crinière blanche négligée. Il se rejeta en arrière et se frotta les yeux.

— De toute façon, j'ai besoin d'une pause. Je travaille sur mon histoire des guerres puniques, tu vois. Mon arrière-arrière-arrière-grand-père a aidé Scipion l'Africain à liquider Hannibal. Il a laissé à la famille une pile de manuscrits que personne n'a lus pendant des années. Une documentation fascinante. Ce travail m'occupe. Gordien, Gordien, répéta-t-il d'un air songeur, en me regardant et en plissant le front, j'étais persuadé que tu t'étais retiré et que tu ne vivais même plus à Rome. Si je me

46 De nos jours Marseille.

souviens bien, quelqu'un a dû me raconter que tu avais tout quitté pour une ferme en Sicile.

— En Étrurie, en fait. Mais c'est une vieille histoire. Je suis rentré à Rome depuis plusieurs années.

— Toujours en retraite ?

— Oui et non. Je n'accepte plus que des affaires simples de temps en temps, de quoi m'occuper. C'est comme toi qui écris ton histoire, j'imagine.

Un éclair passa dans ses yeux torves. Je compris que Lucceius prenait son rôle d'historien beaucoup plus au sérieux qu'il ne l'avait laissé entendre.

— Ainsi, dit-il sèchement, Cicéron t'a envoyé pour recueillir mon témoignage. Il n'est pas prêt. J'ai eu bien d'autres choses à faire. C'est pour ça que tu es ici, non ? Pour l'affaire de ce jeune Marcus Caelius traîné en justice par ces crapules qui prétendent qu'il a voulu tuer Dion ?

— Oui, répondis-je lentement. C'est pour ça.

— Ça m'a surpris – enfin j'imagine que ça a surpris tout le monde – d'apprendre que Cicéron allait prendre la défense du petit. J'étais convaincu que ces deux-là étaient brouillés. Mais ta présence confirme la chose. Ah, quand les choses tournent mal, l'écolier turbulent revient en vitesse près de son professeur ! Plutôt touchant ?

— Oui, acquiesçai-je tranquillement.

Cicéron avait-il réellement pris la défense de Caelius ? La nouvelle était effectivement surprenante. Mais à bien y réfléchir elle était parfaitement sensée. Cicéron avait défendu Asicius avec bonheur, probablement pour satisfaire Pompée. Et ce dernier serait heureux de voir Caelius acquitté à son tour. Cicéron était l'homme de la situation. Caelius et Cicéron étaient en froid ? Bah ! le pragmatisme qui transforme les amis en ennemis en un clin d'œil joue aussi en sens inverse.

— Alors ton témoignage pour Cicéron n'est pas prêt ?

— Non. Repasse demain. Mais pourquoi t'a-t-il envoyé, toi ? C'était plutôt le travail de son secrétaire.

— Tiron ?

— Exactement. Un esclave intelligent.

— Oui. Je pense que c'est bien Tiron qui viendra finalement chercher ton témoignage. Mais tant que je suis ici, je peux peut-être te poser quelques questions.

— À propos de ?

— De Dion.

Il agita la main.

— Tout sera dans le témoignage.

— Peut-être, mais en te les posant, je fais gagner du temps à tout le monde : à toi, à moi, à Tiron et à Cicéron. Tu peux me donner une idée de ce qui figurera dans ton document.

— Ce que j'ai raconté à Cicéron. Rien d'autre. Dion fut mon hôte pendant un temps, puis il est parti. Aussi simple que ça. Et toutes ces absurdités sur l'empoisonnement… « Les rumeurs malsaines se répandent comme l'huile d'olive et tachent comme le vin rouge. »

— Mais il y a bien eu un mort dans cette maison ? L'esclave de Dion, son goûteur…

— Un esclave est mort de cause naturelle. C'est tout.

— Alors pourquoi Dion est-il parti loger chez Titus Coponius ?

— Parce qu'il avait peur de sa propre ombre. S'il voyait un bâton par terre, il jurait que c'était un serpent. Dion était autant en sécurité ici qu'une vierge dans la maison des galles. Il n'y a rien d'autre à dire.

— Mais Dion croyait qu'un homme, dans cette maison, avait tenté de l'empoisonner.

— Il déraisonnait. Regarde ce qui lui est arrivé chez Coponius. Alors dis-moi où il se trouvait le plus en sécurité.

— Je te comprends. Donc toi et lui, vous étiez amis.

— Naturellement. Que crois-tu ? Que je demande à mes ennemis de venir dormir sous mon toit ? Il s'asseyait ici, dans la journée, là même où tu es assis. Et nous parlions d'Aristote, d'Alexandrie, de Carthage à l'époque d'Hannibal… Il me donnait de bonnes idées pour mon histoire. Ce n'était vraiment pas un mauvais camarade. Hélas ! il s'en est allé. Évidemment, il avait de mauvaises habitudes. Cueillir le fruit avant qu'il soit mûr, enfin toutes ces choses…

— Que veux-tu dire ?

— Peu importe. Inutile de parler ainsi des morts.

— « Cueillir le fruit… » ?

— Il aimait les jeunes, quoi. Enfin, l'une d'elles. Il n'y a rien de mal à ça, sauf qu'on évite de toucher aux biens de son hôte. Je n'en dirai pas davantage.

Je lus sur son visage ce qu'il voulait dire.

— Tu as dit que le goûteur de Dion était mort de cause naturelle. Comment est-il mort ?

— Comment le saurais-je ?

— Enfin, une mort chez toi…

— La mort d'un esclave, l'esclave d'un autre qui plus est.

— Quelqu'un a sûrement relevé les symptômes.

— Qu'est-ce que tu crois ? Que j'appelle un médecin grec aux tarifs exorbitants chaque fois qu'un esclave a mal au ventre ? Tous les jours, des esclaves tombent malades ou prétendent l'être… Et parfois ils meurent.

— Alors tu ne peux être certain que le poison n'est pas en cause. Dion, lui, était convaincu du contraire.

— Dion pensait beaucoup, beaucoup trop. Il avait énormément d'imagination. Meilleur philosophe qu'historien.

— Est-ce que quelqu'un dans cette maison pourrait me raconter comment l'esclave est mort ?

Je fus interrompu par le changement de physionomie de Lucceius. Il me fixa un long moment. Ses sourcils broussailleux s'étaient rapprochés au-dessus de ses yeux torves.

— Qui t'a envoyé ici ? Ce n'est pas Cicéron ?

— Je suis venu en ami de Dion.

— Tu veux dire que je ne l'étais pas ? Sors d'ici.

— Tout ce que je veux, c'est découvrir la vérité sur la mort de Dion. Si tu étais vraiment son ami…

— Dehors ! Allez ! Vite ! Dehors !

Il avait attrapé un stylet et le brandissait comme un poignard, me lançant des regards noirs alors que je me levais et m'en allais. Je le quittai, penché sur ses manuscrits, furieux et marmonnant tout seul.

L'esclave qui m'avait introduit attendait dans le couloir pour me guider vers la sortie. Avant d'avoir atteint l'entrée, une femme énorme vint nous barrer le passage.

— Tu peux partir, Cléon, dit-elle à l'esclave. Je vais accompagner moi-même ce visiteur dehors.

Au ton de sa voix, il ne faisait aucun doute qu'elle était la maîtresse de maison. Et à l'attitude obséquieuse de l'esclave qui s'éloignait, je compris qu'elle n'était pas matrone à laisser beaucoup de latitude à ses domestiques.

Elle était aussi laide que son mari, mais ne lui ressemblait pas du tout. Deux traits de fard remplaçaient les sourcils broussailleux. Si elle n'avait pas été rougie au henné, sa chevelure aurait été probablement aussi blanche que la sienne. Elle portait une volumineuse stola verte, un collier de perles de verre et des boucles d'oreilles assorties.

— Alors c'est toi Gordien, dit-elle soudain en me détaillant du regard. J'ai entendu l'esclave t'annoncer à mon mari.

— Et qu'as-tu entendu d'autre ?

Elle apprécia mon franc-parler.

— Tout. Nous devrions parler.

Je regardai autour de moi.

— Ne t'inquiète pas. Personne ne m'espionne dans cette maison. Ils n'ont pas intérêt à le faire et ils le savent bien. Viens par ici.

Je la suivis vers une autre aile de la demeure. J'eus presque l'impression de pénétrer dans un autre monde. Si le bureau de Lucceius ressemblait à un austère musée rempli de trophées de guerre et de documents poussiéreux voire moisis, les appartements de son épouse resplendissaient : ce n'étaient que décorations flamboyantes, draperies aux motifs compliqués, objets précieux de métal ou de verre… Une grande peinture représentant un jardin fleuri recouvrait tout un mur, mariant avec bonheur vert clair, rose et jaune pâle.

— Tu as trompé mon mari, dit-elle sur un ton d'ironie désabusée.

— Il pensait que Cicéron m'envoyait. Je n'ai pas cherché à le contredire.

— Donc tu l'as simplement laissé croire ce qu'il voulait. Mais tu dois d'abord savoir une chose : il ne t'a pas menti intentionnellement. Il se persuade que rien de fâcheux n'est arrivé dans sa maison. Lucius a beaucoup de mal à regarder la

vérité en face. Enfin, comme la majorité des hommes, la plupart du temps, ajouta-t-elle dans un murmure.

Elle commença à arpenter la pièce, saisissant des objets, puis les reposant.

— Continue, s'il te plaît, l'invitai-je.

— Pour Lucius, les apparences comptent plus que les faits. Il est impensable pour lui qu'un invité – ou même simplement l'esclave d'un invité – ait pu être empoisonné sous son toit. Alors, dans son esprit, ce n'est jamais arrivé. C'est tout simple, tu vois. Lucius n'admettra jamais autre chose.

— Pourtant *c'est* arrivé ?

Elle s'avança vers une petite table recouverte d'un certain nombre de figurines d'argile identiques aux couleurs vives. Elles avaient à peine la taille d'un poing d'enfant. Elle en attrapa une et la tourna distraitement dans sa main.

— Qui t'a envoyé ici pour poser toutes ces questions ?

— Comme je l'ai dit à ton mari, un ami de Dion.

Elle ricana presque.

— Bah ! peu importe. Je peux deviner qui t'a envoyé.

— Vraiment ?

— C'est Clodia ! Je me trompe ? Tu n'as même pas besoin de répondre. Je lis sur ton visage aussi aisément que sur celui de Lucius.

— Comment as-tu pu deviner ?

Elle haussa les épaules et manipula la petite figurine entre son index et son pouce. Je reconnus une représentation votive d'Attis, l'époux eunuque de la Grande Mère, Cybèle : il avait les mains posées sur son ventre rebondi et portait un bonnet phrygien rouge.

— Nous avons différentes manières de partager ce que nous savons.

— « Nous » ?

— Nous les femmes.

Une sorte de picotement parcourut ma colonne vertébrale. J'avais déjà entendu le même discours : Bethesda m'avait rapporté que Clodia et Caelius n'étaient plus amants. Lorsque je l'avais interrogée sur ses sources d'information, elle m'avait répondu : *Nous avons différentes manières de partager ce que*

nous savons. Un instant, j'eus une sorte de brève illumination, comme si une porte s'entrouvrait juste assez pour me permettre de jeter un coup d'œil dans une pièce inconnue. Puis elle recommença à parler et la porte se referma.

— Il ne fait aucun doute que l'esclave de Dion a été empoisonné. Tu aurais dû voir le malheureux. Si Lucius avait gardé les yeux ouverts au lieu de les détourner pendant que l'homme agonisait, il aurait vraiment eu du mal à parler de « cause naturelle ». Mais Lucius a toujours été facilement dégoûté. Il peut écrire des histoires de femmes empalées sur des pieux ou d'enfants taillés en pièces lors du sac de Carthage, mais il ne peut supporter la vue d'un esclave en train de vomir.

— Était-ce l'un des symptômes ?

— Oui. L'homme était devenu blanc comme marbre et il a soudain été pris de convulsions.

— Mais si l'esclave s'est empoisonné en absorbant la nourriture destinée à Dion, comment le poison est-il arrivé dans les aliments ?

— Des esclaves travaillant dans la cuisine l'y ont évidemment mis. Je crois savoir lesquels.

— Ah ?

— Juba et Laco. Toujours prêts à faire n'importe quoi. Ils rêvaient de vouloir racheter leur liberté un de ces jours. Cet après-midi-là, Juba était sorti furtivement de la maison. Je l'ai surpris alors qu'il tentait de rentrer aussi discrètement. Je lui ai demandé d'où il venait. Il a essayé de s'en sortir en faisant l'idiot et en me servant un tas d'explications à double sens, comme savent le faire les esclaves. Il m'a raconté qu'il était allé au marché chercher quelque chose – je ne me souviens plus quoi. Il m'a même montré un petit sac pour me le prouver. Quel aplomb ! Il contenait probablement le poison. Je l'ai surpris plus tard en train de chuchoter avec Laco dans la cuisine. Je me suis demandé ce qu'ils mijotaient. C'est eux qui ont préparé le plat qui a tué le goûteur de Dion.

— Dion m'a dit que ton mari avait eu un visiteur ce jour-là.

— Publius Asicius. Celui qui a été accusé ultérieurement d'avoir poignardé Dion chez Coponius – même si le procès n'a pu le démontrer. Oui, sa visite à Lucius coïncide quasiment avec

le moment où Juba devait être sorti. Mais, honnêtement, je ne crois pas qu'il ait fourni le poison, si c'est ce que tu penses. Il n'a pas pu approcher les esclaves de la cuisine.

— Mais peut-être est-il venu simplement pour détourner l'attention et occuper ton mari pendant que Juba sortait pour aller se procurer le poison.

— Quelle imagination ! ironisa-t-elle.

— Où est Juba en ce moment ? M'autoriserais-tu à lui parler ?

— Oui, si je le pouvais. Mais il est parti. Juba et Laco sont tous les deux partis.

— Où ?

— Après la mort de son goûteur, Dion était assez bouleversé. Il criait, fulminait et a fini par demander à Lucius d'identifier les esclaves qui avaient tenté de l'empoisonner. J'ai signalé le comportement douteux de Juba et Laco. Mais naturellement Lucius ne voulait pas entendre parler d'empoisonnement. Malgré cela, quelques jours plus tard, il décida que Juba et Laco – des cuisiniers émérites pourtant – seraient mieux employés à travailler dans une mine. Lucius possède des intérêts dans une mine d'argent près de Picenum[47]. C'est là-bas qu'il a envoyé les esclaves. Très loin… loin de nos pensées. Mais voilà le plus curieux de l'affaire : quand Lucius dit qu'il allait les envoyer là-bas, ils offrirent d'acheter leur liberté et apportèrent la somme en deniers. D'une manière ou d'une autre, ils étaient parvenus à économiser leur valeur de rachat.

— Était-ce possible ?

— Absolument pas. Lucius leur donnait quelques as à l'occasion des Saturnales[48], mais c'était très loin de suffire. Alors mon mari les accusa d'avoir volé dans les coffres de la maison.

---

47 Ville italienne sise dans la région du même nom, sur la mer Adriatique, au sud d'Ancône.

48 Fête du solstice d'hiver, ancêtre de Noël, et fête la plus joyeuse de l'année. Déjà des cadeaux étaient échangés à celte occasion. C'était le seul jour où l'on pouvait s'adonner à des jeux de hasard. Les esclaves avaient congé et parfois ils étaient même servis par leur maître – ce qui s'effectuait dans une perspective

— Auraient-ils pu y parvenir ?

— Me prends-tu pour une femme que ses esclaves puissent voler ? Mais c'est en tout cas l'explication que retint Lucius et rien ne pourrait l'en faire dévier. Il leur a pris l'argent et les a expédiés vers une mort prématurée dans les mines.

— Et, selon *toi,* où les esclaves ont-ils trouvé des deniers ?

— Ne sois pas stupide, gronda-t-elle. Quelqu'un les a payés pour empoisonner Dion, naturellement. Ils n'ont probablement reçu qu'une partie de la somme car le travail n'a pas été mené à bien. Si j'avais été le maître de cette maison, je les aurais torturés pour leur faire avouer toute la vérité. Mais les esclaves appartiennent à Lucius.

— Ils connaissent la vérité.

— Ils savent tout au moins quelque chose. Mais, maintenant, ils sont loin de Rome.

— Et de toute manière, ils ne peuvent être contraints à témoigner sans le consentement de leur maître.

— Qu'il ne donnera jamais.

— Qui a pu leur donner l'argent ? marmonnai-je. Comment pouvons-nous le découvrir ?

— C'est ton travail, j'imagine, dit-elle brutalement.

Elle retourna près de la petite table et replaça la figurine d'argile. Je m'approchai d'elle et étudiai les statuettes.

— Pourquoi as-tu autant de statuettes identiques ?

— A cause de la fête de la Grande Mère, naturellement.

Ce sont des représentations d'Attis, son époux, pour les échanges de cadeaux.

— Je n'ai jamais entendu parler d'une telle coutume.

— Nous les échangeons entre nous.

— « Nous » ?

— Cela n'a rien à voir avec toi.

Je tendis la main pour prendre une des figurines, mais elle m'attrapa le poignet avec une force étonnante et réitéra les mêmes paroles. Elle finit par me relâcher, puis claqua dans ses

---

d'inversion des valeurs. Ce jour-là le temps bascule, le soleil remonte et la nouvelle année arrive.

mains. Une jeune fille arriva en courant et me reconduisit à la porte.

13

Je me rendis ensuite chez Coponius, là où Dion était mort. La route la plus courte me fit repasser devant l'ancienne résidence de Marcus Caelius. L'inscription À vendre était toujours là. Mais le graffiti obscène avait déjà été recouvert de peinture. On pouvait accuser les hommes de Clodius de beaucoup de choses, mais pas de fainéantise.

Titus Coponius me reçut immédiatement. Je me trouvai dans sa bibliothèque, une coupe de vin à la main. Si celle de Lucius Lucceius était un témoignage de la conquête de Carthage, la bibliothèque de Coponius rendait un vibrant hommage à la grandeur pérenne de la culture grecque. Des coupes à figures noires sur fond rouge – trop anciennes et trop précieuses pour servir – étaient exposées sur les étagères. Autour de la salle, sur des piédestaux se dressaient de petites statues représentant de grands héros ou des bustes de penseurs réputés. Un coffre était plein de cylindres de cuir. Sur les petites bandes de couleur attachées à chaque rouleau, je pouvais apercevoir les noms d'anciens dramaturges et historiens grecs. La pièce elle-même était remarquablement ordonnée, avec des fauteuils grecs à haut dossier et un tapis de même origine orné de motifs géométriques.

Coponius était un homme grand. Même assis, il en imposait. Ses cheveux courts et frisés étaient noirs au sommet et gris sur les tempes. Il avait des vêtements et des gestes aussi élégants que la pièce dans laquelle nous nous trouvions.

— Je suppose que tu viens à propos de Dion, commença-t-il.

— Qu'est-ce qui te le fait penser ?

— Allons, Gordien, je te connais de réputation. Je sais aussi que le fils de Bestia accuse Marcus Caelius d'avoir essayé d'empoisonner Dion, entre autres choses. On n'a pas besoin d'être philosophe pour comprendre pourquoi tu viens dans la maison où Dion est mort. En revanche, j'ignore qui t'envoie. Le

fils de Bestia pour étayer l'accusation ou Caelius pour sa défense ?

— À dire vrai, aucun.

— Alors c'est une énigme.

— Pas pour tout le monde apparemment, dis-je en pensant à la femme de Lucceius. Est-ce vraiment important de savoir qui m'envoie, du moment que je cherche la vérité ?

— La plupart des gens ont des mobiles secrets, même lorsqu'ils cherchent authentiquement la vérité. Revanche, vengeance, pouvoir…

— La justice, dans mon cas. Pour Dion.

Coponius posa sa coupe de vin.

— Un de ces jours, quand nous disposerons d'un peu de temps tous les deux, nous devrions discuter de ce mot, « justice », et voir si nous pouvons aboutir à une définition commune acceptable. Pour le moment, j'imagine que tu entends simplement identifier l'assassin de Dion. Voilà une ambition simple et légitime… mais je ne pense pas pouvoir t'aider.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne peux te dire ce que j'ignore.

— Tu en sais peut-être plus que tu ne l'imagines.

— Encore une énigme, Gordien ?

— La vie en est pleine.

Coponius me contempla avec un regard de chat.

— Si j'ai bien suivi, on accuse Caelius d'attaques contre la délégation égyptienne pendant son voyage à Rome et d'une tentative d'empoisonnement de Dion chez Lucceius. Dans la liste officielle des charges retenues, on ne parle même pas de ce qui s'est passé dans cette maison.

— Techniquement, le meurtre est inclus. Mais l'accusation entend se concentrer sur la tentative d'empoisonnement pour n'utiliser l'assassinat effectif qu'afin d'étayer ladite accusation.

— Alors tu es envoyé par l'accusation. Mais ne te méprends pas. Cela ne me gêne pas que tu viennes poser des questions. On m'en a déjà posé quand Asicius a été poursuivi. J'ai partagé tout ce que je savais avec les deux camps, ce qui n'a aidé personne. C'est tout simple : les tueurs n'ont absolument rien laissé derrière eux qui permette de les identifier. Asicius a été

poursuivi sur de simples rumeurs, sans aucune preuve. Bien sûr, « tout le monde sait » qu'il était d'une manière ou d'une autre impliqué, comme « tout le monde sait » que le roi Ptolémée se trouvait certainement derrière tout ça. Mais la preuve n'a jamais pu être apportée et tu ne la trouveras pas dans cette maison.

— J'aimerais quand même savoir ce qui s'est passé ici.

Coponius but une gorgée de vin.

— J'ai connu Dion à Alexandrie, dit-il finalement. Il y a quelques années, j'y suis resté un certain temps avec mon frère. Gaius – toujours pratique – voulait étudier l'organisation financière des marchés aux grains. De mon côté, je me suis senti attiré vers les marches de la bibliothèque du temple de Sérapis, là où les philosophes discutaient des sujets mêmes que nous évoquons présentement : la vérité, la justice, les énigmes… C'est ainsi que j'ai rencontré Dion.

— Je l'ai rencontré de la même manière, ajoutai-je.

Coponius leva un sourcil.

— Tu as connu Dion à Alexandrie ?

— Brièvement, il y a très longtemps. J'étais jeune. Je n'étais pas à proprement parler un de ses disciples.

— Ah, tu étais un de ces jeunes trop pauvres pour s'offrir de l'instruction et qui traînaient sur les marches dans l'espoir d'attirer l'œil d'un philosophe. Dion appelait ces jeunes les « mendiants de la sagesse ».

— C'était quelque chose comme ça.

— Mendier le savoir n'a rien de honteux. Plus nous luttons pour acquérir la sagesse, plus nous lui accordons de valeur. Ma relation avec Dion fut plus officielle que la tienne, j'imagine. Quand je l'ai rencontré, il avait déjà atteint les plus hauts degrés de l'Académie. Il n'apparaissait plus que rarement sur les marches de la bibliothèque. J'ai vraiment eu de la chance de pouvoir faire sa connaissance là. Je l'ai invité plusieurs fois à dîner avec Gaius dans la maison que nous louions dans le quartier impérial. Dion connaissait tous les penseurs grecs. Il pouvait discourir pendant des heures sur les lois de la perception et la pensée rationnelle. Gaius bâillait et partait se couché tôt. Mais moi, je l'écoutais jusqu'à l'aube.

— Ton frère ne s'intéresse pas à la philosophie ?

Coponius sourit.

— Pas particulièrement. Mais Gaius et Dion parvenaient à se trouver des intérêts communs. Quand ils partaient en quête d'aventures dans le quartier Rhakotis, c'était moi qui restais à l'écart.

Il leva un sourcil suggestif.

— Dion ne m'a jamais semblé particulièrement aventureux.

— Alors, c'est que tu ne le connaissais pas autant que moi, et certainement pas autant que Gaius.

— Que veux-tu dire ?

— Il était considérablement plus âgé que mon frère et moi, et il avait même de sacrés appétits. Il adorait montrer à Gaius ce qu'il appelait les « secrets d'Alexandrie ».

— « Cueillir le fruit avant qu'il soit mûr », murmurai-je.

— Que dis-tu ?

— Oh, rien. Une réflexion que quelqu'un m'a faite à propos de Dion.

— La maturité est une question de goût. Mais avec Dion, je dirais qu'il s'agissait plutôt de meurtrir le fruit.

— Je ne comprends pas.

Une nouvelle fois, j'eus droit au regard de chat de Coponius.

— Certains diraient que les goûts particuliers de Dion étaient un vice, le signe d'un caractère déséquilibré. Je n'ai jamais moi-même été esclave de la chair. L'esprit est ma vie et mon idéal. Vu mon tempérament, je suis souvent tenté de juger les faiblesses des autres, mais je m'abstiens de le faire pour mes amis. Souvenons-nous que, si le sang de Dion était grec, son esprit était égyptien. Ces gens sont plus matérialistes que nous, plus ancrés dans la réalité, et, par bien des aspects, plus frustes, plus primitifs. Ils vont montrer une grande indulgence pour des choses que nous trouvons scandaleuses. D'un côté, Dion était un modèle de logique et de raison ; de l'autre, il pouvait s'abandonner à des états d'extase qui défient la raison. Si son plaisir dépendait parfois d'actes que toi ou moi pourrions trouver cruels ou excessifs…

— Je ne comprends vraiment pas.

Coponius haussa les épaules.

— Quelle importance ? L'homme est mort. Il a laissé ses enseignements en héritage… Mais tu es venu parler de la mort de Dion, pas de sa vie. Que veux-tu savoir, Gordien ?

— Je connais déjà les faits bruts – ce que « tout le monde sait » sur le meurtre, dirais-tu. Mais l'eau est toujours plus fraîche près de la source, comme le dit le proverbe, non ? Je veux écouter – de ta bouche ou de toute autre personne dans cette maison – ce qu'on connaît sur les circonstances exactes de cette nuit fatale.

— Laisse-moi réfléchir… J'étais ici, dans mon bureau, quand Dion est rentré ce soir-là. Je venais de finir mon souper, seul, et j'étais venu ici pour lire. J'ai entendu deux petites esclaves glousser dans le couloir. Je les ai appelées et leur ai demandé ce qui les faisait tant rire. Elles me dirent que mon invité venait de rentrer habillé en femme.

— C'était la première fois qu'il s'habillait ainsi ?

— Apparemment pas. Il entrait et sortait de la maison sans que je le voie, accompagné de ce petit galle qui ne cessait de lui rendre visite. Dion avait un comportement très mystérieux. Il s'enfermait à clé dans sa chambre. Il ne se joignait même pas à moi pour les repas. Quand il me demanda de l'héberger, j'espérais reprendre les conversations civilisées que nous avions à Alexandrie, dîner avec lui et discuter de philosophie et de politique. Je fus assez désappointé par son attitude distante, et même un peu irrité.

— Il crevait de peur.

— Oui, je m'en suis rendu compte. C'est pourquoi je me suis tenu à l'écart. S'il préférait se cacher dans sa chambre toute la journée, ou entrer et sortir de la maison sans me le dire, je décidai de me taire. Sans doute aurais-je dû intervenir d'une quelconque manière. Mais j'ignore ce que j'aurais pu faire exactement.

— Dion était un homme traqué. Tu devais savoir qu'il courait de terribles dangers.

— Bien sûr. C'est pour ça que j'ai laissé chaque nuit un veilleur à la porte. Mais je n'ai jamais imaginé que quelqu'un s'introduirait dans cette maison et commettrait une telle atrocité. Cela me semblait impensable.

— Peux-tu me montrer où cette chose « impensable » est arrivée ?

Coponius m'entraîna à travers un long couloir vers l'arrière de la maison.

— Le veilleur était posté dans le vestibule à l'entrée de la maison. Quand les assassins se sont introduits dans la chambre de Dion, il n'a rien entendu. Et moi pas davantage alors que je dormais dans la chambre adjacente.

— Dion a-t-il crié ?

— S'il l'a fait, personne ne l'a entendu.

— Et toi, tu aurais pu l'entendre ?

— Je dormais, comme je te l'ai dit. Mais je pense qu'un cri m'aurait réveillé. Les murs ne sont pas épais. D'autres nuits, je pouvais entendre… oui, enfin, peu importe.

— Tu allais dire quelque chose.

— Voici la chambre.

Coponius poussa une porte et me fit signe d'entrer.

C'était une petite pièce à peine meublée : un lit, une chaise et deux petites tables. Un tapis recouvrait le sol.

— Comment les assassins sont-ils entrés ? demandai-je.

— Par cette fenêtre, près du divan. Les volets étaient tirés et verrouillés, j'en suis certain. Dion s'en serait assuré, ne serait-ce que pour se protéger du froid. Le loquet a été réparé. Mais tu peux encore voir l'endroit où le volet a été forcé. Regarde ces éclats de bois, ici.

— L'ancien loquet était-il en bronze, comme celui-là ?

— C'est exactement le même. Un forgeron l'a redressé et nous l'avons remis pratiquement à la même place, comme tu le vois.

— Ce loquet me semble assez résistant. Quand il a été forcé de l'extérieur, on aurait dû entendre pas mal de bruit.

— Je suppose.

— Un bruit considérable, même. Peut-être pas assez fort pour te réveiller dans la pièce voisine ou alerter le veilleur à l'entrée, mais certainement suffisant pour être entendu de Dion.

— Ton raisonnement est logique. Mais comme je te l'ai dit, personne ne l'a entendu crier. Il devait dormir profondément. Ou alors, le bris du loquet n'a pas fait tant de bruit que ça.

— On pourrait gloser sur cette question à l'infini, remarquai-je. Mais un test…

— Tu veux… ?

— Si tu me permets.

Coponius haussa les épaules.

— Si tu le souhaites.

J'ouvris la fenêtre et passai dans la cour de l'autre côté. Elle était entourée d'un mur élevé. À l'intérieur de la pièce, Coponius verrouilla les volets. Je commençai par exercer une pression pour évaluer leur résistance. Je me rendis compte que les forcer réclamerait un effort considérable. Je regardai autour de moi et repérai une grosse pierre. La serrant dans mon poing, je frappai un grand coup dans les volets. Avec un bruit de bois volant en éclats, les panneaux de bois s'écartèrent violemment et le verrou de métal fut projeté sur le tapis au milieu de la pièce.

J'enjambai la fenêtre.

— Dis-moi : est-ce que le verrou brisé fut trouvé à peu près là sur le sol ?

— Oh, oui. J'en suis absolument certain. Et je m'en souviens fort bien car, en pénétrant dans la chambre, j'ai marché dessus avec mon pied nu et me suis coupé.

— Nous pouvons donc en déduire que, cette nuit-là, les volets furent fracturés avec une force au moins équivalente et donc avec au moins autant de bruit. Et j'ajouterai : un bruit suffisant pour réveiller n'importe qui dans cette pièce.

— J'en conviens, admit Coponius, tapotant sa lèvre de l'index d'un air agacé.

— Et pourtant, Dion n'aurait pas crié.

— Il a peut-être été tiré en sursaut d'un profond sommeil, incapable de comprendre ce qui arrivait. Ou peut-être comprit-il trop bien et fut-il paralysé par la peur.

— Peut-être. A-t-il eu la gorge tranchée ?

— Non. Seule la poitrine a été touchée.

— Combien de blessures ?

— Je ne suis pas sûr. Un certain nombre.

— Il devait y avoir beaucoup de sang.

— Oui, il y avait du sang.

— Imagine un homme qui se débat, qui est frappé plusieurs fois à la poitrine… Il aurait dû y avoir du sang partout dans la pièce.

Coponius plissa le front.

— Eh bien, quand nous sommes entrés, il faisait très sombre, naturellement. Les esclaves tenaient des lampes, mais une bonne partie de la chambre demeurait dans la pénombre. Je me souviens d'avoir vu du sang… Y en avait-il beaucoup ?… Je ne sais plus. Est-ce important ?

— Probablement pas. As-tu encore la tunique que Dion portait ou les coussins sur lesquels il dormait ?

— Non, évidemment. Tout a été brûlé.

Je fis le tour de la pièce des yeux, essayant de me représenter Dion sur le divan, terrifié, frappé plusieurs fois à la poitrine. Mais, d'une certaine façon, tout cela n'avait pas de sens.

— Ton veilleur a donc finalement entendu quelque chose et il est venu voir.

— Oui.

— Me permets-tu de l'interroger.

— Naturellement.

Coponius fit appeler l'esclave, un jeune Grec musclé nommé Philon. Il avait l'air assez futé. Je lui demandai ce qu'il avait exactement entendu cette nuit-là.

— Un bruit ! Un bruit venant de cette pièce.

— Quel genre de bruit ?

— Une sorte de fracas.

— Pas un cri ou un gémissement ?

— Non.

— Du bois qui éclate ou des charnières qui se brisent ?

— Non. Plutôt quelque chose qui frappe le sol.

— Quand nous sommes entrés, intervint Coponius, tout était en désordre : les tables sens dessus dessous, la chaise renversée, les manuscrits que Dion gardait près de son lit éparpillés.

— Quand tu as entendu le bruit, demandai-je à Philon, es-tu venu tout de suite ?

— Immédiatement. Je me suis précipité au premier choc. Et j'ai entendu d'autres bruits en courant dans le couloir.

— Comment savais-tu d'où venaient les bruits ?

— En me rapprochant, il est devenu évident qu'ils venaient de cette pièce.

— Alors tu as essayé d'ouvrir la porte.

L'esclave hésita.

— Pas tout de suite.

— Parce que tu avais peur ?

— Non…

— Non ? Moi j'aurais eu peur. Il faut du cran pour ouvrir une porte derrière laquelle on entend des bruits étranges, surtout en plein milieu de la nuit.

— Je n'avais pas peur. J'étais excité d'une certaine manière, mon cœur battait vite.

— Alors pourquoi n'as-tu pas essayé d'ouvrir la porte ?

— J'ai d'abord crié le nom de Dion.

— A-t-il répondu ?

— Non. Il y eut un nouveau fracas.

— C'est alors que tu as essayé d'ouvrir la porte ?

— Pas encore…

— Mais enfin, qu'attendais-tu ?

— Qu'ils aient fini ! répondit Philon, exaspéré.

— Fini de tuer Dion ?

— Non, évidemment.

Le visage de l'esclave se décomposa et il détourna le regard.

— Que Dion ait fini son affaire… Le maître sait ce que je veux dire.

Je regardai Coponius. Il me sourit, un peu mielleux et les lèvres pincées.

— Philon veut dire que ces bruits ne traduisaient pas forcément… un danger.

— Pour Dion, en tout cas, murmura Philon.

— Suffit, Philon, trancha brutalement Coponius. Retourne à tes occupations.

L'esclave nous laissa. Je me tournai vers Coponius.

— Ces bruits…

Il soupira.

— Peu après l'arrivée de Dion dans cette maison – comment pourrais-je dire ? – il… il s'est approprié une de mes esclaves pour son usage personnel.

Je hochai la tête.

— Son dernier esclave était mort en goûtant sa nourriture.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, reprit tristement Coponius en secouant la tête. Dion était un homme en grande détresse. Si un homme a jamais eu besoin de quelque chose pour se changer les idées et oublier ses problèmes, c'est Dion à ce moment-là. Une de mes jeunes esclaves a attiré son regard. Il décida de l'utiliser. Pour son plaisir. Il en usait presque toutes les nuits.

— Avec ta permission ?

— En fait, il ne me l'a jamais demandée. Dion se servait, tout simplement, avec une grande impudence. Mais, dans ces circonstances, j'aurais été un hôte égoïste, me sembla-t-il, si j'avais empêché un invité de chevaucher une esclave. Surtout que je n'avais pas moi-même besoin de celle-ci… au moins pas pour cet usage.

— Je vois. Ainsi Philon a simplement cru entendre Dion qui abusait de la fille.

— Exactement.

— Mais tout ce tohu-bohu… tu l'as sûrement entendu, toi aussi.

— Cela a fini par me réveiller. D'abord, j'ai pensé comme Philon. « Ça recommence ! » J'ai refermé les yeux pour essayer de me rendormir.

— Dion faisait toujours autant de bruit ?

— Pas toujours.

— Mais que faisait-il donc à la fille ?

— Je ne crois pas que cela concerne ton affaire, Gordien. Je t'ai déjà révélé trop de choses, à mon avis. Puissent les mânes de Dion me pardonner. Et cet entretien commence à me lasser…

— Philon s'est finalement rendu compte qu'il y avait du grabuge, insistai-je.

— Oui. Quand le charivari s'est interrompu, tout est devenu trop tranquille. Il a répété le nom de Dion de plus en plus fort. Je pouvais l'entendre crier et même frapper à la porte. Dion aurait dû entendre lui aussi. Je me suis levé et j'ai dit à Philon d'aller chercher des renforts. Ils apportèrent des torches et forcèrent la porte fermée à clé. À l'intérieur, nous trouvâmes

donc les volets ouverts, la pièce en désordre… et Dion mort sur son divan.

— Et la jeune esclave ?

— Elle n'était pas du tout dans la chambre. En fait, elle dormait dans le quartier des esclaves.

Je marchai vers la fenêtre et regardai dehors.

— Comment les assassins ont-ils accédé à la terrasse ? Elle a l'air d'être entourée d'un grand mur.

— Ils ont dû escalader le mur du fond. Ils ne pouvaient passer par l'entrée à cause de Philon et les autres murs latéraux sont mitoyens. De l'autre côté du mur arrière, il y a une petite allée. Il y a bien une petite porte, mais elle était aussi solidement verrouillée. Donc il n'y avait qu'une possibilité : escalader le mur.

Je hochai la tête.

— Le mur est bien haut. Trop haut en tous les cas pour qu'un homme le franchisse sans aide, à mon sens.

— Tu veux également essayer toi-même ?

— Non. On peut considérer que les assassins étaient au moins deux pour pouvoir passer le mur. Tes voisins ont-ils vu quelque chose ?

— De chez eux, aucun ne peut apercevoir cette cour. Et l'allée n'est pratiquement jamais empruntée. Je ne vois pas qui aurait pu être témoin de quelque chose… à moins de s'être trouvé sur le toit d'une maison, hypothèse bien improbable par une nuit de janvier. Par ailleurs, je suis en bons termes avec mes voisins et aucun n'est venu me dire qu'il avait vu quelque chose. Tous étaient assez bouleversés par le meurtre.

Je marchai dans la pièce, tapotant distraitement au passage les patères fixées aux murs.

— Ainsi la jeune esclave n'était pas avec Dion au moment du meurtre.

— Comme je te l'ai dit, elle se trouvait dans ses quartiers.

— Puis-je lui parler ?

Coponius secoua négativement la tête.

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Je l'ai revendue à un marchand d'esclaves.

— Elle posait des problèmes ?

— Après l'usage qu'en avait fait Dion, elle ne pouvait plus servir dans cette maison.

— Il l'avait… mutilée ?

— Non, bien sûr. Oh, elle portait bien quelques marques de lanières et autres meurtrissures, mais rien qui n'eût disparu avec le temps. Peut-être une ou deux cicatrices aussi, mais invisibles sous les vêtements. Néanmoins, elle avait été abîmée. Elle ne pouvait plus rester dans cette maison, c'est tout. Il valait beaucoup mieux la céder. Je suis certain qu'un autre maître la trouvera parfaitement convenable – d'autant plus que Dion l'a instruite, ce qui renforce sa valeur… Je n'ai jamais voulu que cette esclave devienne un objet de plaisir, mais ce devait être la volonté des Parques.

— Ou de Dion.

J'avais la bouche sèche.

— Ce sujet me déplaît, gronda Coponius. Toute cette conversation commence à m'exaspérer, je te l'ai dit. Je pense que tu as déjà appris ici plus que nécessaire.

— Plus que je ne m'y attendais, en tous les cas.

— Alors, il est sans doute temps pour toi de t'en aller. Un esclave va te ramener à l'entrée.

Il frappa dans ses mains.

Philon arriva en courant. Mais Coponius ne fit pas attention à lui. Son humeur s'était brutalement assombrie. Il s'était dirigé vers la fenêtre et regardait la cour ensoleillée, tapotant sans vraiment y prendre garde le loquet de nouveau brisé. Il ne me salua même pas.

Dans le vestibule, je posai ma main sur l'épaule de Philon et le poussai de côté.

— La jeune esclave dont tu parlais tout à l'heure… quel est son nom ?

— Zotica. Mais elle n'est plus ici.

— Je sais. Ton maître l'a vendue. Sais-tu à quel marchand ?

L'esclave hésita. Il jeta un coup d'œil vers le couloir et se mordit la lèvre.

— Le maître l'a vendue à un homme de la rue des couteliers, dit-il finalement. Je ne connais pas son nom.

Je hochai la tête.

— Confirme-moi ce que tu as dit : quand tu as pénétré dans la chambre et que tu as trouvé Dion mort, il était seul ? Zotica n'était pas avec lui.

— C'est vrai.

— Et plus tôt, cette même nuit ?

Il me regarda et scruta de nouveau le couloir.

— Oh, très bien. Pourquoi ne pas te raconter ? Elle est partie maintenant de toute façon. La pauvre enfant. Oui, Zotica était avec Dion un peu plus tôt cette nuit-là. Il est rentré revêtu de ce déguisement ridicule. Une stola, tu t'imagines. Et il était d'une humeur massacrante. Encore plus infecte que d'habitude. Il a demandé à Zotica de l'accompagner dans sa chambre. « Pour l'aider à enlever son maquillage », remarqua une esclave. « Tu parles : pour l'aider à tout enlever », railla une autre. Elles étaient toujours méchantes avec Zotica, parce qu'elle était la plus jeune et la plus belle. Mais, au fond, je pense qu'elles étaient bien contentes que Dion ait jeté son dévolu sur la petite et non sur elles.

— Donc Dion emmena la fille dans sa chambre.

— Oui. Mais il dut la renvoyer plus tard.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Toute la maison était couchée. Je veillais à la porte d'entrée. J'ai entendu un bruit, alors je suis allé voir. C'était Zotica qui traversait l'atrium. Elle était nue, serrant sa tunique et se cachant le visage dans les mains. Elle sanglotait.

— Elle tenait sa tunique ? Pourquoi ne l'avait-elle pas remise ?

— A ton avis ? J'imagine que le vieux la lui avait arrachée et l'avait tellement déchirée qu'elle ne pouvait plus la mettre. Je lui ai demandé ce qui n'allait pas. Elle s'est contentée de secouer la tête et de se précipiter vers le quartier des esclaves. Je me suis dit qu'il en avait fini avec elle plus tôt que d'habitude et qu'il avait été encore plus dur.

— Combien de temps après as-tu entendu les bruits, quand les assassins sont arrivés ?

— Oh, pas mal de temps.

— Mais tu m'as dit qu'en les entendant, tu as cru que c'étaient Dion et Zotica qui…

Il haussa les épaules.

— J'ai d'abord cru qu'elle était retournée un peu plus tard dans sa chambre. Mais ce n'était pas le cas. Quand nous avons enfoncé la porte de Dion, Zotica se trouvait avec les autres filles dans leurs quartiers. Ses pleurs ont réveillé certaines esclaves quand elle est retournée là-bas. Et ensuite, ses sanglots n'ont jamais cessé, même quand les filles qui ne pouvaient plus dormir ont menacé de la battre. Il n'y a aucun doute là-dessus : Zotica était avec les autres esclaves quand Dion a été poignardé.

— J'aimerais quand même bien m'entretenir avec elle. Mais dis-moi, en entrant dans la chambre, qu'as-tu vu exactement ?

Philon réfléchit.

— La chaise et les tables renversées. Les volets ouverts. Dion sur son divan, mort.

— Comment savais-tu qu'il était mort ?

— Son visage ! Quelle expression effroyable ! Ses yeux et sa bouche étaient grands ouverts. Il avait un regard de pure horreur, comme s'il avait vu les têtes de Cerbère.

— De pure horreur ?… Et pourtant, tu ne l'as pas entendu crier ?

— Jamais.

— Mais enfin, il a bien dû se rendre compte qu'il était attaqué. Il a bien dû sentir les coups. Pourquoi n'a-t-il pas hurlé ?

— Je ne sais pas. Je sais simplement que je ne l'ai pas entendu.

— Tu as vu les blessures ?

— Oh oui ! Parfaitement. J'ai aidé à le déshabiller quand les hommes de la nécropole sont venus le prendre.

— Combien de coups de poignard a-t-il reçus ?

— Six ou sept, je pense. Peut-être plus. Tous avaient atteint la poitrine.

— Mais il s'est sûrement débattu. Un homme réveillé en sursaut, horrifié… Après le premier coup, il a certainement crié. Et il a dû bouger pour éviter le deuxième.

— On lui avait peut-être attaché les bras et on l'avait bâillonné.

— Il aurait fallu plusieurs agresseurs.

— Vu la pagaille dans la pièce, ils étaient peut-être toute une bande.

— Peut-être. J'imagine qu'il y avait du sang partout, sur les murs, le tapis…

Philon plissa le front.

— Pas vraiment.

— Et la tunique qu'il portait ? Elle devait être rouge de sang.

— Autour des blessures, oui.

— C'est tout ?

— Philon ! Je croyais que tu devais indiquer la sortie à Gordien.

Coponius venait d'apparaître à l'autre bout du couloir, les bras croisés.

— Oui, maître !

— J'avais oublié de lui demander quelque chose, expliquai-je. Juste un petit détail…

— *Salut,* Gordien.

Je pris une profonde inspiration.

— Salut, Titus Coponius.

Belbo m'attendait dehors, assis au soleil. Nous repartîmes sans un mot dans les rues du Palatin. Les bruits du Forum remontaient jusqu'à nos oreilles. Nous humions de plaisantes odeurs de cuisine[49]. Je marchai sans but. J'avais besoin de réfléchir.

Un aspect de Dion que je n'avais jamais soupçonné commençait à apparaître. Et cela me perturbait beaucoup. Je commençais également à reconstituer les événements de ses derniers jours. Et de ses dernières heures. Les circonstances sanglantes de sa mort paraissaient assez claires maintenant. Il me restait à déterminer l'identité des assassins. Mais je ne

---

49 C'était sans doute l'heure du *prandium*, léger repas de midi. Le principal repas de la journée était la *cena*, après le travail, vers la fin de l'après-midi. Certains prenaient un souper tardif, dans la soirée.

pouvais me défaire d'une sensation persistante, irritante, que quelque chose n'allait pas… n'allait vraiment pas.

14

— La fille est un élément important de l'enquête. Je ne sais ni vraiment pourquoi ni dans quelle mesure. Mais je suis convaincu qu'elle l'est.

— Quelle fille ? demanda Eco.

— La petite esclave, Zotica. Celle que Dion…

— Mais pourquoi ? Si elle s'était trouvée dans la chambre au moment de l'irruption des tueurs, elle aurait été témoin. Mais ils ne l'auraient certainement pas laissée en vie. Sauf si elle faisait partie de leur plan. Par exemple, elle aurait pu leur ouvrir la fenêtre, et ainsi ils n'auraient pas eu besoin de forcer les volets. Enfin, non… Même dans ce cas, je suis certain qu'ils l'auraient tuée pour l'empêcher de parler. Et puis, de toute façon, nous parlons pour ne rien dire, puisque nous savons qu'elle n'était *pas* là quand Dion a été tué.

— Pourtant…

Finalement, las de marcher et de ressasser les mêmes idées, je m'étais décidé à rentrer manger. Je découvris avec plaisir qu'Eco et sa famille étaient venus nous rendre visite. Je restai avec Eco dans l'atrium, tandis que les femmes et les enfants étaient occupés dans le jardin au cœur de la maison. Nous nous assîmes dans un petit coin ensoleillé. Je lui racontai tout ce que j'avais appris depuis le matin, chez Lucceius et Coponius.

— Il est vraiment curieux que Cicéron se mêle de cette affaire, commenta Eco en secouant la tête. Je ne comprends pas comment il peut prendre la défense de Marcus Caelius, après tout ce qui s'est passé entre eux.

— Les enjeux sont importants et les accusations sérieuses. Suffisamment sérieuses pour qu'un garçon impétueux comme Caelius se précipite de nouveau vers son vieux maître. Je suis certain que Cicéron lui a fait promettre de se comporter en bon garçon à l'avenir. Pour Cicéron, c'était un bon coup à jouer : ramener la brebis égarée dans le troupeau.

— À condition que Cicéron parvienne à le tirer d'affaire, Caelius aura une nouvelle chance de trahir son vieux mentor, observa Eco.

Je ris.

— Exactement.

— Enfin, ce n'est pas une bonne chose que Cicéron défende Caelius. Même si tu trouves de solides preuves contre ce dernier…

— Cicéron les escamotera dans un nuage de fumée, tout en entraînant les juges sur quelque piste improbable avec, au bout, l'acquittement de Caelius. Je le sais. Ayant travaillé pour Cicéron, nous savons tous les deux à quel point il peut se montrer sans scrupule et terriblement persuasif. Ce n'est effectivement pas très amusant de se trouver dans le camp adverse.

Eco ferma les yeux et appuya son dos contre un pilier. Il laissait le soleil lui réchauffer le visage.

— Mais la pire nouvelle, c'est l'envoi des deux esclaves cuisiniers de Lucceius dans une mine de Picenum. Si l'épouse de Lucceius dit vrai, ils sont au cœur même de l'affaire. S'ils ont été achetés pour administrer le poison, ils doivent plus ou moins savoir qui les a payés, ou au moins pourraient-ils nous fournir un indice. Ce sont eux qu'il faut absolument rencontrer maintenant. Le problème, c'est qu'ils sont loin. Et apparemment, Lucceius ne voudra jamais les laisser témoigner.

— Oui, c'est frustrant. Mais je pense que quelqu'un doit se rendre à Picenum et essayer de les trouver. Même si on ne les laisse pas témoigner, ils pourront peut-être nous indiquer une personne susceptible de le faire.

Eco ouvrit à demi un œil et m'observa de biais.

— Je n'ai pas d'affaires urgentes dans les prochains jours et c'est toujours agréable de quitter Rome. Tu n'as qu'un mot à dire, papa.

Je souris en hochant la tête.

— Peut-être. Je suppose que c'est la prochaine étape logique. Mais je continue de penser à cette fille…

— La fille ?

— Mais oui, l'esclave Zotica. Il faut que je lui parle. Elle peut savoir quelque chose.

— Je suis certain qu'elle sait pas mal de choses, papa. Mais désires-tu vraiment l'entendre pour cette histoire de meurtre ?

— Que veux-tu dire ?

Eco me fixa avec un air malicieux, en plissant les yeux sous l'effet du soleil.

— Sois honnête, papa, est-ce pour entendre Zotica te parler du meurtre – dont elle ne sait probablement rien – que tu veux la voir ? Ou n'est-ce pas plutôt pour découvrir ce que Dion pouvait bien lui faire et satisfaire ta curiosité libidineuse ?

— Eco !

— Allez, admets-le ! Tu serais soulagé d'apprendre que les traitements qu'il lui infligeait n'étaient pas aussi cruels que ce qu'on t'a laissé entendre.

— Oui, soupirai-je.

— Et si c'est l'inverse ? Si le comportement de Dion était bien aussi épouvantable qu'on te l'a dit, voire pire ? Je connais ton sentiment à l'endroit de Dion – sa mort cruelle, le fait qu'il soit venu te réclamer de l'aide. Mais je connais aussi ton violent ressentiment envers ceux qui maltraitent les esclaves.

— Coponius a peut-être calomnié Dion, avançai-je.

— Honnêtement, il ne donne pas l'impression d'avoir voulu le faire. Tel que tu me l'as rapporté, il ne faisait que parler à contrecœur des penchants de Dion. Embarrassé, oui, mais pas juge, un peu comme s'il avait évoqué les flatulences ou les ronflements de Dion. Et, n'oublie pas l'esclave Philon. Il t'a raconté la même histoire.

— Les esclaves aiment autant les ragots que leurs maîtres. Cela me déplaît de voir le souvenir de Dion souillé par des on-dit.

— Eh bien, va voir la fille. Venant de sa bouche, il ne s'agira pas de on-dit.

— Donc, tu penses que je ne veux voir la fille que pour me rassurer en ce qui concerne Dion.

— N'est-ce pas le cas ?

Son regard compatissant me fit soudain douter de moi-même.

— Tu as certainement raison en partie. Mais ce n'est pas le seul motif, insistai-je. Il y a autre chose… mais je suis incapable de dire quoi.

— Ah, la déesse Cybèle te viendrait encore en aide ?

— Je suis sérieux, Eco. Je ne peux m'empêcher de penser que cette Zotica sait quelque chose… ou qu'elle a fait quelque chose…

— Ou qu'on lui a fait quelque chose, murmura Eco.

— Eco, tu m'as dit que je pouvais faire appel à toi si j'en avais besoin. Eh bien, j'ai besoin de toi : trouve ce marchand d'esclaves de la rue des couteliers. Découvre ce qu'est devenue Zotica.

— Tu es sûr, papa ? Mon temps serait plus intelligemment utilisé à chercher les esclaves de Lucceius. Si c'est ce que je dois faire, il faut que je parte tout de suite. Aller là-bas me prendra une journée, un autre jour pour revenir, plus le temps passé en leur présence. Comme le procès est dans quatre jours…

— Non, trouve d'abord la fille. De toute manière, il est trop tard pour partir à Picenum aujourd'hui.

Eco secoua la tête, affligé par mon entêtement.

— Très bien, papa. Je vais essayer de retrouver la trace de cette Zotica. Si son histoire est aussi effrayante qu'on l'a dit, cela m'épargnera peut-être le voyage à Picenum.

— Que veux-tu dire ?

— Que… commença Eco, mais il fut interrompu.

— Si Dion était aussi mauvais, pourquoi aurais-tu besoin d'essayer de retrouver ses meurtriers ?

— Diane !

Ma fille se tenait dans l'encadrement de la porte.

— Puis-je m'approcher et rester avec vous, papa ?

Elle s'avança vers moi et me prit la main. Dans le soleil, sa longue chevelure avait des reflets bleu-noir.

— Mère et Menenia ne font que parler des jumeaux. Et eux ils n'arrêtent pas de me tirer les cheveux et de me hurler dans les oreilles. De vrais petits monstres ! Je préfère rester avec toi et Eco.

— Diane, pourquoi as-tu dit ça ?

— Parce que c'est vrai. Les jumeaux *sont* de vrais monstres : Titania est une harpie et Titus un cyclope !

— Non, je te demandais pourquoi tu as fait cette réflexion sur Dion ? Personne n'a dit qu'il était mauvais.

Diane me dévisagea.

— Je pense, dit Eco, que quelqu'un nous espionnait depuis un moment.

— Non, ce n'est pas vrai.

— C'est une mauvaise habitude, Diane. Surtout quand ton frère et moi parlons travail.

— Je t'ai dit que je n'espionnais pas.

Elle recula et croisa les bras. J'eus droit à *sa* version du regard de Méduse.

— Diane…

— En plus, papa, n'est-ce pas de l'espionnage que vous faites tous les deux pour vivre ? Je ne vois pas pourquoi vous devriez me critiquer pour ça, même si c'était vrai. Et je vous ai dit que ça ne l'était pas.

— Il s'agit de montrer du respect envers ton père, expliqua Eco.

— Personne ne me montre de respect dans cette maison maugréa Diane.

Elle tourna les talons et quitta la pièce.

— Grands dieux ! s'exclama Eco. Est-ce cela, une jeune fille de treize ans ?

— Tu verras, soupirai-je.

— Tu l'as peut-être trop négligée.

— Probablement. Elle devient difficile.

— Mais c'était la même chose avec Meto, souviens-toi.

— Cela a commencé plus tard et c'était différent. Que je sois d'accord ou pas, je comprenais ce qui se passait. Avec Diane, je ne comprends rien. Mais alors rien du tout. Elle est la seule de mes enfants qui soit vraiment de ma chair et de mon sang, mais j'ai parfois l'impression que je ne suis pas son père.

— Elle te ressemble plus que tu ne le crois, papa.

J'essayai de me souvenir de ce dont nous parlions avant cet intermède, mais j'étais distrait par des senteurs de jasmin. Récemment Diane avait commencé à utiliser la même huile

parfumée que Bethesda pour ses cheveux et à lui emprunter ses bijoux et ses foulards. Je fermai les yeux et humai le parfum.

Je fus interrompu par un toussotement. J'ouvris les yeux, en les plissant à cause du soleil.

— Qu'y a-t-il, Belbo ?

— Un visiteur, maître. Encore ce petit galle. Il dit que tu dois de nouveau le suivre.

— Le suivre ?

Je me tournai vers le soleil et refermai les yeux. J'avais mal aux jambes à force d'avoir marché. Le soleil m'engourdissait délicieusement.

— Oui, tu le dois, dit une petite voix flûtée familière.

Je rouvris les yeux. Trygonion s'était encore une fois glissé dans l'atrium sans que Belbo puisse intervenir. Ses bracelets d'argent cliquetaient et brillaient au soleil, et sa robe rouge et jaune était éblouissante. Eco leva les sourcils. Quant à Belbo, il trépignait.

— Clodia a besoin de toi, dit le prêtre. Immédiatement. C'est une question de vie ou de mort !

— De vie ou de mort ? Rien que ça ? m'exclamai-je sceptique.

— Le monstre veut l'empoisonner.

— Qui ?

— Caelius ! Clodia !

— Trygonion, allons, de quoi parles-tu ?

— Tu dois venir tout de suite. Une litière attend devant ta porte.

Je me levai péniblement.

— Tu veux que je t'accompagne, papa ? demanda Eco.

— Non. Trouve plutôt Zotica.

— Emmène Belbo, me conseilla-t-il.

— Pas besoin d'emmener cette grosse brute, répliqua Trygonion. Tu seras dans la litière et elle est bien gardée.

La litière qui m'attendait était très impressionnante. Je n'aurais jamais imaginé que Clodia puisse envoyer un tel véhicule pour aller chercher un vulgaire… employé. Les montants étaient en chêne poli et la draperie rouge et blanc était identique à celle de la tente de Clodia près du Tibre. Les porteurs torse nu, aux épaules musclées, n'avaient qu'un pagne

blanc autour de la taille et des sandales à épaisse semelle aux pieds. Tous étaient blonds – peut-être des Scythes ou des Gaulois capturés par les armées de César. Je les avais déjà vus. Ils étaient au nombre des jeunes gens qui jouaient dans l'eau devant les *horti* de Clodia. Une petite escorte de gardes du corps les suivait.

Trygonion fit claquer ses doigts. Avec une efficacité parfaite, les porteurs baissèrent la litière. Un esclave déposa sur le sol un cube de bois pour nous permettre de monter à l'intérieur. Je fis signe à Trygonion de passer le premier, mais il refusa.

— J'ai à faire ailleurs. Vas-y. Monte.

J'écartai les rideaux. Un mélange de senteurs exotiques s'en dégagea. Du jasmin mêlé à l'encens, au bois de santal et à quelques autres fragrances plus insaisissables : le parfum de Clodia ! L'étoffe des draperies intérieures était plus épaisse et plus opaque. Elle créait une sensation de pénombre après la vive lumière de la rue. J'étais déjà à l'intérieur, me calant dans les coussins et me sentant soulevé, quand je me rendis compte que je n'étais pas seul.

— Merci d'être venu.

Une main se posa sur mon bras. Je sentis sa présence, son odeur, la chaleur de son corps.

— Clodia !

Elle se rapprocha de moi. Sa jambe effleura la mienne. Elle rit doucement et je pus sentir sur mon visage son haleine chaude et humide, exhalant vaguement le clou de girofle.

— Tu as l'air étonné de me voir, Gordien.

— Je pensais que la litière était vide.

À mesure que mes yeux s'adaptaient à l'obscurité, je constatai qu'il y avait encore un autre occupant. A l'opposé de nous, à l'avant de la litière et enfoncée dans les coussins, se trouvait la jeune esclave Chrysis. Elle souriait.

— Une femme apprend tôt à ne jamais monter dans une litière sans savoir ce qui s'y trouve, fit remarquer Clodia. Je pensais que les hommes appliquaient une règle semblable… même si le risque peut être différent.

L'allure était admirablement régulière, sans la moindre secousse. Nous allions pourtant très vite. Derrière nous, je pouvais entendre le trot des gardes du corps.

— On dirait que nous n'allons pas chez toi, Clodia.

— Non. Je préfère te parler à l'écart des oreilles indiscrètes.

Elle me vit jeter un coup d'œil vers la petite esclave.

— Ne t'inquiète pas pour Chrysis. Personne n'est plus loyal qu'elle.

Clodia tendit sa jambe et toucha de son pied nu celui de la jeune fille. Elle se pencha en avant. Chrysis en fit autant. Clodia l'embrassa sur le front et lui caressa gentiment la joue.

Puis Clodia se rejeta en arrière. Je sentis de nouveau sa chaleur à côté de moi.

— Il fait trop sombre, murmura-t-elle. Chrysis, ma chérie, ouvre les rideaux intérieurs.

La fille se déplaça agilement. Elle tira les lourdes draperies et les fixa avec des crochets à chaque coin. La confidentialité de la litière était maintenue par les rideaux extérieurs translucides à rayures rouges et blanches qui ondulaient dans la brise. Les bruits de la rue s'amplifiaient et décroissaient au rythme de la marche. De temps en temps, le chef des porteurs sifflait pour signaler un changement de direction ou une pause. Mais jamais la litière ne semblait bouger ou se balancer. Une sensation de luxe m'engourdissait l'esprit. J'avais l'impression de me hisser sans efforts dans un monde protégé, isolé, loin de la misère de la ville.

La proximité soudaine et inattendue du corps de Clodia était enivrante. Elle était si proche que je ne pouvais la voir entièrement en lui jetant de brefs coups d'œil de biais. Comme un objet tenu trop près des yeux, elle dominait mes sens tout en m'esquivant. Dans l'éclat de la lumière solaire filtrée par les rideaux de soie, la peau de ses bras et de son visage paraissait aussi lisse que de la cire, mais elle semblait également rayonner sous l'effet d'une chaleur intérieure. Sa stola était aussi transparente que celle de la dernière fois. Mais la couleur était différente : un blanc crémeux – la teinte exacte de sa chair. Au gré de notre progression, des zones d'ombre et de lumière alternaient. Par moments, elle semblait totalement nue, ce qui

créait une sensation troublante. A d'autres, le tissu scintillant paraissait animé d'une vie propre, comme s'il cherchait à caresser les espaces secrets de son corps.

La suspension de la litière lui permettait de rester à l'horizontale, même quand les barres des porteurs étaient inclinées. Cela ne m'empêcha pas de sentir que nous descendions, lorsque nous nous engageâmes sur la pente escarpée du Palatin, à l'ouest. À mesure que nous nous rapprochions du *Forum Boarium*[50] les bruits extérieurs étaient de plus en plus forts. Nous traversâmes le grand marché aux bovins. Les rues encombrées forcèrent les porteurs à s'arrêter fréquemment. L'odeur de viande rôtie et d'animaux se mêla au parfum de Clodia. Je n'étais plus sous le charme. Il me sembla que je sortais d'un rêve.

— Où allons-nous ? demandai-je.

— Là où nous pourrons parler tranquillement.

— À tes *horti* du Tibre ?

— Tu verras. Dis-moi ce que tu as découvert aujourd'hui.

Après avoir quitté le marché aux bestiaux, je sentis que nous franchissions une porte dans le mur de la vieille ville et que nous nous engagions sur le *Forum Holitorium,* le grand marché aux légumes. Je racontai à Clodia ce que j'avais appris chez Lucceius et Coponius. Mon compte rendu fut plus circonspect et professionnel que celui que j'avais fait à Eco. Après tout, elle ne me payait pas pour m'enquérir des habitudes sexuelles de Dion.

— Tu vois pourquoi il est difficile d'engager des poursuites contre Caelius pour le meurtre de Dion, fit-elle remarquer. On n'a pas pu prouver l'implication d'Asicius et on ne peut probablement pas davantage prouver celle de Caelius, même si tout le monde sait qu'ils sont tous les deux complices. La tentative d'empoisonnement est donc la clé. Mais tu as raison : Lucceius ne permettra jamais à ses esclaves de témoigner. Il préférera les faire exécuter d'abord, plutôt que de perdre la face dans un procès public. Quel hypocrite ! Un véritable hôte voudrait voir vengé un crime commis sous son toit, au lieu de faire comme si rien ne s'était passé.

---

50 Littéralement, le « marché aux bœufs »

Elle se tourna vers moi. J'eus l'impression que son corps était encore plus chaud.

— Je me demande si nous pourrions convaincre Lucceius de me vendre ces deux esclaves.

— Possible, dis-je. Mais peu probable.

— Alors je pourrais les obliger à témoigner. Le tribunal insisterait pour que leur témoignage soit obtenu par la torture, naturellement, ce qui les ferait échapper à mon contrôle…

— Suis-je ici pour parler de stratégie ? Trygonion m'a pressé comme si quelque chose de grave était arrivé ou allait arriver. Il m'a parlé de poison…

J'écartai un peu le rideau pour jeter un coup d'œil dehors. Nous étions toujours sur la place du marché. Des marchands vendaient des poulets plumés et des bottes d'asperges précoces.

Clodia posa un doigt sur ses lèvres.

— Nous y sommes presque.

Quelques instants plus tard, nous nous immobilisâmes. Je pensai qu'il s'agissait simplement d'un nouvel arrêt dû à un encombrement. Mais je sentis bientôt la litière s'abaisser et Chrysis se dressa pour ouvrir les rideaux extérieurs. Elle déposa sur les épaules de sa maîtresse une cape avec une capuche. Clodia s'avança dans le soleil. Étais-je censé la suivre ? Nous nous trouvions au pied de la colline du Capitole, côté sud-ouest, en bordure du *Forum Holitorium,* autrement dit toujours au cœur de la cité. Quelle sorte de confidentialité pouvait offrir cet endroit ?

Chrysis se rassit. Elle sourit en levant les sourcils.

— Eh bien, vas-y ! Ne sois pas timide. Tu ne seras pas le premier homme à franchir ces portes avec elle.

Je sortis de la litière. Recouverte de sa cape, Clodia attendait. Dès qu'elle me vit, elle pivota et se dirigea rapidement vers un haut mur de brique. Il clôturait un coin de terre attenant à la base rocheuse du Capitole. Il y avait une porte en bois dans le mur. Clodia introduisit une clé dans la serrure. Les gonds grincèrent lorsqu'elle poussa la porte. Je pénétrai à sa suite. Elle referma la porte derrière nous.

Tout autour, je voyais des sépulcres de marbre érodés par les intempéries, ornés de plaques et d'inscriptions, de tablettes

gravées et de statues. Des cyprès et des ifs s'élevaient au-dessus de l'enchevêtrement de tombeaux. Le mur de brique nous coupait de la cité grouillante. Le rocher du Capitole se dressait devant nous et tout là-haut le ciel bleu.

— Il n'y a pas d'endroit plus isolé dans toute la ville, dit Clodia.

— Où sommes-nous ?

— Dans l'ancien cimetière des Claudii. Il date de l'époque de Romulus, quand nos ancêtres venant du pays des Sabins [51] arrivèrent à Rome. Ils devinrent des patriciens et on leur attribua cette parcelle, juste en dehors des anciennes limites de la ville, pour qu'elle serve de nécropole familiale. Au cours des siècles, les autels et tombeaux se sont accumulés. Clodius et moi, nous avions l'habitude de venir y jouer étant enfants. Nous voyions cet endroit comme une petite cité rien qu'à nous. Nous jouions à cache-cache dans les tombeaux ou parcourions les allées en imitant des processions imaginaires. Les sépulcres étaient nos grands palais, nos temples, nos forteresses ; les allées, de larges avenues ou des passages secrets, au gré de notre fantaisie. Je parvenais toujours à effrayer Clodius. Je lui disais que j'allais faire lever les lémures[52] de nos ancêtres.

Elle éclata de rire.

— Cinq ans, ça fait une différence entre des enfants.

Elle ôta la cape de ses épaules et la déposa négligemment sur un banc de pierre.

Le soleil couchant se reflétait sur le flanc rocheux du Capitole ; sa lueur légèrement orangée à cette heure teintait toutes choses, y compris Clodia et sa stola. Je me mis à étudier la paroi d'une tombe proche. Sur une tablette gravée étaient

---

51 Les Sabins : peuple vivant à l'emplacement de Rome, lorsque les premiers Latins légendaires arrivèrent pour fonder la ville. Les trois rois légendaires de Rome ayant immédiatement succédé à Romulus – le fondateur – étaient des Sabins.

52 Fantômes terrifiants, souvent des esprits d'ancêtres qui reviennent tourmenter les vivants.

représentés les visages rongés par le temps d'un mari et d'une femme décédés depuis des siècles.

— Puis, lorsque j'ai grandi, je suis revenue ici pour être seule, continua-t-elle.

Elle se promenait au milieu des monuments, en laissant courir sa main sur la pierre grêlée.

— Ce fut une période sombre, les mauvaises années : mon père était toujours au loin, soit exilé par ses ennemis, soit combattant pour Sylla. Ma belle-mère et moi, nous ne nous entendions pas. En regardant aujourd'hui en arrière, je me rends compte que tous ses soucis la rendaient malade mais, à l'époque, je ne supportais pas de me trouver dans la maison avec elle. Alors je venais ici. Tu as des enfants, Gordien ?

— Deux fils et une fille.

— J'ai une fille. Quintus voulait des garçons. Quel âge a ta fille ?

— Treize ans. Elle est du mois d'août.

— Ma Metella a exactement le même âge. C'est le début de l'âge difficile. Alors la plupart des parents sont contents de se débarrasser de leurs filles en les mariant pour qu'ainsi elles deviennent le problème d'un autre.

— Nous n'avons rien prévu pour Diane.

— Elle a de la chance d'être chez elle et d'avoir un père présent. Les filles ont besoin de ça, tu sais. Tout le monde parle toujours des fils et de leur père. On ne s'occupe jamais que des enfants mâles. Mais une fille a aussi besoin d'un père, pour la dorloter, pour l'éduquer. Pour la protéger. Et naturellement, lorsque je fus encore plus âgée, j'ai amené des garçons ici. Ma belle-mère autorisait ses fils à faire ce qu'ils voulaient, mais elle était très stricte avec ses filles et avec moi. Ou elle essayait de l'être. Oh, il y en a eu des rendez-vous secrets ici, sous ces arbres, sur ce banc. Et, bien sûr, tout a pris fin quand mon père m'a fiancée au cousin Quintus, remarqua-t-elle d'un air maussade.

— Et maintenant que tu es veuve, tu amènes encore des soupirants ici ?

Elle rit.

— Quelle idée absurde ! Pourquoi poses-tu cette question ?

— A cause d'une remarque de Chrysis au moment de quitter la litière.

— La vilaine. Je suis sûre qu'elle te taquinait. Enfin, je suppose qu'il y a de semblables ragots sur mon compte. « Clodia rencontre ses amants à minuit dans le cimetière claudien ! Elle entraîne les jeunes hommes dans les tombeaux et les dépucelle sous le regard révolté de ses ancêtres ! » Oh, non, aujourd'hui, je préfère vraiment un lit et des coussins. Pas toi ?

Elle tourna le visage pour me regarder de face. Les reflets du soleil transformaient sa stola en une sorte de brume légère sur sa peau nue, que l'on aurait pu chasser d'un souffle.

Je détournai la tête et me retrouvai nez à nez avec un bas-relief majestueux représentant une tête de cheval, l'ancien symbole de la mort. La mort comme départ, la mort plus puissante que l'homme.

— Tu allais m'expliquer cette histoire de poison.

Elle s'assit sur le banc. Sa cape lui servait de coussin.

— Marcus Caelius veut me faire assassiner avant le procès. Il sait que j'ai des preuves. Il sait que je veux témoigner contre lui. Il me veut morte et, si son projet aboutissait, j'aurais rejoint les mânes de mes ancêtres avant le crépuscule demain. Heureusement, les esclaves que Caelius croyait dévoyer me sont restés fidèles. Ils m'ont avertie de son projet criminel.

— Quel projet criminel ?

— Ce matin même, Caelius s'est procuré du poison. Il a acheté un esclave pour en vérifier les effets. Le malheureux est mort dans une effroyable agonie sous les yeux de Caelius qui observait la scène. Cela ne prit que quelques instants. Caelius voulait un poison aux effets rapides, tu vois, et il s'est assuré de son efficacité.

— Comment sais-tu cela ?

— Parce que j'ai des espions chez Caelius, bien sûr. De la même manière qu'il croit en avoir chez moi. Voilà le projet qu'il a échafaudé : un de ses amis devait rencontrer certains de mes

esclaves aux bains de Senia[53] pour leur remettre du poison demain après-midi. Mes esclaves l'auraient rapporté à la maison et Chrysis l'aurait introduit dans ma nourriture. Son homme de main a approché mes esclaves hier, dont Chrysis. Ils ont fait mine d'accepter le marché mais, en réalité, ils sont immédiatement venus me prévenir.

— Comment Caelius a-t-il pu s'imaginer corrompre tes esclaves ?

— Il a longtemps été le bienvenu chez moi. Il a fini par bien connaître – assez bien, même – certains de mes esclaves. Avec une promesse d'argent et de liberté s'ils l'aidaient à tuer leur maîtresse, il a cru pouvoir les acheter. Il a sous-estimé leur loyauté à mon endroit.

Je la regardai en me demandant si je devais la croire. Et je me retrouvai… à étudier la forme de son corps. Je secouai la tête.

— Donc sa machination a été éventée. Tu l'as étouffée dans l'œuf. Mais pourquoi tout ce mystère ? Pourquoi même m'en parler ?

— Parce que Caelius ignore que je sais tout. Il pense que mes esclaves vont exécuter ses ordres et n'a donc rien modifié. Demain après-midi, son homme de main viendra aux bains de Senia avec sa petite boîte de poison. Mes esclaves seront là pour la recevoir – mais des témoins aussi. Nous nous emparerons du poison, nous démasquerons l'homme et produirons les preuves au tribunal. Nous pourrons ainsi ajouter une nouvelle tentative de meurtre aux charges portées contre Caelius.

— Tu veux que je sois là ?

Elle se rapprocha de moi.

— Oui, pour m'aider à récupérer le poison et pour être témoin.

— Tu es sûre de pouvoir faire confiance à tes esclaves ?

— Naturellement.

— Ils ne t'ont peut-être pas tout raconté.

---

53 Thermes cités dans le discours de Cicéron Pour Caelius (61-62, qui évoque précisément cet épisode), mais dont remplacement est aujourd'hui inconnu.

— Nous devons tous faire confiance à nos esclaves au bout du compte, non ?

— Mais pourquoi m'as-tu amené ici, loin de ta maison, de tes gardes du corps et de tes porteurs ? A un endroit où même Chrysis ne peut nous entendre ?

Elle baissa les yeux.

— Tu lis en moi. Oui, c'est vrai, je ne peux être certaine. Personne ne peut jamais être sûr de quoi que ce soit dans ce monde. Oui, j'ai un peu peur… même de mes esclaves. Mais pour quelque obscure raison, je te fais confiance, Gordien. J'imagine que l'on t'a déjà fait cette confidence.

Je notai la ligne remarquable de ses sourcils, semblables aux ailes d'un oiseau en vol. Elle releva son visage et je ne vis plus que ses beaux yeux verts, profonds et lumineux.

— Clodia, tu m'as demandé de trouver des preuves démontrant que Caelius avait tenté d'assassiner Dion. J'ignore quelles étaient tes motivations : l'amour de la justice, une motivation d'ordre politique, la simple volonté de nuire à Caelius ? Je n'en sais rien et cela ne m'importe pas. J'ai accepté de t'aider pour une seule raison : faire tout ce que je peux pour que l'esprit de Dion repose en paix. Cette petite guerre entre toi et Caelius – brouille amoureuse, haine farouche, ou quoi que ce soit d'autre –, cette petite guerre, dis-je, ne me concerne pas.

Elle se rapprocha encore et me regarda droit dans les yeux. Je sentis la chaleur de son corps, comme dans la litière. Ses yeux parurent invraisemblablement grands.

— L'amour et la haine n'ont rien à faire ici. Ne vois-tu pas, Gordien, que tout est lié au meurtre de Dion ? C'est pour ce motif que Caelius veut me tuer. Non parce que je l'ai aimé et que je ne l'aime plus, mais parce que je veux prouver ce qu'il a fait à notre ami égyptien. C'est pour cela que je veux que tu te rendes aux bains de Senia demain, pour aider à déjouer son projet contre moi et à le dévoiler aux yeux de tout Rome. Cette affaire est liée au procès en cours contre Caelius, et je te rappelle que ce procès est le seul moyen d'amener les assassins de Dion devant la justice.

Je m'éloignai d'elle.

— Les bains de Senia, dis-je tristement. Bah ! j'imagine que je pourrai aller y faire un petit plongeon. A quelle heure ?

Un sourire passa comme un voile sur ses lèvres.

— J'enverrai une litière te prendre demain après-midi. Chrysis t'accompagnera. Elle te donnera les détails en route.

Elle ramassa sa cape et me la tendit. Puis elle se tourna pour que je puisse la déposer sur ses épaules. Elle rejeta son corps en arrière, pour s'appuyer doucement contre le mien.

— Et ce soir, je te ferai envoyer l'argent dont tu peux avoir besoin.

— De l'argent, pour quelle raison ?

— Pour acheter les deux esclaves qui travaillent dans les cuisines de Lucceius, naturellement. Ceux qui ont pris part au complot contre Dion. Si tu arrives à les retrouver, tu auras besoin d'argent pour les acheter à la barbe du régisseur de Lucceius dans cette mine ou pour le soudoyer afin qu'il te laisse les emmener. Tu penses qu'il te faut combien d'argent ? Dis-le-moi avant que nous nous séparions et je te l'enverrai ce soir.

— Je te renverrai un reçu en retour, ajoutai-je.

Elle tira sa cape autour de son cou et sourit.

— Inutile. Je suis certaine que tu me rendras tout l'argent que tu n'auras pas dépensé après le procès. Tu vois, Gordien, je te fais vraiment confiance.

— Accepterais-tu que nous fassions un petit détour ? demanda Clodia quand nous fûmes de retour dans la litière.

— Du moment que je suis chez moi pour le dîner… répondis-je en songeant à Bethesda.

— Cela ne prendra que peu de temps. J'ai un pressant désir de monter en haut du Capitole pour contempler la vue. L'air est si pur là-haut et le soleil va se coucher.

Elle fit un signe de tête à Chrysis. La jeune fille passa sa tête entre les rideaux et donna des ordres au chef des porteurs.

Nous retraversâmes le *Forum Holitorium* et le *Forum Boarium*, avant de nous engager dans la vallée entre le Palatin et le Capitole. Et nous arrivâmes au Forum. Le jour déclinait, mais en jetant un coup d'œil dehors, je vis que ce lieu grouillait encore d'hommes en toge vaquant à leurs affaires. J'appréciai la

confidentialité d'une litière fermée – comment un homme pourrait-il autrement traverser l'endroit le plus fréquenté de Rome aux côtés d'une femme scandaleuse sans être vu de quiconque ?

Cependant, la suite de Clodia ne passait pas inaperçue. A un moment, nous croisâmes les hommes de Milon. Ils durent reconnaître les rideaux à rayures rouges et blanches distinctifs de la litière.

— Dehors la putain ! hurla l'un d'eux.

— Hé, Clodius ! Es-tu dedans avec elle ?

— Tu as encore mouillé le lit et tu cours voir ta grande sœur ?

— Vas-y vite, elle va te l'embrasser et lui faire du bien !

— Ou le faire grandir !

Une secousse soudaine agita la litière qui s'arrêta. Dehors, les railleries devenaient de plus en plus obscènes, mais nous entendîmes le tumulte d'une bagarre. L'instant avait quelque chose de singulier, de cauchemardesque. Certes, dans la litière nous étions cachés, mais aussi aveugles au monde extérieur. Les obscénités paraissaient sortir de voix désincarnées et les bruits de coups étaient tout aussi alarmants dans la mesure où nous n'en identifiions pas l'origine. J'entendis le bruit caractéristique des lames d'acier extraites de leurs fourreaux. Les cris s'amplifièrent. A côté de moi, le corps de Clodia semblait dégager davantage de chaleur. Je regardai son visage. On ne pouvait y lire aucune expression. Une seconde je crus voir ses oreilles rougir. Mais non, c'était probablement un effet de lumière.

La litière repartit… et s'arrêta brusquement.

— Renversons-la ! cria quelqu'un.

— Au feu la putain !

Tout en regardant droit devant elle, Clodia s'empara de ma main et la serra. Je grinçais des dents et retenais ma respiration. Dehors, l'acier s'entrechoquait au milieu des hurlements et des grognements.

Finalement, la litière recommença à avancer et prit rapidement de la vitesse, laissant derrière nous les chœurs obscènes. Clodia n'avait pas tourné la tête. Progressivement, elle relâcha son étreinte et libéra ma main. Elle laissa échapper un

grand soupir, puis sursauta quand une voix bourrue prononça son nom.

— Le chef des gardes, m'indiqua-t-elle, à nouveau maîtresse d'elle-même.

Elle tira un rideau. Un gladiateur blond au nez busqué trottait à côté de la litière.

— Désolé pour cet incident, s'excusa-t-il. Tu n'as plus rien à craindre. Ils ont eu leur compte. Les hommes de Milon ne sont pas près de recommencer.

Clodia hocha la tête. L'homme grimaça un vague sourire en montrant des dents gâtées. Elle fit retomber le rideau.

Je sentis que nous tournions à gauche, puis à droite. Nous gravîmes la longue rampe abrupte menant au sommet du Capitole. Nous passâmes à côté des principaux monuments, l'Auguraculum[54] et le grand temple de Jupiter, puis de la roche Tarpéienne[55] pour nous diriger vers l'extrémité de la colline, au sud. La litière s'arrêta. Clodia remit sa cape et nous sortîmes. L'endroit était désert et silencieux, à l'exception des rafales de vent.

Au-dessus de nos têtes, des volutes de nuages tourbillonnaient dans des dégradés d'orange et de pourpre. Quel majestueux coucher de soleil ! En bas, le Tibre était un long drap d'or sous l'horizon en flammes.

— Tu vois ? demanda Clodia en s'enroulant dans sa cape. Je savais que ce serait merveilleux !

Je me tenais près d'elle, les yeux fixés sur le couchant. Elle tendit le doigt vers quelque chose juste au-dessous de nous.

— Si tu regardes au bord de la falaise, tu apercevras une petite partie du mur de brique qui entoure le cimetière des Claudii, où nous nous trouvions tout à l'heure. Tu le vois ? Là ! Et juste à côté, tu as le temple de Bellone[56], construit sur la

---

54 Lieu d'où les prêtres-augures observaient le vol des oiseaux pour interpréter les présages.

55 Falaise du haut de laquelle on précipitait les condamnés à mort pour haute trahison.

56 En latin. Bellona, déesse romaine de la Guerre (*bellum)*. Dans ce temple construit hors du *pomerium* (l'enceinte sacrée

même parcelle de terrain par un de mes ancêtres, l'Appius Claudius qui fut vainqueur des Étrusques il y a plus de deux cents ans[57]. Au lieu d'organiser une parade triomphale, il préféra ériger à ses frais un temple à la déesse de la Guerre qu'il offrit au peuple romain. Sylla aimait particulièrement Bellone. Il lui attribuait ses victoires. Je me souviens d'une de ses conversations avec Père : « La prochaine fois que tu t'adresseras à lui, remercie ton ancêtre pour moi ; remercie-le d'avoir construit un si beau lieu de résidence pour Bellone, ici à Rome. »

Elle sourit et tourna le dos au couchant. Elle s'avança lentement vers l'extrémité opposée de la colline. De l'autre côté du Forum, la silhouette du Palatin se dressait avec son enchevêtrement de toits. Un peu plus au sud, la vue s'élargissait. Dans la vallée séparant le Palatin de l'Aventin[58], on apercevait le Grand Cirque avec sa longue piste de courses.

— Là-bas, plus loin, c'est le début de la voie Appienne qui file vers le sud et la Campanie. Et tu as l'aqueduc Appien qui longe sur une certaine longueur l'enceinte à cet endroit et croise cette voie. Cela fait trois cents ans qu'il amène l'eau en ville. Cet ouvrage est encore un legs de ma famille. Et malgré cela, on ose m'injurier de la sorte !

Elle resta un moment perdue dans sa contemplation. Par instants, elle clignait les yeux. Enfin elle tourna la tête par dessus son épaule. A un jet de pierre se dressait le temple le plus au sud du Capitole.

— J'ai besoin d'y entrer un moment, dit-elle.

---

de la ville), on recevait les ambassadeurs étrangers jugés indésirables en ville.

Il s'y trouvait un pilier – la colonne de la Guerre – symbolisant la frontière de l'empire. Au moment d'une déclaration de guerre, un prêtre du collège des féciaux (chargés des relations internationales) lançait un javelot par-dessus cette colonne.

57 En 296 avant notre ère.

58 Autre colline de Rome.

Elle se dirigea vers les marches de l'édifice en me laissant en arrière. Avais-je affaire à la patricienne qui souhaite pieusement brûler un peu d'encens pour ses ancêtres ? me demandai-je. Ou à la femme qui désire cacher ses pleurs ?

Les porteurs se reposaient, tandis que les gardes jouaient aux dés. Chrysis était restée dans la litière. Je me mis à faire les cent pas devant l'édifice sacré, en contemplant les dalles. Soudain je compris devant quel temple nous nous trouvions : le temple de la Foi publique. Je me souvins de l'inscription qui avait été apposée quelque temps plus tôt sur le parapet de marbre devant le bâtiment.

Je n'eus pas de mal à la trouver. Dans la lumière déclinante, avec un étrange sentiment de détachement, je déchiffrai les lettres gravées :

PTOLEMAIOS THEOS PHILOPATÔR PHILADELPHOS
NEOS DIONYSOS
AMI ET ALLIÉ DU PEUPLE ROMAIN

Finalement, le roi Ptolémée était bien la cause de tout : du voyage de Dion à Rome et de son horrible mort, des machinations de Pompée, de Clodius et du Sénat romain en vue d'asservir l'Égypte, et aussi du procès imminent de Marcus Caelius. Mais comme disent les philosophes, le tronc d'un arbre devient de moins en moins visible à mesure que l'on monte dans les branchages.

Je n'eus pas besoin de lever les yeux pour savoir que Clodia descendait les marches. Je sentis son parfum.

15

Quand la litière de Clodia s'arrêta devant ma maison et que j'en sortis, les dernières lueurs du jour disparaissaient derrière les toits. Les rayures rouges et blanches s'éloignèrent. Le pas martial des gardes laissa dans son sillage un nuage de poussière, qui assombrit davantage encore la rue vide et crépusculaire. Je frappai à ma porte. Belbo tarda à venir répondre.

Gagné par quelque appréhension, une sorte de sixième sens me fit tourner la tête.

De l'autre côté de la rue, je vis la silhouette d'un homme en toge. D'après sa posture, je compris qu'il était immobile et qu'il m'observait. Je frappai de nouveau à ma porte. Toujours pas de réponse. J'essayai de soulever le loquet, au cas où la porte n'aurait pas été verrouillée. Elle l'était. Je regardai derrière moi.

L'homme s'était rapproché et se tenait au milieu de la rue. Dans l'obscurité croissante et la poussière, je ne pouvais distinguer rien d'autre qu'une silhouette.

Où était Belbo quand j'avais besoin de lui ? *Pas besoin d'emmener cette grosse brute,* m'avait dit Trygonion avant de quitter la maison. *Tu seras dans la litière et elle est bien gardée.* Maintenant, je me retrouvais seul à ma porte, sans garde du corps, sans arme. Je frappai encore, avant de me retourner vers l'homme. Si je devais être poignardé, je préférais le voir venir, non pas lui montrer le dos. Je tentai de me rassurer : l'homme ne devait être qu'un simple passant. Mais en même temps, mon esprit ne pouvait s'empêcher de dérouler la liste des personnages qui seraient ravis de mettre un terme à mes investigations : le roi Ptolémée, Pompée, Marcus Caelius, Milon, l'ennemi de Clodius, dont les hommes venaient de menacer Clodia au Forum… autant d'hommes qui n'hésitaient pas à liquider leurs opposants.

L'individu se rapprocha d'une démarche hésitante. Ce fut cette dernière qui m'effraya. S'il me connaissait, pourquoi ne se

dirigeait-il pas franchement vers moi ou ne me hélait-il pas ? S'il n'était qu'un passant anonyme, traversant la rue pour se rendre je ne savais où, pourquoi avançait-il d'une manière aussi curieuse ?

Le souvenir de cet homme qui nous avait suivis sur la Rampe, la nuit précédente, avant de s'enfuir précipitamment, me revint soudain en mémoire.

— Citoyen, m'exclamai-je en retrouvant la voix. Est-ce que je te connais ?

Un coup de vent fit tourbillonner la poussière en suspension et la dispersa. L'espace d'un instant, j'entrevis le visage de l'étranger. Sûrement pas un assassin, pensai-je. Pas avec un tel visage…

Pourtant mon cœur commença à battre violemment dans ma poitrine.

J'entendis un cliquètement derrière moi. À l'intérieur, quelqu'un levait la barre de la porte. Elle s'ouvrit. Je me précipitai vers la maison à reculons et me cognai à quelque chose. Je me tournai. Belbo me souriait d'un air penaud.

— Désolé d'avoir été si long, maître. La maîtresse avait insisté pour que je vienne l'aider…

— Peu importe, Belbo. Connais-tu cet homme ?

— Quel homme, maître ?

La silhouette avait disparu aussi rapidement que la poussière avait été dispersée par le vent. Je regardai de chaque côté de la rue.

— Qui était-ce, maître ?

— Je l'ignore, Belbo. Peut-être personne.

— Personne ?

— Je veux dire un étranger. Un homme qui passait simplement par là.

Plus tard cette nuit-là, je me remémorai le visage de l'inconnu, un jeune homme : un visage sombre, décharné, avec une barbe clairsemée et des yeux perçants ; un visage marqué par quelque terrible catastrophe, avec cette expression typique des habitants d'une cité vaincue, terrassés par le désespoir, avec dans les yeux une sorte de nostalgie sans espoir. Ce souvenir me fit frissonner. Ce n'était pas un visage que j'aimerais revoir.

Je n'étais pas en retard pour le dîner. Bethesda accueillit mes compliments pour son ragoût d'agneau aux lentilles avec un vague signe de tête, avant de m'expliquer que Diane avait presque tout fait.

Un messager de Clodia arriva peu de temps après. Il apportait l'argent promis. Elle devait avoir compté les pièces elle-même. Ces dernières exhalaient subtilement son parfum.

En nous préparant pour aller au lit, Bethesda me demanda comment progressait mon travail. Diane avait dû lui rapporter tout ce qu'elle avait entendu de ma discussion avec Eco. Je m'efforçai donc de lui répondre aussi évasivement que possible, sans introduire de contre-vérités.

— Et que voulait de toi cette femme, cet après-midi ? demanda-t-elle en enlevant la ceinture de sa stola.

— Entendre mon rapport.

Je ne soufflai pas un mot du prétendu projet d'empoisonnement ou de l'idée de Clodia de m'envoyer aux bains de Senia.

— Cette femme t'a aiguillé sur une fausse route, tu sais.

— Une fausse route ?

— Marcus Caelius. Tu fais fausse route.

— Mais ma chérie, *tout le monde sait* qu'il est impliqué.

Elle laissa tomber sa stola par terre et resta plantée nue devant moi quelques instants.

— Tu te moques de moi. Je croirais quelque chose simplement parce que c'est une rumeur ? Pourquoi ? Parce que je suis une femme ? Mais c'est toi qui accordes de l'attention aux rumeurs. En dehors des allégations de cette femme, tu n'as aucune raison de soupçonner Caelius. Ne crois-tu pas que ce serait terrible pour un jeune homme d'être puni pour un crime qu'il n'a pas commis ?

— Mais s'il l'a commis ?

Elle secoua la tête et commença à enlever les épingles qui retenaient sa chevelure. Assise devant le miroir posé sur la petite table où s'alignaient tous ses pots d'onguents et de cosmétiques, elle se coiffa. Elle sembla un peu surprise, mais n'émit aucune protestation, quand je pris la brosse et continuai son ouvrage. Elle ne protesta pas davantage quand je reposai

l'objet et lui massai doucement les épaules. Puis je me penchai pour poser mes lèvres sur sa gorge.

Cette nuit-là, nous fîmes l'amour avec une chaleur qui repoussa les assauts du froid. J'essayais de toutes mes forces de ne pas penser à Clodia. J'y serais sûrement parvenu sans son parfum. Il imprégnait mes vêtements et ma peau. Les pièces d'argent l'avaient répandu sur mes mains qui l'avaient déposé à leur tour sur Bethesda. L'odeur était ténue, insaisissable, insidieuse. Mais elle était là. Dès que je l'oubliais, perdu dans la jungle des cheveux de Bethesda, elle se manifestait à nouveau, envahissant mon cerveau et faisant naître des images incontrôlables.

Le lendemain matin, Eco arriva avec des nouvelles de l'esclave Zotica. L'après-midi précédent, tandis que je parcourais la ville dans la litière de Clodia, il s'était dirigé vers la rue des couteliers et avait localisé le marchand d'esclaves.

— Zotica n'est plus à Rome, m'expliqua-t-il. Le vendeur prétend qu'il a essayé de la vendre à un riche propriétaire. Il pensait pouvoir en tirer un meilleur prix. Mais apparemment les marques sur son corps étaient plus visibles que ce que Coponius t'a laissé entendre. Personne ne voulait d'elle, même pour les tâches les plus ingrates. L'homme a donc fini par la céder à un autre marchand spécialisé dans les esclaves de plaisir.

— Alors elle est dans un lupanar ?

— Peut-être, mais pas à Rome. J'ai interrogé le second vendeur. Il a commencé par bafouiller, puis il a tendu la main pour quelques pièces et la mémoire lui est finalement revenue. Il l'aurait envoyée avec un convoi d'esclaves vers un établissement de Pouzzoles.

— Je te rembourserai tes frais, Eco. Mais en attendant, combien peut coûter cette fille, à ton avis ?

Je sortis le petit sac de deniers que Clodia m'avait confié.

— Oh, bien moins que ça, répondit-il. D'où vient cet argent ?

Je le lui expliquai.

— Clodia est une femme intelligente et vive. J'ai une grande envie de la rencontrer. Si seulement mon père ne me barrait pas la route…

— Elle pourrait sans ciller nous dévorer tous les deux pour son petit déjeuner. Après nous avoir sucé la mœlle, elle irait jouer aux osselets avec nos phalanges.

— Ce pourrait être une expérience mémorable.

— Eh bien, moi, je te conseille de rester fidèle à Menenia… et au sujet que nous évoquions.

— Alors je répète ce que je disais : Clodia est une femme intelligente et vive. C'est une riche idée de vouloir racheter ces deux esclaves à la barbe de Lucceius. Et tant pis si le gars qui va se charger de la transaction a des chances d'y rester.

— Ne t'inquiète pas pour ça.

— Bien sûr, papa, je plaisantais. Je vais aller à Picenum pour tenter de trouver ces esclaves et découvrir ce qu'ils savent. Et si c'est possible, je les ramènerai pour le procès.

— Non ! Tu ne feras pas ça.

— Allons, papa ! Tu ne penses quand même pas y aller toi-même ?

— Non.

— Donc, c'est à moi de le faire. Encore une longue chevauchée qui va me faire mal aux fesses. Mais Menenia a trouvé un excellent remède.

— Non, Eco, tu n'iras pas à Picenum. Il y a des chances que tu te meurtrisses le postérieur en faisant l'aller-retour Rome-Pouzzoles.

— Pouzzoles ? Attends, papa, tu ne veux quand même pas que j'aille chercher cette Zotica au lieu de dénicher ces deux esclaves qui détiennent peut-être la clé de tout ? Je n'ai absolument pas le temps de faire les deux trajets. Picenum est au nord, Pouzzoles au sud, et le procès commence dans trois jours. J'aurais déjà à peine le temps de faire l'aller-retour dans l'une ou l'autre direction. Alors il faut choisir.

— Oui. Et c'est Zotica.

— Papa !

— Eco, tu dois faire ce que je te demande.

— Mais tu laisses tes sentiments obscurcir ton jugement.

— Les sentiments n'ont rien à voir ici.

Il secoua la tête.

— Je sais parfaitement comment fonctionne ton esprit, papa. Pour quelque raison obscure, tu penses devoir racheter cette fille. Très bien. Mais tu auras tout ton temps *après* le procès. Pour l'instant, ce sont les deux esclaves de Picenum qu'il nous faut. Vu toutes les complications qui peuvent surgir, c'est déjà une entreprise assez hasardeuse, mais au moins elle a un sens. Et je n'aurai pas l'impression de perdre mon temps.

— Ainsi tu penses qu'en allant à Pouzzoles pour trouver Zotica et découvrir ce qu'elle sait, tu perds ton temps ?

— Complètement ! Ce serait une terrible perte de temps, alors que nous en avons déjà si peu. Franchement, que pourrait savoir cette fille sur le meurtre de Dion ?

— Trouve-la-moi, Eco.

Je plaçai la bourse de deniers dans sa main.

— Je vais te prouver que les sentiments n'ont rien à voir là-dedans. Si la fille ne sait rien, si elle n'a rien à te dire sur ceux qui ont tué Dion, tu n'as pas besoin de l'acheter. Laisse-la où elle se trouve. Mais si elle a quelque chose à dire, achète-la et ramène-la.

Eco se mordit les lèvres et fit sauter le petit sac d'une main dans l'autre.

— Tu n'es pas honnête, papa. Tu sais que je l'achèterai quoi qu'il arrive, pour te faire plaisir.

— Fais comme bon te semble, Eco. Je te conseille simplement de partir au plus vite. Les jours sont encore courts et tu es en train de laisser passer les meilleures heures pour voyager à cheval.

Comme l'avait annoncé Clodia, une litière vint me chercher l'après-midi même.

Beaucoup moins voyante que la sienne avec ses rayures rouges et blanches, cette litière avait des rideaux de laine unis. Elle était juste assez grande pour deux personnes assises face à face. Belbo se joignit à la poignée de gardes. Lorsque je m'installai à l'intérieur en face de Chrysis, la jeune fille arborait un sourire énigmatique et enroulait distraitement une mèche de ses cheveux auburn autour de son index. Elle ne pouvait être aussi jeune et naïve qu'elle en avait l'air, songeai-je à cet instant. La litière se souleva et nous partîmes.

— Ainsi, commençai-je, qu'attend exactement Clodia de moi aux bains ?

Chrysis cessa de jouer avec ses cheveux et laissa courir la pointe de son index sur ses lèvres, comme si elle voulait effacer son sourire pour avoir l'air encore plus énigmatique. Le geste me rappela sa maîtresse.

— C'est très simple. En fait, tu n'as pratiquement rien à faire. Tu attends dans les vestiaires et un des hommes de Clodia viendra te chercher.

— Comment le reconnaîtrai-je ?

— Il te reconnaîtra. Maintenant, l'homme de Marcus Caelius, celui qui apporte le poison, s'appelle Publius Licinius. Tu le connais ?

— Je ne crois pas.

— Peu importe. L'homme de Clodia te le désignera quand il arrivera.

— Et ensuite ?

— Selon le plan de Caelius, Licinius doit remettre le poison à l'un des esclaves de Clodia. Mais dès qu'il va tendre la boîte, des amis de ma maîtresse vont se précipiter sur lui, le saisir et faire un scandale public. Ils ouvriront la boîte pour montrer à tout le monde ce qu'elle contient. Puis ils tordront le bras de Licinius jusqu'à ce qu'il confesse ce qu'il fait là et qui l'a envoyé.

— Pourquoi devrait-il avouer ?

— Certains amis de Clodia sont experts en torsion de bras. J'entends cela littéralement.

Chrysis rit de sa remarque.

— Et moi alors ? Que dois-je faire ? Je suis un enquêteur, pas un tortionnaire.

— Toi, tu regardes. C'est tout. Tu es là pour être témoin des événements.

— Pourquoi ?

— Tu as la réputation d'être un bon observateur, non ? C'est ce que dit Clodia.

Nous suivîmes une route sinueuse descendant le flanc est du Palatin et bientôt nous atteignîmes la petite place devant les bains de Senia.

Les porteurs vinrent se ranger à côté de toutes les autres litières.

— Je vais attendre ici, dit Chrysis. Rapporte-moi les nouvelles dès que tout sera fini. Et ne fais rien de vilain avec les autres garçons.

— Que veux-tu dire ?

— S'il te plaît, rit-elle. Nous savons bien ce que vous, les hommes, vous faites dans les bains.

Elle leva un sourcil, d'une manière qui me rappela encore une fois Clodia.

— Tous les esclaves de ta maîtresse sont-ils aussi insolents que toi ?

— Seulement ses favoris.

Quand Chrysis gloussait de rire, elle ressemblait encore davantage à une enfant.

Je gravis les marches, en faisant signe à Belbo de me suivre.

A l'entrée je payai l'esclave, qui tendit une serviette à Belbo. Nous parcourûmes un couloir qui nous conduisit à un vestiaire étroit avec des rangées de bancs en bois. Des maîtres allaient et venaient, plus ou moins déshabillés. Seuls ou en groupes, des esclaves vêtus attendaient debout que leurs maîtres aient achevé leur bain. Chaque fois que la lourde porte de bois menant aux bassins s'ouvrait, des bruits de conversations, de rires, de plongeons nous parvenaient. L'odeur caractéristique des bains me chatouilla les narines : un mélange de sueur et de vapeur, accentué par la senteur pénétrante du bois qui brûlait dans les fournaises.

Je m'attardai, attendant qu'un homme s'approche de moi. Mais, très vite, j'eus l'impression qu'on allait me remarquer avec mes vêtements de ville. J'enlevai ma tunique et la tendis à Belbo qui m'enroula la serviette autour de la taille. Ayant ôté mes chaussures, je poussai un petit soupir de contentement quand la plante de mes pieds nus toucha le sol : il était chauffé juste à la bonne température par les canalisations d'eau chaude qui couraient sous le carrelage.

— Je connais ce soupir ! s'exclama une voix derrière moi. On le pousse dès qu'on pose les orteils nus sur le sol chaud.

Je tournai la tête et la hochai imperceptiblement, pensant que mon interlocuteur était un autre client. Puis je vis son visage que je reconnus.

L'expression de désespoir avait été remplacée par un sourire sardonique. En dépit de sa maigreur et de la barbe clairsemée, c'était un beau visage. Son regard était si perçant que j'avais peine à en supporter l'éclat.

— C'est toi qui étais devant ma porte, hier soir, dis-je.

— Je suppose.

Tout s'éclairait : il était l'homme de Clodia, celui que je devais rencontrer. Mais pourquoi nous avait-il suivis sur la Rampe – parce que c'était forcément lui – avant de s'enfuir ? Pourquoi s'était-il attardé devant ma maison la veille au soir, avant, une nouvelle fois, de s'enfuir sans se présenter ?

— Les bains de Senia sont les meilleurs de Rome, commenta-t-il, en essuyant ses cheveux humides.

Il était nu et de la vapeur l'enveloppait car il sortait de la piscine d'eau chaude. Il était étroit de poitrine. J'aurais pu compter ses côtes et battre du tambour sur les os de ses hanches.

— L'eau froide est bien froide et les bassins chauds brûlants. En plus, ils sont proches du Forum, alors il y a toujours quelqu'un d'intéressant à qui parler. Mais ils ne sont pas trop loin non plus de Subure, donc généralement on y trouve aussi des canailles qui mettent de l'ambiance. Comme cette vipère lubrique de Vibennius.

— Vibennius ?

D'un signe de tête, il indiqua l'extrémité opposée de la salle.

— Tu vois ces trois-là ? Vibennius, c'est ce type à l'allure débauchée, avec ce long appendice qui lui descend jusqu'aux genoux ; celui qui est appuyé contre le mur, les bras croisés et ne dissimule rien. On le surnomme « Doigts agiles » pour pas mal de raisons. Regarde-moi cette expression obséquieuse – tu peux être certain qu'il prépare quelque coup tordu. C'est son fils, le jeune type aux fesses incroyablement velues en train de se pencher sur le banc pour enlever ses chaussures. Tu as déjà vu un derrière aussi poilu ? J'ai la nausée rien qu'à voir un tel postérieur comme si une barbe avait poussé du mauvais côté.

Enfin, je suppose que c'est approprié puisqu'il se sert de son orifice comme d'une bouche. À la manière de se baisser et de tortiller des fesses, tu dois penser qu'il est en train de mâchonner quelque chose de dur. C'est manifestement à la même chose que pense le troisième compère, cette espèce d'andouille chauve, assise sur le banc et qui regarde bouche bée le derrière poilu de son jeune ami. Je ne vois pas l'utilité de la serviette qu'il a posée sur ses genoux. Elle ne cache rien. On dirait un soldat qui monte la garde ! Tu crois que l'andouille attend que le petit lui donne un baiser ?

Je regardai l'inconnu près de moi, essayant de déchiffrer l'expression de son visage : mépris, amusement, envie ? En tout cas, ses préoccupations semblaient bien loin de l'objet immédiat qui nous amenait aux bains. J'allais le lui faire remarquer quand il agrippa mon bras et fit un signe du menton.

— Tiens ! Le jeune a fini de se déshabiller. Il se baisse pour ramasser ses chaussures. Maintenant, il se redresse, attrape ses vêtements et se tourne vers le mur. Tu penses qu'il a vraiment besoin de se lever comme ça sur la pointe des pieds pour atteindre son casier ? Tu parles : il veut montrer ses cuisses bien faites. Et le vieux satyre apprécie sûrement le spectacle.

« Par Éros ! Mais regarde-le, il se masturbe. Et regarde-moi ce sourire sur le visage de papa Vibennius. Maintenant, Vibennius junior se dirige d'un pas royal vers la porte, il redresse les épaules, bombe le torse, marche délicatement sur la pointe des pieds. Une tante égyptienne ferait-elle mieux ? L'imbécile chauve a sans aucun doute mordu à l'appât. Ça y est, il se lève. Il suit les fesses velues comme un chien de chasse piste un lapin. Le voici à la porte. Il passe la porte. Et maintenant, regarde Doigts agiles.

Tandis que nous observions la scène, Vibennius jetait de discrets coups d'œil à droite et à gauche. Il décroisa les bras, se tourna et commença à fouiller dans l'un des casiers.

— Oh, vraiment ! C'est trop.

L'homme à côté de moi laissa tomber sa serviette et se précipita à grands pas à l'autre bout de la pièce. Je suivis le mouvement, avec Belbo sur mes talons.

L'homme arriva derrière Vibennius et lui tapota l'épaule. Vibennius sursauta et se retourna, l'air coupable.

— Encore une de tes saloperies, Doigts agiles ? Tu voles un baigneur excité par ton fils qui fait le gibier pour l'éloigner.

— Quoi ?

L'homme resta un moment muet de stupeur, puis un sourire incertain revint sur ses lèvres.

— Catulle ! Mais, par Hadès, que fais-tu là ? Je pensais que tu étais gouverneur impérial quelque part.

— Quelque part, oui, mais c'est fini. Un an en Bithynie sous les ordres de Caius Memmius, c'est amplement suffisant. Je pensais qu'il allait faire de moi un homme riche, mais Memmius m'a simplement emmené pour que je lui lise mes poèmes. Je ne peux pas le blâmer d'avoir soif de culture : la Bithynie est un coin perdu. Mais moi, je ne pouvais plus supporter d'être là-bas. Dès que les conditions climatiques l'ont permis, je suis revenu. C'est bien agréable de se retrouver dans un endroit vraiment civilisé comme Rome, où un type peut se faire voler pendant qu'il dévore du regard une paire de fesses velues.

— De quoi parles-tu ?

Vibennius ricana nerveusement tout en jetant des coups d'œil furtifs.

— Tu m'écœures, Vibennius. Par Cybèle, laisse les affaires de cette pauvre andouille tranquilles. Qu'est-ce que tu espères trouver de valeur ? Ses sous-vêtements malodorants ?

— Tu plaisantes, Catulle ? Je vérifiais simplement que mon fils n'ait pas mis ses chaussures sur mes vêtements. Oh, mais ça explique tout : j'ai dû me tromper de niche. C'est pour ça que je ne reconnaissais rien.

Catulle se mit à rire avec mépris et secoua la tête.

— Mon pauvre Vibennius, je devrais te signaler à la direction des bains. Mais ils couperaient probablement tes petits doigts agiles et les jetteraient dans l'une des fournaises de la chaufferie[59] Et nous aurions alors à supporter une odeur infecte.

---

59 Pour chauffer les bassins, de grands feux étaient entretenus dans une salle attenante. L'air chaud était propulsé dans un système de canalisations courant sous le bâtiment.

Pourquoi ne vas-tu pas voir ce que fait ton fils ? Comme ça, vous pourriez enchaîner.

— Que veux-tu encore dire ?

— Mais voyons, tu sais bien : Vibennius junior va trouver un coin sombre et se baisser pour attraper les chevilles de sa victime et appâter l'andouille sans méfiance. Et alors, hop ! dès qu'il l'a arrimé avec sa bouche velue, tu te faufiles derrière et tu commences à travailler l'orifice du brave homme avec tes doigts agiles pour le préparer à ce qui va suivre.

— Catulle, tu me calomnies.

— Au contraire, Vibennius, au contraire : tes « massages » sont assez réputés.

Vibennius croisa les bras en arborant un air suffisant.

— Vu ton caractère désagréable, je dirais que c'est toi, Catulle, qui as besoin d'un bon « massage ».

— Approche de moi ton horrible membre, Vibennius, et j'en fais un nœud.

— Mais que fais-tu si la corde n'est pas assez souple pour être nouée ? sourit l'intéressé.

Catulle s'avança vers lui. Je reculai vers Belbo, m'attendant à un échange de coups. Au lieu de cela, Catulle rit aux éclats.

— Oh, Vibennius, *c'est* bon d'être de retour.

L'autre ouvrit les bras.

— Maudit bouc. Ta langue acérée nous a bien manqué à tous, dit-il en étreignant Catulle et en lui tapotant le dos.

Je clignai des yeux. Cette démonstration me laissait perplexe. Soudain je sursautai quand une main me toucha l'épaule.

— Gordien ? demanda une voix derrière moi.

Je me tournai pour contempler un jeune homme robuste avec une barbe parfaitement taillée et des yeux noisette expressifs. Je reconnus ses sourcils épais : c'était l'esclave qui avait répondu à la porte de Clodia. Il se tenait devant moi, habillé et un peu essoufflé.

— Barnabas, dis-je.

— C'est moi, répondit-il à voix basse. Publius Licinius est en chemin, avec la boîte.

— C'est toi que je devais rencontrer ?

— Oui.

— Mais alors qui… ?

Je me retournai vers Catulle et ne fis qu'entrevoir son sourire énigmatique avant que Barnabas ne me tire en arrière pour me chuchoter à l'oreille :

— Licinius vient d'arriver ! Suis-moi.

Il me prit par le bras et m'entraîna à l'autre bout de la salle. Belbo nous avait emboîté le pas.

— La tunique verte, chuchota Barnabas.

Le visage du jeune homme m'était familier, bien que je ne l'aie jamais rencontré. En réalité, je l'avais aperçu plusieurs fois au Forum ou dans les rues du Palatin en compagnie de Marcus Caelius. Il jetait nerveusement des coups d'œil à droite et à gauche et tripotait tout aussi fébrilement quelque chose dans sa main.

— Séparons-nous maintenant, chuchota Barnabas. Reste à l'écart, mais observe. Ne perds pas des yeux la pyxide[60] – Par ce terme, il désignait la boîte minuscule que Licinius tenait, l'un de ces petits coffrets minutieusement décorés avec un couvercle à charnières et un verrou que les femmes affectionnaient pour y mettre leurs poudres ou leurs onguents – et les assassins pour y conserver leurs poisons. La pyxide de Licinius semblait être en bronze avec des reliefs et des incrustations en ivoire. Il la tournait et la retournait dans sa paume.

Licinius repéra Barnabas et soupira de soulagement. Il s'avança vers l'esclave, mais d'un coup de menton, ce dernier lui désigna un coin de la salle. L'homme de Clodia me jeta un bref coup d'œil, pour s'assurer que j'allais suivre. Je regardai derrière moi en me demandant si Catulle et Vibennius allaient en faire autant. Mais je ne pus les repérer au milieu de la multitude de corps nus ou habillés. Le vestiaire grouillait de monde.

Barnabas atteignit l'angle désigné. Licinius le rejoignit et tendit la main, manifestement pressé de remettre la pyxide.

---

60 En latin, *pyxis* signifie « boîte » : du grec *pυxis* (littéralement « boîte de buis »), devenu *buxita* en latin vulgaire (X^e^ siècle), puis *boiste* (ancien français du XII^e^ siècle).

C’est alors que la folle bousculade et les clameurs commencèrent.

Depuis mon arrivée dans le vestiaire, j’avais étudié la foule, pour tenter de repérer les hommes de main de Clodia. J’avais identifié plusieurs candidats potentiels en fonction de leur musculature. J’avais vu juste : ils se précipitaient maintenant vers Licinius. Mais je ne m’attendais pas à un tel nombre : ils étaient au moins dix. Et, parmi eux, j’aperçus avec étonnement Vibennius aux doigts agiles !

Ils devaient bondir sur Licinius au moment où la pyxide changeait de mains. Mais ils réagirent prématurément. Quelqu’un avait-il crié ou essayé de s’emparer de la boîte trop tôt ? Licinius, paralysé par sa nervosité, avait-il simplement figé son geste avant d’avoir déposé la pyxide dans la main de Barnabas ? Toujours est-il que la boîte ne fut jamais remise. Elle resta en possession de Licinius, lorsqu’une sorte de sixième sens le fit se retourner. Il échappa à ses agresseurs, et s’élança comme une flèche à travers la salle. Au passage, j’entrevis son visage : je n’avais jamais vu un homme ressemblant autant à un lapin, un lapin terrorisé qui plus est.

Il serrait fermement la boîte dans sa main blanchâtre aux os saillants.

Les hommes de Clodia auraient fait de parfaits ravisseurs, mais leur agilité était inversement proportionnelle à leur musculature. Leurs mains s’étaient refermées sur le vide quand le lapin avait détalé. Et les têtes s’étaient entrechoquées. On aurait dit une scène comique exécutée par des mimes.

Le lapin avait atteint l’entrée principale. Mais sa retraite était coupée.

— Donne la pyxide ! hurla quelqu’un.

— Oui, la pyxide.

— Donne !

— Du poison ! Du poison !

Sur les visages des spectateurs qui assistaient à cette scène, on lisait toutes sortes de sentiments. Certains semblaient ne voir là qu’un simple jeu. D’autres, apeurés, allaient se réfugier sous les bancs. Dans la foule, je repérai Catulle, les yeux écarquillés et manifestement surpris.

La sortie étant bloquée, Licinius pivota et prit la direction d'une porte non gardée donnant sur les bassins. Au moment où il l'atteignit, la porte s'ouvrit sur un vieil homme ceint d'une serviette. Licinius le projeta à terre. En hurlant, les hommes de main de Clodia le suivirent, sautant par-dessus l'homme à terre comme des chiens de chasse par-dessus un rondin.

— Malédiction ! murmura Barnabas en se précipitant vers moi.

Il m'attrapa par le bras et m'entraîna derrière la meute.

Nous suivîmes la piste. Dans un bassin géant des baigneurs criaient ou riaient. L'un des hommes de main s'était allongé sur le sol mouillé et continuait de glisser en tentant de se relever. Nous le dépassâmes pour nous diriger vers une autre porte communiquant avec la salle centrale. On étouffait dans la chaleur humide. La confusion régnait. Partout dans la salle faiblement éclairée, ce n'étaient que tumulte, éclaboussement d'eau, chutes, cris confus.

— Bloquez la porte ! Il va s'échapper !

— Du poison !

— Ne le laissez pas jeter la boîte dans l'eau !

— Il y a du poison dans l'eau ?

— Du poison ? Au secours ! Laissez-moi sortir !

On courait, on glissait, on se bousculait tandis que les hommes de Clodia tentaient d'attraper Licinius.

— Il doit être ici ! observa Barnabas. La porte est bloquée et il n'y a pas d'autre issue.

— Si, répondis-je en montrant du doigt un coin sombre. La porte vers la chaufferie.

Barnabas grommela et se précipita pour ouvrir la porte. Un souffle brûlant se dégagea du passage obscur. Barnabas fit quelques pas hésitants, trébucha et laissa échapper un cri.

— Par Hadès ! Un cadavre !

Dans la pénombre, à ses pieds, il y avait bien quelque chose. Mais pas un cadavre… sauf si un cadavre peut avoir deux têtes et se contorsionner.

Barnabas sursauta.

— Quoi… ?

— C'est Fesses velues et Andouille chauve ! m'exclamai-je.

Barnabas comprit assez rapidement.

— Quelqu'un est-il passé par là ?

— Oui. L'idiot m'a marché sur la main. Il a traversé la chaufferie et il doit être dehors maintenant. Alors… si cela ne vous ennuie pas…

Barnabas maugréa.

Par terre les formes s'agitèrent avec frénésie, haletèrent et… bêlèrent de plaisir.

Je tirai Barnabas en arrière et refermai derrière nous la porte de la chaufferie. La farce était parfaite : tous les ingrédients étaient réunis.

Troisième partie

Nox[61]

61 *Nox* : Déesse de la Nuit, sœur d'Éros. Obscurité, ténèbres. *(N.d.A.)*

16

Tout le long du chemin, Chrysis se lamenta. Elle avait insisté pour que je l'accompagne afin d'expliquer ce qui s'était passé. Elle était en effet paniquée à l'idée d'avoir seule à apprendre la mauvaise nouvelle à sa maîtresse.

Les porteurs de la litière s'engagèrent dans l'impasse et nous déposèrent devant la maison. Encore une fois, Belbo avait suivi avec les gardes. J'attendis avec mon esclave sur le seuil recouvert d'une mosaïque rouge et noir, les yeux perdus vers les cimes des grands cyprès encadrant l'entrée. Chrysis frappa, puis elle attrapa ma main pour m'entraîner à l'intérieur. Je fis signe à Belbo de venir.

— Comment, elle n'est pas là ? l'entendis-je dire à l'esclave qui avait ouvert la porte.

— Elle est sortie, dit le vieil homme. Je ne sais pas où elle est allée.

— Mais pourquoi ? Pour combien de temps ?

Il haussa les épaules.

— Personne ne me dit rien.

— Elle n'a certainement pas décidé de se rendre elle-même aux bains de Senia, marmonna Chrysis en se mordillant un ongle. Non, elle m'aurait vue. A moins que nous ne nous soyons croisées. Attends ici ! Ou dans le jardin, ajouta-t-elle, en esquissant un vague signe de main vers le centre de la maison.

Je laissai Belbo dans l'entrée et me dirigeai vers l'atrium. Je traversai ensuite un large corridor, puis franchis un passage voûté entre des colonnes. Enfin, je descendis une petite volée de marches et me retrouvai à l'air libre, au soleil. Le jardin était carré et entouré d'un portique couvert. À l'autre extrémité, je vis une plate-forme peu élevée ; une scène de théâtre apparemment, car derrière elle apparaissait, peint sur le mur, le décor d'une ville animée. Devant l'estrade, une petite pelouse permettait d'installer plusieurs rangs de chaises. A chacun des

quatre coins du jardin, des cyprès s'élevaient au-dessus de la ligne de toit. Au centre, une petite fontaine était surplombée par une statue d'Adonis nu. A ses pieds, des poissons de bronze crachaient de l'eau dans le bassin. Je m'approchai pour regarder la mosaïque sous l'eau frémissante : des dauphins et des pieuvres tremblaient sur un fond bleu scintillant.

Radieux, Adonis était agenouillé, les paumes tendues et levées vers le ciel. Il était facile de voir à qui s'adressait cet hommage : au sommet de l'escalier que je venais de descendre, sur un haut piédestal dominant tout le jardin, se dressait une énorme statue de bronze de Vénus, encore plus magnifique et plus raffinée que celle des *horti* de Clodia sur le Tibre. La déesse était torse nu. Les plis de sa tunique donnaient l'impression de s'être figés au niveau de la taille alors qu'ils prenaient vie près du sol. Les courbes somptueuses de son corps et la couleur du bronze créaient l'illusion de la chair. L'artiste avait dressé ses mains dans un geste de tendresse éloquente, plus maternel qu'érotique. Cette attitude contrastait avec le visage, étrangement impassible, d'une beauté sévère. Ses yeux lapis-lazuli me fixaient.

Alors que je me tenais devant la fontaine, je commençai à entendre des chants et de la musique. Ils ne devaient pas venir de très loin. Le son montait et descendait, couvert par instants par le roucoulement de l'eau de la fontaine. J'entendais le gazouillement des flûtes, le battement des tambourins et le cliquetis des clochettes, accompagnés par un étrange hululement qui n'avait rien d'humain. Je crus percevoir des mots, mais le bruit de l'eau m'empêchait de les discerner. La musique se fit plus forte, le tempo s'accéléra. Je regardai le visage de Vénus. Plus je fixais ses yeux bleus, plus il me semblait que la statue allait réellement s'animer ou parler. Elle cligna les yeux – ou ce furent les miens qui clignèrent. Un frisson d'appréhension me parcourut la colonne vertébrale. Je n'étais pas seul.

— Les voilà qui remettent ça. Chaque année c'est la même chose.

Derrière moi, la voix était résolument masculine. Je me retournai vers un homme en toge sur la petite scène. La dernière fois que je l'avais vu, il était nu.

Clodius haussa les épaules et grimaça.

— Si j'étais Clodia, je me plaindrais. Mais je suppose que ma chère sœur est trop fascinée par les galles pour leur demander d'interrompre leurs distractions. En fin de compte, ce n'est qu'une fois par an.

— Qu'est-ce qui n'a lieu qu'une fois par an ?

— La fête de la Grande Mère, naturellement. Le temple de Cybèle est juste de l'autre côté, dit Clodius, en indiquant une direction derrière lui. La maison des galles jouxte le sanctuaire. Pendant des jours avant la fête, ils répètent, répètent et répètent. Pour une oreille romaine, cette cacophonie est discordante. Et les chants ? Tu les entends, les chants ? On dirait des cris. Mais si on m'avait coupé les couilles, je crierais aussi.

Il sauta au bas de la scène, atterrit sur la pelouse et s'approcha de moi.

— C'est absurde, tu sais, mais j'ai oublié ton nom.

— Gordien.

— Ah oui. Le nouvel homme de Clodia. Celui qui doit nous en apprendre long sur Marcus Caelius. Tu as eu de l'occupation ?

— Assez.

— Clodia n'est pas ici en ce moment. Elle est sortie pour une raison ou une autre. Mais le portier aurait dû te le dire.

— Il a dit quelque chose. Mais Chrysis m'a suggéré d'attendre ici.

— Je vois. Oh, c'est aujourd'hui qu'a eu lieu le petit drame aux bains de Senia. Comment cela s'est-il passé ?

— Je suis ici pour en faire le récit à Clodia.

Il me regarda avec ses yeux verts, incroyablement semblables à ceux de sa sœur.

— Eh bien ? Parle ! Qu'est-il arrivé ? Oh, je vois. Tu ne veux faire ton rapport qu'à *Clodia,* pas à moi. Elle m'a confié que tu étais un homme loyal. C'est assez rare à Rome de nos jours. Mais ma sœur et moi n'avons aucun secret l'un pour l'autre.

Aucun ! Tu n'as donc rien à me cacher, Gordien. Je ne t'ai moi-même certainement rien caché.

Il m'adressa un regard entendu.

— C'est une plaisanterie. Je parlais de mon aspect vestimentaire quand nous nous sommes rencontrés la première fois. Elle dit aussi que tu n'as aucun sens de l'humour.

— Vous semblez avoir pas mal parlé de moi.

— Ma sœur adore avoir mon opinion sur les hommes qu'elle fréquente. Elle pourrait suivre quelques conseils ! Elle n'a pas toujours fait preuve du meilleur jugement, quand il s'agissait de personnes à qui elle pouvait se fier. Par exemple Marcus Caelius. Ce qui nous ramène aux bains de Senia. Alors ? Comment ça s'est passé ? Tiens, allons nous asseoir sur ce banc à l'ombre.

En m'asseyant, je vis un autre homme sur la scène ; un géant dont le visage luisait comme un morceau d'ébène en plein soleil. Il s'appuyait contre le mur, les bras croisés et il nous regardait. Il était incroyablement laid, avec un cou de taureau et des bras énormes. À côté de lui, Belbo aurait ressemblé à un enfant. Il retroussa sa lèvre supérieure en montrant les dents, ce qui me glaça le sang. Clodius vit ma réaction et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Oh, c'est l'Éthiopien. Clodia me l'a offert l'an dernier. Il m'accompagne partout. Il veille sur moi. Un type fidèle. Comme toi. Il y a deux mois, un sbire de Milon s'est approché de moi au Forum et a levé son couteau. Il n'a jamais vu venir mon Éthiopien. Ne laisse pas sa taille t'abuser : il est rapide comme l'éclair. Mon esclave a attrapé l'homme par-derrière et lui a brisé les deux bras. Comme ça.

Clodius fit claquer ses doigts deux fois.

— Depuis, plus personne ne m'a menacé au Forum. Mais ne t'inquiète pas : il est totalement inoffensif pour mes amis. Oh, ce brouhaha ! Si ces galles ne sont pas déjà totalement fous, ils vont le devenir avant la nuit. Tu t'imagines dans la même pièce qu'eux ? Et quelle sorte de déesse peut bien avoir envie de venir dans un temple où règne un tel vacarme ? Bon, mais revenons aux bains…

Je racontai à Clodius la farce dont j'avais été témoin. Il écouta, silencieusement.

— Ainsi Licinius a pu filer ?

— Oui.

— Avec la pyxide ?

— J'en ai peur.

Il ricana.

— J'aurais voulu être là. Je lui aurais attrapé les couilles et je les aurais pressées jusqu'à ce qu'il ait craché tout ce qu'il savait. Ensuite je lui aurais fourré le poison dans la gorge, et la pyxide avec. Enfin j'aurais pendu son cadavre par les pieds et je l'aurais emmené comme ça au procès. Comme pièce à conviction pour l'accusation ! Tu veux une preuve, Cicéron ? La voici ta preuve !

Sur la scène, l'Éthiopien remarqua la colère dans la voix de son maître et m'examina, comme s'il se demandait par quel bras il allait commencer. Je changeai de position, mal à l'aise.

— J'imagine que ta sœur va être furieuse.

L'attitude de Clodius se modifia en un clin d'œil. Il éclata de rire.

— N'en crois rien. Un petit peu de drame la réjouit, tu sais. Mais elle adore encore davantage la comédie. Tiens, regarde ce qu'elle a fait de ce jardin. Elle l'a transformé en théâtre privé. Comme ça elle fait venir des mimes d'Égypte pour distraire ses amis et tous les poètes qui attirent son attention peuvent déclamer leurs poèmes sur la scène. Non, une fois que Clodia aura jeté un ou deux vases précieux à travers la pièce et qu'elle aura administré une bonne raclée à quelques esclaves, je pense qu'elle verra le côté drôle de l'affaire. Mais regarde qui est là…

Chrysis venait d'apparaître en haut des marches, juste au-dessous de Vénus. Quand elle nous vit, elle commença à rebrousser chemin, mais Clodius tapa dans ses mains et lui fit signe de s'approcher.

— Chrysis, chérie, apporte-nous du vin au miel. Et peut-être quelques dattes. Et aussi quelques-uns de ces petits gâteaux au carvi que le cuisinier de Clodia a toujours en réserve à la cuisine. Est-ce que cela te convient, Gordien ?

J'acquiesçai de la tête.

— Ce sera tout ? demanda Chrysis, en baissant pudiquement les yeux.

Clodius gronda.

— Ne me provoque pas, petite.

— Je n'avais nullement l'intention de te provoque ! répondit la jeune fille, la tête toujours penchée.

— Va chercher le vin avant que je ne t'attrape et que je ne te viole devant notre invité. Ou mieux encore, que je ne laisse mon Éthiopien faire le travail pendant que l'on vous regarderait faire un bébé sur la scène.

Chrysis pâlit et disparut rapidement.

— Si jeune. Et ces cheveux châtains, cette peau pâle… Délicieuse… J'aimerais répandre du vin au miel sur tout son corps et le lécher. Mais Clodia l'interdit. Elle ne me laisse pas toucher à cette fille. Elle doit penser que ça la gâterait. À moins que Chrysis ne soit amoureuse d'un autre esclave. Clodia est sentimentale à sa façon. En tout cas, je ne laisse pas mes mains s'égarer.

Je remarquai que les chants des galles s'étaient interrompus depuis un moment. Soudain ils recommencèrent avec des sons de flûte stridents et un fracas de cymbales. Clodius fit une grimace.

— Eh bien, je suppose que nous pourrons quand même mentionner la pyxide, considéra-t-il, en observant distraitement la statue d'Adonis. Cette tentative d'empoisonnement de Clodia s'ajoute aux charges qui pèsent sur Caelius. Il a utilisé l'argent de ma sœur pour acheter le poison et suborner les esclaves de Lucceius, alors elle a commencé à le soupçonner et maintenant il essaie de l'empêcher de parler en l'empoisonnant à son tour. Un homme prêt à tout et désespéré… C'est ce que nous expliquerons aux juges. A propos, selon Clodia tu es sur la piste d'esclaves que Lucceius a cachés dans une mine lointaine.

— Peut-être.

— Allons. Ne t'a-t-elle pas confié de l'argent pour les acheter si tu les trouves ?

— On en a parlé, répondis-je mal à l'aise. Mais cela ne donnera peut-être rien d'intéressant.

— Il vaudrait mieux en tirer quelque chose. Nous avons besoin de preuves plus concluantes. C'est notre travail, tu sais, à Clodia et à moi de trouver tout ce que l'on peut sur le rôle de Caelius dans l'affaire d'empoisonnement. D'autres se concentrent sur les crimes qu'il a perpétrés contre les Égyptiens pendant leur voyage à Rome. Espérons qu'ils auront trouvé des éléments plus probants. Des témoins ! Voilà ce qu'il nous faut. Des témoins crédibles. Tu pourrais descendre maintenant au Forum et trouver dix hommes qui jureraient de la culpabilité de Caelius. Mais leur témoignage aurait autant de valeur que celui d'un ivrogne. De mauvais témoins ne font qu'affaiblir un bon discours. Le meilleur argument qui joue en notre faveur, c'est la question que tout le monde a à l'esprit : si Marcus Caelius n'a pas tué Dion, qui est-ce ?

— Je me suis posé la même question.

— Nous ne voulons pas que les juges se la posent trop. Ils pourraient penser à quelqu'un d'autre, dit Clodius en souriant.

— Tu ne crois pas à la culpabilité de Caelius ?

— Bien sûr que si, répondit-il vivement. Tu n'as vraiment pas le sens de l'humour.

— Comment se fait-il que vous soyez tous les deux impliqués dans cette affaire, toi et ta sœur ?

— Nous avons chacun des raisons de vouloir voir Caelius subir le châtiment qu'il mérite. Comme toi.

— Moi ?

— Il a tué ton vieux maître. N'est-ce pas pour ça que tu es ici ? Tu as une raison personnelle, comme Clodia. La mienne est politique. Nous avons tous des motivations différentes. Mais qu'est-ce que cela fait aux juges ?

Je hochai la tête.

— Ce que je voulais dire, c'est : est-ce que toi et ta sœur faites *tout* ensemble ?

Le double sens de ma phrase m'apparut en la prononçant, mais il était trop tard pour revenir en arrière.

— Je crois que notre vin et les gâteaux au carvi sont arrivés, fit remarquer Clodius.

Chrysis descendit les marches. Elle tenait un plateau et derrière elle venait une autre esclave portant une table pliante.

Elles déposèrent aliments et boissons devant nous. Depuis quelque temps, le chant des galles s'était de nouveau interrompu. Il reprit à un rythme et sur un registre différent. Les prêtres entonnaient un nouveau chant…

Clodius but une gorgée de vin, l'air songeur.

— Je ne bois jamais de vin au miel sans penser aux mauvais jours.

— Les mauvais jours ?

Clodia avait utilisé une expression semblable.

— Après la mort de papa. Les années de vache maigre. Nous espérions qu'il allait revenir de Macédoine avec des chariots remplis d'or. Au lieu de cela il nous a laissé des dettes. Bah ! cette sorte de crise peut survenir même dans les meilleures familles. Et, en fin de compte, c'est une expérience utile : elle aiguise l'esprit. Tu fais ce que tu dois faire. Tu te prouves à toi-même que tu es capable de te débrouiller tout seul. Et désormais le monde ne peut t'effrayer. Cette expérience nous a rapprochés : elle nous a appris que nous pouvions dépendre les uns des autres. Clodia était l'aînée et la plus vive. Comme une mère pour nous.

— Tu avais déjà une mère.

— Clodia était plus proche qu'une mère. Au moins pour moi. Nous étions pauvres, tu sais, mais nous recevions toujours à dîner. Mes sœurs avaient besoin d'époux. Mes frères aînés devaient préparer leur carrière. Donc nous organisions un dîner chaque soir. Pour les invités, il y avait du vin au miel. Pas pour nous. Discrètement, nos esclaves versaient dans nos coupes le vin le moins cher. Nous le buvions en souriant. Les invités étaient abusés. Personne n'a jamais su que nous ne pouvions offrir du vin au miel à tout le monde. Mais pour faire carrière au Forum, ce fut un excellent entraînement. J'ai appris à faire bonne figure même quand j'ai la gorge nouée.

Il porta la coupe à ses lèvres et but. Je fis de même.

— Le vin est excellent, dis-je. Mais si ta sœur n'est pas là, je n'ai aucune raison de m'attarder.

Il haussa les épaules.

— Elle peut rentrer à tout moment.

— Où est-elle ?

— Probablement dans ses *horti* ou en visite chez quelqu'un. Elle a emmené Metella avec elle.

— Sa fille ?

J'avais du mal à imaginer Clodia en mère ou à me représenter sa fille.

— Ma chère nièce. Obstinée comme sa mère. Mais aussi très belle… comme sa mère. Et elle adore son oncle.

— Comme sa mère ?

Il mordit dans un gâteau au carvi.

— Peut-être pas autant. Malédiction ! ils recommencent à chanter.

— J'ai l'impression de m'y habituer, remarquai-je. Il y a une phrase qu'ils ne cessent de répéter et qui est assez belle. Tiens, la voilà.

La musique flottait au-dessus de nos têtes. Clodius rit en secouant la tête.

— Holà ! Prends garde ou alors tu vas bientôt vouloir te précipiter en Phrygie pour te faire couper les couilles.

Toujours en riant, il se versa une autre coupe et insista pour remplir la mienne.

Le vin glissait délicieusement dans ma gorge et répandait dans tout mon être une chaleur divine.

— Pendant que je suis là, j'aimerais te poser une question.

— Vas-y, m'invita Clodius.

— Il y a deux nuits, je remontais vers le Palatin, quand je m'aperçus que j'étais suivi. Hier soir, j'ai vu le même homme – enfin je pense que c'était le même homme – devant ma maison. Et aujourd'hui, je lui ai parlé aux bains. J'avais d'abord cru qu'il s'agissait d'un homme de Clodia, mais je me trompais. Sais-tu quelque chose à ce propos ?

— À propos d'un homme qui te suit ? Non.

— Tu sembles protéger ta sœur. Je pensais que peut-être…

— Que je t'avais fait suivre pour me renseigner sur les agents de Clodia ? Ne sois pas ridicule. Je lui donne tous les conseils qu'elle me demande, mais elle traite avec qui elle veut. Je n'ai aucun contrôle sur ses associés, ses amis ou ses amants. À quoi ressemblait ce type ?

— Jeune… pas tout à fait la trentaine, je dirais. Taille moyenne. Svelte, la peau basanée, une barbe clairsemée, un air quelque peu famélique. Et ses yeux… il y a quelque chose de triste dans son regard, presque de tragique. Mais aujourd'hui, aux bains, il n'avait absolument pas l'air triste. Ah ! et une langue acérée.

Clodius me regarda curieusement.

— T'a-t-il donné son nom ?

— Non, mais j'ai entendu quelqu'un l'appeler…

— Catulle !

— Comment le sais-tu ?

— Ce ne peut être que lui : Gaius Valerius Catulle. Alors il est déjà de retour ?

— Son ami aux bains a parlé de son retour prématuré. Il occupait un poste officiel en Orient, si j'ai bien compris.

— Oui. Je savais qu'il ne lui plaisait pas. Catulle aime trop Rome. C'est toujours le cas avec ces gars de la campagne, dès qu'ils ont un peu vécu dans une grande ville.

— Il n'est pas né à Rome ?

— Oh, non ! Il vient de je ne sais quel trou du Nord. Vérone, je crois. Clodia l'a rencontré quand Quintus a été nommé gouverneur de la Gaule cisalpine.

— Alors il y *a* une relation entre Clodia et ce Catulle ?

— Il y *avait*. Quand Catulle a quitté Rome au printemps dernier, c'était déjà fini. Fini du point de vue de Clodia, en tout cas. Tu penses qu'il te suivait ?

— Oui. Tu as une idée de la raison ?

Clodius secoua la tête.

— C'est un homme étrange. Difficile à cerner. Il ne s'intéresse pas à la politique, mais se prétend poète. Clodia le prenait également pour tel. Elle était le sujet de bon nombre de ses poèmes. Les femmes adorent ce genre de foutaises, surtout quand elles viennent d'idiots comme Catulle. L'amour lui fend le cœur. Je me souviens de lui sur cette scène précisément, une nuit d'été. Il se tenait là où se trouve l'Ethiopien. Il y avait plein de jeunes poètes élégants, des admirateurs bouche bée, aux yeux écarquillés, rassemblés autour de lui. Les cigales chantaient.

La lune brillait. Il a bercé tout ce petit monde avec des mots doux comme du miel. Et soudain il a évoqué des horreurs. Il était suffisant, il avait la bouche pleine de fiel. Il a même écrit un poème sur moi.

— Un poème ?

Les mâchoires de Clodius se crispèrent.

— Oui, un poème. Ça ne valait guère mieux que les vers de mirliton des hommes de Milon… et c'était même plus choquant. Et alors, il est de retour ? Clodia va bientôt entendre parler de lui, j'imagine. Si tu le surprends encore à te suivre, je n'ai qu'un conseil à te donner : assène-lui un bon coup dans les dents. Il ne sait pas se battre. Son arme, c'est sa langue. Ça, il excelle à concocter des insultes et à écrire des poèmes. Mais il ne sait pas faire grand-chose d'autre, d'après moi… et d'après tous ceux qui ont des raisons de le connaître. Mais ces petites friandises m'ont mis en appétit et le soleil est bas maintenant. Je ne veux pas partir avant d'avoir vu Clodia. Reste avec moi et faisons-nous servir un vrai dîner.

J'hésitai.

— Je t'ai dit qu'elle pouvait arriver à tout instant. Elle voudra savoir exactement ce qui s'est passé aux bains. Et elle voudra l'entendre de tes lèvres. Si j'essaie de le lui raconter, je me mettrai en colère, ou je la ferai rire, mais toujours au mauvais moment.

Des esclaves vinrent débarrasser le vin et les gâteaux. Je demandai à l'un d'eux d'aller chercher Belbo dans l'entrée. Je le vis descendre pesamment les marches, en jetant un coup d'œil à la monstrueuse statue de Vénus avec une expression de crainte et de respect. Puis il aperçut l'Éthiopien. Les deux esclaves se penchèrent, dilatèrent leurs narines et échangèrent des regards soupçonneux.

— Oui, maître ?

— Je vais te confier un message pour Bethesda. Dis-lui que je dîne dehors ce soir.

— Ici, maître ?

— Oui, ici, chez Clodia.

Je grimaçai en songeant soudain à l'effet de cette nouvelle sur Bethesda. Si seulement elle savait que je dînais seul avec un autre homme et avec un géant éthiopien pour chaperon !

— Dois-je revenir ensuite, maître ?

Avant d'avoir pu répondre, Clodius leva la main.

— Pas besoin, Gordien. Je m'assurerai de ton retour sain et sauf.

Son regard amical me dissuada de montrer de la méfiance. Je haussai les épaules et hochai la tête.

— Tu as entendu, Belbo. Pas besoin de revenir. Je me débrouillerai pour rentrer.

Belbo jeta un dernier coup d'œil soupçonneux à l'Éthiopien. Puis il tourna les talons et tendit le cou en remontant les marches pour prendre toute la mesure de la splendeur effrayante de la Vénus.

La nuit tomba. Les joueurs de tambourins et de flûtes stridentes se déchaînèrent et puis les galles cessèrent de psalmodier. Un silence s'ensuivit.

— Bien, dit Clodius. J'imagine que même des eunuques doivent manger. La nuit est chaude. Maintenant que le vacarme est terminé, nous pouvons peut-être rester dehors pour dîner ?

On apporta des divans et des lampes. Le dîner fut simple mais exquis. Les plaisirs de Clodia incluaient ceux de la table.

— Les galles ! dit Clodius en avalant bruyamment sa soupe de poisson. Que sais-tu sur le culte de Cybèle, Gordien ?

— Peu de chose. J'aperçois parfois les galles, les jours de l'année où ils sont autorisés à faire la quête dans la rue. J'ai entendu les invocations à Cybèle, lors de la fête de la Grande Mère. Et naturellement, j'ai rencontré l'ami de ta sœur, Trygonion. Mais je n'avais jamais rien entendu de pareil à la musique de cet après-midi.

— Cela fait longtemps que le culte a été introduit à Rome. Pourtant la plupart des gens n'en connaissent pas grand-chose, comme toi. L'histoire de l'arrivée de Cybèle à Rome est pourtant intéressante.

Le vin et la nourriture m'avaient détendu. J'oubliais presque la présence inquiétante de l'Éthiopien, qui se tenait toujours bras croisés sur la scène et nous regardait.

— Raconte-moi.

— Cela remonte à l'époque où Hannibal dévastait l'Italie et où personne ne parvenait à l'arrêter. Le Collège des Quinze[62] consulta les *Livres sibyllins,* et découvrit un oracle : si un envahisseur prenait racine en Italie, le seul moyen de le chasser serait d'aller chercher la Grande Mère dans son sanctuaire phrygien et de la ramener à Rome. À cette époque, le roi Attale gouvernait la Phrygie et il était l'allié de Rome. Mais la déesse elle-même devait être consultée. Quand les prêtres phrygiens lui posèrent la question, elle fit trembler la terre et leur dit : « Je veux partir ! Rome est digne de toutes les divinités. » Donc, Attale accepta de nous céder la statue de Cybèle et la grande pierre noire qui était tombée du ciel à l'aube des temps et qui incita les hommes à la vénérer.

— Comment sais-tu tout cela ?

— Tu es un impie, Gordien. Ne sais-tu pas que je suis membre du Collège des prêtres ? J'ai le privilège de pouvoir consulter les *Livres sibyllins*. Je siège au sein du comité responsable des galles et des cultes de la Grande Mère. C'est parfaitement logique dans la mesure où notre famille a joué un rôle quand Cybèle est arrivée à Rome.

— Tu veux parler de l'histoire de Claudia Quinta ?

— Tu connais cette histoire ?

— Vaguement. Et elle ne m'a jamais été racontée par un descendant de la célèbre femme.

Clodius sourit.

— Le navire transportant la météorite et la statue de Cybèle arriva dans l'embouchure du Tibre et commença à remonter le fleuve en direction de Rome. Une grande foule le suivait des yeux depuis les rives. Mais quand le bateau accosta aux quais pour décharger sa divine cargaison, une voie d'eau apparut et il se mit à sombrer. Sur le quai, les dignitaires s'affolèrent.

---

62 Quindecemviri. Au Ier siècle, Sylla fixa à quinze le nombre de prêtres chargés d'interpréter les Livres sibyllins. À l'époque d'Hannibal et des guerres puniques, ils n'étaient que dix (Decemviri). Ce collège fut également chargé par Sylla de la surveillance des cultes étrangers.

Imagine ce groupe de politiciens : ils étaient sortis pour une journée mémorable destinée à impressionner les foules et ils se retrouvaient soudain confrontés à un mauvais présage – la Déesse Mère envoyée pour sauver Rome d'Hannibal était sur le point de couler dans le Tibre ! Encore du vin au miel ?

— Pas pour moi. Merci.

— C'est mon ancêtre, Claudia Quinta, qui sauva la situation. Seules les vierges les plus pures et les femmes les plus probes avaient été autorisées à accueillir la Grande Mère à Rome. Certaines voix s'étaient élevées contre la participation de Claudia Quinta à la cérémonie. On lui reprochait ses mœurs légères et ses mauvaises fréquentations – cela ne te rappelle pas quelqu'un ? Mais ce jour-là, elle obtint réparation. Elle s'avança et s'empara du câble d'amarrage. Miraculeusement, le navire commença à remonter. Ainsi, la divine Cybèle témoignait aux yeux de tous que Claudia Quinta avait sa divine approbation. Les gens pieux affirmèrent que c'était la preuve de la pureté de notre ancêtre. Tu te représentes la scène ? Une femme attrapant une corde et le gros bateau remontant brusquement comme une outre remplie d'air ?

« Enfin, la pierre céleste et la statue recouvertes de vase furent déchargées du navire et nettoyées. Le bain rituel de la statue fait encore partie de la fête annuelle. Le temple de Cybèle fut construit ici, sur le Palatin, et consacré en grande pompe. Et Claudia Quinta fut l'invitée d'honneur. Comme l'oracle l'avait promis, Hannibal fut chassé d'Italie. Et aujourd'hui, nous devons supporter les chants des galles dans le jardin de Clodia !

« Qu'ont pensé nos austères ancêtres, quand ils ont vu débarquer les prêtres phrygiens qui accompagnaient Cybèle, avec leurs costumes et leurs bijoux invraisemblables, leurs longs cheveux décolorés et leurs zézaiements ? Qu'ont-ils pensé la première fois qu'ils ont vu comment ces prêtres vénèrent la déesse avec leurs danses tourbillonnantes, leurs délires insensés et leurs cérémonies secrètes au milieu de la nuit ? Qu'ont-ils pensé en apprenant que l'époux de la Grande Mère était un beau jeune homme castré appelé Attis ? Pas franchement le type de mari pour donner du plaisir. Mais peut-être que Cybèle préfère les femmes aux mains habiles… comme notre Claudia

Quinta. Pour ma part, je préfère Vénus. On sait sans ambiguïté ce qu'elle attend d'Adonis, tu ne crois pas ?

Il leva les yeux vers la grande statue.

— Quand ils découvrirent ce qu'était *vraiment* le culte de la Grande Mère, nos ancêtres rigides, pour ne pas dire plus, ont dû avoir la nausée.

« Mais Rome sait comment s'y prendre pour assimiler tout ce qui se présente – arts, coutumes et même dieux et déesses – et en faire quelque chose de typiquement romain. Le culte de Cybèle fut simplement épuré pour qu'il puisse être populaire. La fête de la Grande Mère est exactement comme toutes les autres fêtes, avec des jeux, des courses de chars et des spectacles d'animaux dans le Grand Cirque. On ne trouve aucun des rites mystérieux que pratiquent les fidèles de Cybèle en Orient : les extravagances d'adorateurs en extase dans les rues, les nuits de veille dans le temple – hommes et femmes ensemble –, les élus rampant dans des tunnels où dégouline le sang. Nous, les Romains, nous n'avons pas beaucoup de goût pour ces sortes de choses, même quand le prétexte est religieux. Et Attis n'est jamais mentionné ! Nous préférons ne pas penser à l'amant castré. La célébration de Cybèle est devenue une simple occasion pour les prêtres et les politiciens d'inscrire au calendrier une date supplémentaire pour les jeux et les spectacles de cirque. Naturellement, ce que les galles et leur cercle d'adorateurs font derrière les portes fermées, c'est autre chose…

Dans un envol de tambourins, la musique venait de recommencer.

— Ils ont dû finir de dîner et les revoilà, maugréa Clodius. Tu penses qu'ils mangent comme des hommes normaux ?

— Quand il a dîné à la maison, Trygonion a fait preuve d'un solide appétit.

— Quand était-ce ?

— Le soir où il a accompagné Dion qui venait me réclamer de l'aide. La nuit du meurtre.

— Ah, oui. Quand il a convaincu le pauvre homme de se déguiser avec lui. Clodia m'a raconté. Dion, sortant en stola… C'est une image trop pénible pour moi. C'est bien du

Trygonion : vouloir être quelque chose qu'il n'est pas et entraîner les autres dans son monde irréel.

— Le galle paraît entretenir un rapport curieux avec ta sœur.

Un petit sourire – presque gêné – passa sur les lèvres de Clodius.

— Encore un exemple des goûts douteux de Clodia. Comme pour Catulle, comme pour Marcus Caelius…

— Tu n'es pas en train de me dire qu'elle et Trygonion… ?

— Ne sois pas stupide. Mais, par certains côtés, il n'est pas différent des hommes qui vont et viennent dans cette maison avec leurs couilles intactes : ils laissent tous Clodia les traiter en esclaves… un moment, en tout cas. Nous n'avons pas beaucoup vu Trygonion, ces derniers temps. Il doit être occupé à préparer la fête avec les autres galles. Peut-être que c'est lui que nous entendons jouer de la flûte ? Tu ne penses pas que Clodia pourrait être dans la maison des galles, en train de concocter quelques réjouissances pour la réception qu'elle va donner ?

— La réception ?

— Oui, elle organise toujours une réception la veille de la fête de la Grande Mère. C'est le premier événement mondain du printemps. Elle a lieu dans trois nuits.

— Mais c'est le premier jour du procès.

— Pure coïncidence. Voilà une raison de plus de faire la fête, si tout se passe bien. Ce jardin sera plein de monde. Et il y en aura aussi sur la scène. Chaque année Clodia doit se surpasser. Trygonion jouera peut-être de son instrument pour nous cette fois.

Il éclata d'un rire vulgaire.

— Mais je ne pourrai pas être là. J'ai été élu édile[63] cette année, donc je dois superviser le déroulement officiel de la fête. Je serai trop occupé pour m'amuser. Pour cette même raison, je risque aussi de manquer le procès. Quel dommage ! J'aurais vraiment voulu voir Caelius au supplice. J'adore assister à un bon procès.

Ses yeux verts pétillaient. À la lumière de la lampe, il ressemblait incroyablement à sa sœur.

---

63 Les édiles avaient en charge l'administration municipale.

— J'ai même apprécié mon propre procès. Tu t'en souviens, Gordien ?

— Je n'y étais pas, répondis-je prudemment. Mais je pense que tout le monde se souvient de l'affaire de la Bonne Déesse.

Il but une grande rasade de vin.

— Cette épreuve m'a appris trois choses. Primo : ne jamais faire confiance à Cicéron pour te soutenir. Il te poignardera plus probablement dans le dos ! Secundo : si tu achètes un jury, accorde-toi une confortable marge de victoire. Tu dormiras mieux la nuit précédente. C'est ce que j'ai fait.

— Et tertio ?

— Réfléchis à deux fois avant de revêtir des vêtements de femme, pour quelque raison que ce soit. Cela ne m'a rien apporté de bon.

— Cela n'a pas non plus réussi à Dion.

Clodius eut un petit rire sec.

— Après tout, tu as peut-être le sens de l'humour.

Plus je vieillis, plus je m'endors aisément sans raison.

A la fin de notre dîner, Clodius se leva, en disant qu'il allait se soulager. Je me délassai et fermai les yeux en écoutant le chant des galles. La phrase musicale mélodieuse revenait régulièrement. Je me laissais bercer. Bientôt j'eus l'impression de flotter sur cette étrange musique, de m'élever au-dessus du jardin de Clodia, et de me retrouver en planant, face à face avec l'énorme Vénus. Puis je m'élevai encore plus haut. Au-dessous de moi, Rome n'était plus qu'une cité miniature au clair de lune. Les mélodies montaient et descendaient. J'étais transporté comme une bulle sur une vague, comme une plume dans le vent, jusqu'à ce qu'une voix me murmure à l'oreille : « Si Marcus Caelius n'a pas tué Dion, *qui l'a fait ? »*

Je me réveillai en sursaut. La voix avait été si claire, si proche que je fus étonné d'être seul. Les lampes s'étaient éteintes. Le ciel était constellé. Seul le doux murmure de la fontaine rompait le silence dans le jardin. Quelqu'un m'avait recouvert d'une couverture. Elle sentait le parfum de Clodia.

Trop de vin au miel, pensai-je. Mais j'avais la tête claire et je me sentais revigoré. Combien de temps avais-je dormi ?

Je rejetai la couverture. La nuit était trop chaude. Je me levai, étendis les bras et regardai autour de moi. Je n'étais pas encore certain d'être seul. Mais il n'y avait personne dans le jardin, si ce n'est Adonis et Vénus – énorme silhouette noire. Ses yeux luisaient mystérieusement à la lumière des étoiles. J'eus de nouveau la sensation troublante que la statue allait s'animer. Je frissonnai, soudain impatient de quitter le jardin.

Au sommet des marches, je m'arrêtai pour appeler doucement : « Clodius ? Clodia ? Chrysis ? » Mais personne ne répondit. Pas le moindre bruit. J'aurais aussi bien pu me trouver dans un temple, fermé pour la nuit. Je remontai le couloir, traversai l'atrium et débouchai dans l'entrée. Il devait y avoir un esclave à la porte. Peut-être le vieil homme qui nous avait fait entrer cet après-midi.

Cette nuit-là en fait, le portier était Barnabas, profondément endormi. Il était assis sur le sol, adossé au mur, la tête rejetée en arrière. Dans la pâle clarté des étoiles, je pouvais voir son visage avec ses sourcils épais. A côté de lui, sur le sol, je notai une forme curieuse : c'était le corps de Chrysis. Elle s'était endormie, la tête nichée sur les genoux de Barnabas. Dans la parfaite quiétude, je pouvais entendre leur respiration régulière.

Clodius avait promis de me ramener sain et sauf à la maison, ce qui, à mon sens, signifiait l'octroi d'une escorte. Je pensai réveiller Chrysis ou Barnabas pour leur dire ce dont j'avais besoin. Mais leur sommeil était si parfait que j'avais peur de bouger.

Une main toucha mon épaule. Je me retournai et scrutai la pénombre. L'Éthiopien était si sombre que, pendant un moment, je ne pus le voir.

— Mon maître m'a dit de m'occuper de toi si tu te réveillais, dit-il avec un accent que je pouvais à peine comprendre.

— Clodius est encore ici ?

Le géant acquiesça de la tête.

— Et Clodia ?

— Elle est rentrée pendant que tu dormais.

— Je dois peut-être la voir avant de m'en aller.

— Ils sont couchés.

— Endormis ?

— Peu importe.

Dans la faible lumière, je ne pouvais dire si le géant grimaçait ou grinçait des dents. Son haleine empestait l'ail. Les gladiateurs et les hommes de main en mangent cru pour se donner de la force.

Il déverrouilla la porte et l'ouvrit. Avec un rictus de mépris, il la laissa buter contre les silhouettes endormies sur le sol. Chrysis poussa un petit gémissement. Barnabas grogna.

— La maîtresse est trop douce avec ses esclaves. Allons-y. Je me tiendrai juste derrière toi.

— Non, dis-je. Je rentre seul.

L'homme me mettait mal à l'aise.

L'Éthiopien croisa les bras et me regarda sinistrement.

— Le maître m'a donné des ordres précis.

— Je connais ma route, rétorquai-je.

Cela devenait une bataille de volontés.

Enfin, l'esclave afficha son écœurement et haussa ses épaules musclées.

— Comme tu veux ! maugréa-t-il.

Et il referma la porte derrière moi.

Ma maison était toute proche et la nuit si silencieuse et si profonde qu'il n'y avait sûrement rien à craindre.

17

Rome dormait. Les grandes maisons et les immeubles du Palatin étaient plongés dans la pénombre. Dans les rues silencieuses, seuls résonnaient mes pas. Quelle heure pouvait-il bien être ? Le crépuscule et l'aube semblaient aussi lointains l'un que l'autre. Je me sentais totalement seul : le dernier homme encore debout à Rome.

C'est alors que j'entendis un bruit de pas derrière moi.

Je m'arrêtai. Les pas s'arrêtèrent une seconde plus tard.

Je repris ma marche. Les pas firent de même.

« Ça y est, Gordien, murmurai-je en moi-même, tu y es arrivé ; tu as pris l'ultime risque dans une vie follement dangereuse. Tu t'es paresseusement abandonné entre les mains de la Fortune en pensant que la déesse t'accordait ses faveurs, qu'elle fermait les yeux sur ton inconscience et te protégeait toujours au dernier moment parce que le drame singulier qu'est ta vie l'intriguait. Seulement tu as cessé d'intéresser la Fortune. Elle a porté son regard ailleurs et tu vas être balayé pour de bon de la surface de la terre. »

Une partie de moi se préparait au pire. Une autre savait qu'il m'était impossible de mourir maintenant, que la Fortune me mettait à l'épreuve… seulement je lui signalais gentiment qu'elle ferait bien de faire quelque chose… et vite !

Derrière moi, les pas accélérèrent. Je réprimai l'envie de courir et je me retournai. Je ne voulais pas finir comme tous ces cadavres découverts avec un couteau planté dans le dos.

La rue était étroite et les ombres profondes. La silhouette s'approchait avec une démarche hésitante. L'homme était seul et, sauf erreur, il avait trop bu. « C'est le poète Catulle, pensai-je, l'homme que Clodius m'a dit de ne pas craindre.

« A moins, naturellement, que ce ne soit Marcus Caelius, ivre et armé d'un couteau. Ou peut-être un homme de main anonyme du roi Ptolémée. Ou encore un gladiateur mangeur

d'ail envoyé par Pompée. Ou un individu voulant me tuer, persuadé que je sais quelque chose alors que ce n'est pas le cas. »

Il s'arrêta. Je ne pouvais pas discerner son visage, mais une chose était sûre : ce n'était pas l'Éthiopien. L'homme n'était pas assez massif. Il semblait de taille moyenne, assez frêle. Quand il parla, je reconnus la voix de Catulle.

— Ainsi elle s'est lassée de cueillir les fruits dès qu'ils sont mûrs sur l'arbre. Maintenant elle les prend avariés.

Finalement, il avait l'air à peine ivre. Sarcastique, oui, mais pas menaçant.

— J'ai peur de ne pas comprendre, lui criai-je.

— N'es-tu pas trop vieux pour aller réchauffer son lit ?

— Le lit de qui ? Je ne sais pas de quoi tu me parles.

Il fit quelques pas vers moi.

— Nous devrions trouver un peu de lumière. Comme ça je pourrai voir ton visage quand tu me mens. Tu sais parfaitement de quel lit je veux parler.

— Peut-être. Mais tu te trompes.

— Vraiment ? Le maudit galle va et vient entre vous en portant des messages ; il t'emmène à ses *horti*. Tu te promènes dans sa litière, tous rideaux tirés. Et tu restes chez elle jusqu'au milieu de la nuit. Tu dois être son nouvel amant.

— Ne sois pas stupide.

Il recula un peu et se mit à tourner autour de moi. Soudain, il me sembla qu'il devait être davantage effrayé par moi que je ne l'étais par lui. C'était bien lui qui s'était enfui précipitamment sur la Rampe.

— Au moins, elle a fini avec Caelius, même si je comprends mal pourquoi elle l'a laissé pour un type comme toi.

— Tu m'insultes, rétorquai-je. Dois-je poursuivre dans la voie de la vérité – c'est-à-dire que je ne suis pas l'amant de Clodia – et laisser un doute planer sur ma virilité ? Ou dois-je mentir pour réfuter l'injure et dire que Clodia *est* ma maîtresse, que chaque nuit je vaux deux Caelius au lit et quatre comme toi, Gaius Valerius Catulle ?

J'avais peut-être été trop loin, pensai-je un instant. Mais mon instinct avait vu juste. Il s'arrêta et éclata de rire.

— Tu dois être un tatillon, comme Caelius. Un de ces avocats du Forum, meurtrier par le verbe et manipulateur de la vérité. Pourquoi ne m'a-t-on pas encore parlé de toi, mon cher ?

— Parce que je ne suis pas orateur, Catulle. Je suis enquêteur.

— En tout cas, tu as découvert mon nom. Quel est le tien ?

— Gordien.

Il hocha la tête. Je le voyais plus clairement maintenant. Il avait toujours sa barbe pouilleuse, malgré son passage aux thermes. L'expression tragique était revenue dans ses yeux, même quand il souriait.

— Tu as soif, Gordien ?

— Pas particulièrement.

— Moi si. Viens avec moi.

Un trajet sinueux nous fit déboucher au pied du Palatin juste derrière le temple de Castor et Pollux. Après avoir pris à gauche, nous empruntâmes une allée étroite empestant l'urine et noire comme un four, derrière les bâtiments du Forum côté nord. Nous arrivâmes à l'est du marché aux bestiaux et du Tibre – dans le quartier des petits ateliers et des entrepôts. Le nom des boutiques et des professions était inscrit sur de petites colonnes. Même à cette heure tardive, près du neuvième pilier, une lampe projetait un cercle de lumière. Elle souhaitait la bienvenue à tous les insomniaques et à tous ceux qui ne veulent pas ou ne peuvent pas s'arrêter de boire, jouer ou… tapiner. Catulle appelait cet endroit la « Taverne des Joyeux Lurons ».

Dans les faits, elle n'avait pas de nom… ou tout au moins n'y en avait-il pas d'inscrit sur le pilier à l'extérieur. Au sommet de ce dernier, à la place de l'inscription traditionnelle, se dressait un phallus de marbre pointé vers le ciel. La lampe qui répandait sa lueur blafarde devant ce temple de toutes les licences avait la même forme. Peut-être inspirés par ces beaux exemples d'artisanat, d'autres artistes moins talentueux avaient tracé des graffiti vulgaires sur le mur extérieur : ils représentaient différentes manières de se servir d'un phallus.

Catulle frappa à la porte. Un petit guichet s'ouvrit. Un œil injecté de sang nous observa.

— Ils me connaissent, expliqua Catulle. Et je les connais. Le vin est mauvais, les putains sont pouilleuses et les patrons sont la lie de la terre. Je le sais. J'y viens tous les soirs depuis que je suis revenu à Rome.

Nous pénétrâmes dans une longue salle étroite divisée çà et là par des cloisons amovibles. La salle était pleine de groupes de clients debout ou assis sur des chaises ou des bancs autour de petites tables. Les lampes étaient alimentées par une huile de mauvaise qualité. Dans l'atmosphère enfumée elles répandaient une vapeur ambrée qui me faisait pleurer. J'entendais des rires, des jurons, le claquement de dés lancés sur la table suivi de rugissements de triomphe et de gémissements de désespoir. La foule des consommateurs était exclusivement composée d'hommes. Les rares femmes présentes s'adonnaient à leur métier.

L'une d'elles émergea soudain du nuage de fumée et vint s'enrouler autour de Catulle comme une liane. Je clignai des yeux et aperçus une rouquine au visage en cœur.

— Gaius, roucoula-t-elle. Une des filles m'a dit que tu étais de retour. Et tu as une barbe ! Laisse-moi l'embrasser.

Catulle se raidit et recula, l'air attristé.

— Pas ce soir, Ipsithilla.

— Pourquoi pas ? Mon dernier repas avec toi date de plus d'un an. Je suis affamée.

Catulle sourit.

— Pas ce soir.

Elle recula en baissant les yeux.

— Tu te languis toujours de ta Lesbie ?

Il tressaillit et m'agrippa le bras, pour me conduire vers un banc qui venait d'être libéré. Une esclave nous apporta du vin. Catulle avait parfaitement raison : la qualité laissait plus qu'à désirer, en particulier après le vin au miel que m'avait servi Clodius. Mais Catulle buvait sans hésitation.

À côté de nous, massés autour d'une petite table, des jeunes « durs » jouaient aux dés. Ils utilisaient des dés à l'ancienne, c'est-à-dire des astragales de mouton, avec les nombres I, III, IV et VI, peints sur chacune des quatre faces. Chacun à son tour, les joueurs ramassaient les quatre dés dans une coupe. Ils les

agitaient, criaient le nom d'une divinité ou de leur maîtresse et les jetaient sur la table. Un arbitre contrôlait la combinaison et donnait le nom du coup ; annonce immédiatement suivie par des manifestations bruyantes de jubilation ou de moquerie.

— Quand j'étais jeune, on faisait respecter très strictement les lois interdisant le jeu, remarquai-je, sauf pour les courses au moment des Saturnales.

— Dans la Taverne des Joyeux Lurons, c'est tous les jours les Saturnales, plaisanta Catulle.

— Par Hercule ! cria un joueur.

Les os s'entrechoquèrent en tombant sur la table.

— Le coup du taureau ! déclara le juge.

Cela correspondait à trois as et un six.

Le joueur suivant hurla le nom d'une femme et lança les dés.

— Le coup des chiens ! annonça l'arbitre.

Quatre as ! Le plus faible score possible. Le joueur gémit et maudit le nom de la femme qu'il avait invoquée.

Catulle observait la foule. Il avait les yeux larmoyants.

— Tu voulais me parler, lui dis-je.

— J'ai la gorge sèche. Il me faut encore du vin.

— Alors c'est moi qui vais parler. Est-ce toi qui m'as suivi sur la Rampe, il y a deux nuits de ça ?

— Oui.

— Qui t'a envoyé ?

— Personne.

— Alors pourquoi m'as-tu suivi ?

— Je te suivais déjà bien avant. Tu n'as peut-être pas les sens aussi éveillés que tu le crois. Quand tu es passé *la* voir, cet après-midi-là avec Trygonion, je me trouvais devant sa maison. Je venais de rentrer à Rome.

— A peine de retour, la première chose que tu fais c'est d'aller chez Clodia ?

Il posa un doigt sur ses lèvres.

— Ici, appelle-la Lesbie.

— Pourquoi ?

— C'est le nom secret que je lui donne. Dans les poèmes. Et dans des endroits comme celui-ci.

— Mais pourquoi « Lesbie » ?

— C'est sur l'île de Lesbos que vivait Sappho, qui a mieux compris l'amour que tout autre poète avant elle ou depuis. Homère l'appelait « la plus belle femme ».

— Mais Homère n'était-il pas aveugle ?

Catulle me lança un regard acide.

— C'est Agamemnon qui parle.

— Bon, très bien : va pour Lesbie. Quand tu t'es rendu chez elle ce jour-là, on ne t'a pas dit qu'elle était sortie ?

— Non. Je n'ai pas frappé à la porte. J'attendais. J'observais. Je n'étais pas prêt à la revoir… pas face à face.

— Mais où te trouvais-tu pour attendre et observer ? La rue est une impasse.

— Il y a un porche dans l'allée assez profond pour s'y cacher. Alors je t'ai vu passer avec le galle et ton garde du corps. J'étais assez proche pour entendre parler des *horti* et, quand vous en avez pris la direction, j'ai suivi. Qu'est-ce que vous avez fait, tous les deux, seuls dans la tente ?

— Ce n'est pas ton affaire, à mon avis.

— Plus intéressant encore : qu'avez-vous fait, tous les *trois*, quand Lesbius est sorti nu et tout ruisselant ?

— Lesbius ?

— Tu sais très bien de qui je veux parler.

— Tu l'as vu entrer dans la tente ?

— J'étais caché dans les buissons de la rive. Tu dois penser que je suis totalement fou.

— M'as-tu suivi quand je suis reparti ?

— Tout le temps. Jusqu'à ta maison, puis jusqu'à cette autre maison dans Subure, et au retour. Et tu ne t'es rendu compte de rien jusqu'à la Rampe ? Vous avez essayé de me tendre un piège en haut, toi et ton garde du corps. Alors j'ai détalé comme un lapin. Si tu étais comme la plupart des vauriens qu'elle prend comme amants, j'ai pensé que tu devais être assez dangereux.

— Je t'ai dit que je ne suis pas son amant. Juste son « employé », comme m'appelle Clodius.

— Lesbius ! insista-t-il. De toute façon, tu pourrais être à la fois son amant et son employé. Elle est bien au-dessus des gens de ton espèce, mais, du moment qu'il s'agit d'amour, elle sait s'abaisser.

— Le coup de Vénus ! hurla l'arbitre, déclenchant un tumulte à côté de nous.

Quelqu'un écrasa son poing sur la table en faisant sauter les dés. Il se mit à éructer des accusations : c'était de la triche. Les autres serrèrent les rangs pour le calmer.

— Le coup de Vénus, commenta Catulle. Quand les quatre dés affichent un chiffre différent. Pas le total le plus élevé, mais le coup le plus chanceux. Pourquoi à ton avis ?

— Parce que Vénus adore la variété ?

— Comme Lesbie. Sauf quand elle désire avidement sa propre chair :

Lesbius est Pulcher – Pulcher signifie beau –
Et il doit l'être, parce que Lesbie l'aime follement
Plus que Catulle et tout son clan,
Que Lesbius vendrait au plus offrant
Pour pouvoir… baiser… trois hommes au garde-à-vous !

Je souris et hochai la tête.

— Clodius dit que tu composes de meilleurs poèmes que les hommes de Milon. Et plus choquants.

— *Lesbius,* insista encore une fois Catulle, me rabaisse avec un tel éloge.

— Tu me parais loquace après tout.

— Mais aussi assoiffé que jamais. Où est passée cette esclave ?

Il frappa sa coupe contre le banc, mais le bruit se perdit dans le vacarme.

— Tu vas bien finir par la revoir, le rassurai-je.

— C'est déjà fait.

— Non, mais je veux dire face à face, pour lui parler.

— Je lui ai déjà parlé aujourd'hui. J'ai passé l'après-midi avec elle.

— Quoi ?

— Ce matin, je suis finalement allé frapper à sa porte. Le vieil esclave m'a dit qu'elle était sortie tôt pour rendre visite avec sa fille à un cousin. Alors j'ai erré dans les rues et c'est comme ça que je me suis retrouvé aux bains de Senia. Ce fut une pure

coïncidence que je t'y rencontre et que j'assiste à cette ridicule chasse à l'homme. Quelle en était la raison ?

— Je te le dirai tout à l'heure. Mais continue à me parler de… Lesbie.

— J'ai finalement quitté les thermes et je suis retourné chez elle. En chemin, j'ai reconnu sa litière devant la maison d'un Metellus. Elle était sur le point de s'en aller avec sa fille. Avant d'avoir pu tourner les talons, elle m'a vu. Il m'était difficile de lire sur son visage… ce qui a toujours été le cas. Son visage ne ressemble à aucun autre… sauf un. Penses-tu que Lesbie et Lesbius se comprennent au premier coup d'œil ? Comme s'ils regardaient un miroir ? Nous autres, pauvres humains, nous pouvons regarder leur visage pendant des heures sans jamais être sûrs de ce qui se cache derrière. Il y a quelque chose de singulier dans leurs yeux… comme un poème dans une langue étrangère. Quelque chose de plus parfait. Et de plus douloureux.

« Elle m'a invité dans sa litière. « Pour aller où ? ai-je demandé.

— À la maison. J'attends qu'un homme m'apporte des nouvelles », a-t-elle répondu. C'était toi, j'imagine, je me trompe ? « Je ne veux pas aller chez toi, s'il doit y avoir quelqu'un d'autre », ai-je rétorqué. Elle est restée silencieuse un long moment, sans cesser de me fixer. Elle a rompu finalement le silence : « Toi et moi, nous allons nous rendre aux *horti*. »

« C'était une erreur, naturellement, par une belle journée comme celle-là, avec ces vauriens tout nus en train de patauger dans l'eau et de la dévorer du regard pendant qu'elle en faisait autant de son côté. A-t-elle joué à ça pour me blesser ? Au moins, Chrysis n'était pas là pour aller chercher le vaurien le plus séduisant et le ramener dans la tente. C'est leur jeu habituel. Elle m'a invité à sa prochaine réception. Elle s'est montrée très polie. « Tu dois avoir de nouveaux poèmes à nous lire ; des textes inspirés par tes récents voyages. » Comme si j'étais une connaissance qu'elle pouvait faire venir pour distraire ses admirateurs. Cela peut te surprendre, j'ai bien un nouveau poème et je compte effectivement le lire à sa petite réception. Le sujet s'accorde d'ailleurs parfaitement avec la fête de la Grande Mère. Je suppose que tu seras là.

— Moi ? Je n'ai pas été invité. C'est étrange, si l'on considère que je suis son nouvel amant.

— Ne te moque pas de moi, Gordien. On l'a déjà suffisamment fait aujourd'hui. Au coucher du soleil, elle a décidé de quitter les *horti*. J'étais sur le point de lui avouer ce que j'avais à lui dire. Mais elle devait récupérer Metella, répondit-elle, et attendait la visite de son frère. « Tu es le bienvenu si tu veux m'accompagner », ajouta-t-elle. Comme si je pouvais supporter l'idée de me retrouver avec ces deux-là en même temps. Je préférais retourner en ville à pied. Et c'est ce que j'ai fait.

— Mais tu étais encore devant sa porte.

— Comme un papillon de nuit attiré par une flamme, sauf que cette flamme me glace le cœur.

L'esclave apparut soudain et, à la demande de Catulle, elle remplit nos coupes de vin frais. Je le goûtai et fus tenté de le recracher immédiatement. Mais Catulle l'avala sans sourciller.

— Alors ? Qu'est-ce qui s'est exactement passé aujourd'hui aux bains ? s'enquit-il. Aux *horti*, quand j'ai dit à Lesbie que je m'étais trouvé un peu plus tôt aux bains de Senia, elle fut tout d'un coup très attentive. Elle insista pour que je lui raconte tout sur cette poursuite ridicule.

Je comprenais maintenant pourquoi Clodia n'avait pas eu besoin de me réveiller en rentrant. Catulle, puis Barnabas lui avaient sans doute tout raconté sur la capture manquée de Licinius et de la pyxide. A moins qu'elle n'ait été trop pressée de se retrouver avec son frère pour se préoccuper du rapport d'un « employé ».

— Tu as entendu parler des charges qui pèsent sur Marcus Caelius ? demandai-je.

— Je n'ai entendu parler que de cela depuis mon retour à Rome. On dit qu'il est impliqué jusqu'au cou cette fois.

— Ta Lesbie et ton Lesbius sont pour quelque chose dans l'accusation. Pas officiellement. Mais ils veulent à tout prix trouver des preuves contre lui, particulièrement dans une affaire de tentative d'empoisonnement.

— On m'en a parlé. Est-ce pour ça que tu as été engagé ?

— Oui.

— Alors avec Caelius c'en est arrivé là. Je les ai aimés tous les deux… La resplendissante Vénus de la société romaine et le pétulant Adonis. Qui peut s'étonner qu'ils aient décidé de s'aimer… et de chasser le cul-terreux de Vérone ? Ces deux-là ensemble, et sans moi… c'était plus que je ne pouvais supporter. C'était mieux du vivant de son mari… Ce vieux bouc, ce lourdaud de Quintus Metellus Celer. Elle m'était fidèle alors… Mais, après la mort de Celer, elle devint une femme indépendante et du même coup la femme de tout le monde. C'était toujours mieux que de la voir choisir un favori et m'exclure totalement. Puis elle jeta son dévolu sur Caelius… et je rejoignis la foule de ses ex-amants usés jusqu'à la corde. Cette taverne est pleine de ces malheureux. Je pourrais t'en désigner une douzaine ici qui l'ont possédée. Je pensais qu'une année au loin apaiserait la douleur. Mais la blessure saigne toujours… et pourtant j'aime encore passionnément celle qui m'a transpercé.

— Elle n'aime plus Caelius, observai-je. Il l'a rejetée, à ma connaissance. Cela l'a rendue amère. Et, si cela peut te réconforter, elle veut maintenant le détruire et cette pensée l'obsède.

— Me réconforter ? Savoir qu'un autre homme l'a possédée, qu'elle l'a aimé au point de souffrir quand il s'est détourné… et qu'elle a tellement souffert qu'elle veut le détruire ? Moi, elle m'a congédié comme un malotru ! Caelius l'a abandonnée et elle… elle, ça l'a rendue folle. Où est le réconfort ?

— Le désir de destruction est réciproque, à ce que dit Lesbie. Cela explique l'incident des bains. L'ami de Caelius, Licinius, était là pour remettre du poison à des esclaves appartenant à Clodia. Caelius avait cru pouvoir les corrompre pour qu'ils tuent leur maîtresse.

— Tuer Clodia ?

Catulle était suffisamment étonné – ou ivre – pour en oublier le pseudonyme de son ex-maîtresse.

— Non, jamais Caelius n'aurait fait ça. Je n'y crois pas un seul instant.

— Elle prétend que Caelius a d'abord testé le poison sur l'un de ses propres esclaves et qu'il l'a regardé mourir sous ses yeux.

— Je ne peux pas croire ça. Caelius pourrait tout à fait tuer un esclave sans le moindre remords. Mais je ne peux croire qu'il utiliserait le même poison pour elle.

— Même par désespoir ? Les accusations contre lui sont sérieuses. S'il est déclaré coupable, il sera humilié, oublié, exilé de Rome.

— Exilé de Rome… Je connais cette solitude.

Catulle plongea son regard au fond de sa coupe.

— Pour se sauver, tu ne crois pas que Caelius serait capable de détruire Lesbie ?

— La détruire ? Non, pas elle. Jamais !

— Il ne l'a peut-être jamais aimée autant que toi tu l'as aimée.

— Personne ne l'a jamais aimée comme moi. Par Hadès ! murmura-t-il. Regarde qui arrive.

Je plissai les yeux. Trois nouveaux venus se tenaient près de l'entrée et cherchaient un endroit pour s'asseoir.

— Marcus Caelius ! remarquai-je. Et si je ne m'abuse, il est accompagné de ses amis Asicius et Licinius.

Caelius aperçut Catulle. Son visage exprima d'abord la surprise, suivie d'une vive émotion. Puis son visage se figea – le masque disparut un instant pour traduire son trouble en me voyant. Il hésita, fit signe à ses compagnons de le suivre et s'approcha de nous.

— Catulle, dit-il avec un sourire sardonique. Depuis quand es-tu de retour ?

— Quelques jours.

— Et tu n'es pas venu me voir ? Je me sens blessé.

— En fait, je suis passé chez toi, remarqua Catulle. Enfin à ton *ancienne* résidence. Les voisins m'ont dit que Clodius t'avait chassé avant de mettre l'immeuble en vente. Ils ont ajouté que je te trouverais dans la masure de ton père sur le Quirinal.

— Tu devrais passer.

Caelius souriait toujours.

— Je vais rarement dans ce quartier. En outre, je ne pense pas que la maison de ton père soit l'endroit idéal pour recevoir tes invités avec ton faste habituel.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Le vin, les chants, les filles, les échanges de partenaires… Je ne crois pas que ton père approuverait.

— Tout cela est du passé maintenant, rétorqua Caelius.

— Au moins jusqu'à la fin de ton procès. Après, tu devras peut-être tout abandonner, volontairement ou non.

Le masque de Caelius se désagrégea.

— Ce que je voulais dire, c'est que j'ai jugé bon de renoncer à mes habitudes de jeunesse les plus folles et de me couper de mes relations les plus discutables. Après tout, tu as peut-être eu raison de ne pas venir me voir, Catulle. On doit respecter certaines règles lorsqu'on invite quelqu'un dans la maison de son père. J'aurais eu à te mettre dehors. Tu as été bien inspiré en m'évitant cet embarras.

Une longue pause s'ensuivit. Songeur, les lèvres pincées, Catulle faisait tourbillonner la lie au fond de sa coupe.

— Je pense, dit-il finalement d'une voix menaçante qui me fit retenir mon souffle, je pense que pour m'insulter de cette manière, Marcus Caelius… Pour que tu m'aies insulté ainsi, poursuivit Catulle, j'entends en argumentant avec la plus grande logique, c'est que, à mon avis, Marcus Caelius, tu n'as pas bu assez de vin ce soir !

Caelius pâlit, puis éclata de rire.

— Pas vraiment assez. Mais pour que toi, tu m'insultes d'une aussi piètre manière, Gaius Catulle, c'est qu'en revanche tu as déjà bu plus que ton soûl.

— Je ne dirai pas le contraire, rétorqua Catulle, grimaçant et buvant son vin jusqu'à la lie.

— Peu importe, ajouta Caelius. La nuit n'est pas finie. Il me reste encore beaucoup de temps pour me soûler et il t'en reste pour redevenir sobre.

— Je crois que tu connais mon ami ici, Gratidien, avança le poète.

— Gordien, corrigeai-je. Oui, Marcus Caelius et moi, nous nous connaissons. Nous étions voisins.

— Et nos routes se sont parfois croisées dans les tribunaux, ajouta Caelius. Mais jamais comme aujourd'hui.

Je haussai les épaules.

— Je ne suis pas certain que…

— N'est-ce pas vrai, Gordien, qu'une certaine dame t'a engagé… et pour des raisons différentes de celles qui l'amènent généralement à engager des hommes ?

— Tu n'es pas digne de baiser la main de cette dame ! s'écria Catulle, d'un ton hostile. Tu n'es sûrement pas digne de l'insulter.

Licinius, qui m'observait, intervint soudain.

— Ça y est, maintenant je me souviens où j'ai vu cet homme. Il était là, aujourd'hui, aux bains, quand je…

— Tais-toi, Licinius, gronda Caelius.

— Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, Caelius ? Est-ce vrai ce que m'a dit Gratidien ?… Tu ne voulais pas vraiment lui faire de mal ? Pas à elle… Quelle qu'en soit la raison… Et certainement pas par…

— Tais-toi, Catulle, dis-je en serrant les dents.

— Moi aussi je le reconnais ! intervint à son tour Asicius, qui s'était rapproché pour me détailler. C'est lui qui était caché dans l'ombre de l'autre côté de la rue, devant ton appartement sur le Palatin, Caelius… Tu sais, la nuit où nous avons pris soin du vieux…

— Tais-toi, Asicius ! cria Caelius, suffisamment fort pour faire sursauter les joueurs à la table d'à côté.

Celui qui lançait les dés rata son coup et les fit tomber par terre – un mauvais présage qui amena une partie des joueurs à quitter la table immédiatement, alors que les autres hurlaient des imprécations contre les lâcheurs.

Catulle se leva, pas très assuré.

— Tu cherches une place pour t'asseoir, Caelius ? Tiens, prends la mienne. Tu viens, Gratidien ?

— Gordien, rectifiai-je entre mes dents, en me levant.

Asicius et Licinius me contournèrent et allèrent s'asseoir sur le banc. Alors que je passais près de lui, Caelius m'attrapa le bras et approcha sa bouche de mon oreille.

— Tu te trompes, tu sais. Je n'ai pas tué Dion. Je le jure.

— Ce n'est qu'une des charges portées contre toi, Marcus Caelius.

Il me serra le bras encore davantage et continua de murmurer :

— Mais tu ne t'intéresses qu'à Dion, n'est-ce pas ? Tu veux que son esprit repose en paix, parce que tu l'as connu à Alexandrie jadis.

Son beau visage n'était plus serein. Clodius l'avait qualifié d'homme « prêt à tout et désespéré ». Je plongeai mes yeux dans les siens. Et j'y vis la peur.

— Comment sais-tu tout cela, Marcus Caelius ? Comment es-tu au courant de mes relations avec Dion et comment sais-tu que Clodia m'a engagé ?

— Peu importe. La seule chose qui compte, c'est que tu te trompes. Je n'ai pas tué le vieil Égyptien. Je le jure sur les mânes de mes ancêtres !

— Et ton ami Asicius ?

— Il ne l'a pas tué, non plus.

— Qui alors ?

— Je l'ignore. Mais ce n'était pas moi.

— Et la nuit du meurtre… d'où venais-tu avec ton ami Asicius quand je vous ai vus ? Dis-le-moi et jure-le sur les mânes de tes ancêtres.

— C'est plus que je ne peux te dire.

— Mais pas encore assez.

Caelius me serra le bras très fort.

— Gordien…

— Gratidien ! s'écria Catulle, s'emparant de mon autre bras.

Caelius me relâcha et je me sentis entraîné vers la sortie. J'avais la tête qui tournait à cause de l'odeur de l'huile dans les lampes et du vin bon marché.

Derrière moi, j'entendis quelqu'un crier :

— Par Vénus ! Je mise tout, je fais confiance à la déesse de l'Amour !

On perçut le roulement des dés, puis la même voix exulta au milieu des cris de désespoir : « Le coup de Vénus ! Le coup de Vénus ! Il gagne tout. »

Dehors, dans la rue, je m'emplis les poumons d'air frais. Les étoiles resplendissaient dans le ciel.

— Pourquoi m'avoir entraîné dehors avec une telle précipitation ?

— Je ne pouvais pas te laisser leur raconter tout ce que je venais de te dire… sur *elle*.

— Je ne l'aurais pas fait. Et s'il te plaît, cesse de m'appeler Gratidien. Mon nom…

— Je sais comment tu t'appelles. Mais pour moi, tu auras toujours un autre nom, celui que je te donne. Comme *elle,* elle a un autre nom.

— Pourquoi ?

— Au cas où j'écrirai un poème sur toi.

— Vraiment ?

Gratidien pense qu'il est intelligent, et il doit l'être,
Parce que Lesbie l'aime, cent fois plus que Catulle
Et tout son clan…

— Arrête, Catulle. Tu es trop ivre pour savoir ce que tu dis.

— Un homme n'est jamais trop ivre pour composer un poème.

— Mais il peut être trop ivre pour lui donner du sens. Je pense que je ferais mieux de rentrer.

Je regardai l'allée. Au-delà de la lueur blafarde projetée par la lampe phallique au-dessus de la porte, la rue disparaissait dans une obscurité inquiétante.

— Je t'accompagne jusque chez toi, proposa Catulle.

Un poète soûl pour garde du corps ! Qu'arriverait-il si Caelius et ses amis décidaient de nous courir après ?

— Alors vite. Connais-tu un autre chemin ? Où personne ne songerait à nous suivre ?

— Je connais tous les chemins qui mènent à la Taverne des Joyeux Lurons et qui en partent. Suis-moi.

Il m'entraîna le long de ruelles invraisemblables qui se faufilaient entre les échoppes et les ateliers. Par moments, les bâtiments étaient si proches que je devais avancer de biais pour passer. Il nous fallait contourner des tas de détritus, d'où les rats s'enfuyaient en couinant. Finalement, nous gravîmes un sentier abrupt qui s'accrochait au flanc ouest du Palatin. C'était apparemment une excellente route pour échapper à des assassins, mais assez traîtresse pour un homme ivre comme

Catulle. À tout instant, je m'attendais à le voir tomber et se rompre le cou en m'entraînant dans sa chute. Mais il ne fit qu'un tout petit faux pas. L'ascension parut même le dégriser. Alors que je respirais avec peine, il avait assez de souffle pour parler.

— Si seulement nous pouvions tous devenir eunuques ! déclara-t-il. On serait si heureux !

— Nous pouvons tous devenir eunuques, j'imagine… si nous le voulons.

— Ha ! Passer à l'acte est plus difficile que tu ne sembles le croire. Je le sais, car j'ai tout vu de mes propres yeux. Pendant mon séjour en Bithynie, je me suis rendu sur les ruines de l'ancienne Troie. Je voulais trouver l'endroit où a été enterré mon frère. Si loin de chez nous ! Au retour, un étranger me demanda si j'aimerais assister aux rites initiatiques des galles. Naturellement, il voulait de l'argent. J'ai accepté. Il m'a conduit vers un temple sur les pentes du mont Ida[64]. Les prêtres réclamaient de l'argent eux aussi. J'avais l'impression d'être le touriste naïf, qui jette des pièces dans des mains avides. Encore un de ces Romains grossiers et amateurs de sensations qui souhaitent découvrir le « véritable » Orient. Ils m'emmenèrent dans une pièce si enfumée à cause de l'encens que je pouvais à peine voir. Et le vacarme des flûtes et des tambourins était si fort que je crus devenir sourd. Le rituel commençait. Les galles psalmodiaient et exécutaient une danse étrange. Le jeune initié lui-même était entré dans une sorte de frénésie. Il était nu, couvert de sueur, et son corps ondulait avec la musique. Quelqu'un déposa un tesson de poterie brisée dans sa main. « De la poterie samienne[65] murmura le guide à mon oreille, la seule qui empêche la blessure de s'infecter. » Sous mes yeux, le garçon se transforma en galle. Tout seul… Sans aide. C'était terrible à voir. Ensuite, alors que le sang coulait entre ses jambes et qu'il n'était pratiquement plus capable de se tenir debout, ses camarades se rassemblèrent. Ils se balançaient,

64 Selon Homère, séjour des dieux qui s'intéressaient à l'affrontement Achéens-Troyens, pendant la guerre de Troie.

65 Venant de l'île de Samos, dans la mer Égée.

psalmodiaient, hurlaient. Le guide ricanait et me donnait des coups de coude dans les côtes. Il fit tout un cirque en mettant ses mains sur ses boules, hilare. Je me suis précipité dehors, paniqué.

Catulle resta silencieux quelque temps. Nous atteignîmes la partie la plus élevée du sentier pour nous aventurer dans le labyrinthe des rues sombres et silencieuses.

— Tu imagines la liberté, murmura Catulle. Laisser derrière soi les appétits de la chair.

— Les galles ont de l'appétit. Ils mangent comme les hommes.

— Oui, mais un homme mange et après c'est fini. La faim dont je parle se nourrit elle-même. Plus on mange, plus on a faim.

— Un Romain contrôle ses appétits, et pas l'inverse.

— Alors peut-être ne sommes-nous plus romains. Montre-moi un homme dans Rome qui domine ses appétits.

Je méditai ces pensées en continuant d'avancer dans les rues sinueuses et enténébrées.

— Mais même la castration ne peut signifier la fin de la passion, reprit Catulle. Regarde Trygonion !

— Qu'est-ce qu'il a, Trygonion ?

— Ne sais-tu pas d'où vient son nom ? Cette célèbre épitaphe de Philodème ?

— Suis-je censé connaître ce nom ?

— Barbare ! C'est Philodème de Gades[66]. Probablement le plus grand poète vivant de langue grecque.

— Oh, *ce* Philodème. Une épitaphe, dis-tu ?

— Oui, écrite il y a des années pour un galle mort appelé Trygonion. Tu comprends le grec.

Ci-gît cette tendre créature aux membres féminins,
Trygonion, prince des émasculés,
Chéri de la Grande Mère, Cybèle,
Lui, seul parmi les galles, par une femme fut séduit.
Sainte terre, sur cette tombe

66 Aujourd'hui Cadix, en grec ancien Gadera

Fais fleurir de blanches violettes.

« Ce vieux poème explique comment *notre* Trygonion reçut son nom. Je ne me souviens plus de son nom antérieur… Un quelconque terme phrygien imprononçable. Un jour, alors que je le taquinais à cause de sa faiblesse pour Lesbie, je l'ai appelé « notre petit Trygonion », le galle tombé amoureux d'une femme. Le nom lui est resté. Chaque fois que j'envisage de me castrer, je pense à lui. Cela ne peut rien arranger, tu vois. C'est un geste vain. Parfois la passion est plus forte que la chair. L'amour peut perdurer par-delà la tombe et, en quelques rares occasions, la faiblesse d'un homme pour la beauté peut même survivre à ses testicules.

— Trygonion est à ce point dévoué à Lesbie ?

— Il souffre comme je souffre, mais avec une grosse différence.

— Laquelle ?

— Il souffre sans espoir.

— Et toi ?

— Tant qu'il y a des couilles, il y a de l'espoir ! s'esclaffa Catulle de son rire sonore caractéristique. Même les esclaves ont de l'espoir, tant qu'ils ont leurs couilles. Mais un galle amoureux d'une belle femme…

— Si amoureux qu'il pourrait faire n'importe quoi pour elle ?

— N'importe quoi, sans poser de questions.

— Si amoureux que la jalousie pourrait l'aveugler ?

— Qu'elle pourrait même le rendre fou !

— Il pourrait être dangereux. Imprévisible…

— Pas aussi dangereux que Lesbie.

Le comportement de Catulle devint soudain étrange. Il se mit à trotter en avant, puis à revenir en arrière, à sauter pour faire se balancer les lampes qui pendaient aux fenêtres des premiers étages.

— Maudite putain ! La Médée du Palatin !

— Médée était une sorcière, si je me souviens bien, et une sale garce.

— Seulement parce qu'elle avait été malheureuse comme les pierres, blessée par un amour cruel, comme dit le dramaturge[67] Oh oui, c'est une sorcière, et blessée aussi – c'est moi qu'elle a ensorcelé et Caelius qui l'a blessée. La Médée du Palatin ! Clytemnestre-pour-un-quadrans.[68]

— Pour un quadrans ? Vraiment pour si peu ?

— Pourquoi pas ? C'est le prix d'entrée aux bains de Senia.

— Mais Clytemnestre a assassiné son mari.

— Agamemnon le méritait.

Il tourbillonna comme un galle affolé. « Médée du Palatin ! Clytemnestre-pour-un-quadrans ! » chantonna-t-il.

— Qui l'a baptisée ainsi ?

— Moi, répondit Catulle.

Il s'arrêta soudain de virevolter et vacilla devant moi, à court de souffle.

— Je viens de trouver ces noms pour Clodia. Qu'en penses-tu ? Je dois renouveler mes invectives si je veux retenir de nouveau son attention.

— Tu es un étrange soupirant, Catulle.

— J'aime une femme différente des autres. Tu veux connaître un secret sur elle ? Quelque chose que personne au monde ne connaît, pas même Lesbius ? Je l'ignorerais moi-même si je ne l'avais pas espionnée une nuit. Tu connais cette monstruosité géante, la Vénus dans son jardin ?

— Oui.

— Le socle a l'air d'un bloc plein, non ? Il ne l'est pas.

Il y a un panneau amovible qui donne sur un compartiment secret. C'est là qu'elle conserve ses trophées.

— Ses trophées ?

— Ses souvenirs. Une nuit, je dormais à côté d'elle après des heures d'amour. Je sentis soudain un tiraillement au niveau de l'aine. J'entrouvris un œil pour la voir couper quelques-uns de mes poils pubiens. Elle quitta la pièce avec. Discrètement, je la suivis jusqu'au jardin. Entre les ombres, je la vis ouvrir le socle

---

67 Euripide, dans *Médée*.

68 Quart d'as (l'as étant la monnaie romaine en bronze, donc celle qui avait le moins de valeur).

et y déposer ce qu'elle m'avait enlevé. Plus tard, je suis revenu près de la statue. J'ai trouvé comment ouvrir le réduit et j'ai vu ce qu'elle y rangeait. Des poèmes que je lui avais envoyés. Des lettres d'autres amants. Des bijoux, des mèches de cheveux, des petits cadeaux d'enfants que son frère avait dû lui offrir dans leur jeunesse. Ses trophées d'amour ! J'ai voulu tout détruire, murmura-t-il dans un râle. J'ai voulu prendre tous ses trésors, les jeter au feu et les regarder se consumer. Mais je n'ai pas pu. J'ai senti les yeux de la déesse sur moi. Je me suis reculé et j'ai regardé son visage. J'ai laissé les souvenirs. Si je les avais détruits, je sais qu'elle ne m'aurait jamais pardonné.

— Qui ne t'aurait jamais pardonné ? Vénus ou Lesbie ?

Il me dévisagea avec des yeux désespérés.

— Quelle différence ?

18

La fureur d'Achille ne serait qu'un vague mouvement d'humeur à côté de celle de Bethesda.

Ma femme a une colère froide, une colère qui glace plutôt qu'elle brûle. Une colère invisible, secrète, insidieuse. Elle se fait sentir non de façon brutale mais par une passivité calculée, par des non-dits, de l'indifférence, le refus d'accorder le pardon. Elle exprime ainsi sa colère, parce qu'elle est née esclave et qu'elle l'est restée une bonne partie de sa vie – jusqu'à ce que je l'affranchisse et l'épouse pour que notre fille vive libre.

Quand j'avais renvoyé Belbo, prenant le risque de traverser le Palatin seul, sans garde du corps, pour revenir de chez Clodia, Bethesda n'avait pas été contente. Quand j'étais rentré en empestant le mauvais vin et la fumée âcre des lampes de la taverne, elle n'avait pas davantage apprécié. Mais alors, passer la nuit avec *cette* femme !

Naturellement, c'était d'autant plus ridicule, que je n'avais même pas vu Clodia de toute la nuit. J'avais bien essayé de le lui dire.

Alors comment expliquer l'odeur persistante de parfum sur moi ?

Un homme plus astucieux aurait réfléchi avant de raconter que le parfum provenait d'une couverture que la dame en question avait dû placer sur lui alors qu'il dormait profondément dans son jardin…

Et voilà. J'ai passé le peu qui restait de la nuit à tenter de trouver une position confortable sur un étroit divan dans ma bibliothèque, en pensant au corps chaud à côté duquel je dors habituellement.

J'ai aussi l'habitude de dormir au moins jusqu'au lever du soleil, surtout après avoir veillé la moitié de la nuit. Ce ne fut pas le cas. Certes, Bethesda ne vint pas elle-même me réveiller. Mais elle fit en sorte que je ne puisse plus continuer de

somnoler. Était-il vraiment nécessaire d'envoyer une esclave nettoyer la bibliothèque avant l'aube ?

Une fois que je fus réveillé, Bethesda ne refusa pas de me nourrir. Mais la bouillie d'avoine était grumeleuse et froide. Et aucune conversation ne vint réchauffer l'atmosphère de mon petit déjeuner.

Après l'avoir avalé, je chassai l'esclave de ma bibliothèque et fermai la porte. C'était l'occasion d'écrire une lettre.

À Meto, mon fils bien-aimé servant sous les ordres de Jules César en Gaule, de son père aimant à Rome, que la Fortune soit avec toi.

Je t'écris cette lettre trois jours à peine après la dernière. Mars s'en est allé et les calendes d'avril sont là. Mais dans cet intervalle, beaucoup de choses se sont produites, toutes en rapport avec la mort de Dion.

Notre voisin Marcus Caelius (ou plutôt notre ex-voisin, car Clodius l'a chassé) a été accusé du meurtre de Dion et de différents crimes relatifs au harcèlement de la délégation égyptienne, notamment une tentative d'empoisonnement de Dion. J'ai été engagé par des amis de l'accusation pour aider à trouver des preuves contre Caelius. Je n'ai qu'un seul but dans cette affaire : découvrir qui a tué Dion, pour ma tranquillité d'esprit, si ce n'est par amour de la justice.

Il y a quelque chose qui me préoccupe et dont je voudrais t'entretenir.

Quelle est cette folie que les poètes appellent amour ?

Quelle puissance pousse un homme à s'exposer à l'indifférence douloureuse d'une femme qui ne l'aime plus ? Quel pouvoir conduit une femme à anéantir un homme qui la rejette ? Quel désir cruel incite un homme doué d'une intelligence rationnelle à rechercher l'avilissement de ses partenaires sexuels ? Comment un eunuque – censé être indifférent aux choses de l'amour – peut-il s'amouracher d'une belle femme ? Est-il naturel qu'un frère et une sœur partagent le même lit, à l'instar des dieux et déesses d'Égypte ? Pourquoi les fidèles de la Grande Mère s'émasculent-ils au cours d'extases

religieuses ? Pourquoi une femme vole-t-elle une touffe des poils pubiens de son amant pour la garder comme souvenir ?

Tu dois te demander si je ne suis pas fou, pour poser de telles questions. Mais en fait, elles peuvent avoir autant d'importance par rapport au meurtre de Dion et au procès imminent de Caelius que les intrigues politiques. Et je me trouve assez déconcerté. Je dois être trop vieux, je le crains, pour ce type de travail qui requiert un esprit en résonance avec le monde qui l'entoure. J'aime penser que je suis plus sage que je ne le suis vraiment, mais à quoi sert la sagesse dans un monde assujetti à de folles passions ?

Nous disons que c'est la main de Vénus qui nous pousse à ces étranges comportements, comme si cela devait tout expliquer, alors que c'est précisément parce que nous ne comprenons pas ces passions et que nous ne pouvons les expliquer que nous parlons de « la main de Vénus ». Nous ne pouvons que souffrir quand nous sommes confrontés à la souffrance des autres…

On frappa à la porte.

— Entre ! m'écriai-je.

Ce ne fut pas Bethesda qui entra, mais Diane.

Elle referma la porte derrière elle et s'assit sur la chaise devant ma table de travail. Une ombre voilait son visage. Quelque chose la troublait.

— Mère est fâchée contre toi, commença-t-elle.

— Ah bon ? Je ne l'avais pas remarqué.

— Que fais-tu ?

— J'écris à Meto.

— Tu écris à Meto, parce que tu as envoyé Eco au loin et que tu as besoin de parler à quelqu'un. N'ai-je pas raison ?

— Tu es très perspicace, Diane.

Elle leva la main et rejeta en arrière une mèche de cheveux qui était tombée sur sa joue. Elle avait vraiment des cheveux d'un éclat extraordinaire, comme ceux de sa mère avant que les fils gris ne viennent les ternir. Encadrant son visage et sa gorge, ils lui tombaient sur les épaules, et presque sur la poitrine. Dans

la lumière douce du matin, sa peau resplendissait comme des pétales de rose.

— Pourquoi ne partages-tu pas tes problèmes avec moi, papa ? Mère le fait bien. Elle me dit tout.

— J'imagine que c'est ainsi que va le monde. Les mères et les filles, les pères et les fils. Les garçons sont plus âgés que toi, Diane. Ils sont mes compagnons de travail et de voyage. La moitié du temps, quand je commence une phrase, Eco l'achève à ma place.

— Et Meto ?

— Meto est différent. C'est un homme maintenant et je ne le comprends pas toujours. Malgré cela, je peux lui dire ce que je pense.

— Mais Eco et Meto ne sont même pas de ta chair. Tu les as adoptés. Moi, j'ai ton sang qui coule dans mes veines, papa.

— Oui, Diane. Je le sais.

« Alors pourquoi es-tu si mystérieuse, pensai-je, et pourquoi existe-t-il un tel gouffre entre nous ? Pourquoi ne puis-je exprimer à haute voix ces pensées, au lieu de les garder en moi ? »

— Puis-je lire la lettre, papa ?

Sa demande m'étonna. Je regardai le parchemin.

— Je ne suis pas certain que tu comprendrais.

— Mais tu pourrais m'expliquer.

— Je ne suis pas sûr d'en avoir envie. Si tu étais plus âgée, peut-être.

— Je ne suis plus une enfant. Mère dit que je suis une femme maintenant.

Je m'éclaircis la voix.

— Eh bien alors je suppose que tu as le droit de lire les lettres personnelles de ta mère.

— Tu es cruel, papa. Tu sais bien que Mère ne peut ni lire ni écrire, ce qui n'est pas sa faute. Si elle avait été élevée comme une petite fille romaine…

Au lieu d'être une esclave égyptienne, songeai-je. Etait-ce cela qui perturbait Diane, les origines de sa mère, le fait qu'elle soit l'enfant d'une femme née en esclavage ? Diane et moi n'avions jamais réellement parlé de cela, mais Bethesda et elle

avaient probablement évoqué le sujet, d'une manière ou d'une autre. Elles devaient passer des heures à se parler. Ma fille éprouvait-elle quelque ressentiment contre moi parce que j'avais acheté sa mère au marché d'Alexandrie ? Mais j'étais aussi l'homme qui l'avait affranchie. Tout me semblait soudain très compliqué.

— Même la plupart des Romaines n'apprennent pas à lire, Diane.

— Mais celle pour laquelle tu travailles en est capable, j'imagine.

— Certainement.

— Et tu as voulu que j'apprenne à lire.

— Oui.

— Mais à quoi sert cette compétence, si tu m'interdis de l'utiliser ?

Elle regarda la lettre devant moi.

Incroyable ! Elle employait exactement les stratagèmes de sa mère pour obtenir ce qu'elle voulait : logique, obstination, révélation d'une culpabilité dont je n'avais jamais pris conscience. On dit que les dieux peuvent prendre le déguisement de personnes que l'on connaît et évoluer parmi nous incognito. Pendant un bref mais étrange instant, j'eus l'impression que mes yeux se dessillaient et que c'était Bethesda qui se trouvait dans la pièce avec moi, déguisée pour me confondre. Qui était cette créature, cette Diane, après tout, et d'où venait-elle ?

Je lui tendis la lettre. Elle lut lentement, en remuant légèrement les lèvres. On ne lui avait pas aussi bien enseigné la lecture qu'à Meto.

Je m'attendais à ce qu'elle m'interroge sur l'identité des personnes évoquées ou qu'elle me demande de lui expliquer plus clairement les passions décrites. Mais quand elle reposa la lettre, elle se contenta de dire ;

— Pourquoi désires-tu tant trouver la personne qui a tué Dion ?

— Ne l'ai-je pas écrit dans la lettre ? Pour ma tranquillité d'esprit.

— Mais pourquoi ton esprit est-il si perturbé par cette affaire ?

— Écoute, Diane, si un de tes proches avait été agressé, ne voudrais-tu pas le venger, si tu le pouvais, simplement pour réparer le mal fait ?

Elle réfléchit un instant.

— Mais Dion n'était pas un de tes proches.

— C'est présomptueux de ta part de porter un tel jugement, Diane.

— Tu le connaissais à peine.

— En un sens, c'est vrai. Mais d'un autre côté…

Elle reprit la lettre.

— Est-ce à lui que tu fais allusion en parlant d'un « homme doué d'une intelligence rationnelle » ?

— Oui.

— N'était-il pas cruel ?

— Je l'ignore.

— Mais dans la lettre, tu dis…

— Je sais ce que je dis.

Je n'avais aucune envie qu'elle l'énonce à haute voix.

— Comment as-tu appris ces choses sur lui ?

Elle me fixait avec une intensité effrayante. Je soupirai.

— Ses derniers hôtes m'ont parlé de certaines choses. Apparemment, Dion prenait quelques libertés avec leurs petites esclaves. Il aurait peut-être un peu abusé. Mais je n'ai pas vraiment d'éléments probants.

— Il n'était pas comme ça quand tu l'as connu à Alexandrie ?

— Je n'en sais rien. S'il l'était, je n'en ai rien deviné. J'ai connu un aspect de lui très différent.

Elle m'observa, songeuse, pendant un long moment. Cette fois, ce n'était pas un regard qu'elle tenait de Bethesda. C'était une expression pensive, pénétrante, personnelle – à moins qu'elle ne me l'ait empruntée, songeai-je en me *flattant. Comme j'étais ridicule et loin* du *compte* en imaginant un instant plus tôt qu'elle pouvait être sa mère métamorphosée pour m'espionner !

Elle se leva et hocha gravement la tête.

— Merci de m'avoir laissée lire la lettre, papa. Et de m'avoir parlé.

Puis elle quitta la pièce.

Je récupérai la lettre pour la relire. Je tressaillis en parcourant la liste des passions humaines que j'avais dressée, et notamment celle de Dion : *Quel désir cruel incite un homme doué d'une intelligence rationnelle à rechercher l'avilissement de ses partenaires sexuels ?*

Qu'avais-je en tête en écrivant ces mots ?

J'attendrai la fin du procès pour écrire à Meto. J'aurai ainsi quelque chose à lui raconter. Je demandai à une esclave de m'apporter une bougie. Quand elle revint de la cuisine où elle l'avait allumée, je passai le parchemin au-dessus de la flamme, le jetai dans le brasero éteint et le regardai se réduire en cendres.

Toute la journée je furetai discrètement.

Si Caelius avait réellement essayé d'empoisonner Dion et Clodia, où s'était-il procuré le poison ?

L'empoisonnement était devenu une pratique commune à Rome. Au cours des dernières années, je m'étais familiarisé – au-delà de l'imaginable – avec les potions et poudres mortelles. De temps en temps, des quantités invraisemblables de différentes sortes de poisons passaient entre mes mains. Je m'étais procuré un coffre-fort, à seule fin de les entreposer. Lorsqu'ils parvenaient à mettre la main dessus, les clients préféraient que ces pièces à conviction soient en sécurité chez moi plutôt que chez eux – surtout s'ils soupçonnaient un membre de leur famille ou un esclave d'avoir voulu s'en servir.

Pour un certain prix, n'importe qui pouvait se procurer du poison à Rome. Mais les fournisseurs vraiment fiables et discrets – ceux que Caelius, à mon sens, serait allé solliciter – étaient relativement rares. Année après année, j'avais fini par les connaître à peu près tous, à différents degrés. En temps normal, j'aurais envoyé Eco les interroger, mais comme il était loin, il ne me restait plus qu'à y aller moi-même avec une bourse pleine, escorté de Belbo. C'était une tâche assez désagréable – un peu comme chasser les serpents sous les pierres. J'avais

appris à identifier les pierres que les serpents préféraient : je passais de l'une à l'autre, les soulevant délicatement en me préparant à une succession de rencontres déplaisantes.

Ainsi ma recherche m'entraîna vers un certain nombre d'échoppes de mauvaise réputation à la périphérie du Forum, à côté des anciens thermes proches du cirque Flaminius, au milieu des ateliers et des entrepôts des *Navalia*[69]… Et finalement, sur le conseil d'un informateur, je revins en ce lieu que Catulle appelait la Taverne des Joyeux Lurons. Les joueurs étaient partis et les prostituées paraissaient dix ans de plus. Les seuls clients – une poignée d'ivrognes pas rasés – semblaient incapables de se lever de leurs bancs. J'en reconnus certains de la nuit précédente. Apparemment, ils n'avaient pas bougé depuis mon passage.

On m'avait dit de chercher un homme qui se surnommait lui-même Salax. Il était assez facile à repérer, car il portait un nez de cuir. (« Quoi qu'il arrive, ne lui demande pas comment il a perdu son nez ! » m'avait-on averti.) Il admit assez volontiers qu'il connaissait Marcus Caelius – un client régulier de la taverne. Mais il me déclara ne rien savoir des poisons et, même lorsque j'agitai ma bourse pleine, il n'eut pas davantage d'informations à m'apporter. En revanche, il me désigna les prostituées oisives et me suggéra une autre manière de soulager mon escarcelle.

J'avais regardé sous toutes les pierres que je connaissais. Les serpents avaient tous sorti leurs crochets venimeux. Mais, pour le meilleur ou pour le pire, aucun n'avait été en mesure de me montrer du poison.

Après tout il était possible, et même probable, que Caelius se soit procuré le produit auprès de celui qui l'avait engagé ou l'avait poussé à harceler la délégation égyptienne : le roi Ptolémée en personne ou son ami, Pompée. Dans ce cas, je n'avais aucune chance de retrouver la trace du poison. Le réseau d'espions et d'agents travaillant pour Pompée et le roi n'aurait rien révélé à un inconnu.

---

69 Bassin de construction des bateaux, arsenal.

Si Caelius avait bien tué Dion sur les ordres des ennemis de l'Égyptien, pourquoi l'avait-il fait ? Parce qu'il avait une dette envers Pompée ? C'était fort possible. Si tel était le cas, je devais pouvoir trouver au moins une personne au courant de cette dette. Je retournai au Forum en quête d'informateurs plus loquaces. Il était assez facile de trouver des personnes disposées à parler, mais impossible d'avoir des précisions. C'était exactement ce qu'avait dit Clodius : beaucoup prétendaient « connaître » la « vérité », mais personne n'avait la moindre preuve.

Certains de mes interlocuteurs avaient assisté au procès d'Asicius. La culpabilité d'Asicius était une opinion unanimement partagée et tout le monde le savait. Mais, expliquait-on, les juges les plus faibles d'esprit avaient été abusés par la plaidoirie de Cicéron et l'argent de Ptolémée avait acheté les plus velléitaires. Bilan : une confortable majorité pour acquitter Asicius. Seulement, quand je les interrogeai sur le procès lui-même, sur les plaidoiries, les témoins et les preuves présentées, il m'apparut clairement que l'accusation n'avait pratiquement pas apporté d'éléments : juste des rumeurs et des ragots. Finalement, les juges avaient peut-être acquitté Asicius par manque de preuves.

Ce fut une journée frustrante.

Le soleil commençait à se coucher lorsque j'empruntai la Rampe pour remonter sur le Palatin avec Belbo. Je me rendis compte soudain que je n'avais pas vu la moindre trace de Catulle de toute la journée. Peut-être avait-il enfin compris que je n'étais absolument pas son rival en amour.

Mais mon sourire se figea en atteignant le sommet de la Rampe et en découvrant ce qui se trouvait devant ma porte.

— Belbo, je dois avoir des hallucinations, lui dis-je en tournant le dos à ma demeure. Je l'espère en tout cas.

— Que veux-tu dire, maître ?

— Vois-tu un groupe de gardes du corps devant la maison ?

— Oui, maître.

— Leurs visages te semblent familiers ?

— Oh ! oui.

— Et n'y a-t-il pas une litière au milieu d'eux, contre le mur, avec ses porteurs qui se détendent à proximité ?

— C'est bien ça, maître.

— Les rideaux de la litière n'ont-ils pas des rayures rouges et blanches ?

— Si. Ils sont tirés.

— Elle est vide ?

— Oui, maître.

— Alors tu sais ce que cela signifie, Belbo ?

Il pâlit en comprenant enfin.

— Je crois, maître…

— Cybèle, aie pitié de moi ! Clodia est chez moi… et Bethesda aussi.

L'un des gardes du corps de Clodia eut l'audace de vouloir m'interpeller à l'entrée de ma propre maison. Heureusement, son capitaine me reconnut. Il vitupéra son subordonné, puis il vint même me présenter ses excuses. Finalement, certains gredins de Clodia étaient peut-être relativement civilisés. Mais tous paraissaient capables de tuer un homme sans hésitation. Les voir devant ma porte me crispait.

Une fois à l'intérieur, je pris une esclave à part.

— Ta maîtresse est ici ?

— Oui, maître. Dans le jardin.

— Chut ! Parle moins fort. Ai-je une visite ?

— Oui, la maîtresse discute avec la dame dans le petit jardin derrière la maison.

— Bon sang ! Est-elle là depuis longtemps, cette femme ?

— Pas mal de temps, maître. Assez pour avoir fini une première aiguière de vin et en avoir fait venir une seconde.

— As-tu entendu… des cris ?

— Non, maître.

— Des mots acerbes ?

Elle fronça les sourcils.

— Tu le sais, maître. Je n'espionne jamais.

— Mais tu remarquerais si ta maîtresse avait, disons, étranglé l'autre femme… ou vice versa.

La fille me fixa étrangement, puis émit un petit rire mal à l'aise.

— Oh, tu te moques de moi, maître, n'est-ce pas ?

— Tu crois ?

— Dois-je dire à la maîtresse que tu es rentré ?

— Non ! Retourne à tes occupations.

Je me dirigeai tranquillement vers l'arrière de la maison. Un passage faisait communiquer ma chambre et le petit jardin où conversaient Bethesda et Clodia. Un rideau de lierre me permit d'observer sans être vu. Les deux femmes n'étaient pas seules. Chrysis était assise sur un coussin aux pieds de sa maîtresse, et Diane près de sa mère dont elle tenait la main. J'entendais à peine un murmure. Elles semblaient plongées dans une discussion des plus sérieuses. C'était la dernière chose à laquelle je m'attendais. Qu'est-ce que ces deux femmes pouvaient bien avoir en commun ?

J'écartai un rameau de lierre de l'index pour mieux voir Clodia. Même avec une stola de laine grise sans prétention, elle était incroyablement belle. Au moins avait-elle eu l'intelligence d'enfiler des vêtements décents avant de venir frapper à ma porte. Je tournai les yeux vers Bethesda, m'attendant à surprendre de la jalousie sur son visage. Au lieu de cela, son expression était songeuse et mélancolique, comme celle des autres femmes.

La voix de Clodia était si basse que je dus tendre l'oreille.

— Pour moi, ce fut un oncle. Enfin par alliance : c'était l'un des frères de ma belle-mère. Comme toi, j'ai gardé le secret. J'avais quinze ans, j'étais un peu plus âgée que ta Diane. Mon père venait de me fiancer à mon cousin Quintus. Mais comme Père était absent de Rome, le mariage dut attendre. Cela me convenait parfaitement. Je n'avais pas particulièrement envie de me marier, comme d'autres filles. Mais naturellement, si *j'avais* été mariée, alors, peut-être…

Elle reprit sa respiration avant de poursuivre.

— Oncle Marcus m'avait toujours regardée d'une certaine manière. Tu sais ce que je veux dire. Ce furent peut-être les fiançailles qui le décidèrent à agir. Il se dit probablement que, après mon mariage, l'occasion ne se présenterait peut-être plus

jamais. Un jour, dans les *horti* de la famille, il m'attrapa. Ce qui s'est passé après ? On se demande comment les dieux peuvent autoriser de telles choses.

— Et tu n'en as jamais parlé à ta belle-mère ? demanda Bethesda.

— Je la détestais, encore davantage après. C'était son frère, après tout. Alors je ne lui faisais pas confiance : j'étais persuadée qu'elle serait de son côté.

— Et tes frères ? intervint Diane.

— J'aurais dû le leur dire. Je l'ai raconté à Publius, mais de nombreuses années plus tard, Marcus étant déjà mort.

— Et tes sœurs ? Tu leur as sûrement raconté ? demanda à son tour mon épouse.

— Mes demi-sœurs étaient plus proches de leur mère que de moi. Je ne pouvais pas leur faire confiance non plus. Elles risquaient d'aller le lui rapporter. Non, la seule personne à qui j'ai pu me confier fut une vieille esclave qui appartenait déjà à mon père bien avant ma naissance. Mais je ne lui ai parlé qu'après m'être rendu compte que Marcus avait planté sa graine en moi. La vieille m'expliqua comment faire, mais elle m'avertit que, si j'avortais, je ne pourrais peut-être plus avoir de fils.

— Superstition romaine ! affirma Bethesda en faisant claquer sa langue.

— Mais cela s'est révélé exact. C'est aussi pour ça que je n'ai jamais raconté à mon mari ce que m'avait fait Marcus et ce que moi j'avais dû faire ensuite. Quintus m'aurait blâmée pour lui avoir donné une fille et non un fils et pour avoir tenté mon oncle. C'est comme ça que les hommes raisonnent. Quintus savait qu'il n'était pas le premier, mais il ignorait ce qui s'était passé avec Marcus. Il est mort sans savoir.

J'écoutais, troublé, puis étonné par ce que Clodia fit ensuite : elle se pencha, prit la main libre de Bethesda et la pressa entre ses paumes.

— Mais tu as dit qu'il en était de même pour toi, Bethesda : que tu gardais un secret.

Mon épouse baissa les yeux.

— À qui aurais-je pu me confier ? Une fille romaine libre peut avoir recours à la loi ou à sa famille… mais une petite

esclave égyptienne à Alexandrie ? L'homme avait souvent fait la chose à ma mère lorsqu'elle vivait encore. Elle m'avait raconté que les pratiques ignobles du maître finiraient par la tuer. C'est ce qui arriva. Après sa mort, il se tourna vers moi. J'étais beaucoup plus jeune que toi, Clodia ; je n'avais même pas l'âge de porter un enfant. Il ne me fit qu'une fois la chose, ou tout au moins essaya. J'imagine qu'il croyait que j'allais être docile, comme ma mère. Mais, après tout ce qu'elle m'avait raconté, je savais à quoi m'attendre et décidai de mourir plutôt que de le laisser faire. Il me lia les poignets avec une corde – exactement comme il l'avait attachée tant de fois. Il adorait la pendre à un crochet dans le mur. Je l'avais vue plusieurs fois comme ça. J'avais vu tout ce qu'il lui faisait. Alors, quand il essaya de me faire la même chose, une sorte de folie s'empara de moi ; la folie que les dieux inspirent aux hommes et aux femmes quand ils veulent les doter d'une force surhumaine. J'étais plus souple qu'il ne l'avait imaginé. Je me libérai en me tortillant. Nous commençâmes à nous battre. Je le mordis aussi fort que je pus. Il me projeta contre le mur. Le choc fut si rude que j'eus l'impression d'avoir été écrasée comme une punaise. Je ne pouvais plus respirer. Mon cœur cessa de battre. Maintenant, il pouvait parvenir à ses fins – quelles qu'elles soient – avec moi. Il aurait pu m'achever. C'était un homme puissant, respecté. Personne ne l'aurait critiqué pour la mort d'une esclave. Celle de ma mère avait laissé tout le monde indifférent. Il en serait de même pour la mienne.

— Oh, mère !

Diane se pressa contre elle. Clodia se mordait les lèvres. Chrysis baissa la tête. Les yeux de Bethesda brillaient, mais ses joues demeuraient sèches.

— J'étais étendue à terre, étourdie. Je ne pouvais pas bouger, pas même un doigt. J'attendais que le ciel me tombe dessus. Mais savez-vous ce qu'il fit ? Il devint aussi blanc qu'un linge, marmonna une malédiction et quitta la pièce. Le spectre de ma mère avait dû lui chuchoter à l'oreille pour lui faire honte. Ainsi il ne me tua pas, mais se débarrassa simplement de moi. Il m'envoya sur le marché aux esclaves. Apparemment, je n'étais pas une esclave très satisfaisante. Les hommes m'achetaient et

me ramenaient avant que la journée se soit achevée. Je fus renvoyée tant de fois pour être revendue que l'homme du marché aux esclaves finit par en plaisanter. J'étais encore jeune et j'imagine que j'étais belle. Presque aussi belle que toi, Diane. Mais le bruit commença à se répandre parmi les acheteurs que j'étais du poison et plus personne ne voulait m'acheter. Finalement, un homme vint. Ce fut un caprice de la déesse que vous, les Romains, appelez Vénus, qui le dirigea ce jour-là vers le marché aux esclaves. Il n'avait pratiquement pas de pièces dans sa bourse. J'étais l'esclave la moins chère du tas, mais malgré cela, il pouvait à peine m'acheter !

Les autres femmes rirent aux larmes.

— Et ton mari ne sait rien de ton passé ? Rien de ce que l'homme t'a fait et de ce qu'il a infligé à ta mère ? demanda Clodia.

— Rien. Je ne le lui ai jamais dit et je pense que je ne le ferai jamais. Je l'ai raconté à ma fille parce que j'ai pensé qu'elle devait connaître la destinée de sa grand-mère. Et maintenant, je te l'ai raconté.

J'étais épouvanté, sidéré, abasourdi. Pas seulement par ce que Bethesda avait narré, ni par le fait qu'elle me l'avait caché, mais aussi par l'inexplicable intimité qui régnait entre ces femmes dans mon jardin. Quelle étrange alchimie avait permis qu'elles se livrent ainsi l'une à l'autre ? Où étaient passées les frontières qui auraient dû séparer l'ancienne esclave de la patricienne ? Le sol parut trembler sous mes pieds, comme tremblaient mes doigts lorsque je remis à sa place le lierre et repartis silencieusement vers ma bibliothèque.

19

Au bout d'un certain temps, je finis par envoyer une jeune esclave informer Bethesda de mon retour. Clodia apparut bientôt dans mon bureau, avec Chrysis. Elles souriaient toutes les deux. Apparemment, la rencontre avec Bethesda et Diane venait de s'achever dans la gaieté : comment pouvaient-elles parler de choses aussi épouvantables, puis se séparer en riant ?

— Je suis passée pour voir si tu avais des informations. Mais tu n'étais pas là, commença Clodia, feignant d'être irritée. Je pense que tu t'occupais de mes affaires. Peut-être as-tu des nouvelles fraîches concernant ces deux esclaves qu'il suborna pour empoisonner Dion ?

— Rien de particulier, j'en ai peur. Es-tu ici depuis longtemps ?

— Un certain temps.

— J'espère que tu ne t'es pas ennuyée.

— Pas du tout. Ta femme m'a gentiment accueillie.

— Vraiment ?

— Oui.

— C'est bien.

Après ces quelques mots, Clodia et Chrysis ne tardèrent pas à partir.

L'obscurité tomba. Le dîner fut servi. Je me sentais mal à l'aise, incapable de regarder Bethesda ou Diane en face. Je demandai à mon épouse ce qu'elle avait pensé de notre visiteuse.

— Une femme intéressante, fut sa seule réponse.

— Je pense qu'elle t'a rassurée sur mes activités de la nuit dernière.

— Oui.

Bethesda ne s'étendit pas davantage sur le sujet.

— Bien. Alors, tout redevient normal ?

— Je n'avais pas remarqué de changement, répondit Bethesda.

Je mangeai alors un morceau de pain, ce qui m'évita de me mordre la langue.

Le repas fut calme. Lorsque le plat d'oignons savoureux et le vin furent servis, Bethesda s'éclaircit la voix.

— Notre visiteuse nous a invités à une réception.

— Une réception ?

— Après-demain. Clodia m'a dit qu'elle en organisait une chaque année, pour marquer le début des festivités de la Grande Mère.

— Et elle *t'a* invitée ?

Mon scepticisme l'exaspéra.

— Elle nous a invités tous les deux.

— Je ne pense pas que le type de fêtes qu'organise Clodia soit…

— Je vais avoir à peine le temps de trouver une stola correcte pour l'occasion.

Elle regarda pensivement sa garde-robe.

Je soupirai. Pour Bethesda, une invitation personnelle venant d'une patricienne comme Clodia devait sembler presque trop belle pour être vraie. C'était en tous les cas une occasion à ne pas manquer, une introduction dans la bonne société palatine. Moi-même j'étais surpris… même si j'apprenais à ne jamais être étonné par ce que pouvait faire Clodia.

Plus tard, cette nuit-là, Bethesda se pressa contre moi dans le lit. Elle me demanda de la serrer. En la prenant dans mes bras, je brûlai de lui dire que je connaissais son secret, que je comprenais son silence, que cela ne faisait aucune différence. Mais les mots ne vinrent pas. À la place, j'utilisai mes mains, mes lèvres et ma langue pour lui exprimer ce que je ressentais. Ensuite, repue, elle plongea dans un profond sommeil. Je restai longtemps éveillé à contempler l'obscurité au-dessus de moi. Je me demandai comment un homme pouvait jamais penser connaître toute la vérité de quoi que ce soit.

Le lendemain matin, j'envoyai un messager aux nouvelles chez Eco. Mais comme je m'y attendais, mon esclave me

rapporta qu'il n'était pas rentré. J'étais certain qu'il serait venu me voir dès son retour.

Seulement, s'il n'arrivait pas rapidement, tout ce qu'il aurait pu découvrir ne serait plus d'aucune utilité. Il ne restait qu'une journée avant le procès.

Je décidai de la passer dans ma bibliothèque, au lieu de descendre chercher d'improbables preuves au Forum. J'avais posé mes questions à suffisamment de personnes. Peut-être qu'un arbre resté sec hier donnerait aujourd'hui des fruits. De ce fait, il me semblait sage de rester là où un messager serait sûr de me trouver. Et, naturellement, Eco pouvait surgir à tout instant.

Je commençai une nouvelle lettre à Meto. Et je finis par la brûler, comme la précédente. Ce que j'avais à l'esprit, il m'était impossible de le communiquer par lettre. Bethesda et Diane passèrent la journée à coudre dans le jardin. Elles semblaient dans d'excellentes dispositions, chuchotant entre elles, puis éclatant de rire. Je les observai en silence.

Finalement, ce ne fut pas un informateur, mais Trygonion qui frappa à ma porte cet après-midi-là. Il arriva tellement excité que Belbo ne tenta même pas de l'empêcher de se précipiter vers ma bibliothèque.

— Viens ! cria-t-il, tremblant et haletant. Viens immédiatement !

— Qu'y a-t-il, Trygonion ? soupirai-je.

— Il l'a fait ! Il l'a vraiment fait ! Malgré toutes les précautions. Oh ! Cybèle, maudit soit-il !

Il se prit le visage dans les mains et trépigna.

— Trygonion ! Qu'est-il arrivé ?

— Il l'a empoisonnée. Elle est mourante ! Oh ! s'il te plaît, viens vite.

Pas étonnant qu'il fût hors d'haleine : il avait couru sans s'arrêter depuis la maison de Clodia et il voulait que j'y aille au pas de course. Nous arrivâmes dans la petite impasse, haletants comme des coureurs de marathon. La porte de Clodia n'avait même pas été refermée depuis la sortie de Trygonion.

— Dépêche-toi !

Il m'attrapa par la main et me tira derrière lui. Le petit galle était étonnamment fort malgré ses apparences. Il me traîna à travers l'entrée et l'atrium. Nous traversâmes le jardin central, passâmes sous un petit portique et parcourûmes un long couloir. Devant une porte fermée par un épais rideau, un groupe d'esclaves chuchotait. Ils s'écartèrent pour laisser passer Trygonion. Celui-ci me fit entrer dans la pièce.

Dehors le soleil brillait, mais dans la chambre il aurait pu être minuit. Les fenêtres comme la porte étaient recouvertes d'épaisses tentures. La seule lumière provenait de quelques lampes aux flammes timides.

Dès que mes yeux furent habitués à la pénombre, je vis Clodia couchée sur un lit à pieds d'ivoire ciselés. Son visage et ses mains paraissaient pâles et cireux dans la faible clarté.

— Trygonion ? murmura-t-elle.

— Maîtresse ? gémit-il, en s'adressant à elle comme s'il était un esclave. Je suis revenu aussi vite que j'ai pu.

— Gordien est avec toi ?

— Oui. Économise ton souffle, s'il te plaît.

— Pourquoi ? Tu penses qu'il m'en reste si peu ? Trygonion croit que je suis en train de mourir, dit-elle en tournant ses yeux brillants vers moi.

— Que s'est-il passé, Clodia ?

— Je pense que c'est quelque chose que j'ai mangé.

Son expression devint espiègle, puis elle tressaillit.

— As-tu appelé un médecin ? m'enquis-je.

— Mon frère possède un guérisseur très doué qui en sait long sur les poisons. Comme tu peux l'imaginer, Publius a raison de se sentir concerné par cette question. Le médecin est passé pendant que Trygonion était sorti. Il est devant la porte maintenant, j'imagine. Je ne pouvais supporter de le voir dans la chambre avec moi.

— Qu'a-t-il dit ? demanda le galle, anxieux.

— « Je pense que c'est quelque chose que tu as mangé. » Voilà ce qu'il a dit. Il a voulu savoir quelle quantité de poudre j'avais absorbée et quand. « Tôt ce matin, lui ai-je répondu. Mais je n'ai pas senti d'effets avant midi.

— Tu as de la chance d'en avoir avalé si peu », a-t-il ajouté. En l'espèce…

— De quelle poudre s'agissait-il ? coupai-je.

— Trygonion ne t'a pas expliqué ?

— Pas eu le temps. Nous avons couru sans arrêt, dit le galle pour se justifier.

— C'est une poudre que j'ai trouvée dans la cuisine. Imagine ! Combien de fois me suis-je aventurée dans la cuisine avant que le petit déjeuner soit prêt ? Jamais. Mais ce matin, pour une raison quelconque, je me suis réveillée tôt et affamée. Quand j'ai appelé Chrysis, elle n'est pas venue. Alors je suis partie vers la cuisine. Tu aurais dû la voir bondir quand je suis entrée dans la pièce. Elle se tenait près d'une petite table et sur celle-ci, il y avait un bol de millet au miel. « C'est pour moi ? » lui ai-je demandé. Chrysis ne répondit rien. Je me suis dirigée vers le récipient et c'est là que j'ai vu la petite boîte à côté du bol. Elle contenait une poudre jaune granuleuse. « Quelque sorte d'épice ? » lui demandai-je. Tu vois, je n'avais aucun soupçon.

— Une poudre jaune granuleuse ?

— Oui. Elle ne ressemblait à aucune épice que je connaissais. J'ai humecté mon index avec ma langue et je l'ai plongé dans la poudre. Puis j'ai reporté mon doigt à ma bouche. Je l'ai fait sans y penser. La poudre n'avait pas du tout mauvais goût ; peut-être juste un petit arrière-goût de terre. Puis j'ai vu l'expression sur le visage de Chrysis. J'ai immédiatement compris.

J'entendis un étrange gémissement derrière moi. Je tournai la tête. La plainte semblait venir du coin opposé de la pièce, presque au niveau du sol. Je pensais à un chien, quand mes yeux saisirent un léger mouvement, beaucoup plus haut. Soudain je distinguai la forme d'un corps suspendu tête en bas et oscillant légèrement : une femme nue, les chevilles entravées par une corde accrochée au plafond. Elle gémit de nouveau.

— Silence ! cria Clodia.

Elle se redressa pour s'asseoir, puis retomba en arrière sur les oreillers. Angoissé, Trygonion se précipita pour tenter de la relever, mais elle le repoussa d'une claque sur les mains.

— J'ai immédiatement envoyé chercher Trygonion. Il est accouru de la maison des galles. C'est lui qui a pensé au médecin de Publius. J'ai attendu et attendu que l'homme arrive. Il était descendu au marché aux herbes, mais personne ne savait exactement où il était passé. D'abord, je ne me suis pas inquiétée. Je me sentais bien. Puis, à midi, je me suis sentie mal. Le médecin n'était toujours pas là. Je me suis mise au lit et Trygonion est venu pleurnicher à mes côtés jusqu'à ce que je te l'envoie, Gordien.

— Pourquoi, moi ?

— Tu dois en savoir plus long sur les poisons que la plupart des hommes. Je pensais que tu serais capable de me dire quelque chose sur cette poudre jaune. Va la chercher, Trygonion.

Il s'éloigna à regret de Clodia et se dirigea vers une petite table encombrée de boîtes minuscules et de flacons. Au-dessus de la table, un miroir poli était accroché au mur. Il reflétait la morne lumière des lampes et offrait une vision saisissante de Chrysis, pendue au bout de la pièce. Le galle revint avec une petite pyxide. Je m'approchai de la lampe la plus proche et étudiai le contenu de la boîte.

— Il fait trop sombre pour voir ? demanda Clodia. Je ne peux faire plus de lumière. Elle me blesse les yeux.

— Je peux voir suffisamment. Si je ne me trompe il s'agit d'une substance appelée cheveux de Gorgone. Elle provient de la racine d'une plante qui pousse à l'état sauvage sur les rivages de Mauritanie. Elle est assez rare à Rome, mais on la rencontre de plus en plus ces derniers temps. C'est un poison très puissant, qui agit relativement vite et n'a presque aucun goût, donc il peut être mélangé à peu près à toutes les nourritures.

Clodia ferma les yeux en hochant la tête.

— Tu vois, Trygonion, je t'avais dit que Gordien saurait. Le médecin a dit la même chose.

— A-t-il expliqué les effets ?

— Il n'avait pas besoin de le faire. Je les avais découverts par moi-même.

— Etourdissements, nausées, une sensation de froid, une sensibilité douloureuse à la lumière ?

Elle acquiesça de la tête, en gardant les yeux fermés.

— Finalement, tu en as avalé quelle quantité ?

— Juste cette infime quantité au bout du doigt pour goûter. Quand j'ai vu l'expression sur le visage de Chrysis, j'ai compris ce que je venais de faire.

J'entendis de nouveau le gémissement.

— Silence ! répéta Clodia.

— Si tu n'en as pas absorbé plus que ça…

— Je vais survivre ? Le médecin me l'a dit.

Le docteur aurait été très stupide d'aller raconter à une femme puissante et dangereuse qu'elle allait mourir, si elle avait la plus petite possibilité d'en réchapper. Les puissants n'aiment pas qu'on leur apporte de mauvaises nouvelles, surtout si elles se révèlent ensuite fausses. Le praticien avait plutôt intérêt à rassurer la sœur de son maître. Et si par malheur elle mourait, elle ne serait plus en mesure de lui reprocher son erreur de diagnostic. Quoi qu'il en soit, il avait probablement raison. J'avais quelque connaissance des cheveux de Gorgone et de leurs effets. Il semblait improbable qu'une dose aussi infime fût mortelle.

— Si le médecin dit que tu vas te rétablir vite…

— Tu n'as pas ta propre opinion ? trancha-t-elle. Tu as reconnu le poison. Tu dois savoir comment il agit.

— Je connais beaucoup de poisons de vue, mais d'autres les utilisent. Pas moi.

— On voit bien que tu n'es pas en train de mourir ! insista Trygonion.

Clodia le laissa lui caresser les mains.

— Je pensais que tu avais déjoué le projet d'empoisonnement te visant, remarquai-je.

— Moi aussi. Mais la farce aux bains de Senia a dû être une simple diversion mise en scène par Caelius. Il voulait me faire croire que j'avais triomphé, alors que je nourrissais sa vipère en mon sein. L'esclave en laquelle j'avais le plus confiance !

Dans son coin, Chrysis gémit en tournant sur elle-même. Maintenant dans la pénombre je pouvais la discerner plus clairement. Sa peau lisse et nue portait des zébrures marbrées.

— La petite espionne pleure parce que je l'ai battue, chuchota Clodia. Son châtiment ne fait que commencer.

— Elle a avoué ?

— Pas encore. Mais Caelius doit avoir des espions dans ma maison, comme j'en ai chez lui. Qui était mieux placé que Chrysis ? Je l'ai surprise sur le point d'empoisonner ma nourriture. Si je n'avais pas surgi dans la cuisine à cet instant…

— Pourquoi penses-tu que ce poison vient de Caelius ?

Clodia m'adressa un regard si cinglant que je retins ma respiration. Catulle avait-il connu ce regard ? Puis elle frissonna et ferma les yeux.

— Qui d'autre, sinon ? demanda-t-elle d'une voix faible. Nous savons qu'il avait déjà le poison. Ce que j'ignorais, c'était l'identité de l'esclave qu'il utiliserait pour introduire le produit chez moi. Chrysis, et pas Barnabas !

— Tu penses que c'est ce poison qu'il testa sur son esclave ?

— Naturellement.

— Ce n'est pas le cas.

Elle se mordit la lèvre et s'enfonça sous la couverture.

— Que veux-tu dire ?

— Le poison que Caelius administra à son esclave agit très vite. Tu me l'as raconté toi-même et je pense que tes espions t'ont fait un rapport précis. Il est mort, as-tu dit, sous les yeux de Caelius. « Cela n'a pris que quelques instants », as-tu même ajouté. Il ne peut s'agir du même poison. Les Mauritaniens disent que les cheveux de Gorgone sont comme un serpent lové dans le ventre. Une fois ingéré, ils prennent leur temps avant de frapper. Pendant un certain temps, la victime ne ressent aucun effet, puis les symptômes se déclenchent soudainement. Tu m'as dit avoir absorbé le poison ce matin et que les effets ne se sont fait sentir qu'à midi. Cela ne ressemble guère au poison à effet rapide de Caelius.

— Et alors ? Il aura simplement décidé d'utiliser un autre poison.

— Peut-être. Si tu le permets, j'aimerais emporter chez moi ce qui reste de poison. Si je me souviens bien, je dois avoir un peu de cheveux de Gorgone à la maison, dans le coffre où je

range ce type de produits. Je voudrais comparer cette poudre avec celle que j'ai…

Un homme qui pensait que sa femme voulait l'empoisonner l'avait donné à Eco plusieurs mois auparavant. Par sécurité, mon fils me l'avait remis ; à cause des jumeaux, il ne tenait pas à avoir de poisons chez lui. Je l'avais presque oublié.

— Tu es sûr de rendre la poudre ? chuchota Clodia en fermant les yeux. C'est notre preuve contre Caelius.

Clodia se retourna avec peine sur le lit. Chrysis s'agita au bout de sa corde. Puis Trygonion se pencha vers l'oreille de Clodia et lui dit d'une voix basse :

— L'autre boîte. Maîtresse, l'autre boîte, répéta-t-il.

Elle eut un rictus.

— D'accord, montre-la-lui. Qu'il voie par lui-même.

Trygonion me reprit la boîte de poison des mains. Il se dirigea vers la petite table de cosmétiques et revint en tenant une pyxide différente. Il fronçait le nez et tendait les bras comme s'il voulait garder la chose aussi loin que possible. Je la reconnus immédiatement.

— C'est la pyxide que Licinius tenait aux bains de Senia ! m'exclamai-je.

— Tu en es sûr ? murmura Clodia.

— Même bronze, mêmes incrustations et mêmes reliefs en ivoire. Aucun doute. C'est celle-là.

— La brute ! Le monstre ! s'écria Trygonion, en me tendant brusquement l'objet. Vas-y, regarde à l'intérieur.

— Elle est arrivée ce matin, dit Clodia. Un messager l'a déposée devant la porte d'entrée. Qu'espérait-il ? Me torturer avec cette infâme plaisanterie alors que j'étais mourante ? Si ça se trouve, il est en train de rire à cette heure.

Elle fut secouée de tremblements, haleta et se mit à sangloter.

J'ouvris le couvercle du minuscule coffret. Il contenait un liquide perlé, opalescent, peut-être une sorte de crème ou de lotion. Je la touchai du doigt et sursautai à tel point que je lâchai la boîte. Elle répandit son contenu sur le sol. Trygonion regarda les gouttes de sperme avec répulsion.

— Maudit soit-il ! cria Clodia en se redressant violemment dans son lit.

Trygonion se précipita vers elle. Je reculai et heurtai la table de cosmétiques. Je me retournai vers les flacons d'onguents et les filtres. Au milieu d'eux, je repérai une petite figurine d'Attis, l'époux castré de Cybèle. Il était parfaitement identique à ceux que j'avais vus dans les appartements de la femme de Lucceius. La faible lumière de la lampe éclairait son bonnet rouge et son visage souriant.

Clodia continuait de gémir et de proférer des malédictions. Le petit galle était penché sur elle. La pyxide renversée gisait toujours sur le sol. Son contenu luisait à la lueur de la lampe.

Je reculai un peu plus. L'une des flammes commença à grésiller et la pièce devint encore plus obscure. Je butai dans quelque chose de consistant et de mouvant. Au-dessus et derrière moi, la corde crissa et un faible gémissement monta du sol. Je venais de heurter le corps suspendu de Chrysis. Vus à l'envers dans la lumière tremblotante, ses yeux écarquillés et ses narines semblaient si grotesques que son visage en devenait inhumain. Ses lèvres bougèrent. Je penchai la tête pour tendre l'oreille. Mais ses murmures étaient couverts par les sanglots de Clodia.

— Punissez-la ! Punissez-la encore.

Derrière le lourd rideau qui fermait la porte, j'entendis un vague chuchotement et un mouvement parmi les esclaves qui attendaient dans le couloir. Je regardai les lèvres de Chrysis s'animer. Mais aucun son ne sortait. Je comprenais à peine ce que je voyais, et soudain je repris conscience. Je me dirigeai vers la porte et écartai le rideau pour sortir.

Les esclaves étaient massés comme des poules en train de couver. En remontant le couloir, je vis une silhouette s'approcher à grands pas. Elle me dépassa pour gagner rapidement la chambre de Clodia. C'était Barnabas, un fouet de cuir à la main. Il regardait droit devant lui, les mâchoires serrées. Toute émotion avait quitté son visage. Seuls les yeux exprimaient la détermination et la peur.

À la maison, je retrouvai Bethesda plongée dans sa garde-robe. Elle essayait de trouver quelque chose de correct pour la réception de Clodia.

— À ton avis, la stola bleue ou la verte ? Et comme collier… les perles de cornaline ou les lapis-lazuli que tu m'as offerts l'an dernier ?

— J'ai peur que la fête ne soit annulée cette fois.

— Pourquoi ?

— Clodia est malade.

Je n'avais pas la force d'expliquer ce qui venait de se passer chez cette dernière.

— Elle se sentira peut-être mieux demain, repartit Bethesda.

— Peut-être. On verra si elle se montre au procès demain matin.

— Ah, oui ! Le procès. Elle ne voudra pas manquer ça. Elle devra forcément se sentir mieux pour y aller et alors la soirée aura sans doute lieu finalement. C'est si important pour elle.

— Le procès ?

— Mais non, sa réception, idiot.

Je hochai la tête.

— Pas de nouvelles d'Eco ?

— Aucune.

Je me souvins soudain que j'avais oublié la boîte de cheveux de Gorgone que je voulais emprunter à Clodia. Je n'avais aucune envie de retourner là-bas.

20

Bethesda avait vu juste. Le matin, quand nous descendîmes au Forum pour assister au procès, Clodia était déjà là sur la grande place face aux Rostres. Elle était assise devant les accusateurs au milieu de sa suite. Son visage était pâle et ses yeux semblaient indifférents, mais, apparemment, la crise était passée. En nous apercevant, elle sourit faiblement – en fait, ce n'était pas à moi qu'elle avait souri, mais à Bethesda, qui inclina la tête et lui sourit en retour. La patricienne ne m'adressa en fait aucun sourire. Elle se contenta de lever un sourcil, histoire de me demander si j'avais des nouvelles à lui fournir. Je plissai les lèvres et secouai la tête. Eco n'était pas rentré et aucun de mes filets n'avait ramené de poisson.

Nous étions la veille de la fête de la Grande Mère. Pendant six jours, Rome allait la célébrer par des jeux, des compétitions, des processions religieuses et des pièces de théâtre, des réceptions privées et des cérémonies publiques. Après la fête, les membres du Sénat se réuniraient brièvement, avant de se séparer pour les vacances d'avril. Rome arrêterait de s'agiter, comme un grand moulin qui cesse provisoirement de moudre. Au Forum on se préparait avec délectation à plusieurs jours de plaisirs et d'indolence.

Cette ambiance était d'autant plus étourdissante qu'on attendait un grand procès, *a fortiori* un procès riche en promesses de scandales comme celui-là. Comme il n'y avait pas d'autre procès en cours, tous les avocats se trouvaient dans le public. Et comme il y avait eu tant de débats et de discussions récemment à propos de la « question d'Égypte » et de la mort de Dion, la plupart des membres du Sénat étaient venus. Les plus avisés avaient envoyé dès l'aube au Forum des esclaves installer des chaises pliantes pour leur garder les places. C'est précisément la mission que j'avais confiée à Belbo. Je le cherchai des yeux et finis par l'apercevoir. Il avait trouvé une

excellente place à l'avant, juste derrière soixante-dix juges et quelques qui allaient siéger. Nous nous frayâmes un chemin vers nos chaises. Avant que Belbo ne s'en aille rejoindre la foule des badauds rassemblés à la périphérie, je lui dis de guetter Eco qui risquait d'apparaître à tout moment.

Devant les bancs des juges s'ouvrait l'espace libre où les avocats viendraient faire leurs plaidoiries. À gauche étaient assis les accusateurs avec leurs assistants et leurs témoins. Clodia se trouvait parmi eux. Barnabas était assis près d'elle et, à proximité, je reconnus « Doigts agiles », Vibennius, et plusieurs autres qui avaient participé à la vaine poursuite dans les bains de Senia.

De l'autre côté, autrement dit à notre droite, on avait les bancs de la défense, avec l'accusé, accompagné de ses avocats, de sa famille, de ses partisans et de ses témoins. Les parents de Marcus Caelius étaient tout en noir, comme pour un deuil. Sa mère avait les yeux gonflés et rouges et ses joues étaient mouillées de larmes. Le père semblait fou de douleur avec sa chevelure blanche mal coiffée et sa barbe de plusieurs jours. Mais les parents d'un accusé ont toujours cette apparence lorsqu'ils viennent au procès. Si Caelius avait eu des enfants, ils seraient venus en guenilles et en larmes. Il fallait que la famille d'un accusé ait l'air misérable et tout avocat insistait sur ce point – ou alors il interdisait aux proches de paraître en public.

Caelius avait ses deux avocats à ses côtés. Cicéron me semblait plus mince. L'air suffisant qu'il affichait après son année de consulat et sa victoire sur Catilina avait disparu pour faire place à une expression à la fois ardente et prudente : ardente parce qu'il avait triomphé de ses ennemis et se retrouvait de nouveau en phase ascendante, et prudente parce qu'il avait appris que Rome pouvait se retourner contre lui. La passion dans ses yeux me rappelait le jeune avocat obstiné que j'avais rencontré des années auparavant. Mais la forme de sa mâchoire et la ligne amère de ses lèvres appartenaient à un homme plus âgé et plus expérimenté. En tant qu'avocat, Cicéron s'était montré toujours ambitieux, sans scrupules et brillant. C'était un homme dangereux à affronter dans un tribunal. Et maintenant, il paraissait plus formidable que jamais.

On pouvait dire la même chose de Marcus Crassus, l'homme le plus riche de Rome. Il semblait avoir cessé de vieillir au cours des dernières années. Il paraissait plus proche de la quarantaine que de la soixantaine. Certains plaisantaient : Crassus avait passé un pacte avec les dieux pour qu'ils le laissent s'enrichir tout en ne vieillissant pas. Il avait comme d'habitude l'air sévère et mécontent. Rien ne pouvait jamais le satisfaire ; aucune victoire, aucune réussite n'était assez belle. Il lui fallait toujours plus. Cette insatisfaction chronique l'avait conduit de triomphe en triomphe aussi bien dans le domaine politique que financier. Et ses collègues moins doués qui ne pouvaient pas suivre un tel rythme en éprouvaient de l'amertume.

À côté de ces deux vieux renards, Marcus Caelius paraissait étonnamment jeune et frais, presque un gamin. Une bonne nuit de sommeil avait effacé les marques de débauche que son visage portait lorsque nous nous étions croisés dans la Taverne des Joyeux Lurons. Caelius avait toujours été une sorte de comédien. Pour l'occasion, il avait choisi le costume du jeune innocent avec de grands yeux lumineux… et l'illusion était parfaite. Au cours des dernières années, il s'était détourné de ses mentors Crassus et Cicéron pour servir ses propres intérêts. Il les avait peut-être même trahis. Raisonnablement, ils auraient pu lui tourner le dos maintenant, mais visiblement, ils s'étaient réconciliés.

Je me retournai vers la partie plaignante. Tout d'abord le jeune Lucius Sempronius Atratinus. Si Caelius avait l'air frais à côté de ses avocats tannés par le temps, Atratinus ressemblait bel et bien à un gamin. Avec ses dix-sept ans, c'était à peine un homme au regard de la loi. Mais pour les juges la passion juvénile pouvait compter, car ils avaient entendu trop de plaidoiries pour être impressionnés par une fausse indignation ou une vieille argumentation, quelle que soit l'expérience de l'avocat. Atratinus s'était associé à l'accusation pour défendre une cause familiale : Bestia – l'homme contre qui Caelius avait lancé sa notoire réplique du « doigt coupable » – n'était autre que le père d'Atratinus. L'action engagée par le jeune homme contre Caelius apparaissait comme un acte de courage aux yeux du tribunal romain, où la loyauté compte tant.

A côté d'Atratinus, j'apercevais les autres accusateurs. Je ne savais pas grand-chose d'eux. Lucius Herennius Balbus était un ami de Bestia. Je ne me rappelais pas l'avoir entendu, mais je le connaissais de vue. Cet homme gras se promenait régulièrement au Forum (on aurait dit un œuf géant en toge, m'avait dit Eco). Le troisième accusateur était Publius Clodius – pas le frère de Clodia, mais un de ses affranchis qui, avec son accord, portait son nom. Ainsi, les Clodii étaient représentés indirectement parmi les accusateurs – par le nom, plutôt qu'en personne, ce qu'ils préféraient certainement.

Gnaeus Domitius, le président du tribunal, s'avança. Les juges prêtèrent serment. Puis le procès commença par la lecture de l'acte d'accusation.

Il y avait cinq charges en tout. Les quatre premières concernaient les agressions contre les dignitaires étrangers, dont la personne était sacro-sainte. Théoriquement, les agresser, c'était agresser leur protecteur, c'est-à-dire l'État romain. Ces actes tombaient donc sous le coup de la loi réprimant la terreur politique. Ces accusations étaient graves : Marcus Caelius aurait organisé les attaques à Neapolis pour intimider la délégation alexandrine à peine débarquée ; il serait l'instigateur d'une émeute contre la délégation à Pouzzoles ; il aurait suscité l'incendie criminel contre cette même ambassade pendant son séjour dans la propriété de Palla, alors qu'elle remontait vers Rome ; il aurait tenté d'assassiner Dion, le chef de la délégation, et finalement il aurait pris part à son meurtre.

On venait d'ajouter une dernière accusation : la tentative d'empoisonnement contre Clodia. Des réactions de surprise montèrent de la foule. Bethesda elle-même montra sa surprise.

— De quoi parlent-ils ? murmura-t-elle.

Je haussai les épaules et jouai l'ignorant.

— Tu m'avais dit qu'elle était malade, pas victime d'un empoisonnement.

Je mis un doigt sur mes lèvres et désignai du menton le banc de la défense, où Crassus venait de se lever pour faire une déclaration.

— Notre président Gnaeus Domitius et tous les juges voudront bien noter que cette dernière accusation est nouvelle.

L'accusation ne l'a déposée qu'aujourd'hui, en fait. La défense n'a pas eu le temps habituel pour préparer une réponse à une accusation aussi sérieuse. Donc nous sommes en droit de protester contre l'inclusion de cette charge et nous voudrions qu'elle soit retirée pour faire l'objet d'un procès séparé. Ou alors, si elle doit être maintenue, nous réclamons le report de ce procès. J'ajouterai que cette cour a été réunie exclusivement pour juger d'actes de violence politique. Il me semble difficile d'inclure une accusation de tentative d'empoisonnement contre un citoyen privé. Cependant, comme l'accusation paraît croire que cette charge est liée aux autres, et comme mon collègue Marcus Cicéron est en train de me dire qu'il est pleinement préparé pour y répondre, nous n'émettons pas d'objection à ce qu'elle soit incluse.

Crassus inclina la tête en direction du magistrat principal et des juges et se rassit. Sur le visage de Cicéron, je surpris l'ombre d'un sourire. Je connaissais fort bien ce rictus. Quel tour de prestidigitation préparait-il cette fois ?

Les formalités achevées, le procès put commencer. Les trois accusateurs allaient parler les premiers. Puis Caelius et ses avocats répondraient. Après ces plaidoiries solennelles les témoins des deux camps viendraient faire leurs déclarations. Vu le nombre d'intervenants et de charges à traiter, le procès durerait probablement plus d'une journée.

Un procès romain ne cherche qu'en apparence à établir la culpabilité ou l'innocence. A Rome, tous les procès sont plus ou moins politiques. Traditionnellement, un procès évoque toute la vie d'un accusé – sa réputation, ses liens familiaux, ses affiliations politiques, ses pratiques sexuelles, ses vertus, ses vices. Ce n'est pas seulement l'acte spécifique pour lequel l'homme est poursuivi que l'on juge, mais c'est toute la personnalité de l'accusé… et ce pour le bien de tout le corps politique. C'est ce qu'avait déclaré Cicéron lui-même au cours d'un procès : « Quand ils rendent leur verdict, les juges doivent considérer le bien de la communauté et les besoins de l'État. »

En outre, tout le monde sait que les juges sont beaucoup plus influencés par les plaidoiries des avocats que par les déclarations des témoins. Les déductions d'un grand orateur

faisant une habile lecture d'une affaire (les affirmations du type « à cause de ceci, il est raisonnable de penser que… ») sont plus convaincantes que les déclarations factuelles des témoins – même s'ils s'expriment sous serment (ou, dans le cas d'esclaves, sous la torture).

Atratinus se leva pour parler. Sa jeune voix claire portait bien et son style oratoire – même s'il n'était pas parfait – avait l'accent de la sincérité.

Le jeune homme ne traita que de la personnalité de Caelius – sa débauche bien connue, son extravagance, les lieux indignes qu'il fréquentait notoirement. La vertueuse indignation d'Atratinus aurait paru forcée, fausse, même si elle avait émané de la bouche d'avocats plus âgés. Mais il était jeune et suffisamment pur et innocent pour être crédible lorsqu'il vitupérait contre les excès de Caelius.

Ce dernier était indigne de confiance. Aucun homme avisé ne lui aurait tourné le dos ; il aurait eu trop peur que Caelius ne le calomnie ou ne le nargue, comme il l'avait fait dans le dos de ses propres mentors, *ceux qui à cet instant précis se trouvaient tout près de lui*. Ce vulgaire opportuniste n'était que trop heureux d'utiliser les aînés qu'il avait trahis… pas seulement ses vieux maîtres, mais aussi son propre père qu'il avait abandonné pour aller vivre dans un appartement du Palatin où il pouvait donner libre cours à tous ses vices, loin des yeux paternels. Il se moquait bien alors de l'humble maison du Quirinal qu'il avait quittée et qu'il avait maintenant réintégrée dans sa détresse. Il y a des manières plus sincères de montrer du respect à son père.

Mais, continua-t-il, il n'aurait pas été plus sage qu'une femme lui tourne le dos, car l'homme était capable de faire bien pire que se moquer ou calomnier – comme nous le verrons lorsque l'accusation de tentative d'empoisonnement contre Clodia sera évoquée par un autre orateur.

Atratinus jouait sur ces thèmes de la vie dissolue et de la débauche. Tour à tour, il cherchait à scandaliser les juges, à faire appel à leurs sentiments, à les faire rire.

— Politiquement, dit-il, Caelius a pris fait et cause pour le révolutionnaire dépravé Catilina. Sexuellement, il s'est attaqué aux femmes de citoyens romains. Des témoins seront appelés

pour confirmer ces accusations. D'autres témoins viendront aussi évoquer la nature violente de l'accusé. Pensons notamment au cas du sénateur Fufius qui fut agressé physiquement par Caelius lors des élections pontificales devant une foule de spectateurs horrifiés. Et si tout cela ne suffisait pas pour le condamner, songez à sa manière de fanfaronner et de cracher ses discours lorsqu'il est accusateur dans d'autres procès ou lors de débats au Sénat. Et la couleur des bandes de sa toge sénatoriale !… Lorsque tout le monde choisit des bandes sombres, presque noires, lui a opté pour un violet vif, insolent.

Alors qu'Atratinus rappelait cette inconvenance, je voyais beaucoup de juges hocher leurs têtes grises.

Le pire de tout – parce que c'était ce vice qui menaçait le plus sérieusement de détruire la République –, c'était l'attitude extravagante de Caelius vis-à-vis de l'argent. Par-là, Caelius représentait les pires penchants de sa génération. Que deviendrait la République, si l'on n'arrêtait pas de tels hommes ? Ils dilapidaient des fortunes pour assouvir leurs goûts dépravés et dépensaient des sommes considérables pour la corruption électorale. En somme, ils corrompaient tout ce qu'ils touchaient – hommes et choses. Puis, finissant nécessairement par se retrouver ruinés et dépouillés de tout sens moral, ces individus se tournaient sans hésitation vers les crimes les plus ignobles pour renflouer leurs coffres. Pour mettre la main sur l'or égyptien, Caelius avait couvert ses mains de sang égyptien. Et ainsi, il avait souillé l'honneur et la dignité de l'État romain. Atratinus conclut en ces termes :

— S'il y a bien un homme qui mérite pleinement la condamnation de cette cour, c'est Marcus Caelius.

Je me tournai vers Bethesda et lui demandai ce qu'elle pensait.

— Trop jeune pour mon goût, répondit-elle. Mais une voix plaisante.

L'affranchi Publius Clodius succéda au patricien. Son discours traitait des trois premières accusations contre Caelius. Si Atratinus avait répugné à se souiller en dressant la liste des crimes de Caelius, Clodius les évoqua avec le plaisir manifeste d'un homme maniant un tisonnier chauffé à blanc. Il n'hésitait

pas à frapper fort, avec brutalité. Les paroxysmes d'écœurement étaient ponctués de silences abrupts. Puis, immobile, avec froideur, Clodius exprimait certains de ses commentaires les plus acides, la foule en avait le souffle coupé ou s'esclaffait bruyamment. Techniquement, c'était un discours éblouissant.

Finalement, admit-il, les vertus ou les vices de Caelius pourraient n'être qu'une question d'opinion, surtout en une époque où beaucoup de Romains, hélas, ne savaient plus que penser de ces comportements. Mais les outrages commis à l'encontre des envoyés d'Alexandrie étaient des faits. Une centaine des hommes les plus respectés d'Égypte étaient venus à Rome pour adresser une requête au Sénat. En tant qu'ambassadeurs, ils bénéficiaient de la protection des dieux et de l'État. Pourtant, ils avaient été exposés à une violence permanente, à l'intimidation, à l'incendie et finalement au meurtre.

Les lieux et dates des attaques furent donnés avec force détails. L'accusation allait produire des témoins qui jureraient que dans chaque cas – à Neapolis, à Pouzzoles et dans la propriété de Palla –, on avait aperçu Marcus Caelius dans le voisinage, peu avant les attaques, en compagnie d'assassins notoires. Par ailleurs, comme d'autres témoins l'attesteront, on a entendu Caelius se vanter effrontément en public d'avoir pris part à ces massacres.

Clodius poursuivit en dressant un compte rendu détaillé de chaque attaque, s'appesantissant sur les détails sanglants, brossant un tableau où se mêlaient la pitié et l'horreur, et invoquant les mânes des morts restant à venger.

Pourquoi, demanda-t-il, Marcus Caelius a-t-il perpétré de tels actes ? Le mobile est évident : l'argent. Un homme comme Marcus Caelius, issu d'une famille respectable mais humble, ne pourrait se permettre le train de vie qu'on lui connaissait sans accumuler des dettes considérables. Encore une fois, des témoins allaient venir parler de ces inclinations imprudemment dispendieuses. Si Caelius voulait récuser ces témoins et s'il n'avait rien à cacher, il n'avait qu'à ouvrir ses livres de comptes devant la cour. Était-il prêt à le faire ? Et sinon, pourquoi ? Le ton indigné de Clodius avait atteint un sommet dramatique.

Pour montrer son assentiment, la foule se mit à taper du pied. Il retourna à son banc, en épongeant la sueur de son front comme un boxeur.

Je me tournai encore une fois vers Bethesda et levai un sourcil.

— Eh bien ?

— Tout le monde sait que les affranchis se montrent les plus durs. Mais tous ces effets de manche ne font que m'énerver.

— J'avais remarqué tes signes d'agacement. Tu as peut-être peur pour ton précieux Marcus Caelius ?

— La forme du discours est toujours excellente quand le fond manque, dit-elle.

Je la regardai amusé, comme chaque fois qu'elle citait inopinément quelque vieux proverbe romain. A mon contact et à force de fréquenter les procès, elle glanait naturellement différentes choses. Mais il était curieux de les entendre répétées avec un accent égyptien.

— Et jusqu'à maintenant, ajouta-t-elle, je n'ai rien entendu sur la mort de Dion, ni sur la tentative d'empoisonnement de Clodia.

— Je pense que cela va venir maintenant.

Lucius Herennius Balbus monta sur les rostres pour compléter l'accusation. Si Atratinus avait joué le jeune scandalisé, Herennius était l'oncle sévère et réprobateur, dénonçant le comportement de Caelius avec le recul de l'âge et de la sagesse. Il n'en était pas pour autant moins scandalisé. Il commença et conclut son discours en dressant la liste des vices de Caelius. Il évoqua la mort de Dion et « la survie miraculeuse » d'une certaine dame romaine qui avait la malchance d'en savoir trop pour son bien sur les crimes de Caelius.

Cette dame viendrait témoigner d'un prêt qu'elle avait concédé à Marcus Caelius. Selon lui, il devait servir – à cause de ses fonctions officielles – à financer les jeux organisés par sa ville ; des jeux qui ne s'étaient jamais déroulés. L'argent servit en réalité à corrompre les esclaves de la maison de Lucius Lucceius pour qu'ils empoisonnent Dion et qu'ainsi la délégation égyptienne soit définitivement anéantie par la mort

de son chef. Ce projet échoua. Mais Dion, alerté, trouva refuge dans une autre maison. Et c'est là qu'il connut une triste fin. Qui l'a tué ? Les juges doivent le savoir : l'assassin est Publius Asicius. Même s'il a été acquitté au cours d'un procès, il est notoire que l'accusation et la défense se sont finalement arrangées pour que l'affaire se termine bien pour l'accusé. Caelius et Asicius ! Asicius et Caelius ! Complices de tant d'autres vices. Et cette fois encore, pour ce crime, ils se sont associés.

Des témoins viendraient jurer que ces deux-là se sont trouvés la nuit du meurtre à proximité de la maison où Dion dormait. Comme un arbre avec de nombreuses branches, la délégation alexandrine avait été taillée sans pitié, membre par membre, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le tronc. Mais Caelius ne pouvait être satisfait qu'avec la destruction complète de l'arbre.

Alors Herennius se livra à un vibrant panégyrique de Dion, citant nombre de ses mérites et de ses réalisations. Il nomma les hommes qui l'avaient courageusement hébergé. Il déplora la perte d'un philosophe aussi brillant et se lamenta sur la honte qui retombait sur Rome à cause de ce meurtre.

Que dire de la dernière accusation portée contre Caelius ? Celle d'avoir cherché à empoisonner une grande dame romaine, la descendante de l'une des plus vieilles et des plus fières familles de la ville, la veuve de l'un de ses citoyens les plus distingués ? La dame viendrait, si ses forces le lui permettaient, témoigner de son épreuve.

À une certaine époque, Caelius s'était associé au frère de la dame – encore une de ses duperies, une de ses alliances auxquelles il ne faut jamais se fier. Ainsi il avait pu faire – hélas pour elle ! – la connaissance de la dame. Jeune, beau de sa personne, Caelius avait tout du charmeur – Si vous en voulez la preuve, regardez ces deux hommes qu'il a poignardés dans le dos et qu'il a convaincus de le représenter aujourd'hui. En utilisant tous ses talents, il a séduit la dame pour qu'elle lui concède un prêt assez important. Plus tard, elle regretta la confiance qu'elle avait placée dans cette fripouille : non pas parce que le prêt n'avait pas été remboursé – c'était typique du

personnage et prévisible –, mais parce que la dame comprit bientôt avec horreur qu'il avait utilisé l'argent pour acheter des esclaves et empoisonner Dion. La dame fut profondément choquée, écœurée par l'indécence de Caelius et le meurtre qui avait été commis, outragée d'avoir été trompée et d'avoir – involontairement – financé ses crimes. Elle décida donc de faire quelque chose et c'est pour cela qu'elle est prête à témoigner devant cette cour. Cet acte courageux faillit lui être fatal. Pour la réduire au silence, Caelius a voulu l'empoisonner.

— Tous ceux, parmi nous, qui ont assisté – hélas ! – à tant de procès pour meurtres connaissent bien ce triste principe, expliqua Herennius en baissant la voix. Si un homme s'abaisse à utiliser du poison contre un autre, il recommencera et recommencera encore. Le poison devient une habitude, un vice secret. Jusqu'à ce qu'il soit arrêté par la loi ou les dieux, un empoisonneur répète toujours son crime ignoble.

Ainsi, étant tombé dans ce vice en essayant de tuer Dion – si c'était bien son premier empoisonnement ! – Caelius avait pensé au poison pour se débarrasser de la dame en question. Il essaya le poison sur un de ses propres esclaves (il en acheta un spécifiquement pour l'occasion, comme on achète un vieux bout de tissu que l'on jette dès que l'on n'en a plus besoin. Si c'est faux, que Caelius fasse venir cet esclave devant cette cour). Puis Caelius contacta certains des esclaves de la dame et il essaya de les corrompre pour qu'ils administrent le poison. Mais les esclaves loyaux révélèrent cet immonde projet à leur maîtresse qui essaya de s'emparer du mandataire de Caelius au moment où il remettait le produit.

Herennius fit un compte rendu complet du désastre des bains de Senia, ce qui provoqua de nombreux rires dans l'assistance.

Herennius soupira d'exaspération.

— Caelius n'était pas parvenu à empoisonner Dion. Sa première tentative contre la dame échoua aussi. Mais Caelius n'abandonna pas ! Il y a quelques heures seulement, la dame frôla la mort. Regardez-la maintenant ! Regardez son visage livide et ses yeux tristes ! Regardez son tremblement ! Il suffit de la regarder pour savoir que quelque chose de terrible s'est

produit. Dès lors que les dieux ont choisi de la sauver de cette ignoble machination, je préfère qu'elle présente elle-même ce bouleversant témoignage. Je prie seulement les dieux qu'ils l'aident à se remettre très vite et qu'ils lui donnent la force de témoigner.

« Concernant cette dernière ignominie, les juges entendront également la confession écrite d'une misérable esclave que Caelius avait convaincue de trahir sa maîtresse. Son témoignage a été extrait sous la torture, comme l'exige la loi.

Il devrait y avoir un troisième témoin, un témoin-surprise, pour corroborer cette accusation.

— Le témoignage de cet homme sera particulièrement intéressant pour la défense, j'imagine. L'estimé Marcus Cicéron lui-même a dit de ce témoin qu'il était « l'homme le plus honnête de Rome ». Attends d'entendre, Cicéron, ce que cet homme a à raconter sur les tentatives d'empoisonnement contre cette dame. Je me demande ce que tu pourras dire ensuite du meurtrier dépravé assis à côté de toi !

Je compris immédiatement le stratagème d'Herennius, intelligent mais dangereux. Il préférait laisser à un témoin le soin de faire des révélations fracassantes à la fin du procès, au lieu de formuler lui-même l'accusation. Ainsi cela pourrait agir comme un choc décisif sur l'assistance. Il espérait en tirer un avantage : la sympathie que ne manquerait pas de susciter le témoignage de celle qui avait survécu au poison. Et la défense serait prise de court. Mais qui était, me demandai-je, ce soi-disant « homme le plus honnête de Rome » ? Je tournai les yeux vers Cicéron pour voir sa réaction. Assez curieusement, il me fixait.

21

— Je ne crois pas un seul instant qu'il ait essayé d'empoisonner Clodia, commenta Bethesda. Pas plus que je ne crois qu'il ait tué l'Égyptien.

Après ces trois longues plaidoiries, la cour ajourna le procès au lendemain pour que la défense puisse préparer sa réponse. Bethesda et moi rentrâmes immédiatement à la maison. Mon épouse alla se préparer pour la réception de Clodia, même si plusieurs heures nous séparaient encore de la nuit.

— Mais Clodia en est persuadée.

— Elle se trompe.

Bethesda fronçait les sourcils en se regardant dans le miroir poli qu'elle tenait à la main.

— Ce collier n'ira jamais. Apporte-moi celui en argent.

— Il y en a forcément un qui ment. Quelle tristesse d'avoir à choisir entre Clodia et Caelius !

— Pour l'instant, je suis confrontée au choix d'un collier.

Je fouillai dans son grand coffre à bijoux en quête du collier en argent. Alors que je me perdais au milieu de ses pots d'onguents et de ses fioles de parfums, mon œil fut soudain attiré par un éclat rouge vif.

— Qu'est-ce que cela ?

— Quoi ?

Je saisis entre mes doigts la petite figurine d'argile représentant Attis. Elle était strictement identique à celles que j'avais vues chez la femme de Lucceius et chez Clodia. L'eunuque souriant avait les mains posées sur son ventre rebondi et un bonnet phrygien rouge le coiffait. Bethesda me vit dans le reflet de son miroir.

— Tu ne devrais pas toucher à ça.

— D'où vient-il ?

— Il est arrivé aujourd'hui pendant que nous étions au procès.

— J'ai demandé *d'où* il venait, pas quand il est arrivé.

— C'est un cadeau.

— Qui te l'a adressé ?

— À ton avis ?

Bethesda me reprit la statuette des mains et la rangea dans son coffre. Puis, ayant trouvé son collier d'argent, elle se regarda dans son miroir.

— Tu ne comprends rien. Va chercher Diane pour qu'elle m'aide à m'habiller.

Nous arrivâmes à la porte de Clodia au moment où les contours du monde s'adoucissent et se fondent dans une sorte de brume comme l'esprit d'un homme prêt à dormir. Mais si le monde pouvait bien être assoupi, les invités de Clodia étaient parfaitement éveillés. La salle à manger jouxtant son jardin était illuminée. De toutes parts fusaient de la musique, des rires, des conversations. Quand nous entrâmes, les esclaves commençaient à peine à indiquer aux hôtes leur divan pour le dîner. Des patriciens impeccablement vêtus et de jeunes poètes débraillés se mêlaient à des politiciens, à des courtisanes âgées, à des étrangers à l'allure exotique et même à quelques galles. Et partout cette lassitude, ce scepticisme qui passaient pour un style sophistiqué ces derniers temps à Rome.

Bethesda m'attrapa le bras. Sur son visage, j'aperçus une expression si inhabituelle qu'il me fallut quelques instants pour l'identifier : la panique !

— Que faisons-nous ici ? murmura-t-elle.

— Nous assistons à ce qui doit passer pour une réception à la mode.

— Pourquoi ?

— Attends, c'est toi qui as insisté pour que nous venions, répliquai-je sèchement.

— Je devais avoir perdu l'esprit. Ramène-moi à la maison immédiatement.

— Mais nous n'avons pas encore mangé. Et nous n'avons même pas salué notre hôtesse.

— C'est exactement pour ça que nous devons partir tout de suite. Comme si nous n'étions jamais venus.

— Bethesda…

— C'est absurde. Regarde-moi.

Je fis deux pas en arrière.

— Eh bien oui ? Je vois une belle femme, superbement habillée et maquillée. Une femme qui ne ressemble à aucune autre ici.

— Exactement. N'importe qui peut dire que je n'appartiens pas à cette société.

— Explique-toi.

— Je ne suis même pas romaine.

— Mais si, tu l'es. Tu es ma femme.

— Nous ne sommes pas riches.

— Avec les bijoux que tu portes, ce n'est pas évident.

— Mon accent !

— Il te donne un air de mystère.

— Je suis la femme la plus vieille ici.

— Tu es surtout la plus belle.

— Il a parfaitement raison, tu sais.

Je me tournai pour découvrir Catulle souriant, une coupe de vin à la main.

— Gratidien, je ne m'attendais pas à te voir ici.

— Clodia nous a invités, dit Bethesda, avec un peu trop d'insistance.

— Moi aussi elle m'a invité, tu te rends compte ? s'exclama Catulle. En dépit de ce qu'elle pouvait penser au fond d'elle-même, ou, en tout cas, contre l'avis de son frère. Mais il est absent – occupé par les festivités de demain – et moi je suis ici, alors qu'il aille en Hadès ! Rien ne doit venir gâter mon retour triomphal dans la société palatine. Quel tas de sangsues, de dépravés et de ratés ! Quel étrange mélange : les pires poètes et les politiciens les plus tordus de Rome ; les nobles ruinés et les ex-esclaves indécemment riches ; les beaux garçons et les putains accueillantes. Et là devant moi, l'homme le plus honnête de Rome, accompagné par… Exactement comme tu l'as dit : la plus belle femme de cette assemblée.

— Ma femme, dis-je. Bethesda, je te présente Gaius Valerius Catulle, qui revient d'une année au service du gouvernement en Bithynie.

Bethesda hocha la tête d'un air entendu.

— Le poète, dit-elle.

Il leva un sourcil.

— Suis-je aussi connu ? Ou bien as-tu parlé de moi dans mon dos, Gordien ?

— Pas moi, répondis-je, essayant de percer l'étrange sourire errant sur le visage de mon épouse et me demandant ce que Clodia avait pu lui dire de Catulle lors de leur première et unique rencontre.

Au moins, Bethesda semblait s'adapter à la situation, ce qui me réjouit.

Une jeune esclave arriva pour nous montrer nos places. Les divans étaient disposés en U autour de petites tables. On mit deux personnes par divan, ce qui laissait de la place pour s'asseoir ou s'allonger. Catulle fut installé sur le divan directement à notre droite. Pour l'instant, personne ne partageait le sien. Clodia nous avait-elle disposés ainsi intentionnellement ? Ou était-ce simplement dû au fait que nous étions les trois derniers invités ? Notre groupe se trouvait dans l'angle de la pièce le plus éloigné de notre hôtesse. Cela me convenait parfaitement. Mais Catulle n'était pas content.

— Ça y est, on me renvoie en Bithynie, l'entendis-je grommeler.

On conduisit un sénateur du nom de Fufius vers le divan à la gauche de Bethesda. C'est lui que Caelius aurait attaqué, selon Atratinus, au cours d'une élection. Il devait témoigner le lendemain comme témoin de l'accusation. Fufius était accompagné d'une très jeune courtisane. Bethesda leva un sourcil. Je pouvais lire dans son esprit : la fille était à peine plus vieille que Diane. Cependant Bethesda parut s'adoucir quelque peu quand le sénateur la regarda et lui adressa un sourire approbateur.

Mais Clodia n'était toujours pas apparue et son divan était vide. Catulle scruta les visages de ceux qui étaient encore debout.

— Qui va occuper la place d'honneur, à côté de notre hôtesse, ce soir ? Voyons : le mari, Quintus, est en Hadès, le frère Publius n'est pas là, et l'amant, Caelius – ah, il est en procès

pour meurtre, pas vrai ? Du poison, dit-on ? Je suppose que nous ne voudrions pas d'un empoisonneur à notre table, quel que soit le service rendu. Mais quelqu'un va quand même devoir partager le divan de notre reine. Pas un de ses frères, je pense. Publius serait fou de jalousie. Peut-être cet affranchi loquace qui a parlé aujourd'hui au procès. Il porte le nom de Publius, s'il n'en a pas l'apparence. Et nous avons vu qu'il pouvait parfaitement remplacer son ex-maître, pour parler en public en tout cas. Mais il est plutôt difficile de l'imaginer couché, la tête sur les genoux de Lesbie, pendant qu'elle savoure des ortolans. Ah, la voilà, notre Lesbie ! Toute-puissante Vénus ! Où a-t-elle bien pu trouver cette stola ?

— On voit complètement à travers, murmura Bethesda.

— Le tissu quoi qu'il en soit vient de Cos, commentai-je fièrement. C'est quelque chose de nouveau qu'on a tissé là-bas.

— Je pensais que tu n'étais pas son amant, gronda Catulle.

Est-ce qu'il me taquinait encore ou était-il vraiment en colère ? Soudain, il laissa jaillir un grand rire qui fit tourner plusieurs têtes.

— Oh, non, pas Egnatius ! Je croyais que c'était terminé.

Clodia s'installa sur son divan. Un grand jeune homme musclé vint la rejoindre. Il arborait une belle barbe noire et un sourire éclatant. Je reconnus son visage pour l'avoir aperçu dans la Taverne des Joyeux Lurons.

— Un bel homme, remarqua Bethesda.

— Si un étalon pouvait se tenir debout et sourire, il ressemblerait à Egnatius. Et les femmes diraient de lui qu'il est beau, je suppose. L'Espagnol à l'haleine fétide mais au sourire étincelant. Mais les Espagnols n'ont-ils pas toujours les dents les plus blanches ? Vous savez ce qu'ils font pour obtenir une telle blancheur ?

Bethesda, intriguée, pencha la tête.

— Si Egnatius est le roi de la fête, tout ce que je peux conseiller, c'est de vérifier votre coupe avant d'en boire une gorgée.

— Que veux-tu dire ? demanda Bethesda. Catulle s'éclaircit la voix et commença :

Egnatius sourit pour montrer ses dents éclatantes. Va au procès…

Il commença à rire et dut mettre la main devant sa bouche jusqu'à ce qu'il se fût calmé. Le sénateur et sa courtisane se penchèrent pour écouter.

— Non, attendez, laissez-moi recommencer. Voyons. Laissez-moi réfléchir…

Il claqua dans ses mains.

— Écoutez bien :

Egnatius sourit pour montrer ses dents éclatantes. Au procès, demain, Cicéron verra tout le monde pleurer.

« L'infortuné empoisonneur ! » Sauf Egnatius qui sourira.

Et quand Caelius sera chassé de la ville, sa mère gémira

« Mon seul fils ! Il est comme mort ! » Egnatius sourira. C'est une maladie, ce sourire : tout le temps, en tout lieu.

Pas une bénédiction, un malheur pour tous ! Écoute, Egnatius : même si tu étais romain, Ou sabin ou tiburtin, étrusque, obèse ou rustaud ombrien.

Même si tu venais de ma chère et douce Vérone De là où on se lave normalement les dents, Je maudirais ce sourire ! Il est inepte. Il offense ! Mais toi, tu viens d'Espagne. Et comme tout le monde sait.

Chaque matin les Espagnols se frottent dents et gencives

Avec l'élixir qui jaillit de leur vessie et purifie ! Ce sourire parfait, si éclatant – il montre à quel point

Tu as bien utilisé le contenu de ton pot de chambre.

Mais moi, je préférerais que mes dents pourrissent !

Le vieux sénateur applaudit. Sa courtisane gloussa de rire. Bethesda esquissa un sourire et glissa dans mon oreille :

— Tous ses poèmes sont-ils aussi vulgaires ?

— Tous ceux que j'ai entendus.

— Ses poèmes d'amour sont sûrement différents, soupira-t-elle, intriguée.

Elle comprenait très bien l'attirance que Clodia avait pu éprouver pour Marcus Caelius, mais son intérêt pour Catulle la laissait perplexe.

À cet instant, le partenaire de divan de Catulle arriva. J'aurais dû deviner qui cela pouvait être. Sa présence ajoutait la dernière fausse note intentionnelle à notre petit groupe de dîneurs.

— Oh, on dirait que j'arrive à la fin d'un de tes poèmes ? s'enquit Trygonion en se glissant sur le lit. Quelle chance !

Catulle se renfrogna et renifla. Il voulait simplement par là dissimuler une réaction plus violente : sa mâchoire s'était raidie et frémissait. Il clignait de l'œil sans pouvoir se contrôler. Clodia ne l'avait pas seulement banni en Bithynie ; elle l'avait installé à côté de son favori émasculé. En dehors de moi, personne ne remarqua que Catulle réprimait à grand-peine des larmes.

Quand tout le monde fut assis, Clodia accueillit ses invités avec une très brève allocution et la promesse d'aller saluer chacun personnellement au cours de la soirée. Non loin de nous, un jeune homme à la barbe et à la chevelure ébouriffées laissa échapper un sifflement suggestif. Je vis Catulle tressaillir.

La soirée commença avec l'arrivée du premier service, du foie gras d'oie conçu pour les dieux de l'Olympe. Un vin de Falerne exquis l'accompagnait. Bientôt, Bethesda se mit à charmer le sénateur Fufius avec des histoires de son Alexandrie natale, tandis que la jeune courtisane boudait. Le patricien semblait véritablement fasciné par tout ce que racontait ma femme.

— Je ne suis jamais allé en Égypte, souffla-t-il. Mais naturellement, avec toutes les discussions et controverses récentes, on s'interroge sur la raison de cette agitation.

Même Trygonion et Catulle se mirent à converser – car ni l'un ni l'autre ne pouvait se taire longtemps. Ils échangeaient des piques et c'était à qui calomnierait les invités à l'exclusion de ceux qui se trouvaient à portée d'oreille.

Le dîner finit par s'achever – ou au moins le premier dîner de la soirée. Il y aurait encore d'autres plats et du vin plus tard. L'heure des distractions était pour l'instant venue. Les invités se dirigèrent vers le jardin, où des chaises pliantes et des divans avaient été installés devant la petite scène. Je fus heureux de ne plus avoir la compagnie de Trygonion et de Catulle, mais le sénateur s'accrochait à Bethesda – toujours suivi par la

courtisane. Les esclaves passaient entre les invités en leur proposant des friandises. Ils veillaient à ce qu'aucune coupe ne restât longtemps vide.

Le spectacle débuta avec une représentation de mimes où un seul acteur – sans masque – jouait tous les rôles. Le comédien venait d'arriver à Rome, expliqua Clodia, « après avoir fait rire tout le monde de Chypre à la Sicile ». Mais les scènes qu'il interpréta étaient de petites satires classiques : un esclave rabrouant son maître, une marieuse essayant de convaincre un homme qu'il avait besoin d'une seconde épouse, un médecin se trompant de patient et lui administrant différents remèdes ridicules.

À chaque obscénité, l'assemblée s'esclaffait. Les calembours douteux la faisaient grogner de plaisir. Et, à la fin de chaque scène, elle éclatait de rire. L'acteur était assez extraordinaire, c'est vrai. Clodia savait choisir ses artistes. Il acheva sa dernière scène sous un tonnerre d'applaudissements. Clodia réapparut.

— Et maintenant, quelque chose de très spécial, dit-elle. Un vieil ami vient de revenir d'un long voyage en Orient…

— Comme Ulysse ? s'exclama quelqu'un.

Je regardai autour de moi : il s'agissait du jeune homme ébouriffé.

— Si Catulle est Ulysse, cela signifie-t-il que Clodia est Pénélope ? demanda l'un de ses amis.

— J'espère que non, dit un autre. Tu sais ce qu'Ulysse a fait aux soupirants de Pénélope ? Il s'est introduit dans une réception et les a tous tués.

— Comme je le disais, continua Clodia, élevant la voix pour couvrir les rires, un vieil ami est de retour. Plus sage, peut-on penser. Certainement plus vieux, même si ce n'est que d'une année. Et il a de nouveaux poèmes à nous offrir. Je veux parler de notre cher ami, Gaius Valerius Catulle.

« Catulle m'a raconté que, lorsqu'il se trouvait en Orient, il avait visité les ruines de l'ancienne Troie. Il a gravi les pentes couvertes de pins du mont Ida – ce mont où s'asseyait Jupiter pour regarder les Troyens et les Grecs se battre dans la plaine au-dessous. Catulle a pu voir l'endroit où son frère a été enterré. Pendant qu'il se trouvait là-bas, il a été témoin de quelque chose

que très peu ont vu. Il a été invité à assister aux rites secrets dans le temple de Cybèle – y compris la cérémonie d'initiation des galles destinés au service de la Grande Mère.

À ce moment, je m'attendais à entendre quelques commentaires obscènes, mais à la place, un grand silence se fit.

— Cette expérience, m'a dit Catulle, lui a inspiré un poème en l'honneur d'Attis, l'époux de Cybèle, l'amant qui renonça à son sexe pour la vénérer, et, depuis lors, l'inspirateur de tous les galles. La veille de la fête de la Grande Mère, qu'est-ce qui pourrait être plus approprié que la première audition publique de ce poème ?

Clodia quitta la scène. Catulle la remplaça. Ses paupières paraissaient lourdes, ses yeux troubles. Quand je le vis s'avancer sur l'estrade, je crus qu'il allait chanceler. Il tenait à peine debout. Je retins ma respiration, me demandant comment il allait pouvoir s'exprimer devant le public. Il était trop soûl, trop amer, trop peu sûr de lui-même, trop faible. Apparemment, il pensait la même chose, car, pendant un moment, il demeura parfaitement immobile et silencieux, les yeux fixés sur le sol, puis à mi-hauteur. Était-il fasciné par la Vénus géante derrière nous, ou regardait-il simplement dans le vide ?

Quand il finit par ouvrir la bouche pour parler, sa voix ne ressemblait à rien de ce que j'avais entendu jusque-là.

Elle était légère et aérienne, mais étrangement puissante, comme un murmure dans un rêve.

J'avais entendu d'innombrables orateurs au Forum, écouté quantité d'acteurs sur la scène. Leur voix est leur outil ; ils la modèlent à volonté. Les mots leur obéissent comme des esclaves. Mais avec Catulle, tout semblait inversé. C'étaient les mots qui contrôlaient tout. Le poème gouvernait le poète. Il prenait possession non seulement de sa voix, mais de tout son corps, façonnait son visage, animait ses mains, faisait bouger ses pieds sur la scène. Le texte aurait existé avec ou sans le poète. L'homme avait simplement une langue que le poème pouvait utiliser pour parvenir aux invités de Clodia :

Attis lança son véloce navire sur les ondes Et posa son pied rapide sur le rivage de Phrygie Il pénétra dans la forêt sans

soleil, où son esprit Devint aussi sombre que les sous-bois touffus autour de lui.

En un geste de folie, il ramassa une pierre aiguisée Et trancha son membre viril. Il se releva transfiguré Il était femme, le sang ruisselait entre ses jambes Donnant vie à la terre humide et âcre. Attis s'empara d'un tambour et le frappa. La musique s'éleva

En l'honneur de la Grande Mère et de ses mystères. Il chanta de sa voix de fausset pour les serviteurs de Cybèle :

« Venez, galles, tous ensemble, approchez des bosquets. Accourez sur la montagne.

Le sel marin irrite la blessure : éloignez-vous de la mer. Éloignez-vous de Vénus. Débarrassez-vous de votre virilité.

Renoncez à ces amours répugnantes

Savourez les extases d'une passion du sexe libérée. »

C'était un long poème étrange. Il finit par se transformer en mélopée, et le poète en danseur. Catulle se balançait, tapait des pieds, à mesure que le texte le possédait. Le public regardait et écoutait, comme envoûté.

C'était l'histoire d'Attis et de sa folie, qui l'avait entraîné, par une sombre nuit, dans une forêt obscure. Là, il s'était castré pour se consacrer à la Grande Mère, Cybèle. Alors qu'il saignait encore, il appela les fidèles de la déesse et les entraîna dans une procession extatique sur les pentes du mont Ida jusqu'à son temple. Ils entonnèrent des mélopées, frappèrent des tambours et des cymbales, tournoyèrent et dansèrent avec frénésie. Puis, ils s'effondrèrent exténués de fatigue et plongèrent dans un profond sommeil.

Quand Attis se réveilla, sa folie avait disparu. Il vit ce qu'il avait fait et fut horrifié. Il se précipita vers le rivage et scruta l'horizon, désolé d'avoir quitté sa patrie. Enfant, il avait été un champion aux jeux, un athlète couronné, un lutteur. Lorsque sa barbe poussa, il devint un homme connu, respecté, consulté. Qu'était-il maintenant ? Un être naufragé, à la dérive. Ni homme ni femme. Un fragment de ce qu'il avait été. Stérile, misérable, terriblement seul. Sa dévotion l'avait coupé de tout

ce qui l'intéressait ; elle lui avait tout enlevé, y compris son humanité.

En haut du mont Ida, Cybèle entendit sa lamentation. Elle baissa les yeux vers Attis qui pleurait sur la plage. Eut-elle pitié de lui ? Ou fut-elle simplement sensée en lui envoyant un lion, non pas pour le ramener vers elle, mais pour le faire plonger irrémédiablement dans sa folie ? Sain d'esprit, Attis était trop malheureux pour adorer correctement Cybèle. Mais dans son nouvel état asexué, quelle autre vie pouvait-il espérer ? Alors le lion rugissant descendit sur le rivage et conduisit Attis vers la forêt, vers la folie et l'extase, vers une vie d'esclave sans sexe, fidèle à la Grande Mère.

Catulle trembla, comme si le poème relâchait lentement son étreinte. Sa voix commença à faiblir. Les derniers vers furent à peine audibles :

Déesse, Grande Mère, Cybèle, gardienne d'Ida,
Rends fous d'autres hommes…
Pas moi ! Offre à d'autres tes rêves délirants.
Eloigne tes furies de ma maison. Va quérir d'autres âmes !

Catulle était transformé. En montant sur la scène, il avait l'air d'un homme écrasé par le vin. Un homme s'apitoyant sur son sort, peu sûr de lui. Maintenant ses yeux luisaient, son visage était hagard, comme s'il sortait d'une terrible épreuve. Il chancela en quittant la scène – mais pas comme un ivrogne, comme un homme vidé de toute son énergie.

Le jardin était plongé dans le silence. Autour de moi, je vis des sourcils se lever, des visages se renfrogner, des hochements de tête pensifs, des rictus de dégoût. Assise près de la scène, Clodia fixait sans un battement de paupières l'endroit que Catulle venait de quitter. Son visage était un masque sans expression. Considérait-elle que ces vers lui rendaient hommage ? Ou qu'ils étaient, à l'inverse, une insulte ? Peut-être ne se reconnaissait-elle pas dans le poème du jeune homme qui évoquait l'anéantissement de la dignité et de la liberté qu'implique une passion dévorante, l'union désastreuse d'un simple mortel avec une déesse lointaine et indifférente.

Derrière moi, j'entendis un sanglot étouffé, comme celui d'une femme qui pleure, un sanglot si discret que, sans le silence complet, je ne l'aurais jamais remarqué. Je tournai la tête. À l'écart des autres invités, sur les marches descendant vers le jardin, une silhouette était assise dans l'ombre de la Vénus géante. L'homme tenait ses chevilles comme s'il voulait s'empêcher de trembler et se dissimulait le visage entre ses genoux. Je reconnus la stola : c'était Trygonion.

22

Après la performance de Catulle, la réception ne retrouva jamais complètement son atmosphère de légèreté, d'insouciance, malgré les divertissements qui se succédèrent. Nous vîmes plusieurs autres poètes – certains plus connus que Catulle. Mais aucun ce soir-là ne laissa d'impression durable, tout au moins à mes oreilles. Il y eut également des danseurs et des jongleurs. Le mime revint aussi nous jouer des scènes horriblement grossières, mais très drôles. Pendant une pause, notre hôtesse s'approcha de nous. Elle étreignit Bethesda et l'embrassa.

— As-tu reçu mon présent ?

— Oui, merci. Il est arrivé à la maison pendant que nous étions au Forum.

Mon épouse me lança un coup d'œil de biais.

Clodia hocha la tête.

— Bien. Maintenant tu es l'une d'entre nous. Oui, je vous ai vus tous les deux au procès. Qu'en penses-tu, Gordien ?

— Je pense que Bethesda a bien résumé la situation : « La forme du discours est toujours excellente quand le fond manque. »

Clodia m'adressa un sourire énigmatique.

— Est-ce Bethesda qui a dit ça ? Je pensais que c'était mon ancêtre Appius Claudius… Enfin peu importe. Puis-je te voir en privé ? Sénateur, occupe-toi de cette dame un moment pendant que j'emmène son mari pour affaires.

Elle me conduisit jusqu'à une petite chambre privée. Sur les murs des satyres et des nymphes.

— Tu as l'air beaucoup plus en forme aujourd'hui, commençai-je.

— Vraiment ? En me regardant dans le miroir ce matin, je me suis trouvée plutôt horrible. J'ai hésité à annuler la réception. Mais j'ai toujours organisé une fête la veille des

festivités de la Grande Mère. Il n'y a jamais eu d'exception. Même quand Quintus et moi nous trouvions en Gaule cisalpine…

— As-tu torturé Chrysis aujourd'hui ?

Elle me regarda impassible pendant un moment. À la lumière des lampes qui éclairaient les murs rouges, son visage paraissait pâle.

— En réalité, je t'ai entraîné à l'écart pour évoquer des sujets plus importants. Mais puisque tu me le demandes, Gordien : oui, Chrysis a été torturée. Pas par moi, naturellement. Par des gens envoyés par les juges. Tu sais évidemment qu'une esclave ne peut témoigner sans être torturée ? Sinon elle pourrait simplement répéter ce que sa maîtresse lui a demandé de dire.

— C'est logique.

— La petite catin voulait m'empoisonner. Je l'ai prise sur le fait.

— A-t-elle avoué ?

— Oui.

— A-t-elle impliqué Caelius ?

— Naturellement. Tu pourras entendre la déposition demain, juste avant mon propre témoignage.

— La déposition qu'elle a faite sous la torture.

— Tu me sembles faire une fixation malsaine sur la torture ce soir. N'as-tu pas été suffisamment torturé en entendant l'horrible poème de Catulle ? Et dire qu'il m'a assuré qu'il avait un poème idéal pour la fête de la Grande Mère…

Elle frissonna légèrement, puis son visage s'éclaira.

— Mais j'espère que je n'aurai pas à te torturer pour obtenir ton témoignage demain.

— Moi ?

— Bien sûr. À qui crois-tu qu'Herennius faisait allusion en parlant de l'« homme le plus honnête de Rome », selon Cicéron ? Tu dois simplement dire ce que tu as vu aux bains de Senia et ici, chez moi, hier.

— Et si je refuse de témoigner ?

Elle sembla surprise.

— Personne ne peut te forcer. Mais je pensais que tu voulais voir Caelius puni.

— Je veux découvrir l'assassin de Dion.

— C'est la même chose, Gordien. Tout le monde est au courant à Rome, alors pourquoi pas toi ? Oh, je sais, tu es l'homme qui veut des preuves. Eh bien, c'est toi qui devais retrouver ces esclaves de Lucceius impliqués dans le complot pour empoisonner Dion. Tu devais les acheter. C'est bien ce que tu m'as dit. Et alors ? As-tu obtenu des résultats ?

— Non.

— C'est fort regrettable. Ils auraient fait de superbes témoins. Je t'ai donné de l'argent pour les acheter, non ?

— Je vais te le rendre.

— Le procès n'est pas fini. Il n'y a pas d'urgence.

— Je dois attendre que mon fils Eco soit de retour à Rome…

— Oublie l'argent, Gordien. Tu n'as pas besoin de me le rendre. Tu comprends ?

— Je n'en suis pas certain.

— Considère que c'est une partie de ce que je te dois. Maintenant, naturellement, tu vas témoigner demain. Tu le dois.

— Vraiment ?

— Si tu veux que justice soit rendue. Si tu veux que les mânes de Dion reposent en paix.

— Si seulement tout était clair dans ma tête !

— Clair ?

— Les circonstances de la mort de Dion.

Elle soupira, exaspérée.

— Asicius et Caelius se sont introduits dans la maison de Coponius et ont poignardé le pauvre malheureux.

J'ignorai sa réponse. Dans ma tête, je comptais les jours.

— Il y a encore une chance pour qu'Eco revienne cette nuit ou demain…

— Bien. Si c'est le cas et s'il ramène les esclaves, nous pourrons peut-être ajouter leurs témoignages. Mais je te l'ai dit : oublie l'argent.

Sans nous en rendre compte, nous avions entamé un dialogue de sourds. J'écoutais à peine ce qu'elle me disait.

— Il y a quelque chose d'autre, dis-je. Quand j'ai quitté ta maison hier, j'ai oublié d'emporter les cheveux de Gorgone. Tu

sais, je voulais les comparer à ceux que j'ai chez moi. Puis-je emporter le poison ce soir ?

Clodia hésita.

— Je crains que non. Herennius l'a en sa possession. Il veut le présenter comme pièce à conviction demain, quand je témoignerai. Enfin, à mon avis, une boîte de poison n'est pas aussi impressionnante pour un juge qu'un poignard ensanglanté. Est-ce que cela a de l'importance ?

— Non, probablement pas. Je voulais simplement m'assurer que j'avais bien reconnu le poison… pour ma propre satisfaction.

— Si cela avait pu te convaincre de témoigner, j'aurais bien voulu l'avoir encore. Je peux peut-être me débrouiller pour récupérer la boîte, même s'il est assez tard. Demain matin, nous aurons à peine le temps…

Je secouai la tête.

— Ne t'inquiète pas.

Elle se mit à rire.

— Je ne pense pas pouvoir évoquer d'autres détails ce soir. Je suis épuisée. Selon le médecin de Clodius, il me faudra quelque temps pour me remettre. A vrai dire, je ne me sens pas bien. Je n'ai rien pu avaler ce soir. J'espère simplement que mon cuisinier a été à la hauteur. Maintenant, Gordien, promets-moi de témoigner demain. Ne me laisse pas aller au lit avec cette inquiétude. Je te l'ai dit : tu auras simplement à dire à la cour ce que tu as vu.

Je la contemplai un long moment. Je regardai ses grands yeux verts que la maladie rendait encore plus brillants, la peau lisse de sa gorge s'incurvant jusqu'à ses seins et les contours purs de son corps drapé dans la soie transparente. Je humai son parfum. Ah, si Caelius était parvenu à l'empoisonner… Elle serait morte à cette heure, et aurait déjà commencé à se décomposer. L'idée me sembla épouvantable, intolérable : ses yeux lumineux fermés à jamais, son corps parfait rongé par les vers, une odeur de putréfaction à la place de son parfum.

— Oui, je vais témoigner. Je ne vois pas de raison de ne pas le faire.

Elle sourit et m'embrassa sur la bouche, serrant son corps contre le mien comme si elle avait lu mes pensées et qu'elle voulût me prouver qu'elle était parfaitement vivante et chaude au toucher. J'entendais les déclamations d'un poète, ponctuées par des rires et des applaudissements.

Le baiser prit fin. Clodia recula.

— Il vaut mieux que je te ramène à Bethesda avant qu'elle ne se mette à te chercher. Les Égyptiennes sont incroyablement jalouses, m'a-t-on dit.

Après le retour en scène du mime, on nous servit un nouveau repas. Les invités avaient été répartis différemment. Finalement, ceux qui avaient déjà suffisamment mangé, bu, discuté et ri commencèrent à se diriger vers la sortie. Bethesda et moi fûmes parmi les premiers à partir. Catulle et Trygonion semblaient avoir disparu.

— Tu as l'air vraiment songeur, me dit Bethesda, sur le chemin du retour.

— Et toi, tu as l'air vraiment heureuse. T'es-tu amusée à ce point ?

— Amusée n'est peut-être pas le terme, répondit-elle, soudain hautaine.

— Qu'a voulu dire Clodia lorsqu'elle s'est adressée à toi ?

— Quand ?

— Lorsqu'elle t'a demandé si tu avais reçu la statuette et qu'après ta réponse affirmative, elle a conclu : « Bien, maintenant tu es une des nôtres. »

— Elle a dit ça ?

— Bethesda, je ne suis pas d'humeur à plaisanter.

— Elle voulait simplement dire que j'étais acceptée parmi les autres femmes du Palatin. Les femmes qui comptent, en tout cas. Grâce à Clodia.

— C'est tout ce qu'elle voulait dire ?

— C'est à toi que je demande ce que tu sous-entends par là ! Tu te souviens d'où je viens, qui je suis. J'ai eu très peur quand nous avons quitté la ferme et que nous sommes venus à Rome pour nous installer dans ce voisinage. Je ne te l'ai jamais montré, bien sûr, mais j'avais peur. Au départ, elles m'ont fort mal traitée.

— Fort mal traitée ?

— Elles m'ont tenue à l'écart. Mais, après cette soirée, les choses vont changer. Les autres vont me traiter différemment. Comme si j'étais l'une d'elles.

Cela me semblait très improbable, mais je me contentai de hausser les épaules.

— Pourquoi pas ? Presque tout semble possible ces temps-ci à Rome.

Bethesda prit cette remarque comme une insulte et n'ouvrit plus la bouche jusqu'à la maison.

Diane était restée éveillée pour nous attendre. Elle voulut que sa mère lui décrive toute la réception. Pendant qu'elles allaient dans la chambre de notre fille, parlant des parures des femmes, de leurs vêtements, de leurs coiffures, je me réfugiai dans notre propre chambre.

J'enlevai ma toge et enfilai une tunique élimée. Je laissai brûler une lampe pour que Bethesda trouve son chemin, dès qu'elle viendrait se coucher. Je m'allongeai sur le lit et fermai les yeux. Mais je ne pus trouver le sommeil. J'avais trop bu, trop mangé, trop écouté de poésie. Je pouvais entendre les rires étouffés de Bethesda et de Diane. Ils me rappelaient les rires lointains, montant du jardin, alors que Clodia m'embrassait…

Je lui avais demandé quelque chose, n'est-ce pas ? Ah oui, le poison ! Les cheveux de Gorgone pour que je puisse les comparer à ceux que j'avais ici. Et de nouveau, je revenais sans la boîte. En fait, je n'avais pas besoin de l'échantillon de Clodia pour faire une comparaison. Je me souvenais parfaitement de l'apparence du poison, que j'avais approché d'une lampe.

Je changeai de position, bien décidé à m'endormir. Mais les rires de la chambre de Diane me tenaient éveillé et mes pensées tournoyaient dans ma tête, comme Chrysis au bout de sa corde… Finalement, je me levai et pris une lampe.

Au fond du couloir qui partait de ma chambre, il y avait une petite pièce où j'entreposais des tapis roulés, des chaises et des caissettes. Je ne tardai pas à trouver le coffre que je cherchais. Je me demandai où j'avais rangé la clé, avant de me rendre compte que je n'en avais pas besoin. La petite serrure de la boîte avait été forcée.

Je rapportai la boîte dans la chambre et baissai la lampe pour qu'elle éclaire l'intérieur.

Il n'y avait pas grand-chose dedans : un poignard avec des traces de sang séché qui avait été important dans un autre procès, quelques lettres et d'autres souvenirs que je ne voulais pas que quelqu'un touche. Et là, je trouvai bien la petite pyxide de poison qu'Eco m'avait confiée.

Je la saisis par les bords du couvercle. Celui-ci s'ouvrit. Je sursautai, persuadé d'avoir maladroitement renversé son contenu. Mais je m'aperçus que rien n'était tombé… parce qu'il n'y avait rien.

La pyxide était vide. Il ne restait que quelques traces de poison. Le produit était parfaitement identique à celui que j'avais vu chez Clodia.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Je reposai la pyxide et regardai de nouveau dans le coffre, pensant que le poison avait dû tomber. Mais je ne voyais aucune poudre jaune. En revanche, j'aperçus quelque chose d'autre, un petit objet aisément identifiable : une boucle d'oreille. Elle était simple : un petit crochet d'argent avec une boule de verre verte pour unique ornement. Je la reconnus immédiatement : c'était l'une des vieilles boucles de Bethesda.

Le crochet du bijou était tordu. Je regardai de nouveau la serrure forcée de mon coffre qui portait de nombreuses petites éraflures. Il était facile de l'ouvrir. Un crochet de boucle d'oreille aurait été idéal.

Il me semblait évident que celui de Bethesda avait servi à forcer la serrure.

Je m'assis et regardai stupidement la boucle d'oreille, le coffre et la pyxide vide. D'abord je fus intrigué, puis étonné et enfin furieux.

Diane et sa mère sursautèrent quand j'écartai le rideau et m'avançai dans la pièce. Je tenais la pyxide vide dans ma main tendue.

— Peux-tu m'expliquer ceci ? m'écriai-je en tentant de garder une voix calme.

Elles me regardèrent comme si j'étais un étranger. Me serais-je reconnu à cet instant, si je m'étais contemplé dans un miroir ?

Aucune ne parla.

— J'ai demandé si tu pouvais expliquer ça, répétai-je.

Elles me fixaient bêtement.

— Très bien. Je n'ai pas besoin d'explications.

Je tendis la boucle.

— Tu as dû être très pressée pour l'avoir oubliée. C'était très imprudent, très imprudent. Ne t'es-tu pas imaginé que j'allais finir par la trouver ?

Elle regardait impassible la boucle d'oreille.

— S'il te plaît, Bethesda, ne me fais pas croire que tu ne la reconnais pas. Même moi je la reconnais et tu dis toujours que je ne fais pas attention à tes bijoux. C'est une de celles que tu possèdes depuis des années, soupirai-je, soudain plus triste qu'en colère. Est-ce si important pour toi d'obtenir les faveurs de cette femme ? Ne savais-tu pas comment elle allait utiliser ce poison – non seulement pour abuser la cour, mais pour m'abuser moi ?

Je refermai la pyxide et jetai la boucle sur le sol. Diane sursauta de nouveau et se serra contre sa mère, effrayée. Pendant un moment, j'eus presque honte, puis ma colère revint. Je me mis à faire les cent pas dans la chambre.

— Elle se moque de toi aussi, ne le vois-tu pas ? Elle t'a invitée à sa soirée, elle t'a envoyé cette horrible statuette, elle t'a fait croire que tu pourrais intégrer leur cercle. Elle a partagé des secrets innommables avec toi. Vous avez murmuré derrière mon dos dans le jardin. Elle a exactement dit ce que tu voulais entendre, j'imagine. Elle est très forte pour ça. Si elle peut le faire avec ses amants, pourquoi pas avec toi ? Tu crois vraiment qu'elle voulait être ton amie ? Une femme qui parle de ses ancêtres comme s'ils étaient des dieux échangeant des ragots avec une femme née esclave ?

Je cessai de déambuler, essayant d'apaiser ma rage. Mais je ne parvins qu'à me mettre davantage en colère. Je serrai la pyxide si fort que les angles me coupèrent la paume.

— Femme, tu m'as délibérément trompé. Le nies-tu ?

Bethesda ne desserra pas les lèvres.

— Mère… intervint Diane, serrant le bras de Bethesda qui prit dans sa main le visage de sa fille et l'attira vers sa poitrine pour l'apaiser.

— Le nies-tu ? hurlai-je.

Mon épouse me fixa dans le blanc des yeux, imperturbable jusqu'au bout.

— Non, je ne le nie pas.

— Tu as contribué à me tromper ?

— Oui.

Nous restâmes un long moment immobiles à nous regarder. Pas une seule fois, Bethesda ne cilla. Je jetai de rage la pyxide par terre et quittai la pièce. Mes cris avaient réveillé Belbo qui se précipita derrière moi alors que je courais vers la porte d'entrée. Je m'engageai dans les rues noires.

Cette nuit-là, je me servis de mon poing pour frapper à la porte de Clodia. Les coups se répercutaient dans l'air calme de la nuit suffisamment fort, pensai-je, pour réveiller les voisins. Mais les esclaves mirent du temps à répondre. Le bruit les effrayait-il ? Ou me trouvaient-ils simplement grossier ? Enfin, un minuscule judas s'ouvrit. Deux yeux apparurent. Même dans l'obscurité, je les reconnus à la forme des sourcils.

— Je veux voir ta maîtresse, Barnabas.

— Il est tard. Tu la verras demain au procès.

— Non, je dois la voir ce soir.

Les yeux me détaillaient curieusement. Je me rendis compte que je devais avoir l'air étrange, avec ma tunique de nuit et mes cheveux en bataille. Le petit judas se referma. Je me mis à faire les cent pas devant la porte. Belbo demeurait immobile non loin de moi, bâillant et clignant les yeux.

Enfin la porte s'ouvrit. Je me glissai à l'intérieur, mais Barnabas referma la porte au nez de mon esclave.

Il me fit traverser l'entrée, l'atrium, descendre les marches vers le jardin. A la lumière des rares petites flammes vacillantes, je vis que l'endroit n'était pas désert. Des couples bougeaient et murmuraient dans l'ombre. Soudain, comme un faune surgissant de la forêt, une fille nue passa devant nous à grandes enjambées. C'était la fille qui avait dîné avec le sénateur Fufius.

Elle tourna la tête vers nous et éclata de rire, avant de disparaître. Une seconde plus tard, Fufius, nu et ivre, apparut. Il la poursuivait.

Barnabas me conduisit jusque dans la petite pièce à panneaux rouges, jouxtant le jardin. Il posa une lampe sur la table et s'en alla. J'eus beaucoup de temps pour étudier les nymphes et les satyres avant l'arrivée de Clodia. Ses cheveux tombaient sur ses épaules. Elle portait une stola blanche transparente ceinturée à la taille qui laissait voir ses seins. Sa peau nue luisait dans la lumière rouge reflétée par les murs. Elle souriait timidement.

— Si tu voulais rester, Gordien, pourquoi es-tu parti ? Ah ! oui. Pour ramener Bethesda à la maison. Mais maintenant, tu es de retour. Tu as eu le regard attiré par quelqu'un en particulier lors de la soirée ?

Elle ondula vers moi, les paupières lourdes. Elle souriait toujours.

— Tu as torturé une esclave sans raison aujourd'hui.

Les paupières devinrent plus lourdes encore et le sourire s'évanouit.

— Encore ? S'il te plaît, Gordien, un homme de ton âge doit connaître la vie et le monde.

— Il y a des choses auxquelles on ne s'habitue jamais. Les mensonges, les tromperies, les conspirations.

— De quoi parles-tu ?

— Et la corruption, naturellement. C'était à ça que devait servir l'argent, n'est-ce pas ? Pas pour acheter les esclaves et les faire témoigner, mais pour me corrompre, rien d'autre. Ainsi, le moment venu, je devais faire ce que tu voulais. Ah, l'homme dont l'honnêteté était vantée par Cicéron lui-même ! C'est pour ça que tu m'as demandé de venir, pensant que je te serais utile d'une manière ou d'une autre. On laisse Cicéron faire son discours, et puis on envoie sur la scène cet homme dont Cicéron lui-même dit qu'il est l'honnêteté personnifiée. Après cela, le grand orateur a l'air d'un idiot. Tu pensais m'acheter avec de l'argent ? N'as-tu jamais rencontré un homme que l'argent – ou ce sourire que tu affiches – ne pouvait acheter ?

— Vraiment, Gordien, il est horriblement tard…

— Oui, je m'y prends au dernier moment pour renverser tes plans. La remise du poison aux bains de Senia… Tu étais aussi derrière cette machination ?

— Ne sois pas ridicule.

— C'était peut-être une partie de ta machination. Peut-être pas. Mais quelles que soient tes intentions, quelque chose ne s'est pas bien passé. La preuve contre Caelius que tu voulais récupérer – ou fabriquer – n'est jamais parvenue entre tes mains. Tu t'es rendu compte que tu ne parviendrais pas à impressionner les juges en te contentant de prétendre que Caelius avait voulu t'empoisonner. Alors tu as élaboré un nouveau plan. Comment savais-tu qu'il y avait du poison chez moi ? Ou est-ce Bethesda qui te l'a dit par inadvertance ? Auquel cas tu as immédiatement vu comment l'utiliser.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, Gordien. Je te l'ai dit, il est tard…

— Est-ce que tu as fait semblant d'être malade ? Quand tu lui as montré le poison, le médecin de ton frère a parfaitement pu t'expliquer les symptômes et te dire comment les imiter. Ou as-tu vraiment absorbé un peu de poudre, après t'être assurée de n'en prendre qu'une dose trop infime pour te tuer, mais suffisante pour te rendre malade, toujours sur le conseil de ton médecin ? Comme ça, tu aurais parfaitement joué la comédie et tu aurais été sûre de m'abuser. Mais livrer cette pauvre fille au supplice de la torture simplement pour faire plus authentique – là tu es allée trop loin. Naturellement, tu pouvais être sûre qu'elle allait raconter aux juges l'histoire que tu voulais, puisque après ils allaient te la rendre et que, si elle n'avait pas témoigné dans ton sens, les choses auraient pu tourner encore plus mal à son retour. Quelle stupidité de torturer les esclaves pour parvenir à la vérité !…

— Tu deviens complètement fou, Gordien. Tu délires.

— Alors pourquoi suis-je devenu soudain parfaitement lucide, pour la première fois depuis que je t'ai rencontrée ? C'est exactement comme la rumeur le dit : tu jettes un sort. Je pensais être immunisé. Mais seul un imbécile peut le croire. Maintenant, mes yeux sont ouverts. Alors la question que je me pose, c'est : jusqu'où es-tu allée dans ta campagne

d'annihilation contre Marcus Caelius ? Si les tentatives d'empoisonnement sont fausses, qu'en est-il du meurtre ? Qu'en est-il de Dion, le « pauvre malheureux », comme tu l'appelles ? N'aurais-tu pas eu quelque raison de le faire tuer ? Simplement pour pouvoir incriminer Marcus Caelius.

— Ridicule ! Quand Dion est mort, Caelius et moi étions encore…

— Alors peut-être que Caelius a effectivement pris part au meurtre. Mais qui peut dire que ton frère ne se trouve pas à l'origine de tout cela au bout du compte, si Caelius et Clodius étaient encore alliés, comme vous étiez encore amants ? Et cet argent que tu as prêté à Caelius, et qui selon toi aurait servi à tenter d'empoisonner Dion… Peut-être que tu savais dès le départ à quoi il allait servir. Peut-être que le complot était ton idée et que Caelius n'était qu'une de tes marionnettes. Mes yeux sont ouverts, Clodia. Mais il est des points obscurs. Comme je suis de plus en plus perplexe, je pense devoir refuser de témoigner demain. En tous les cas, je ne témoignerai pas en faveur de l'accusation. Peut-être devrais-je le faire pour la défense. Que Cicéron appelle l'homme le plus honnête de Rome pour qu'il raconte comment Clodia a voulu faire de Marcus Caelius un prétendu empoisonneur.

— Tu n'oserais pas.

— Tu crois ? Alors je te suggère d'abandonner cette histoire de faux empoisonnement. Retire la déposition qu'a faite Chrysis. Ne dis pas un mot des cheveux de Gorgone quand tu vas témoigner. Tu comprends ? Parce que, si tu le fais, je viendrai témoigner moi-même et je réfuterai tout ce que tu auras dit. Ton affaire contre Caelius sera mal engagée alors. Il en sera de même pour les fantastiques révélations promises par Herennius comme sommet du procès.

Les yeux de Clodia étincelaient. Ses lèvres tremblaient. La fureur enflamma son visage. Mais elle lutta pour la dominer et finalement elle s'apaisa. Une nouvelle fois, je fus frappé par son air pâle et hagard. Était-elle assez folle pour s'être empoisonnée délibérément ? Désirait-elle implacablement détruire Caelius ? A quoi pouvait ressembler cet amour, pour finir ainsi dans la haine et la destruction ? Un plus grand mystère m'étonnait : à

cet instant, alors que son corps était ravagé par le poison, que sa duplicité était révélée, que son plan pour m'utiliser était déjoué, comment Clodia pouvait-elle paraître si belle à mes yeux ? Si belle que je ne pouvais même pas supporter de la regarder. En effet, je dus me retourner et contempler sur les murs les nymphes et les satyres en rut qui se donnaient du bon temps en toute innocence.

— C'est scandaleux, murmura-t-elle finalement. Tout ce que tu dis est scandaleux. C'est absurde. C'est fou. Caelius t'a-t-il parlé ? Ou Cicéron ? Pourquoi t'es-tu retourné contre moi, Gordien ?

— Je te l'ai dit dès le début : tout ce que je voulais, c'était retrouver les assassins de Dion. Je n'accepterai jamais d'être utilisé comme instrument pour satisfaire une vengeance contre un ex-amant. J'imagine que tu as l'habitude de te servir des hommes et que ça leur plaît. Mais je n'ai aucun goût pour cette sorte de choses.

— Oui, je savais cela depuis le début.

Sa voix était à peine audible, même si j'avais le dos tourné, je sentis qu'elle s'approchait. Je captai sa respiration chaude sur ma nuque.

— C'est pour ça que je n'ai jamais essayé d'utiliser ce genre de persuasion avec toi. Tu es un homme hors du commun, Gordien. Je ne suis pas habituée à une telle force, à une telle intégrité… Oui, Cicéron a raison. Quelle chance a Bethesda ! Je n'ai jamais cherché à te séduire, Gordien. J'en ai rejeté l'idée, comprenant que cela ne ferait que t'offenser. Même si je fus tentée, plus d'une fois…

J'inspirai profondément et me retournai vers elle. Elle avait une expression de découragement, poignante, convaincante.

— Clodia. Tu es une femme remarquable. Tu n'abandonnes jamais, n'est-ce pas ?

Je m'attendais à une manifestation de colère ou à l'ébauche d'un sourire, mais son visage devint plus embarrassé, plus triste.

Je la contournai, soudain pressé de m'en aller. J'avais peur de faire quelque chose que je pourrais regretter. Mais la porte était obstruée par un grand et imposant jeune homme musclé. Il

se tenait bras croisés et ne portait qu'un minuscule pagne de lin. Le portrait ironique que Catulle en avait fait était incroyablement et parfaitement exact. Même en faisant mine de me barrer la route, Egnatius, l'Espagnol, souriait.

— Qui est ce minable ? demanda-t-il. Dois-je l'écraser ?

— Tais-toi, idiot, gronda Clodia. Écarte-toi.

Egnatius s'effaça. En passant devant lui, je grimaçai.

Son haleine sentait le vin, mais je m'exclamai :

— Est-ce l'urine que sent ton haleine ?

Le sourire de l'Espagnol disparut enfin.

23

Belbo m'attendait devant l'entrée. Sans un mot, je m'engageai dans la rue, puis me rendis compte que je ne savais pas où aller. Rentrer à la maison auprès de Bethesda était hors de question. Je serais bien allé voir Menenia. Mais qu'aurait dit ma belle-fille si elle m'avait vu débarquer en pleine nuit en lui demandant de m'héberger ? Si encore Eco était rentré…

Soudain, Belbo grommela et me tira de côté. Je vis la cause de son alarme : une silhouette dissimulée dans l'ombre d'un porche. Ce pauvre Belbo pensait qu'il pouvait s'agir d'un tueur ou d'un voleur. Mais je savais qui c'était.

Je secouai la tête, mi-écœuré, mi-soulagé.

— Catulle. À cette heure de la nuit, tu n'as pas d'autre endroit où aller ?

— Non. Mais toi non plus apparemment.

Il sortit de l'ombre pour me montrer un visage aussi hagard et peiné que celui de Clodia lorsque je l'avais quittée. Nous nous dévisageâmes au clair de lune.

— J'espère que je n'ai pas l'air aussi pitoyable que toi, dit Catulle.

— J'allais te faire la même réflexion.

Il parvint à ébaucher un sourire.

— Qu'allons-nous faire ?

— Attendre que le soleil se lève, je suppose.

— Et jusque-là ? Où allons-nous ?

— Tu connais l'endroit.

La Taverne des Joyeux Lurons était très animée une veille de fête. Nous eûmes de la chance de trouver de la place pour nous asseoir.

— Je n'aime pas cet endroit, maître, dit Belbo.

— Oh, mais certaines filles semblent apprécier ton allure, mon gaillard, remarqua Catulle.

Belbo regarda tout autour de lui, mal à l'aise.

— Je ne pense pas que nous tombions sur Caelius et ses amis, cette fois.

J'examinai la foule à travers un voile de fumée.

— Ici ? En plein milieu de son procès ? s'esclaffa Catulle. Peu probable. Il doit être chez lui avec papa et maman en train de fredonner des mélopées funèbres et de chercher dans sa garde-robe une tunique pour faire pitié demain.

Même Belbo se mit à sourire. On nous servit du vin. Catulle but avec avidité et s'essuya la bouche.

— Qu'est-ce que tu faisais chez elle, avec rien d'autre qu'une vieille tunique de nuit ?

— S'il te plaît, Catulle ! J'en ai assez de tes stupidités.

— Alors pourquoi étais-tu là ?

— Il y avait une affaire que nous n'avions pas fini de régler.

— Au milieu de la nuit ?

— Cela ne pouvait attendre.

Il grommela, puis appela l'esclave pour qu'elle nous serve à nouveau. Je fis tourbillonner le vin dans ma coupe.

— Si Caelius est coupable de tous ces crimes contre l'ambassade alexandrine, n'est-ce pas assez ? Pourquoi a-t-elle besoin d'inventer de nouvelles charges contre lui ? Tu la connais mieux que moi. La crois-tu capable de s'empoisonner pour faire accuser Marcus Caelius d'avoir voulu la tuer ?

— Tu me distrais avec des énigmes, grogna Catulle.

— C'est Clodia qui nous distrait tous les deux.

— Lesbie, insista-t-il.

Je regardai le contenu de ma coupe.

— Si je dois boire ce vin, il faut que je le coupe avec beaucoup d'eau.

— Eh bien, nous allons envoyer un homme chercher de l'eau à l'aqueduc Appien.

— Tu veux dire l'aqueduc que *son* ancêtre a fait bâtir ?

— Exactement, dit Catulle en souriant. Puis nous pourrons emprunter les routes que ses ancêtres ont si intelligemment construites pour nous…

— Et nous offrirons une libation à un dieu dans l'un des temples qu'ils ont érigés.

Catulle éclata de rire.

— Je vois qu'elle t'a fait le grand discours sur les hauts faits de ses ancêtres et leurs incomparables largesses. Rome serait encore une porcherie au bord du Tibre, si les Appius Claudii n'avaient pas été là à l'aube de notre histoire.

— C'est ce que Clodia – Lesbie – semble penser.

— Mais je parie qu'elle ne t'a pas raconté l'histoire de d'Appius Claudius qui a essayé de violer Verginia…

— Non. Un scandale ?

— Ce n'est pas une de ces légendes familiales édifiantes que les Clodii adorent relater à tous ceux qu'ils croisent. Mais l'histoire est vraie et elle en dit plus long sur Lesbie que toutes ces bêtises sur les aqueducs et les routes.

— Dis-moi.

Catulle marqua une pause pour tendre sa coupe à l'esclave, mais il avait la main si peu sûre qu'il renversa le vin.

— Tu as peut-être assez bu ? suggérai-je.

— Peut-être.

— Moi, ce dont j'ai besoin, c'est d'un lit.

Catulle rota et hocha la tête.

— Moi aussi.

— Où résides-tu en ville ?

— J'ai un endroit en haut du Palatin. Juste un lit et quelques manuscrits. Tu veux y aller ?

— Tu partagerais ton lit avec moi ?

— Tu ne serais pas le premier, dit Catulle en riant. Amène ton esclave qui sera notre chien de garde. Il pourra dormir sur le sol dans l'antichambre et aboyer s'il t'entend crier « au viol ! ».

Le logis de Catulle était aussi peu meublé qu'il l'avait dit : un grand lit contre un mur, contre l'autre un coffre rempli de manuscrits.

— De la poésie grecque, pour l'essentiel, expliqua-t-il en enlevant sa toge.

Il enfila une tunique et s'allongea sur son grand divan.

— Allez, viens, il y a assez de place pour deux. Mais je t'avertis, je suis assez soûl pour t'attaquer.

— Je suis un vieil homme avec des articulations ankylosées et une barbe grisonnante.

— Oui, mais tu as une odeur irrésistible.

— Quoi ?

— Tu sens *son* parfum.

— Et tu empestes le vin, Catulle. Ce qui vaut toujours mieux que l'urine, je suppose.

— Quoi ?

Je lui racontai brièvement ma rencontre avec Egnatius. Je pensais que l'épisode l'amuserait. Je me trompais, mais je m'en rendis compte trop tard.

— Alors elle est avec lui, en ce moment, dit-il en serrant les dents. Egnatius et Lesbie. Qu'ils soient maudits tous les deux !

— Tu avais commencé à me raconter une histoire à la taverne, rappelai-je pour détourner son attention.

— Une histoire ?

— Un scandale concernant l'un de ses ancêtres. Un certain Appius Claudius.

— Oh ! oui, celui qui a essayé de violer Verginia. Le seul ancêtre dont ils n'aiment *pas* parler. Oui, il sert d'exemple à la génération actuelle mieux que n'importe lequel de ces modèles de vertu perchés sur leurs piédestaux. Tu m'as demandé si elle était suffisamment folle pour s'empoisonner, rien que pour embêter un amant. Bien sûr qu'elle en est capable. C'est dans son sang.

— Son sang ?

— Je vais te raconter l'histoire. Cela se passait il y a bien longtemps, dans les premiers jours de la République, après la chute des rois, mais avant que les plébéiens et les patriciens aient trouvé le moyen de vivre en paix ensemble. La chronologie est une chose assez vague pour moi – je suis poète, pas historien ! – mais à un moment un groupe de dix malabars parvint à prendre le contrôle de l'État. Ils se donnèrent le nom de décemvirs et instaurèrent un règne de terreur. Pour le bien de Rome, naturellement : pour résoudre la crise du moment, pour répondre à une nécessité, et cetera. Tu connais la chanson.

— Et Appius Claudius était l'un des décemvirs ?

— Oui. A l'époque, il y avait aussi à Rome une magnifique jeune fille appelée Verginia, la fille de Verginius. Elle était vierge, fiancée à un jeune politicien. Mais un jour, Appius Claudius l'aperçut. Elle se rendait à son école de filles au Forum.

Il fut immédiatement emporté par un désir violent. Il la suivit partout, dans les rues, sur les marchés. Il essaya de l'entraîner loin des yeux vigilants de sa nourrice, décidé à la séduire. Mais Verginia était une fille vertueuse et elle ne voulait rien avoir à faire avec le dépravé. Elle le repoussa avec mépris. Mais plus elle le rejetait, plus il la voulait.

« Finalement, il élabora un plan pour lui mettre la main dessus. Il attendit que son père s'en aille pour participer à des manœuvres militaires. Puis il donna des instructions à l'une de ses créatures, un dénommé Marcus. Un matin, alors que Verginia se rendait au Forum avec sa nourrice pour aller à l'école, Marcus et une poignée de ses hommes l'enlevèrent. Les témoins furent choqués et voulurent savoir ce qui se passait. Marcus répondit que la fille était une de ses esclaves et qu'il la récupérait. Les gens savaient parfaitement bien que Verginia était la fille de Verginius, mais ils savaient aussi que Marcus était la créature d'Appius Claudius et ils avaient peur de lui. Donc quand Marcus commença à s'agiter en menaçant de faire intervenir la justice, la loi, ses droits de maître, ils le laissèrent emmener Verginia devant le tribunal pour trancher légalement la question.

« Naturellement, le président du tribunal n'était autre que le décemvir Appius Claudius. Marcus raconta une histoire absurde : cette Verginia n'était pas du tout la fille de Verginius ; c'était celle d'un de ses esclaves. Elle lui avait été volée, alors qu'elle n'était qu'une enfant, pour être donnée à Verginius qui l'avait présentée comme sa fille, née de sa chair et de son sang. Marcus prétendit qu'il pourrait en apporter la preuve plus tard. Toujours est-il que la fille était en fait une esclave – son esclave – et qu'il en était le propriétaire légal.

« Appius Claudius fit mine d'écouter tout cela comme s'il découvrait l'affaire, alors qu'il était l'instigateur de la machination. Finalement il décida qu'au cours d'une audience officielle le tribunal pourrait statuer sur ce cas. Les amis de Verginia expliquèrent que son père était hors de Rome, mais qu'il pouvait rentrer le lendemain. Appius Claudius accepta de réentendre toute l'affaire à son retour. En attendant, il déclara que la jeune fille devait demeurer sous la garde de Marcus.

Verginia hurla. La foule protesta et la nourrice s'évanouit. Mais Appius prétendit que, selon la loi, il ne pouvait confier la garde de la fille qu'à son père, et que, Verginius étant absent, il devait la remettre à Marcus jusqu'à ce que le père vienne la réclamer. Verginia allait être entre les mains de Marcus – autrement dit, d'Appius Claudius – pendant toute la prochaine nuit. Tu imagines le vieux renard se pourléchant déjà les babines en plein tribunal et se tripotant sous sa toge ?

« La décision était aberrante et l'on entendit des murmures d'indignation, mais personne n'osa contester. Marcus s'apprêtait à quitter la cour, poussant la petite Verginia en pleurs devant lui.

« À cet instant, le jeune promis de Verginia, le politicien, apparut. Il fit un discours outragé pour montrer comment Appius Claudius utilisait la loi à ses propres fins, notamment pour satisfaire sa luxure. Le jeune homme jura qu'il mourrait plutôt que de laisser sa fiancée passer une nuit loin de la maison de son père. La fille était vierge et c'était une vierge qu'il entendait épouser.

« Il excita la foule. Appius Claudius fit appel aux licteurs armés pour rétablir l'ordre et menaça d'arrêter le jeune orateur pour avoir fomenté une émeute. Mais, pour éviter que la situation ne lui échappe totalement, Appius Claudius accepta que la fille aille passer la nuit chez son oncle. Il exigea un énorme gage en argent pour s'assurer que Verginia se présenterait bien à l'audience.

« À l'aube, le lendemain matin, la ville se réveilla enfiévrée. Verginius – de retour de ses manœuvres militaires – se présenta au Forum, en tenant sa fille par la main. Il avait revêtu des vêtements de deuil et elle portait des guenilles. Toutes les femmes de la famille suivaient en se lamentant. Il y eut un procès – ou une parodie de procès. Chaque partie présenta ses arguments et Appius Claudius était le seul juge. Les preuves et le bon sens ne comptèrent pour rien. Le verdict avait été décidé à l'avance. Dès que les plaidoiries furent achevées, Appius Claudius annonça que Verginia était l'esclave de Marcus, et pas la fille de Verginius. Marcus était libre de faire valoir son droit de propriété.

« La foule fut stupéfaite. Personne ne disait mot. Marcus commença à se frayer un chemin dans l'assemblée, pour se diriger vers Verginia. Autour de la jeune fille, les femmes fondirent en larmes. Verginius menaça Appius du poing et hurla : « J'ai destiné ma fille au mariage, pas à ton lupanar ! Aucun homme digne de porter une épée ne pourra tolérer un tel outrage ! »

« Appius Claudius s'était préparé à cet incident. Il avait entendu parler d'un complot pour renverser les décemvirs, prétendit-il. Il avait justement sous la main une troupe de licteurs pour assurer le maintien de l'ordre. Il les fit venir et leur demanda de dégainer pour permettre à Marcus de faire valoir son droit. Si quelqu'un faisait obstruction, il serait tué sur place comme fauteur de troubles. Marcus s'avança entouré de glaives et mit la main sur Verginia.

« Alors, Verginius sembla perdre espoir. Les larmes aux yeux, il s'adressa à Appius Claudius : « Peut-être que je me suis terriblement trompé pendant toutes ces années. Oui, peut-être que tu as raison et que la fille n'était pas la mienne après tout. Laisse-moi parler à l'enfant et à sa nourrice un moment en privé. Si je peux admettre cette erreur, alors je pourrai abandonner Verginia sans violence. » Appius accéda à cette requête – même si, rétrospectivement, on peut se demander pourquoi. Peut-être était-il satisfait que cette épreuve se prolonge.

« Verginius entraîna sa fille vers une petite rue. Il s'engouffra dans une échoppe de boucher, s'empara d'un coutelas et revint vers Verginia. Avant que quiconque ait pu l'arrêter, il le plongea dans le cœur de la jeune fille. Elle mourut dans ses bras, en se convulsant et en perdant son sang, alors qu'il lui caressait les cheveux et ne cessait de lui parler : « C'était la seule façon de te libérer, mon enfant. La seule façon. » Il revint en titubant vers le Forum, le corps sans vie dans les bras. La foule silencieuse s'écarta. Alors le cri de Verginius se répercuta dans tout le Forum : Tu as son sang sur les mains, Appius Claudius ! La malédiction du sang de ma fille vierge est sur ta tête ! »

Catulle se tut. Je regardai l'obscurité au-dessus de nos têtes.

— Quelle histoire ! dis-je finalement. Qu'est-il arrivé ensuite ?

— Verginius et le jeune homme qui aurait dû devenir son gendre fomentèrent un soulèvement. Les décemvirs furent renversés et Appius Claudius arrêté.

— A-t-il été puni ?

— Il s'est suicidé en prison, avant son procès.

— Je comprends pourquoi les Clodii ne se vantent pas de cet ancêtre. Mais je ne vois pas le rapport entre cette histoire et notre Lesbie.

— Tu ne vois pas ? Il y a cette prédisposition à la folie dans leur sang. Oui, les Clodii ont un héritage de gloire et de triomphe. Mais ils ont aussi cette tendance obsessionnelle et compulsive, cette incapacité de voir autre chose que l'objet de leur désir… qu'ils ne peuvent obtenir. S'ils veulent quelque chose, ils font tout pour l'obtenir. Tout ! Et si leur jugement faussé les entraîne sur une mauvaise piste, ne crois pas qu'ils vont reconnaître leur erreur et revenir en arrière. Oh, non ! Une fois qu'ils se sont mis en marche, ils vont jusqu'au bout, tout droit… même si le désastre est à la fin de leur course. Et tout cela, au nom de l'amour ! Ils misent tout sur une chance infime : celle de voir sortir le coup de Vénus, une fois que les dés sont lancés.

— Es-tu bien sûr de parler de Clodia ? Ou n'est-ce pas toi que tu décris, Catulle ?

Il resta un moment silencieux.

— Je pense que je ne l'aimerais pas comme je l'aime, si je ne lui ressemblais pas par certains côtés.

Il garda le silence si longtemps, ensuite, que je crus qu'il s'était endormi. Mais il murmura :

— Cicéron parle demain.

— Quoi ?

— Au procès. Elle aurait dû savoir qu'il valait mieux ne pas l'affronter. Cicéron est un homme dangereux.

— Je sais. J'ai vu ce qu'il a fait à Catilina, dès lors qu'il a décidé de le détruire. Les armes sont ses mots.

— Clodia pense que tout se résume au corps et au sexe. Elle ne comprend pas le pouvoir des mots. C'est pour ça qu'elle

pense que ma poésie est médiocre… Cicéron a été amoureux d'elle, jadis. Tu savais ça ? ajouta-t-il.

— J'ai entendu une vague rumeur à ce propos. Mais elle me semblait absurde. Cicéron n'aime que lui-même.

— C'était un grand ami de son mari, Quintus. Du vivant de ce dernier, Cicéron leur rendait souvent visite. A l'époque, l'endroit était… eh bien, assez respectable pour qu'un homme comme Cicéron s'y sente chez lui. Clodia était beaucoup plus réservée en ce temps-là. Plus discrète, en tout cas. Je pense qu'elle préférait mener ses petites affaires en cachette : les rencontres secrètes, le risque d'être prise sur le fait, l'excitation malsaine à l'idée de tromper son mari. Et naturellement, quand une femme mariée en a assez de son amant, il lui suffit de lui tourner le dos…

— Mais Cicéron ? C'est absurde. Il méprise les gens comme elle.

— Est-ce qu'il y a d'autres personnes comme Clodia ?

— Tu sais ce que je veux dire.

— Peut-être qu'il la méprise maintenant, mais alors… Cela s'est passé pendant la pire période de son mariage, les dernières années avant la mort de Quintus. Clodia et lui se bagarraient sans arrêt, même en public. Surtout en public. Ils se bagarraient à propos de tout ; des affaires de Clodia, de la carrière de son frère, de l'argent, de la politique. J'ai toujours pensé que c'est ce qui a intrigué Cicéron : la voir débattre, argumenter. Il ne pouvait ignorer qu'elle était splendide, mais elle était aussi intelligente et elle avait la langue acérée. Cette beauté voluptueuse pouvait mettre à terre un homme comme Quintus. Cicéron finit par être fasciné par elle. Cela arrive parfois à des hommes comme lui, des hommes renfermés. Soudain ils se retrouvent follement amoureux de la personne la plus inattendue. Et je pense qu'à l'inverse, il intriguait également Clodia. L'attraction des contraires ! Je ne sais pas s'il s'est vraiment passé quelque chose entre eux. Elle m'a dit que oui, mais je pense qu'elle voulait simplement me blesser. Même si cela s'est passé il y a des années, il n'en est que plus dangereux pour elle aujourd'hui.

— Dangereux ? m'étonnai-je, n'étant pas sûr de ce qu'il voulait dire.

Je commençais à m'endormir vraiment.

— Des hommes comme Cicéron n'aiment pas s'attarder sur ce genre de souvenirs. Ils les considèrent comme de la faiblesse. Ils préfèrent les rejeter.

J'essayai d'imaginer Cicéron en amant, mais j'étais trop endormi pour faire cet effort mental… ou trop effrayé à l'idée de faire de mauvais rêves ensuite.

— Demain… grogna Catulle. Ce n'est pas possible, la lumière filtre déjà à travers les volets. Le ciel commence à s'éclairer. Pas demain, mais aujourd'hui. Aujourd'hui la fête de la Grande Mère commence, et au Forum, quelqu'un va être écrasé.

— Comment peux-tu en être certain ?

Il tapota le lobe de son oreille.

— Les dieux murmurent dans l'oreille des poètes. Aujourd'hui, quelqu'un sera publiquement anéanti. Humilié. Ruiné pour toujours.

— Tu veux parler de Marcus Caelius ?

— Tu crois ?

— Qui d'autre ?

Il étira son corps en bâillant.

— Les choses peuvent tourner dans un sens ou dans un autre. Même les dieux vont devoir attendre pour voir.

— Que veux-tu dire ? murmurai-je.

Puis je dus m'endormir – ou ce fut Catulle –, car je n'entendis jamais sa réponse.

Quatrième partie

Nexus[70]

70 Nœud, lien. *(N.d.A.)*

24

Après une ou deux heures de sommeil agité, je finis par ouvrir les yeux. La lumière du soleil se glissait par les fentes des volets fermés.

Je me dirigeai vers l'antichambre et secouai Belbo. Je lui demandai de courir à la maison aussi vite que possible pour aller prendre ma plus belle toge. Il fut de retour avant même la fin de mes ablutions.

— Je suppose que quelqu'un veillait à la porte, lui demandai-je, tandis qu'il m'aidait à m'habiller.

— Oui, maître.

— Des nouvelles d'Eco ?

— Non, maître.

— Pas la moindre ?

— Rien du tout, maître.

— Ta maîtresse était levée ?

— Oui, maître.

— Qu'a-t-elle dit ? Elle t'a donné un message pour moi ?

— Non, maître. Elle n'a pas dit un mot. Mais elle avait l'air…

— Tu dis, Belbo ?

— Elle avait l'air plus mécontente que d'habitude, maître.

— Vraiment ? Viens, Belbo, nous devons nous hâter pour ne pas rater le début du procès. Je suis sûr que nous pourrons trouver quelque chose à manger en chemin.

Alors que nous partions, Catulle sortit de la chambre, l'air hagard et le regard trouble. Il m'assura qu'il serait au Forum avant l'ouverture du procès. Mais il me sembla qu'au préalable il aurait besoin d'être réveillé d'entre les morts.

Belbo et moi arrivâmes alors que la défense commençait à exposer ses arguments. Comme je n'avais pas envoyé d'esclaves à l'avance avec une chaise, je me retrouvai à l'arrière de la foule – plus nombreuse encore que la veille. J'étais obligé de me dresser sur la pointe des pieds pour voir quelque chose, mais je

n'avais aucun mal à entendre. La voix de Marcus Caelius, orateur éprouvé, s'entendait sur toute la place.

Le jeune Caelius s'avança pour prendre sa propre défense. Et comme Atratinus s'était attardé sur la personnalité de l'accusé, Caelius en fit autant. Était-il ce jeune meurtrier trop beau, moralement dépravé et amateur de sensations que l'accusation avait dépeint ? A regarder l'apparence et les manières de Caelius, on ne l'aurait jamais cru. Il avait revêtu une toge si vieille, si décolorée que même un pauvre l'aurait jetée.

Ses manières étaient aussi humbles que ses vêtements étaient élimés. Le jeune orateur fougueux – célèbre pour son élocution rapide et ses invectives mordantes – parla ce jour-là d'une façon calme, mesurée, réfléchie, débordant de respect à l'endroit des juges. Il se déclara non coupable. Ces accusations horribles et mensongères avaient été portées contre lui par des gens qui avaient été jadis ses amis, avant de devenir ses ennemis. Et leur unique but était désormais de le détruire pour leur satisfaction personnelle. Pouvait-on vraiment reprocher à un homme la traîtrise de faux amis ? Quoi qu'il en soit, Caelius regrettait de s'être mépris sur de telles personnes et de s'être associé avec elles, car il voyait bien la douleur et la peine qu'il infligeait à ses parents. Ils étaient là, à ses côtés aujourd'hui, en habit de deuil, réprimant avec peine leurs larmes. Il regrettait aussi le fardeau qu'il imposait à ses amis fidèles, ses mentors et avocats chéris, Marcus Crassus et Marcus Cicéron, deux grands Romains. Certes il n'avait pas toujours suivi leur exemple et s'était détourné d'eux, mais il promettait de changer de cap et de s'inspirer de leur conduite après cette épreuve… à condition que les juges dans leur sagesse lui donnent cette chance.

Caelius se montrait déférent mais pas servile. Modeste mais pas craintif. Sûr de son innocence, mais pas suffisant. Triste à cause de la vilenie de ses ennemis, mais pas vindicatif. Il était le type du citoyen honnête accusé à tort et confiant en la loi et en la justice.

Je sentis une tape sur mon épaule et me tournai vers Catulle.

— Je suppose qu'il n'y a pas eu beaucoup de sang versé jusqu'ici, dit-il.

— Non, pour l'instant les paroles ont la douceur du lait et du miel, plaisanta un homme à côté de nous. Ce Caelius ne ferait pas de mal à une mouche.

Des rires fusèrent, immédiatement suivis par des « chut ! ». Certains ne voulaient pas perdre un seul mot du plaidoyer.

— Le lait peut aigrir, murmura Catulle à mon oreille. Et parfois tu trouveras une abeille noyée dans le miel, avec son dard intact.

— Que veux-tu dire ?

— Caelius combat mieux avec un glaive qu'avec un bouclier. Attends et écoute.

Assurément, le ton de Caelius changeait, comme si, après s'être humilié en public, il devait passer à l'offensive. Le changement de ton était progressif, les insinuations si subtiles qu'il était impossible de dire quand le plaidoyer était une protestation d'innocence et quand il virait à l'invective mordante contre ses accusateurs. Caelius s'en prit aux plaidoiries prononcées la veille contre lui : ce n'étaient que rumeurs et coïncidences. Il n'y avait aucune logique. Les accusateurs ne s'étaient pas seulement montrés vindicatifs, mais aussi pitoyables, minables, ridicules même. Caelius affichait la plus grande dignité alors qu'il insultait leur logique et leurs motifs et faisait des jeux de mots à leurs dépens.

Catulle tourna les yeux vers le banc où Clodia était assise, et le rictus sardonique sur ses lèvres s'évanouit pour se transformer en sourire.

Maintenant, Caelius lançait une attaque voilée contre Clodia. Il ne la nommait pas. Derrière l'accusation et ses allégations mensongères, expliquait-il, il y avait une personne désireuse de lui nuire. Les juges savaient de qui il parlait : « Clytemnestre-pour-un-quadrans. » Cette raillerie grossière suggérait à la fois que Clodia avait empoisonné son mari et qu'elle était une putain de bas étage. Un grand rire envahit la place.

— Je ne prétends pas ne pas connaître la dame, continua Caelius. Oui, je la connais. Ou je la connaissais, et même assez bien. Ce qui me consterne. J'en ai tiré un certain profit. Parfois Cos dans la salle à manger se transformait en Nola dans la chambre.

Cette déclaration provoqua de nouveaux rires et même quelques applaudissements. Elle était pleine de sous-entendus aigres. Cos évoquait l'île d'où venaient les stolas transparentes de Clodia. Une vulgaire invitation au sexe En revanche, Nola était une forteresse réputée inexpugnable ; elle n'avait pas seulement résisté à Hannibal, mais aussi au propre père de Clodia.

En d'autres termes, ce que la dame promettait lascivement au dîner, elle le refusait froidement au lit. Avec une simple phrase et sans rien dire explicitement, Caelius venait de faire comprendre que Clodia n'était pas seulement une tentatrice, mais aussi une vile allumeuse ; il pouvait même laisser entendre à certains qu'il n'avait jamais dormi avec elle… Après une pause, de nouveaux applaudissements retentirent. Des spectateurs comprenaient avec retard les allusions de Caelius.

Catulle ne riait pas ; il n'applaudissait pas. Apparemment, il n'écoutait pas. Ses yeux ne quittaient pas Clodia, qui, elle, semblait fort mal à l'aise. Le poète souriait tristement.

Caelius poursuivit la comparaison. De même qu'un homme pouvait se trouver à proximité de Nola et être incapable d'en abattre les murs, on pouvait parfaitement se trouver au voisinage de Neapolis ou de Pouzzoles sans être coupable d'attaques contre des visiteurs étrangers. On pouvait aussi se promener innocemment la nuit sur le Palatin sans être un assassin d'ambassadeur.

— Voilà ce qui arrive ! s'exclama Caelius. Je ne suis pas coupable par association, mais par proximité géographique. C'est trop facile. Même le plus inepte des avocats pourra difficilement espérer convaincre les juges avec cette sorte de « preuves ». Des affirmations doivent se fonder sur ce que l'on voit, ou ce que l'on ne voit pas, mais pas simplement sur ce que l'on suppose.

Il tira un petit objet des plis de sa toge. Quelques spectateurs des premiers rangs se mirent à rire quand ils reconnurent la chose.

— Par exemple, continua-t-il, en levant l'objet qui brilla au soleil, quand quelqu'un voit une simple petite pyxide comme celle-ci, quel peut être son contenu ? Un onguent médicinal ?

Une poudre cosmétique ? Un parfum que l'on jette dans son bain ? Voilà ce qu'une personne raisonnable peut penser. Mais un individu à l'esprit tordu imaginera tout de suite autre chose : du poison ! Surtout si cette personne en utilise elle-même.

De l'endroit où je me trouvais, j'étais incapable de dire à quoi ressemblait la petite boîte. Je la voyais en bronze, avec de petites incrustations d'ivoire. Mais ce n'était peut-être qu'un effet de mon imagination – une pyxide semblable à celle qui avait été curieusement déposée sur le seuil de Clodia, remplie d'une substance innommable.

D'autres rires parcoururent l'assemblée. Je regardai Clodia. Ses yeux flamboyaient et ses mâchoires étaient contractées.

— Une imagination plus impudique pourrait même penser à un contenu encore plus scandaleux : la manifestation tangible d'un désir, peut-être déposée par un amant frustré, las d'avoir vainement tenté de faire vaciller les murs de Nola.

Cette fois, les rires furent francs et nets. Les auditeurs avaient manifestement compris l'allusion sibylline. D'une manière ou d'une autre, l'histoire de la pyxide et de son contenu avait déjà fait le tour de la ville. Mais qui avait pu répéter une histoire aussi scandaleuse ? Un esclave de la maison de Clodia ? Ou l'expéditeur de la boîte ? L'expression sur le visage de Clodia révélait clairement que l'allusion impudente de Caelius à l'indécent présent l'avait stupéfiée. Et l'hilarité de l'assemblée ne faisait que l'inquiéter davantage. Sans jamais jeter un coup d'œil vers son ex-maîtresse, Caelius glissa la pyxide sous sa toge.

— Maître !

Belbo tirait sur ma toge.

— J'essaie d'écouter.

— Mais, maître, il est là.

Je me tournai, prêt à le gifler, lorsque je fus saisi d'une joie intense. Non loin, en dehors de la foule, Eco se dressait sur ses orteils pour tenter de voir par-dessus l'océan de têtes.

— Belbo, tu as toujours le regard aussi perçant ! Viens, il ne va jamais nous retrouver dans cette foule. Allons le voir.

— Tu ne pars pas ? s'enquit Catulle.

— Je vais revenir.

— Mais tu vas manquer ce qu'il y a de mieux.

— Mémorise les plaisanteries pour moi.

Nous rejoignîmes Eco au moment où il commençait à jouer des coudes pour se frayer un chemin dans la marée humaine. Sa tunique était sale et ses sourcils couverts de sueur. Visiblement, il venait de terminer sa longue chevauchée. Malgré son air hagard, quand il nous vit, l'ébauche d'un sourire vint éclairer son visage.

— Papa ! Non, ne me serre pas dans tes bras, s'il te plaît. Je suis sale. Et j'ai mal partout. J'ai chevauché toute la nuit, sachant que le procès devait déjà avoir commencé. Il n'est pas terminé, n'est-ce pas ?

— Pas encore. Encore une journée complète pour les plaidoiries…

— Bien. Alors il est peut-être encore temps.

— Temps de quoi faire ?

— De sauver Marcus Caelius.

— S'il en a besoin, répondis-je en pensant à sa remarquable défense.

— Je sais simplement qu'il ne mérite pas d'être châtié pour le meurtre de Dion.

— Que dis-tu ?

— Caelius n'a pas tué Dion.

— Tu en es certain ?

— Oui. J'ai trouvé la petite esclave, Zotica, celle qui était avec Dion, la nuit de sa mort…

— Mais si ce n'étaient pas Caelius et Asicius, qui alors ?

— J'ai ramené la petite esclave…

Eco me sembla soudain très fatigué.

— C'est la fille qui a tué Dion ? demandai-je en fronçant les sourcils.

Mais nous avions déjà envisagé et rejeté cette hypothèse.

— Non.

— Mais elle connaît l'assassin ?

— Pas exactement. Tout ce que je peux te dire, c'est que ton intuition était bonne, papa. La fille est la clé de l'énigme.

— Eh bien, parle ! Qu'as-tu découvert ?

— Je crois qu'il vaut mieux que tu lui parles toi-même.

La foule derrière nous se mit à rire. Je regardai par dessus mon épaule.

— Caelius arrive au point le plus important de son intervention. Puis Crassus parlera, et enfin Cicéron.

— Alors je pense que tu dois venir vite, papa. Vite avant que le procès ne soit trop avancé.

— Peux-tu simplement me dire ce qu'elle t'a révélé ?

Son visage s'assombrit.

— Ce ne serait ni sage, papa, ni juste.

— Pour qui ? Pour la jeune esclave ?

— S'il te plaît, papa. Viens avec moi !

L'expression de son visage me convainquit. Quel terrible secret déconcertait tant mon fils, qui pourtant savait que la duplicité et la corruption règnent à Rome ?

Il avait laissé la fille chez lui, dans Subure. Nous marchâmes aussi vite que possible, en nous frayant un chemin au milieu des rues encombrées de vendeurs, d'acrobates et de fêtards en tout genre.

— Où l'as-tu trouvée ?

— Dans une petite ville, sur le flanc du Vésuve. A des milles de Pouzzoles. Il m'a fallu un certain temps pour repérer les lieux. D'abord j'ai trouvé le gardien du lupanar qui avait acheté tout le lot d'esclaves, y compris Zotica. Tu n'as pas idée du nombre d'établissements de cette sorte autour de la baie de Neapolis. L'un après l'autre, ils m'ont dit n'avoir jamais vu Zotica. Chaque fois, ils m'ont réclamé de l'argent en échange de cette information. Ils donnaient tous l'impression de mentir pour se moquer de moi. Finalement, je suis tombé sur l'homme. L'esclave ne pouvait pas lui être utile, me dit-il. « Pire qu'inutile : personne ne veut d'une fille couverte de cicatrices, pas même les moins riches. » En outre, m'expliqua-t-il, elle était devenue sauvage.

— Sauvage ?

— Il l'a qualifiée ainsi. Elle n'a plus tout à fait son esprit. Mais peut-être était-elle déjà un peu perturbée avant. Je ne sais pas. Elle devait être bien traitée chez Coponius au départ, même si les autres esclaves la taquinaient. Puis Dion est arrivé. La fille

était innocente, naïve, peut-être même vierge. Elle ne pouvait imaginer ce que Dion avait en tête. Elle ne pouvait comprendre pourquoi il voulait la punir quand elle n'avait rien fait de mal. Au début, elle s'était tenue tranquille. Elle avait trop peur de Dion et trop honte d'elle pour se confier à quiconque. Quand elle finit par se plaindre à d'autres esclaves, celles-ci tentèrent d'intercéder en sa faveur. Mais Coponius ne voulait pas d'histoires. Puis, après la mort de Dion, Coponius a voulu s'en débarrasser au plus vite. Elle est passée de main en main. On a abusé d'elle, on l'a maltraitée. Partout elle était indésirable. Cela devait ressembler à un cauchemar dont elle ne pouvait se réveiller. Cela lui a certainement dérangé l'esprit. Parfois, elle peut être parfaitement lucide, mais alors… enfin tu verras. Quand j'ai fini par la retrouver, elle vivait dans les champs près d'une ferme. Le propriétaire l'avait achetée pour servir à la cuisine mais il la trouva inapte. « La fille griffe et mord, m'expliqua l'homme. Sans raison. Comme un chat siamois. Même la battre ne sert à rien. » Personne aux alentours ne l'aurait achetée. Alors le maître l'a laissée se débrouiller seule pour survivre et l'a rejetée, comme certains font avec les esclaves vieux ou handicapés. Je n'ai même pas eu besoin de payer pour l'obtenir. J'ai juste eu à la trouver et à la convaincre de me suivre. Je pense avoir gagné sa confiance, mais malgré cela, elle a essayé de s'enfuir deux fois. D'abord à Pouzzoles, puis une seconde fois ce matin, en approchant de Rome. Tu comprends pourquoi j'ai mis tant de temps à rentrer. Et dire que je pensais que tu m'avais chargé d'une mission facile à accomplir !

— Si la fille t'a dit ce que nous avions besoin de savoir, tu aurais peut-être pu la laisser partir.

Un voile assombrit de nouveau le visage de mon fils.

— Non, papa : je ne pouvais te répéter son histoire. Je devais la ramener à Rome, pour que tu l'entendes de sa bouche.

Menenia nous attendait à la porte, les bras croisés et la mine renfrognée. Je pensais que ce regard visait Eco, qui s'était précipité pour me retrouver dès qu'il eut déposé la fille. Les jeunes épouses attendent un peu plus d'attention d'un mari de retour d'un voyage. Mais je me rendis compte que ce regard

m'était destiné. Qu'avais-je fait, à part me quereller avec Bethesda et n'être pas rentré de la nuit ? Menenia ne pouvait pas être au courant ! À moins que… Parfois, j'ai l'impression que le sol de Rome est parcouru de galeries où circulent en permanence des messagers, qui transmettent des secrets d'une femme à l'autre.

Eco avait enfermé la fille dans une petite pièce qui servait de débarras près de la cuisine. Lorsqu'elle nous vit, elle se leva du coffre en bois où elle était assise et se tapit tout contre le mur.

— C'est Belbo qui doit lui faire peur, suggéra Eco.

Je hochai la tête et lui demandai de quitter la pièce. La fille se détendit un tout petit peu.

— Tu n'as pas à avoir peur. Je te l'ai déjà expliqué, non ? dit Eco d'une voix plus exaspérée que réconfortante.

En de meilleures circonstances, Zotica avait dû être assez mignonne. Elle était trop jeune pour mon goût, aussi plate et osseuse qu'un garçon. Mais on pouvait deviner la femme à la forme délicate de ses pommettes et de ses sourcils noirs encore à peine ébauchés. Maintenant, avec ses cheveux sales, emmêlés, ses cernes sombres autour des yeux, il était difficile de l'imaginer en objet de désir. Elle n'avait certainement pas sa place dans un lupanar. Elle ressemblait davantage à l'un de ces enfants abandonnés qui hantent les rues de la ville, furetant partout en quête de la moindre miette, et se déplaçant en meute comme des bêtes sauvages.

Eco soupira.

— As-tu mangé quelque chose, Zotica ? J'ai dit à ma femme que tu avais faim.

La fille secoua la tête.

— Je suis trop fatiguée pour manger. Je voudrais dormir.

— Tu vas bientôt pouvoir le faire. Mais maintenant je voudrais que tu parles à quelqu'un.

Elle me regarda avec circonspection.

— C'est mon père, poursuivit Eco. Je voudrais que tu lui répètes tout ce que tu m'as dit. Tout sur cet homme qui a logé chez ton maître, ici à Rome.

La seule mention de Dion la fit trembler de la tête aux pieds.

— Sur les circonstances de sa mort, tu veux dire ?

— Pas seulement ça. Tout.

La fille fixa le vide.

— Je suis si fatiguée. J'ai mal au ventre.

— Zotica, je t'ai amenée ici pour que tu parles à mon père de Dion.

— Je ne l'ai jamais appelé comme ça. J'ignorais même son nom avant que tu me le dises.

— Il est arrivé chez ton maître et il y a logé un certain temps.

— Jusqu'à sa mort, répondit-elle tristement.

— Il a abusé de toi.

— Pourquoi le maître l'a-t-il laissé faire ? Je croyais qu'il n'était pas au courant, mais il savait. Ça ne lui a rien fait. J'étais souillée et il m'a abandonnée. Maintenant, je ne sers plus à rien.

— Regarde ses poignets, papa. La corde les a tellement entaillés que les cicatrices sont toujours visibles.

— C'est parce que je tirais dessus, murmura la fille, en frottant ses poignets meurtris. Il serrait très fort les liens et il me pendait à un crochet.

— Un crochet ?

— Il y avait plusieurs crochets de métal dans sa chambre. Il m'entravait les mains, me levait les bras et me fixait au crochet. Le bout de mes orteils pouvait à peine toucher le sol. Mes poignets saignaient. Et quand il me retournait, la corde raccourcissait encore. Il abusait de moi d'abord par-devant, puis par-derrière. Il me battait, me pinçait, me piquait. Pour que je reste silencieuse, il me mettait du tissu dans la bouche.

— Tu devrais voir les marques, papa. Mais j'aurais honte de lui demander de se déshabiller pour te montrer. Te rends-tu compte que c'est de Dion qu'elle est en train de te parler ?

Eco avait un regard accusateur, comme si j'étais responsable des vices secrets d'un homme que j'avais admiré pendant tant d'années. Je sentis le feu monter à mes joues.

— Un crochet, murmurai-je.

— Quoi ?

— Un crochet.

— Oui, papa. Tu t'imagines.

— Non, Eco. Je suis en train de penser à autre chose…

— Oui. Ce n'est pas fini. Vas-y, continue, Zotica. Parle-lui de cette dernière nuit.

— Non.

— Il le faut. Après nous te laisserons tranquille, je te le promets. Tu pourras dormir aussi longtemps que tu le désireras.

La fille trembla.

— Il est arrivé habillé…

Elle prit une expression misérable et haussa les épaules.

— Comme une femme, je suppose. Il avait l'air terrifiant. Il m'a demandé de venir dans sa chambre. Là, il m'a fait enlever ma stola. « Sers-t'en comme d'un chiffon, me demanda-t-il, et enlève ce maquillage stupide. » Il s'assit sur une chaise pendant que je lui nettoyai le visage. Il ne cessait de m'interrompre, de me caresser, de glisser sa main entre mes jambes… Il me demandait de me pencher en avant… Il faisait exactement comme d'habitude.

La fille secoua la tête et referma ses bras sur elle-même.

— Mais alors, il m'a repoussée. Son visage s'est décomposé et soudain il s'est pris le ventre dans ses mains. Il s'est précipité vers son lit et m'a demandé de m'allonger à côté de lui. Parce qu'il avait froid, me dit-il. Mais il m'a semblé brûlant. Il s'est serré contre mon corps nu. J'avais la sensation d'être brûlée, partout où il me touchait. Puis il a commencé à frissonner. Bientôt il s'est mis à claquer des dents. Il m'a réclamé d'autres couvertures. Il m'a demandé de baisser la lampe parce que la lumière le gênait. Il a essayé de se lever, mais des vertiges l'en ont empêché. Je lui ai demandé s'il fallait aller chercher de l'aide. Il m'a répondu que non. Il avait peur. Je n'ai jamais vu un homme aussi effrayé, pas même un esclave sur le point d'être fouetté. Si terrorisé même, que j'ai presque cessé de le haïr. Il s'est enfoncé sous les couvertures et a commencé à se rouler sur le lit, s'agrippant, se mordant les mains. J'allai me réfugier dans l'autre coin de la pièce en me pelotonnant parce que j'étais nue et qu'il faisait froid. Alors il s'est retourné et a vomi sur le sol. C'était horrible. Il a fermé les yeux, respiré bruyamment, puis il a suffoqué. Soudain il s'est immobilisé. Au bout d'un moment, je suis venue le secouer. Il ne s'est plus réveillé. Je me suis assise

sur le lit en le regardant. Je ne savais que faire. J'avais peur de bouger. Puis ce fut la fin.

— Que veux-tu dire par « la fin » ?

Elle me regarda dans les yeux pour la première fois.

— Il était mort. Je l'ai vu mourir.

— Comment pouvais-tu en être certaine ?

— Tout son corps a soudain été pris d'une violente convulsion. Il a ouvert les yeux et la bouche, comme s'il allait crier, mais rien n'est sorti en dehors d'un horrible gargouillis. J'ai sauté du lit et suis allée m'appuyer contre le mur. Il semblait avoir été changé en pierre, la bouche et les yeux grands ouverts. J'ai fini par revenir vers lui et coller mon oreille sur sa poitrine. Plus de battement de cœur. Si tu avais vu ses yeux… Tout le monde aurait compris que c'étaient les yeux d'un mort.

— Mais les coups de couteau ? m'étonnai-je. La fenêtre fracturée, la chambre retournée…

— Laisse-la finir, papa.

Eco fit un signe de tête à la fille.

— Je ne savais que faire. La seule chose à laquelle je pensais, c'était que le maître allait me punir. Il allait croire que j'avais tué le vieil homme. Alors j'ai nettoyé le vomi. J'ai utilisé ma stola pour ça – celle avec laquelle je lui avais nettoyé le visage. Et je suis sortie de la pièce.

— C'est là que Philon le portier t'a vue passer dans le couloir, dis-je. Nue et pleurant en serrant ta stola. Il pensait que Dion en avait fini tôt avec toi. L'Égyptien était déjà mort. L'as-tu dit à ton maître ?

Elle trembla et secoua la tête.

— Mais pourquoi pas ? insistai-je.

— Toute la nuit, je suis restée éveillée dans le quartier des esclaves, pensant à ce qui venait d'arriver. Le maître serait convaincu que j'avais empoisonné le vieil homme. Que me ferait-il ? J'ai pleuré, pleuré, pleuré. Les autres esclaves m'ordonnaient de me calmer et de dormir. Mais comment pouvais-je dormir ? Soudain, il y eut un bruit terrible provenant de la chambre du vieil homme. Toute la maison fut réveillée. On s'était introduit dans sa pièce et on l'avait découvert. Maintenant, ils allaient venir me chercher. Ils vont me tuer :

mon cœur battait si fort que je crus mourir. Mais quelque chose d'incroyable était arrivé. Je n'ai pas été blâmée. Tout le monde a cru que le vieil homme avait été poignardé. Des tueurs avaient brisé ses volets et s'étaient introduits dans la pièce après mon départ, d'après ce que l'on m'a expliqué. Je ne savais que penser. En tout cas, le maître ne m'a jamais blâmée, donc je n'ai jamais raconté cette histoire à quiconque. Le vieil homme mort, je croyais que tout allait redevenir comme avant. Mais tout a basculé au contraire. Le maître m'a vendue. Et les choses sont devenues de plus en plus terribles…

— Tu es en sécurité maintenant, dit doucement Eco.

La fille s'écroula contre le mur et ferma les yeux.

— S'il vous plaît, ne me faites plus parler. Si seulement je pouvais dormir…

— Ne parle plus, dit Eco pour la rassurer. Reste ici pour le moment. Une esclave va venir te chercher pour te montrer où dormir.

Quand nous la quittâmes, elle pleurait et se parlait à elle-même, le visage collé au mur, comme si elle pouvait disparaître dans la paroi.

Je suivis Eco jusqu'au jardin.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Cela signifie que Dion a été empoisonné, papa.

— Mais les coups de poignard ?

— Il a été poignardé après sa mort. Tu avais toi-même remarqué le peu de sang répandu. Tu t'étais demandé comment tous les coups pouvaient être concentrés sur la poitrine, comme s'il n'y avait pas eu de résistance. Tu as ta réponse : il était mort.

— Mais quelqu'un s'est quand même introduit dans sa chambre cette nuit-là et a tout renversé. Mort ou vif, ce quelqu'un l'a bien poignardé. Pourquoi ?

— C'est peut-être Titus Coponius lui-même qui a organisé la mise en scène, parce qu'il ne voulait pas que Dion ait été empoisonné sous son toit. Il préférait faire croire que la mort était l'œuvre d'assassins venus de l'extérieur. Mais ce n'est pas ce qui importe.

— Que veux-tu dire ?

— La chose importante, c'est que Dion a été empoisonné.

— Mais comment ? Où ? Par qui ? Nous savons qu'il ne touchait pas à la nourriture chez Coponius. Et peu de temps auparavant, il avait quitté ma maison avec le ventre plein ! Prudent comme il l'était, il n'aurait pas mangé autre chose cette nuit-là.

— Exactement, papa.

— Bon, Eco, dis-moi ce que tu as en tête.

— Tu n'as pas besoin de crier. Nous pensons certainement à la même chose.

Je cessai de déambuler et nous nous regardâmes.

— Peut-être.

— Examine les symptômes décrits par la fille. A ton avis, de quel poison s'agissait-il ?

— Des cheveux de Gorgone, répondis-je.

— Oui, je pensais précisément à cela. Il y a quelque temps, je t'en ai confié. Je ne voulais pas que ce produit traîne ici avec les jumeaux. Tu te souviens ?

— Oh ! oui, soupirai-je.

Ma bouche était devenue sèche.

— Tu l'as encore ?

Mon silence lui fournit la réponse. Eco hocha la tête lentement.

— Dion a mangé son dernier repas chez toi, papa.

— Oui.

— C'est là qu'il a dû être empoisonné.

— Pas possible !

— Quelqu'un a-t-il pris les cheveux de Gorgone que je t'ai donnés ? Tu les as encore ou pas ?

— Clodia, murmurai-je. Les cheveux de Gorgone qu'elle m'a montrés pouvaient venir de chez Caelius après tout. Certainement Bethesda ne les avait pas donnés… surtout si le poison que j'avais en ma possession avait déjà été utilisé…

— Que chuchotes-tu, papa ?

— Caelius n'a pas pu tuer Dion, puisqu'il avait été empoisonné au préalable. Il est innocent… de ce crime au moins.

— Je ne comprends pas, papa. Tout ce que je voudrais comprendre, c'est le motif qui a amené quelqu'un de ta maison

à empoisonner Dion. Qui connaissait cet homme. Et *a fortiori* qui pouvait souhaiter sa mort ?

Je songeai à mon vieux mentor égyptien, qui secrètement aimait entraver les jeunes esclaves et abuser d'elles, particulièrement en les suspendant à un crochet par les poignets. Je me souvins des femmes dans mon jardin, en train d'échanger des secrets sur les hommes qui les avaient violées dans leur jeunesse. Je pensais à ma Bethesda, esclave à Alexandrie. Son maître puissant et respecté avait abusé si cruellement de sa mère qu'elle en était morte. Il en aurait fait autant avec mon épouse si elle n'avait pas résisté avant d'échouer sur le marché aux esclaves… Le marché aux esclaves où un pauvre Romain frappé par sa beauté vida sa bourse pour l'acheter. Il n'imaginait même pas alors qu'il la ramènerait un jour à Rome, qu'elle deviendrait sa femme, qu'il lui demanderait de servir un dîner à des invités aussi estimés que… Dion d'Alexandrie.

Je lui avais dit : Tu m'as délibérément trompé ! Le nies-tu ?

Et elle avait répondu : *Non, je ne le nie pas.*

— Et je pensais avoir compris !

— Parle plus fort, papa.

— Cybèle, aide-nous ! Je pense connaître la réponse, Eco.

25

Eco me pressa de lui fournir une explication, mais je me contentai de secouer la tête. Nous retournâmes au Forum en silence. Les rues de Subure grouillaient de monde. Dans un ciel sans nuages, le soleil étincelait au-dessus de nos têtes, projetant une lumière éblouissante sur un monde sans ombres. L'horizon perdait sa profondeur. Une foule anonyme préparait la fête. Je regardais ces gens, sans en reconnaître un seul. Des vieux, des jeunes, des hommes et des femmes, souriant ou grimaçant, tranquillement assis ou se frayant avec peine un chemin : tous me paraissaient flous et étranges. Je voyais la ville comme en rêve, irréelle, absurde.

Catulle était exactement là où je l'avais laissé.

— Tu as raté l'envolée finale de Caelius ! s'exclama-t-il. Il a ressorti la petite pyxide et il a montré comment il l'avait remplie. Non ! Je plaisante. Mais ce fut un bon plaidoyer.

« Tu as raté aussi le discours de Crassus. Rien de bien exaltant. Il a essayé de montrer que les charges qui pèsent sur Caelius à propos des attaques contre la délégation entre Neapolis et Rome n'étaient pas fondées. Mais si tu veux mon avis, Crassus n'a jamais appris à faire un discours décent. Il essayait de tirer d'affaire Caelius en ce qui concerne tous ces meurtres qui ont eu lieu entre Neapolis et Rome, mais Crassus ne sait pas faire un discours. Il parle, il parle, il parle ! Mais jamais un bon mot dont on aimerait se souvenir. Il devrait s'en tenir à ce qu'il sait faire, amasser de l'argent et corrompre les juges au lieu de les lasser à mort avec une aussi piètre rhétorique. Il est presque parvenu à refaire de Caelius un coupable, alors que celui-ci avait réussi à se donner un air d'innocence. C'est au tour de Cicéron, maintenant. Mais qui est ce jeune homme ?

— Mon fils, répondis-je d'un air absent.

— Eh bien, tu reviens à temps pour le *vrai* discours. Cicéron va commencer. Essayons de nous avancer un peu…

Nous parvînmes à nous rapprocher. Je pouvais voir assez clairement le personnage marchant devant les juges. Svelte et frêle lorsque je l'avais connu, des années auparavant, ses années de prospérité lui avaient donné de l'embonpoint et ses joues s'étaient remplies. Le triomphe politique de son consulat avait été suivi de sa mine et du bannissement. Il s'en était sorti de justesse, en passant tout de même dix-huit mois en exil pendant lesquels la populace avait détruit la plupart de ses biens. De nouvelles lois ayant été promulguées, il put revenir à Rome où ses partisans l'accueillirent. Les mois d'exil et d'inquiétude l'avaient fait maigrir – ou tout au moins c'était ce que l'on disait.

Jadis, Clodius avait été l'allié politique de Cicéron, puis il était devenu sa Némésis[71]. Encore maintenant, Clodius essayait d'empêcher le grand orateur de reconstruire sa maison détruite sur le Palatin, prétendant que la propriété avait été légalement saisie par l'État et consacrée à un usage religieux. Les deux ennemis s'étaient engagés dans une guerre impitoyable : au Sénat, dans les cours de justice, par l'intermédiaire des prêtres et des augures. La haine qui les opposait était d'une espèce à laquelle seule la mort pouvait mettre un terme.

Cette guerre à elle seule aurait déjà pu justifier la haine de Cicéron à l'endroit de Clodia, puisqu'elle était la plus fervente alliée de son frère et qu'elle prenait sans doute part à ses machinations. Mais que fallait-il penser de la rumeur évoquée par Catulle ? Cicéron avait-il pu être amoureux de Clodia ? Finalement, il détestait peut-être vraiment la patricienne pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec la politique ou avec Clodius. Cette supposition permettrait de mieux comprendre son attitude vis-à-vis d'elle ce jour-là. À moins qu'il n'ait fait que son travail d'avocat, en s'évertuant à faire acquitter Caelius de toutes les charges qui pesaient sur lui.

En regardant Cicéron prononcer son discours – l'un des plus beaux de sa carrière, diront certains plus tard –, j'avais

---

71 Cf. note 1 p. 105. Le nom est devenu nom commun pour désigner l'instrument d'une vengeance.

l'impression d'être le spectateur d'une pièce de théâtre. Comme une pièce, l'action me paraissait lointaine. J'étais impuissant face aux événements qui se déroulaient, incapable de modifier quoi que ce soit. Mais un dramaturge s'efforce d'éclairer quelques vérités, qu'elles soient banales et comiques, grandioses et tragiques… Mais où était la vérité dans cette étrange pièce ? Qui était le vilain ? Qui était le personnage tragique ? L'action devenait de plus en plus embrouillée ou absurde, si bien qu'à la fin il n'y avait plus d'autre moyen de s'en sortir que de faire intervenir un dieu ou un messager. Mais, dans cette pièce, le messager était déjà arrivé : c'était Eco, ramenant la petite esclave. Maintenant je connaissais la vérité sur la mort de Dion, mais personne sur la scène ne semblait la connaître : ni Cicéron, ni Caelius, ni Clodia. Seulement il m'était impossible de prendre part à la pièce et de jouer le *deus ex machina* – le dieu surgissant sur la scène grâce à un mécanisme. Comment pouvais-je incriminer ma propre épouse ?

Je ne pouvais qu'observer, impuissant et muet, tandis que l'affrontement entre Clodia et Caelius atteignait son apogée. On avait parlé de poison, de duperie, d'accusations mensongères. Maintenant Cicéron, comme un vieux général, allait donner l'assaut final. Les mots seraient ses armes. *Elle ne comprend pas le pouvoir des mots*, disait Catulle de Clodia. Elle allait apprendre… devant tout Rome.

— Juges, commença Cicéron, en penchant la tête avec respect et en balayant du regard les longues rangées de jurés qui lui faisaient face. S'il arrivait qu'un étranger fût ici par hasard, ignorant nos lois, nos procédures et nos coutumes, il se demanderait pourquoi il y a urgence dans ce cas particulier pour qu'en ces temps de fêtes, où toute autre affaire publique est suspendue, ce procès soit le seul à avoir lieu. Un tel observateur ne douterait pas que le prévenu fût un individu dangereux, un renégat coupable de crimes si terribles que la stabilité même de l'État serait menacée si on ne lui réglait pas son compte aujourd'hui.

« On expliquerait à notre observateur que nous avons une loi spéciale qui traite les comportements criminels contre l'État. Il voudrait savoir quelles sortes d'accusations pèsent sur l'accusé.

Imaginez sa stupéfaction, quand il apprendrait qu'aucun crime réel ne lui est imputé. Au lieu de cela, un beau jeune homme talentueux, vigoureux, prisé de tous, est poursuivi par le fils d'un homme contre lequel le prévenu a récemment porté des accusations. Par ailleurs, toute l'accusation aurait été organisée et financée par une femme galante.

Quelques rires fusèrent dans le silence général. Cicéron, dès le début de son discours, avait déjà traité Clodia de prostituée. C'était un avertissement. J'essayai d'apercevoir la réaction de Clodia, mais un mouvement de foule m'empêcha de la voir.

— Que penserait notre hypothétique observateur de tout cela ? continua Cicéron. Il refuserait certainement de blâmer le principal accusateur pour avoir soumis au tribunal un cas aussi léger : Atratinus est très jeune et inexpérimenté, et sa piété filiale est parfaitement compréhensible. Mais notre observateur conseillerait de réprimer les accès de colère de la femme en question. Et il estimerait aussi que l'on vous surcharge inutilement de travail, alors que tout le monde sauf vous est en congé.

On apprécia la remarque dans les premiers rangs. Je sentis la tension baisser, sauf du côté des bancs de l'accusation, où j'aperçus Clodia. Son visage avait l'air si rigide qu'elle paraissait porter un masque.

Cicéron continua à défendre Caelius. D'abord, il tira un trait sur les différences politiques – quelles qu'elles fussent – qui l'auraient éloigné de son jeune protégé. C'était de l'histoire ancienne. Si Caelius avait commis des erreurs, il avait le droit de le faire – comme tout homme jeune, du moment qu'il se conduit avec honnêteté et intégrité.

— Les plaignants ont aussi accusé Caelius d'avoir des dettes, et donc, d'être vulnérable aux mauvaises influences. Ils ont réclamé qu'il produise ses livres de comptes. Ma réponse est simple. Il n'y a pas de livres de comptes. Un jeune homme comme Caelius, encore soumis à l'autorité de son père, ne tient pas ses propres livres. L'accusation prétend que Caelius a beaucoup emprunté. Mais elle est incapable d'en apporter la moindre preuve. Et il vivrait au-dessus de ses moyens, parce qu'il occupait un luxueux appartement sur le Palatin ;

appartement que Clodius lui louait pour la somme exorbitante – c'est ce qu'ils nous ont dit – de trente mille sesterces par an. Absurde ! Dix mille sesterces seraient plus proches de la vérité. Vous allez comprendre ce qui se passe en apprenant que Clodius a récemment mis en vente cet immeuble en demandant une somme excédant largement sa valeur. L'accusation fait une faveur à Clodius en gonflant ses loyers, pour qu'un imbécile puisse acheter trois fois sa valeur ce bouge infesté de rats.

La foule éclata de rire. Cicéron secoua la tête, comme s'il était consterné par les réactions, mais en réalité il paraissait à peine capable de réprimer son sourire. Un procès jugeant d'une affaire d'assassinat de dignitaires étrangers venait de se transformer en un examen des motifs pour lesquels une femme se vengeait d'une affaire immobilière douteuse. Était-ce Caelius qui était jugé pour meurtre ou les Clodii pour leurs vices ? La foule paraissait heureuse de se laisser mener par Cicéron où bon lui semblait, tant qu'il les amusait.

— Vous reprochez à Marcus Caelius d'avoir quitté la maison de son père pour s'installer dans cet appartement du Palatin, prouvant par là qu'il était un mauvais fils, poursuivit Cicéron, alors que c'est avec la bénédiction de son père qu'il a déménagé. Vous insinuez qu'il a emménagé là pour organiser des soirées débridées, alors qu'à l'aube de sa carrière politique, il avait besoin de se rapprocher du Forum. Mais vous avez absolument raison de dire qu'il a commis une grave erreur en s'installant dans cet appartement du Palatin. C'est à l'origine de ses problèmes. C'est à cause de cet emménagement que tout a commencé – ou plus précisément que de méchants ragots ont commencé à se répandre. Car notre jeune Jason s'est alors trouvé dans le voisinage de cette Médée du Palatin.

« Médée du Palatin » – j'avais déjà entendu cette expression auparavant, tout comme « Clytemnestre-pour-un-quadrans ». Mais oui ! C'était Catulle, la nuit où il m'emmena pour la première fois dans la Taverne des Joyeux Lurons, qui l'avait baptisée ainsi. Je me tournai et regardai le poète.

— Je reviendrai en temps voulu à cette Médée et à son rôle dans cette affaire, reprit Cicéron menaçant. Pour l'instant, je voudrais dire quelques mots des soi-disant témoins et des

différentes histoires inventées pour soutenir l'accusation. L'une d'elles concerne un certain sénateur Fufius. Celui-ci est censé venir témoigner : il va nous expliquer que, pendant les élections des pontifes, Caelius l'a physiquement agressé. Si le sénateur décide de s'adresser à la cour, je lui demanderai pourquoi il n'a pas porté plainte juste après cette prétendue agression au lieu d'attendre si longtemps. Veut-il témoigner de sa propre initiative ou sur l'ordre de ceux qui se cachent derrière l'accusation ? Si cette dernière hypothèse est la bonne – comme c'est le cas, nous le savons tous –, tout cela n'est guère à l'honneur des auteurs de ce drame minable, qui ont pu contraindre seulement un membre du Sénat à mettre le masque de l'acteur pour réciter les quelques lignes qu'ils avaient écrites.

« Je ne redoute pas davantage les témoins censés venir nous dire comment leurs vertueuses femmes ont été *agressées* par Caelius au retour d'un dîner. Quels principes élevés doivent animer ces oiseaux de nuit outragés, pour avoir, là encore, attendu jusqu'à maintenant pour formuler ces accusations !

« On peut imaginer qu'il y aura encore d'autres témoins avec des révélations choquantes. Mais je ne pense pas entendre la moindre chose crédible. Je ne pense même pas voir la moindre personne crédible se présenter devant vous. Vous savez aussi bien que moi, juges, quelle sorte de racaille on peut trouver au Forum, des individus toujours prêts à témoigner, sous serment, de n'importe quoi, du moment qu'on les paie.

Était-ce un effet de mon imagination ou Cicéron me regardait-il ? En tous les cas, Cicéron venait de régler son compte au témoin-surprise qu'Herennius avait promis de faire venir, cet homme dont l'honnêteté impressionnait même le grand orateur. Avec une simple petite remarque préventive, il avait fait de moi un simple témoin suborné. L'attaque était inutile, naturellement, puisque j'avais déjà annoncé à Clodia mon refus de témoigner. Mais je croyais alors que sa tentative d'empoisonnement était une mise en scène, qu'elle avait emprunté les cheveux de Gorgone à Bethesda pour me duper. Mais maintenant, je commençais à penser qu'elle avait été réellement empoisonnée. Je la regardai et notai à quel point elle

semblait encore livide. Était-elle vraiment passée si près de la mort ?

— Pour ma part, poursuivit Cicéron, je n'ai pas envie de vous ennuyer avec des témoins. Les faits dans cette affaire sont solides et indiscutables. La vérité ne dépend pas d'un témoignage. Quelle valeur a un « témoignage » qui peut être déformé, manipulé ou acheté ? Vous venez d'entendre mon collègue Marcus Crassus. Il a traité les accusations relatives au rôle de Caelius dans les agressions contre la délégation égyptienne à Neapolis et Pouzzoles avec une grande clarté. A tel point que j'aurais aimé qu'il abordât aussi le meurtre de Dion. Mais en réalité, qu'y a-t-il vraiment à ajouter sur ce point ? Nous savons tous qui en est l'instigateur. Nous savons tous qu'il ne craint aucun châtiment et qu'il ne se soucie même pas de nier ce qu'il a fait, car cet homme est un roi et il n'est pas soumis à la justice romaine. Par ailleurs, celui que l'on a accusé d'être l'agent du roi – Publius Asicius – a déjà été jugé et reconnu innocent. Certains disent que les juges ont été eux aussi corrompus. Mais c'est absurde et je suis bien placé pour le dire en ma qualité de défenseur d'Asicius. Maintenant l'accusation essaie de nous faire croire que Marcus Caelius était un autre agent du roi, qu'il s'était associé à Asicius pour perpétrer ce terrible meurtre. Mais où étaient donc les accusateurs, tous ces derniers mois ? N'ont-ils jamais entendu dire qu'Asicius avait été acquitté ? Quelle perte de temps pour eux et pour vous, juges, d'essayer de trouver un lien entre Caelius et Asicius alors que ce dernier est innocent !

Cicéron leva les mains en signe d'exaspération.

— Mais venons-en au cœur du sujet. L'accusation a beaucoup traité de personnalité. Je suis absolument d'accord : la personnalité est au centre de notre affaire… Mais pas nécessairement la personnalité de Marcus Caelius. Hier, juges, j'ai bien vu que vous suiviez attentivement les arguments de mon ami Lucius Herennius. Il a parlé d'irresponsabilité financière, de débauche, d'immoralité et d'autres vices de jeunesse. Herennius est ordinairement quelqu'un de mesuré, tolérant, courtois, en somme très modéré et avec même un certain sens de la modernité. Mais devant le tribunal hier, il est

devenu le plus grognon et le plus moralisateur des vieux tuteurs ; ces personnages qui nous terrorisaient dans notre enfance. Il a durement réprimandé Marcus Caelius comme jamais un père ne le fait. Il a longuement disserté sur les infamies d'une vie désordonnée. Cela a même fini par m'exaspérer quand il m'a pris à partie. Était-il décent, demanda-t-il, que je prenne la défense d'un homme qui a parfois accepté des invitations à dîner, qui se promène dans des jardins à la mode sur le bord du Tibre, qui une fois ou deux dans sa vie s'est aspergé de parfum, que l'on a même vu à la plage à Baia en compagnie d'hommes et de femmes ? Oh ! oui, de tels comportements épouvantables sont impardonnables !

« Allons, Herennius ! Je pense que nous connaissons tous des hommes qui ont bien profité de la vie dans leur jeunesse, puis qui se sont rangés pour devenir des citoyens parfaitement respectables. La nature a donné aux jeunes gens de forts appétits sexuels. Tant qu'ils ne nuisent à personne, la meilleure chose à faire est de laisser la nature s'exprimer. Bien sûr, on peut comprendre que des générations plus âgées – comme la mienne – puissent s'inquiéter des débordements. Mais il me semble injuste, Herennius, que tu prennes prétexte de notre inquiétude légitime pour attirer la suspicion sur la tête d'un seul. Tu nous as récité toute une litanie de vices propre à nous horrifier, mais par là tu nous éloignais de la personne réelle de Marcus Caelius. Il n'est pas plus coupable de tels excès que la plupart des jeunes. Il mérite tout autant que les autres notre indulgence. Il ne doit pas être condamné pour les défauts de toute une génération.

« Mais venons-en à quelque chose de beaucoup plus précis : cette affaire d'or et de poison. Ces deux prétendues transactions tournent autour de la même personne. À ce qu'on prétend, Clodia remit de l'or et du poison lui fut administré. Enfin, nous avons ici de véritables accusations ! Toutes les autres charges se réduisent à des rumeurs et des médisances qui n'ont rien à voir avec un tribunal. Dire que Caelius a séduit des femmes mariées, qu'il se bagarre, qu'il se fait acheter, et cetera, ce ne sont que des calomnies, pas des accusations, des médisances sans fondement proférées par des accusateurs incapables de maîtriser leur

langue. Mais ces deux charges – concernant l'or et le poison – me semblent plus tangibles. Oui, ces accusations reposent sur quelque chose – ou plutôt il y a quelqu'un derrière : une certaine personne avec un but précis.

« Voici la première histoire : Caelius avait besoin d'argent. Clodia lui en a donné – sans témoins ! On aurait ici la preuve, penserait tout un chacun, qu'une très grande amitié les unissait. La seconde histoire : Caelius aurait décidé de tuer Clodia. Il se serait procuré du poison, aurait suborné ses esclaves, et fixé un lieu et un endroit pour le remettre à ceux qui devaient l'administrer. Cette fois, on aurait la preuve d'une haine implacable.

« Juges, toute cette affaire, je l'ai dit, tourne autour de Clodia, une femme de haut lignage – et de basse réputation. Je ne suis pas ici pour parler de scandale et croyez bien que je n'ai aucun plaisir à contester la vertu d'une dame romaine. Cependant, comme toute l'affaire visant mon client a cette femme pour origine et dès lors que j'ai pour devoir de le défendre, je n'ai pas le choix : je dois examiner les accusations avec le plus grand sérieux. Mais, au cours de mes attaques contre cette femme, j'essaierai de ne pas aller au-delà de ce qui est nécessaire à la défense. Je me sens obligé d'être très prudent dans tout ce que je vais dire, car tout le monde connaît l'inimitié qui m'oppose au mari de cette femme.

Des rires éclatèrent. Cicéron fit mine d'être troublé.

— Oh, j'ai dit *mari* ? Je voulais dire *frère*, naturellement. Je me demande pourquoi je fais toujours cette erreur.

Il haussa les épaules et sourit.

— Eh bien, je prie les juges de m'excuser d'être contraint de citer le nom d'une dame dans une telle affaire. Vraiment, je n'avais pas imaginé me retrouver devant un tribunal en train d'attaquer une femme – et particulièrement cette femme-là dont on dit qu'elle devient l'amie de tous les hommes qu'elle croise.

Il attendit que les rires s'éteignent. Il y eut un mouvement de foule et je pus de nouveau voir Clodia. Son visage était toujours impassible, mais ses yeux trahissaient clairement son inquiétude. Elle commençait à mesurer l'ampleur de l'erreur

qu'elle avait commise en étalant ses griefs contre Caelius dans l'arène publique.

— Mais laissez-moi d'abord poser une question à cette dame, reprit Cicéron. Dois-je adopter avec elle le ton sévère – « vieille Rome » – de nos ancêtres ou un ton plus courtois, affable ? Si c'est la première hypothèse, il me faut demander à certains de nos anciens, barbus et sévères, qui nous regardent du haut de leur piédestal, qu'ils lui fassent la leçon. Et pourquoi pas un de ses propres ancêtres ? Appius Claudius l'Aveugle serait approprié. Il ne souffrirait pas en la voyant.

Un grand rire éclata, immédiatement suivi d'un murmure attentif, alors que Cicéron jouait le rôle de l'ancêtre aveugle, plissant les yeux et levant les bras. Tout accent comique avait disparu de sa voix.

— Femme ! Pourquoi t'es-tu intéressée à quelqu'un comme Marcus Caelius, beaucoup plus jeune que toi ? Comment es-tu devenue si proche de lui, au point de lui prêter de l'or ? Comment en es-tu arrivée à le haïr au point de craindre qu'il ne t'empoisonne ? N'as-tu pas de fierté ? Ignores-tu tout de ta famille et de son passé ? Ne sais-tu pas que ton père, ton oncle, ton grand-père, ton arrière-grand-père, ton arrière-arrière-grand-père et son père ont tous été consuls ? Ne te souviens-tu plus que tu as été la femme, *tant qu'il vivait,* de Quintus Metellus Celer, un homme dont les vertus surpassent celles de tous les autres hommes ? Appartenant à une famille si prestigieuse, unie à une autre famille illustre, avais-tu besoin de te lier avec ce jeune Caelius ? Était-il un cousin, un parent, un ami proche de ton mari ? Non, rien de tout cela. Pourquoi t'es-tu immiscée si intimement dans sa vie ? Quelle autre raison avais-tu, si ce n'est l'attrait qu'exercent sur toi les jeunes corps ?

Continuant de jouer le rôle de l'aveugle Claudius, Cicéron secoua la tête.

— Si l'exemple des hommes de ta famille ne suffit pas à te faire honte, les femmes y parviendront peut-être. Connais-tu Claudia Quinta qui prouva sa pureté en sauvant le navire qui apportait à Rome la Grande Mère dont la fête est célébrée en ce moment ? Et la fameuse vierge vestale, Claudia, qui offrit à son père le rempart de son corps pur pour le protéger d'une foule en

furie ? Pourquoi partages-tu les vices de tes frères au lieu d'adopter les vertus de tes ancêtres ? Nous, les Claudii illustres de jadis, avons-nous construit le premier aqueduc pour amener l'eau à Rome, simplement pour que tu te laves après tes copulations incestueuses ? Avons-nous construit notre grande route, simplement pour que tu y parades en compagnie d'hommes mariés ?

Cicéron parlait avec une telle dureté que personne n'avait envie de rire. Il baissa les bras et regarda Clodia, qui fixa sur lui à son tour son regard haineux.

— J'abandonne ce rôle pour m'adresser directement à toi maintenant. Si tu persistes à vouloir témoigner, tu vas devoir expliquer quelle est l'origine de toutes ces intrigues. A ta requête, les accusateurs nous ont rebattu les oreilles d'allusions indécentes : orgies adultères, folles soirées sur la plage, festivités nocturnes, danses à l'aube, débauches et beuveries sans fin… Pensais-tu pouvoir accuser Caelius de dépravation, sans que la tienne soit exposée aux yeux du tribunal ?

Pendant un long moment, Clodia et Cicéron se dévisagèrent en silence sous les yeux de toute l'assistance. Puis il fît quelques pas en arrière et se décrispa. Il sourit avec gentillesse.

— Mais je vois que tu n'as pas aimé l'approche « vieille Rome ». Alors oublions ces ancêtres rustres et leur morale rigide. Je vais parler de façon moderne pour essayer de te faire comprendre les choses. Oh, je vais jouer le rôle de ton petit frère chéri ! Ce sera approprié. Personne n'est plus « homme du monde » que lui. Et personne ne t'a mieux aimée que lui, et ce depuis ton enfance. A-t-il encore ces cauchemars qui lui faisaient mouiller son lit et le précipitaient dans le tien ? Quel dommage qu'il soit occupé par les festivités aujourd'hui et qu'il ne puisse être à côté de toi ! Mais je peux imaginer ce qu'il dirait.

Cicéron se mit à minauder et la foule s'étranglait de rire.

— Sœur, sœur chérie, dans quel pétrin t'es-tu mise ? Qu'est-ce qui se passe ? As-tu perdu l'esprit ? Oui, je sais, je sais, c'est ce garçon en haut de la rue qui a attiré ton regard – grand, beau, avec des yeux magnifiques. Il t'a bouleversée. Tu as voulu mieux le connaître. Mettre la main sur lui serait assez facile, t'es-tu dit.

Les jeunes gens sont toujours à court d'argent et tu adores faire étalage de ta richesse.

« Mais sœur, sœur chérie, cela n'a pas été comme tu voulais, n'est-ce pas ? Certains jeunes gens ne s'intéressent pas à la compagnie de femmes plus âgées, quelle que soit leur fortune. Mais tu as tes *horti* au bord du Tibre, là où tu observes des jeunes baigneurs et évalues leur vigueur. Quel excellent endroit pour te trouver un nouvel amant chaque jour ! Pourquoi continues-tu à importuner ce jeune homme qui manifestement ne veut pas de toi ?

Cicéron abandonna les minauderies de Clodius et se retourna vers Clodia. Il s'approcha des bancs de la défense.

— Et maintenant, c'est à toi que je veux m'adresser, Marcus Caelius.

Il leva le doigt. Caelius adopta l'attitude attentive d'un écolier innocent.

— Je vais prendre la voix de ton père pour te parler, jeune homme – mais quelle sorte de père ? Encore un de ces vieux au cœur de pierre qui te blâmeraient pour tout en disant : « Pourquoi t'es-tu approché de cette femme de mauvaise vie ? Pourquoi n'as-tu pas eu l'intelligence de t'enfuir à l'instant même où tu l'as vue pour la première fois ? » A un vieillard aussi strict, Caelius pourrait répondre qu'il n'a jamais rien fait d'incorrect, même si les ragots prétendent le contraire. Comment un jeune homme dans une cité pleine de rumeurs calomnieuses pourrait-il éviter d'être lui-même victime de racontars ?

« Maintenant, en ce qui concerne la femme, je n'ai pas pour intention de la critiquer pour l'instant. Je veux simplement sermonner Marcus Caelius. Mais, pour la clarté de la discussion, imaginons une femme hypothétique – toute ressemblance avec Clodia serait pure coïncidence, je vous l'assure. Imaginez une femme qui, impudiquement, s'offre à tous les hommes qu'elle rencontre, qui doit tenir à jour un agenda pour s'y retrouver dans tous ses amants, qui ouvre la porte de ses maisons de Baia et de Rome à toutes sortes de dégénérés lubriques, qui prodigue force cadeaux à son écurie de jeunes étalons. Imaginez une riche veuve lascive se comportant comme une prostituée de bas étage,

sans se préoccuper des ragots. Maintenant, je te demande à toi, Marcus Caelius, si un jeune homme devrait prendre quelque liberté dans sa relation avec une telle femme, est-ce qu'une des personnes ici présentes devrait le tenir pour responsable de son inconduite ?

« Imaginez une femme si dépravée qu'elle ne se préoccupe même plus de se cacher pour s'adonner à ses vices. C'est même l'inverse : elle construit une scène dans son jardin pour s'exhiber et étaler aux yeux de tous ses talents particuliers. Gardez bien à l'esprit que je parle d'une femme hypothétique – ne riez pas ! Donc tout en elle est une invitation au sexe : sa façon de marcher, les stolas transparentes qu'elle porte, son sourire, son regard enjôleur, son langage grossier, la spontanéité avec laquelle elle étreint ses invités et les embrasse à pleine bouche. Elle n'est pas simplement une femme de mauvaise vie, mais une vieille galante particulièrement impudique et dépravée. Maintenant, si un jeune homme tombe dans les griffes d'une telle femme, qui peut être scandalisé s'il donne libre cours à ses instincts naturels ?

« La femme est une catin – la femme hypothétique, je veux dire – et même le moralisateur le plus sévère regarde ailleurs quand un jeune homme va chercher un peu de plaisir auprès d'une prostituée. C'est ainsi que va le monde, et pas seulement en notre époque trop tolérante. Même nos vertueux ancêtres toléraient les prostituées.

« J'entends déjà certains objecter : « Est-ce la morale que Cicéron donne en modèle à un jeune homme, *a fortiori* un jeune qui lui a été confié pour qu'il le forme à la rhétorique ? Une morale dépravée, la voie de la facilité ? » Naturellement pas. Mais, juges, honnêtement, y a-t-il un homme sur terre, quelle que soit sa volonté, qui affirme être capable de rejeter toute tentation et de se consacrer exclusivement à la vertu ? Un homme qui ne s'intéresserait pas du tout au plaisir, à l'amour, à la moindre distraction ? Montrez-moi un tel homme et je dirai que c'est un surhomme ! Oui, de tels hommes existent : dans nos livres d'histoire. Ils ont fait la grandeur de Rome, mais vous aurez bien du mal à en trouver aujourd'hui dans nos rues. De nos jours, même chez les philosophes grecs qui jadis exaltaient

la morale dans leurs écrits (à défaut de le faire dans leur vie !), vous trouverez difficilement un éloge de la vertu.

« La nature elle-même connaît bien des tours pour endormir la vertu d'un homme alors qu'elle sait parfaitement réveiller ses appétits pour le plaisir. Elle tente les jeunes en leur proposant des sentiers dangereusement glissants. Pour compenser elle leur prodigue une grande vigueur et une sensibilité exquise.

« Mais c'est assez. Laissons à la jeunesse ses plaisirs. Laissons l'immaturité faire bon ménage avec la folie. S'il a un fort caractère, un jeune homme ne sera pas diminué par ses expériences. Au contraire, elles le fortifieront et elles le prépareront à prendre sa place au Forum. Qui peut douter que Marcus Caelius y soit déjà parvenu ? Vous l'avez vu m'affronter ici même, esprit contre esprit. Hier encore, vous avez apprécié son éloquence pour se défendre. Quel superbe orateur ! Laissez-moi vous dire une chose : d'après mon expérience, acquérir une telle maîtrise, un tel talent, exige sacrifice et discipline. Marcus Caelius a déjà atteint un stade dans sa carrière, où il lui reste peu de place pour la frivolité.

« Voilà ! Nous venons de naviguer entre bancs de sable et récifs. Maintenant, la mer se dégage. La navigation va être plus facile. Revenons donc aux deux charges. L'or : Caelius l'aurait emprunté à Clodia pour corrompre les deux esclaves de Lucceius et les amener à tuer Dion. Prétendre qu'un homme a projeté de tuer un diplomate et incité des esclaves à assassiner l'hôte de leur maître, voilà une accusation grave !

« Mais je dois m'interroger : Clodia aurait-elle prêté cet or sans demander à Caelius sa destination ? Sûrement pas ! S'il lui a dit qu'il voulait tuer Dion, alors elle a participé au complot. Est-ce pour ça que tu es si présente, femme, pour avouer ta culpabilité ? Vas-tu nous dire que tu es allée prendre l'or dans ton coffre secret, que tu as dépouillé cette statue de Vénus qui s'enrichit des petits trophées pris à tes amants, que cet or – ce butin – tu l'as remis à Caelius pour son projet criminel ? As-tu fait de Vénus la complice de ton crime ?

Je me tournai vers Catulle. Un instant, du coin de l'œil, j'avais cru voir ses lèvres bouger, comme s'il récitait au fur et à mesure le texte complet du discours de Cicéron. Il vit que je

l'observais, et ébaucha une sorte de sourire et un tic, ou plutôt une grimace. Puis il se tourna de nouveau vers l'orateur. Je regardai Clodia et aperçus un instant son visage pâle et rigide.

Cicéron continua.

— Si Caelius était aussi intime avec Clodia que le prétend l'accusation, il lui a sûrement dit ce qu'il comptait faire de l'or. Mais s'ils n'étaient *pas* aussi intimes, elle ne lui a certainement pas prêté tout cet or. Quelle est la bonne hypothèse, Clodia ? Prêtes-tu de l'argent à un homme pour commettre des crimes innommables, en te rendant complice de son forfait ? Ou ne lui as-tu jamais prêté l'argent ?

« L'accusation ne tient pas. Pas seulement parce que la personnalité de Caelius est étrangère à un projet monstrueux. Il est trop intelligent pour avoir fait une telle chose : aucun homme sensé ne ferait confiance aux esclaves d'un tiers pour perpétrer un crime d'une telle ampleur. Du point de vue purement pratique, comment Caelius est-il censé avoir pris contact avec ces esclaves de Lucius Lucceius ? Les a-t-il rencontrés directement ou est-il passé par un intermédiaire ? Pouvons-nous avoir le nom de cet homme ? Non, parce qu'il n'existe pas. Je pourrais continuer à l'infini avec de telles questions. Combien faudra-t-il que j'en pose pour que tout le monde perçoive l'invraisemblance d'une telle accusation ?

« Maintenant, écoutons ce que Lucius Lucceius lui-même nous dit. Il a fait une déposition écrite. Je vous rappelle qu'il n'était pas seulement un bon ami de Dion et un hôte attentionné, mais aussi un homme très attentif aux détails, comme tous ceux qui connaissent ses écrits historiques peuvent l'attester. Si Lucceius avait découvert que des esclaves lui appartenant avaient essayé d'assassiner son hôte – s'il en avait simplement eu le soupçon – on peut être certain qu'il aurait voulu aller au fond des choses. Quel citoyen ferait moins quand son honneur est en jeu ? Mais écoutez.

Un greffier s'approcha pour lire la déposition. Cicéron se dirigea vers le banc de la défense où son secrétaire Tiron lui tendit une coupe d'eau. Je repensai à mon entretien avec Lucceius : comment il avait obstinément refusé d'admettre que quelque chose de fâcheux aurait pu survenir chez lui, comment

sa femme avait été plus loquace, comment les esclaves cuisiniers avaient été expédiés dans une mine pour qu'ils ne puissent plus parler.

Le greffier s'éclaircit la voix.

— Moi, Lucius Lucceius, sous serment solennel, je fais cette déclaration pendant les calendes d'avril. En janvier, Dion d'Alexandrie, mon estimé ami, fut l'hôte de ma maison. Tant qu'il y a résidé, rien n'est venu mettre sa vie en danger. Les rumeurs concernant le contraire – particulièrement les rumeurs insinuant une traîtrise de certains de mes esclaves – sont totalement calomnieuses. Dion a quitté mon toit de par sa volonté et en bonne santé. Je ne connais rien qui puisse éclairer les circonstances de sa mort.

Cicéron revint devant les juges.

— Voilà. Vous vous trouvez devant une accusation stupide, sans fondement, émanant d'une maison où règnent la débauche la plus impudique et la vilenie. D'un côté, vous avez la réponse sobre et sous serment d'un homme réputé. De l'autre, vous avez les paroles d'une femme acariâtre, folle, obsédée par le sexe. Qui devez-vous croire ?

« Et l'accusation de tentative d'empoisonnement contre Clodia ? Je dois confesser une chose : cette histoire n'a ni queue ni tête ! Pourquoi Caelius voudrait-il faire une telle chose ? Pour éviter de rembourser un prêt hypothétique ? Mais Clodia a-t-elle jamais demandé qu'on la rembourse ? Pour empêcher Clodia de dire ce qu'elle savait sur la tentative d'assassinat de Dion ? Mais cette tentative n'a jamais existé, comme nous l'avons montré. En fait, j'incline à penser que toutes ces accusations relatives à l'or et à une prétendue tentative d'empoisonnement de Dion n'avaient qu'un objet : inventer un motif pour justifier cette autre accusation : Caelius aurait tenté d'empoisonner Clodia. Le mensonge s'échafaude sur le mensonge, la calomnie repose sur la calomnie.

« L'accusation prétend que Caelius a de nouveau tenté de commettre un crime en corrompant des esclaves. Mais là, il s'agit des esclaves de Clodia qui devaient tuer leur maîtresse. Et cela Caelius l'aurait fait après avoir échoué dans les mêmes circonstances avec les esclaves de Lucceius. Quel homme sensé

placerait son destin entre les mains d'esclaves ne lui appartenant pas ? Aucun, et sûrement pas deux fois de suite.

« Et de quelle sorte d'esclaves parlons-nous ? Dans le cas de ceux de Clodia, ce point est important. Comme Caelius devait le savoir s'il a fréquenté la maison de cette femme, les relations de celle-ci et de ses esclaves ne peuvent être qualifiées de normales. Dans une maison dirigée par une femme qui se comporte comme une prostituée, où les penchants et les vices les plus anormaux se pratiquent quotidiennement, où les esclaves sont invités à partager une intimité invraisemblable avec leurs maîtres, les esclaves ne sont plus des esclaves. Ils partagent *tout* avec leur maîtresse, y compris ses secrets. Ils sont devenus les compagnons de sa vie dissolue.

Clodia me donna l'impression de se recroqueviller en entendant les tempêtes de rire. Cicéron leva la main pour calmer la foule.

— Entretenir de telles relations avec des esclaves choyés à ce point a au moins un avantage : il doit être quasiment impossible de les suborner. Caelius devait le savoir, s'il était si intime avec Clodia.

« Arrivons au poison lui-même. D'où vient-il ? Comment devait-il être transmis ? Et cetera. L'accusation nous dit que Caelius l'avait chez lui. Voulant l'essayer, il aurait acheté un esclave. Le poison étant efficace, l'esclave est mort très rapidement. Le poison…

La voix de Cicéron fut soudain secouée par un sanglot. Il serra les poings.

— Ô dieux immortels ! Quand un mortel commet un crime terrible, pourquoi fermez-vous les yeux ? Pourquoi laissez-vous le criminel impuni ?

Cicéron fit mine de suffoquer et de trembler comme s'il réprimait ses larmes. Il se tut. La foule s'agitait dans un silence inconfortable. L'orateur était immobile, comme paralysé par l'émotion.

— Pardonnez-moi, dit-il finalement d'une voix rauque et tremblante. Mais la seule mention du poison…

« Laissez-moi m'expliquer, juges. Ce fut le jour de ma vie le plus sombre, celui où je vis mourir mon ami Quintus sous mes

yeux. Je veux parler de Quintus Metellus Celer, l'homme dont la mort fit de cette femme une veuve et la délivra en lui permettant de faire ce qu'elle voulait. C'était un homme exceptionnel, dévoué au service de Rome, débordant d'énergie pour mener à bien sa tâche. Je me souviens de notre dernière rencontre au Forum. Il était en parfaite santé, plein de projets pour l'avenir. Deux jours plus tard, je fus appelé près de son lit de mort. Je le trouvai terrassé par la souffrance, à peine capable de parler. Son esprit avait commencé à vaciller, mais juste avant la fin, il redevint lucide. Ses dernières pensées, il les a tournées vers Rome. Il se mit à pleurer. Pas sur lui-même, mais sur l'avenir de la ville qu'il aimait et sur les amis qui ne disposeraient plus de sa protection. Je me suis souvent demandé comment les choses auraient tourné s'il avait vécu. Son cousin Clodius aurait-il pu mettre en œuvre un dixième de ses projets insensés si Quintus avait été là pour s'y opposer ? Sa femme Clodia serait-elle tombée dans un tel gouffre ?

« Et maintenant, cette femme a l'audace de venir nous parler de poison qui agit rapidement ! Que connaît-elle de ce sujet ? Pas mal de choses, apparemment ! Si elle vient témoigner, je lui demanderai peut-être ce qu'elle connaît exactement des poisons et comment elle a appris tout cela. Quand je pense qu'elle vit encore dans la maison où est mort Celer, quand je pense à ce qu'elle en a fait, je me demande si les murs ne vont pas s'effondrer sur elle.

Cicéron inclina la tête pendant un long moment. Une nouvelle fois, il semblait terrassé par l'émotion. Et Clodia ? A cet instant, personne en la regardant n'aurait pu imaginer quelle splendide beauté elle avait été. Ses yeux brûlaient comme des charbons. Sa bouche n'était plus qu'une ligne entre des lèvres exsangues.

— Pardonnez-moi, juges, dit Cicéron en se maîtrisant… Après avoir essayé le poison sur son esclave, Caelius aurait confié le poison à un de ses amis, Publius Licinius. Vous le voyez aujourd'hui ici, assis fièrement avec les amis de Caelius, sans se soucier des calomnies qui courent sur son compte. Licinius, prétend l'accusation, devait remettre le poison contenu dans une petite pyxide à des esclaves de Clodia aux bains de Senia.

Mais les esclaves révélèrent le complot à leur maîtresse. Aussi envoya-t-elle quelques-uns de ses amis sur les lieux pour s'emparer de Licinius et du poison au moment de la transaction.

« Je suis impatient de découvrir l'identité des témoins respectables qui sont censés s'être trouvés là, pour voir, de leurs propres yeux, le poison dans la main de Licinius. Jusqu'à maintenant, leurs noms n'ont pas été cités, mais ils doivent être des citoyens vraiment très respectables ! D'abord, pour être si intimes avec la dame en question. En second lieu, pour avoir accepté de se prêter à cette comédie dans les bains, en pleine journée.

Je sentis un picotement au bas de la nuque. Cicéron parlait de moi. Même si je n'avais pas été cité, je me sentais blessé par son mépris. Que ressentait Clodia en cet instant ?

— Mais oubliez ce que je viens de dire sur la valeur de ces témoins, continua Cicéron. Leurs actes parlent pour eux. Ils se sont cachés, ont tout observé, nous a-t-on dit. Je suis sûr que c'est bien ce qu'ils ont fait. Ces individus sont des voyeurs. « Ils ont bondi par hasard de leur cachette », nous a-t-on aussi expliqué. Oh, des éjaculateurs précoces – quel déplorable manque de maîtrise ! Mais l'histoire continue. Licinius fit donc son entrée avec la pyxide. Il n'avait pas eu le temps de la remettre que, déjà, ces superbes et anonymes témoins se précipitaient. Voyant cela, Licinius agrippa la boîte et prit ses jambes à son cou.

Cicéron secoua la tête avec une expression de dégoût.

— La vérité peut parfois surgir là où on ne l'attendait pas. Ainsi prenons cette petite comédie ridicule, écrite par une femme qui a déjà tant d'œuvres semblables à son actif. On cherche l'intrigue, la dernière scène ! Comment tous ces témoins ont-ils pu laisser Licinius leur échapper, alors qu'ils étaient tous là, aux aguets, et que lui ne soupçonnait rien ? Pourquoi d'ailleurs essayer de le capturer alors qu'il remettait le poison ? Pourquoi ne pas l'avoir capturé dès son entrée dans les bains ? Il aurait été aisé d'obtenir ses aveux sous la contrainte. Au lieu de cela, Licinius s'est échappé, malgré une folle poursuite des hommes de main au service de la dame. Au bout du compte, nous n'avons pas de pyxide, pas de poison, pas un

fragment de preuve. En fait nous avons là le finale d'un spectacle de mimes : une farce bien médiocre !

« Examinons les témoins, ces jeunes élégants qui adorent jouer aux guerriers sous les ordres de leur maîtresse, tendant une embuscade, s'entassant dans une cabine des bains et prétendant qu'il s'agit du cheval de Troie. Je connais des individus de ce type : très spirituels dans les dîners et de plus en plus spirituels à mesure qu'ils boivent. Mais c'est une chose d'être indolent et bavard sur un divan ; et une autre de venir dire la vérité au soleil d'une cour. S'ils ne savent pas trouver leur chemin dans les bains familiers, comment vont-ils trouver le chemin du tribunal ? Je donne cet avertissement à ces soi-disant témoins : s'ils décident de venir, je vais les secouer et leur faire cracher leur bêtise et nous verrons ce qui leur reste. Mais je leur conseille de se taire et de trouver d'autres moyens d'obtenir les faveurs de leur dame. Laissez-les s'accrocher à sa stola, participer à de mauvaises plaisanteries et rivaliser pour ramper à ses pieds – mais épargnez la vie et la carrière d'un innocent !

« Et que dire de cet esclave qui devait récupérer le poison et qui se présente lui aussi comme témoin ?

Sur les bancs de l'accusation, je repérai l'homme de Clodia, Barnabas. Il donnait l'impression d'avoir avalé une potion fort désagréable.

— D'après ce que l'on dit, il vient d'être affranchi par sa maîtresse. Que cache cette libération ? Une récompense pour sa loyauté et ses services ? Ou des considérations d'ordre plus pratique ? Car une fois libre, on ne peut plus extraire les aveux d'un esclave sous la torture.

« Incidemment, nous ne sommes pas vraiment surpris que toute cette agitation autour d'une pyxide ait été à l'origine d'une histoire très indécente concernant une autre pyxide et son contenu. Vous connaissez cette histoire, je crois, juges. Tout le monde en parle et tout le monde semble penser qu'elle est vraie. Après tout, pourquoi pas, puisqu'elle s'accorde si bien avec la réputation d'indécence de la dame ? Et tout le monde trouve l'histoire hilarante, malgré son caractère obscène. Vous voyez, vous riez même maintenant ! Eh bien, vraie ou pas, obscène ou

pas, drôle ou pas, ne blâmez pas Marcus Caelius. La plaisanterie doit être l'œuvre d'un jeune branleur fantasque.

De nouveau, du coin de l'œil, je crus voir les lèvres de Catulle bouger. Lorsque je me tournai vers lui, il me jeta un regard sombre, puis partit se perdre dans la foule.

Le visage de Clodia faisait peine à voir. Cicéron accepta une nouvelle coupe d'eau de Tiron et attendit que les rires s'apaisent.

— J'en ai terminé, juges. La suite vous appartient. Il vous revient de décider du destin d'un jeune homme innocent.

Je ne pus entendre que vaguement cette conclusion. Je ne pouvais détacher mes yeux de Clodia. Je voyais une femme pâle, défaite, désorientée, pleine de ressentiment. On aurait dit qu'elle venait d'être empoisonnée une nouvelle fois et souillée en même temps : Médée s'était métamorphosée en Méduse, à en juger par ses amis qui fuyaient son regard, comme s'ils craignaient d'être changés en pierre en posant leurs yeux sur elle.

26

Une suspension d'audience succéda à la plaidoirie de Cicéron. Ensuite le magistrat annonça que le défilé des témoins allait commencer. Dans la foule, tout le monde avait l'air de penser que le procès allait durer une journée supplémentaire. Mais quand la cour revint s'asseoir et que la séance fut ouverte, les accusateurs se montrèrent embarrassés. Ils durent avouer que la plupart des témoins prévus avaient renoncé à comparaître. La coterie de jeunes hommes qui occupait les bancs autour de Clodia avait disparu. Clodia aussi.

Les partisans de Caelius pouvaient à peine dissimuler leur triomphe. Même le père du jeune homme avait l'air gai.

Une poignée de témoins osèrent se présenter – certains maris dont la femme avait été insultée par Caelius ; le sénateur Fufius et même deux « témoins » de l'épisode des bains. Les accusateurs découragés les interrogèrent pour la forme. Puis ce fut le tour de Cicéron de les interroger pour la défense. Il ne fit pas beaucoup d'efforts et ne gaspilla pas son talent à confondre des adversaires aussi mineurs. Les spectateurs commençaient à se disperser. Le drame avait atteint son apogée avec le discours de Cicéron. Il ne restait que ceux qui voulaient croire jusqu'au bout à l'éventualité d'une surprise.

Les juges procédèrent aux votes et annoncèrent leur décision. Marcus Caelius était acquitté.

Je me sentis soulagé d'un grand fardeau. Que serait-il arrivé s'ils l'avaient déclaré coupable de toutes les charges pesant contre lui, y compris le meurtre de Dion ? Comment aurais-je pu garder le silence ? Mais ils l'avaient jugé non coupable. Et qu'en était-il de la tentative d'empoisonnement contre Clodia ? Cicéron avait prétendu qu'il s'agissait d'une machination ourdie par Clodia elle-même, un simple épisode de son plan pour détruire Caelius. Les juges avaient suivi. Mais si Caelius avait

vraiment essayé de l'empoisonner ? N'avais-je pas l'obligation de parler ?

L'occasion était passée. Il n'y avait pas moyen de revenir en arrière. Je me rassurai en me disant que ma seule motivation dans cette affaire était la découverte de la vérité sur la mort de Dion. Je ne devais rien ni à Caelius ni à Clodia.

Après l'annonce du verdict, les partisans de Caelius l'acclamèrent et firent cercle autour de lui. Les accusateurs et leurs partisans se dispersèrent, l'air maussade. Certains juges vinrent féliciter Caelius et complimenter Cicéron et Crassus pour leurs discours. Quant aux spectateurs, ils se hâtèrent vers les festivités de la Grande Mère.

— Où allons-nous maintenant ? demanda Eco.

— Je voudrais rester seul un moment, répondis-je. Prends Belbo avec toi. Je n'ai plus besoin de garde du corps. Le procès est fini et je ne suis plus un danger pour personne.

— Mais, papa. C'est une journée de fête. On s'amuse…

— S'il te plaît, Eco ! Emmène Belbo. Ou mieux encore : renvoie-le à la maison. Je me sentirai mieux en sachant qu'il est là-bas, près de Bethesda et de Diane, en mon absence.

— Où vas-tu ?

— Je ne sais pas très bien.

— Pourquoi ne rentres-tu pas ?

Je secouai la tête.

— Pas encore.

— Qu'est-ce qu'il y a, papa ?

Il baissa la voix.

— Si Dion a été empoisonné chez toi, qui a fait cela ? Et pourquoi ? Tu le sais, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête.

— Nous en reparlerons.

— Mais, papa…

— Je vais passer la nuit chez toi, si cela ne te gêne pas. Fais en sorte que les esclaves me préparent un divan pour dormir.

— Naturellement, papa. Tu ne veux vraiment pas que je t'accompagne ? Nous pourrions parler.

— Je n'ai pas besoin de parler, en ce moment. J'ai besoin de penser. Et je penserai plus clairement si je suis seul.

J'errai au hasard dans la ville, sans but. Mes pensées tourbillonnaient dans ma tête.

Pourquoi Bethesda m'avait-elle trompé ? Si je lui en avais laissé l'occasion, m'aurait-elle dit la vérité ? Bien sûr, je savais pourquoi elle avait gardé le silence. Comment une femme peut-elle dire à son mari qu'elle a empoisonné son vieux maître estimé, sous son toit et pratiquement sous son nez ? Mais elle avait une raison. Pensait-elle que je ne comprendrais pas ? Pourquoi ne m'avait-elle jamais parlé de la mort de sa mère et des choses terribles qui lui étaient arrivées ensuite ? Me faisait-elle si peu confiance, même après toutes ces années ?

Étais-je en colère ou blessé ? Voulais-je punir Bethesda ou lui demander pardon ? J'avais la sensation d'avoir fait quelque chose de mal, mais je ne pouvais dire quoi. Je savais qu'elle m'avait abusé. Elle connaissait la vérité depuis le départ et elle m'avait laissé m'égarer. Avait-elle eu peur de mes réactions si je découvrais la vérité ? Pensait-elle ne jamais me la dire ? Elle savait que la vérité m'était précieuse et elle me l'avait dissimulée. Je lui en voulais pour ça. Sous mon toit, sous mes yeux, elle avait assassiné un homme qu'elle détestait. Je comprenais ses motivations, mais je continuais à être choqué par l'énormité de l'acte. Peut-être avait-elle eu raison de ne pas me révéler la vérité, après tout.

Je dépassai des fêtards et des marchands ambulants. J'entendis les hurlements d'une foule provenant du Grand-Cirque. Je débouchai sur une place où une scène avait été dressée pour un prochain spectacle. Le bruit de tambourins retentit. Je levai la tête et vis un groupe de galles sur un toit. J'entendis des bribes de conversation : « Alors le jeune homme s'en est tiré… Il est malin, Cicéron… Je n'imaginais pas que la femme était aussi dépravée… Les Clodii y réfléchiront à deux fois maintenant avant de monter un autre coup de ce genre… Tout le monde riait… Tu aurais dû voir le visage de la pute… Ai-je dit mari ? C'est frère que je voulais dire naturellement – je fais toujours cette erreur !… Pas simplement une femme de mauvaise vie, mais une vieille catin particulièrement dépravée et lubrique… D'après ce que l'on dit de la femme, quelqu'un devrait finir par empoisonner le monstre… »

Je continuai à errer. Les heures passèrent. Les rues se vidèrent. Je marchais encore. Je n'ai jamais su où j'allais… jusqu'à ce que j'y sois.

La lampe phallique au-dessus de l'entrée projetait une vive clarté, promettant chaleur et lumière à l'intérieur. Je frappai à la porte de la Taverne des Joyeux Lurons et le portier me laissa entrer.

Je ne bois pas plus que les autres et moins que la plupart. Cette nuit-là, je sentis l'ivresse m'envahir. L'esclave qui apportait le vin m'invitait à me soûler.

La salle était si bruyante que je ne pouvais capter que des bribes de conversation. On répétait les plaisanteries de Cicéron en les enjolivant de détails obscènes. L'histoire de la pyxide et de son contenu connaissait de nombreuses variantes. De l'avis général, Clodia était perdue à jamais et personne ne le regrettait. Quand ma coupe fut vide, j'appelai l'esclave pour qu'elle la remplisse encore.

Il était assez tard quand la porte s'ouvrit. C'étaient des jeunes trop bien habillés pour ce genre d'établissement. Ils venaient manifestement d'un autre endroit plus respectable. Lorsque les clients reconnurent Marcus Caelius, de grands cris de bienvenue l'accueillirent. Il remercia d'un sourire et d'un geste de la main, puis je le vis vaciller. Ses amis Licinius et Asicius le tenaient chacun par un bras. Je fus surpris – mais, à vrai dire, à peine – d'apercevoir Catulle dans leur groupe. Il avait l'air encore plus soûl que Caelius.

Le jeune héros du jour et ses amis partirent occuper un coin de la salle. Il ordonna une tournée générale du meilleur vin, ce qui lui valut une nouvelle ovation. Je regardai, maussade, la lie au fond de ma coupe et je me demandai si j'allais oser la remplir de nouveau. J'avais plutôt la nausée. Quand l'esclave passa devant moi, je couvris la coupe de ma main et secouai la tête.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? hurla une voix. Gordien ne boit pas le vin que j'offre ?

Je me tournai vers Caelius qui me fixait à l'autre bout de la salle, les lèvres serrées.

— Je n'ai pas voulu t'offenser, murmurai-je.

— Que dis-tu ? Je ne t'entends pas.

Caelius avait mis ses mains en cornet et grimaçait.

— Approche-toi.

Je secouai la tête.

Le jeune homme claqua des doigts. Un instant plus tard, deux gardes du corps musclés m'entourèrent. M'ayant pris sous les aisselles, ils me portèrent jusqu'à Caelius. Ils m'assirent sur un banc en face de lui.

— Tu es d'excellente humeur ce soir, commençai-je.

— Pourquoi pas ? Si les choses s'étaient mal passées aujourd'hui, je serais sur un bateau faisant voile vers Massilia à cette heure. Au lieu de cela, je suis entouré de mes amis, au cœur de la ville la plus merveilleuse du monde.

Licinius et Asicius étaient assis à sa droite, Catulle à sa gauche. Le reste de la compagnie s'était rassemblée autour d'une table et jouait aux dés.

— Je suis libre ! s'exclama le jeune homme.

— Libre ? Je pensais que Cicéron avait remis la main sur toi. Tu lui dois une faveur maintenant. Sait-il que tu fais la fête ce soir, le faisant passer du même coup pour un menteur ?

— Cicéron ?

Caelius émit un bruit grossier avec ses lèvres.

— Ne t'inquiète pas. J'en fais ce que je veux. Je l'ai fait pendant des années.

— L'élève contrôle le maître ?

— Quelque chose comme ça.

— Tu es un enfant gâté, Marcus Caelius.

— Et les gens m'aiment pour ça ! Sauf toi peut-être. Pourquoi n'as-tu pas accepté le vin que j'offre ?

— J'ai assez bu pour ce soir. Toi aussi apparemment. Et toi, Catulle.

Ce dernier me regarda avec des yeux larmoyants, clignant de temps en temps.

— Alors tu penses que nous avons trop bu ? dit Caelius. Nous commençons à peine ! Esclave ! Encore du vin pour tout le monde !

— Tu es sûr que tu peux te permettre une telle dépense ? m'enquis-je.

Caelius sourit.

— Toutes mes dettes sont payées.

— Je pensais que tu n'en avais pas.

— N'as-tu pas écouté Cicéron aujourd'hui ? Je n'ai même pas de livre de comptes, Gordien. Tous mes comptes sont au nom de mon père.

— Je vois. Techniquement, tu n'as pas de dettes.

— Voilà comment les choses fonctionnent aujourd'hui. Mais quoi qu'il en soit, comme je te l'ai dit, toutes mes dettes sont réglées.

— Même celles que tu as contractées envers Pompée ?

— Même celles-là.

— Mais tu n'as pas remboursé en argent ?

— Non. Je lui ai rendu des services.

Près de lui, Licinius et Asicius se raidirent.

— Caelius ! s'écria Asicius.

L'intéressé éclata de rire.

— Ne t'inquiète pas. Les procès sont finis. Ton procès, Asicius, le mien, et nous sommes tous les deux innocents comme des agneaux.

— Tu devrais apprendre à te taire, gronda Licinius.

— À quel propos ? demandai-je.

— Oh, mes amis pensent que je parle trop. Mais où est le danger maintenant ? Je suis libre.

— Alors tu pourrais peut-être me tranquilliser sur un ou deux points, suggérai-je.

Licinius et Asicius s'agitèrent sur leurs bancs, mais Caelius me sourit d'un air mielleux.

— Pourquoi pas ?

A côté de lui, Catulle avait les yeux perdus dans le vide et remuait les lèvres. Il composait peut-être un poème dans sa tête.

— Tu te souviens de la dernière fois que je t'ai vu ? C'était ici, dans cette taverne. Tu m'as juré sur les mânes de tes ancêtres que tu n'avais pas tué Dion.

— Oui, je m'en souviens. Et je t'ai dit la vérité.

— Et tu as juré que ce n'était pas non plus Asicius.

— Vrai.

— Mais quand je t'ai demandé où tu étais et ce que tu faisais la nuit du meurtre, tu as refusé de me le dire.

— Comment pouvais-je te répondre, avec le procès en attente ?…

— Caelius, tais-toi, intervint Asicius.

— Je te crois, dis-je, quand tu jures ne pas avoir tué Dion. Je pense qu'il a été empoisonné. Mais ensuite, quelqu'un s'est introduit chez Coponius cette nuit-là et on a découvert que Dion avait été poignardé. Peux-tu expliquer ça, Caelius ?

— Là, tu soulèves un point très intéressant, répondit le jeune homme. En réalité…

— Caelius, tu es complètement fou. Tais-toi !

— Du calme, Asicius. Le procès est terminé et on peut faire confiance à Gordien pour ne pas répéter ce qu'on peut lui dire. Pas vrai, Gordien ? Jure-moi sur les mânes de ton père de garder le secret sur ce que je vais te dire.

Je n'hésitai qu'un instant.

— Je le jure.

— Caelius, tu es un idiot !

Asicius frappa le sol du pied et quitta la salle en colère. Licinius demeura en retrait, jetant des coups d'œil à droite et à gauche pour s'assurer qu'aucun étranger n'écoutait. Quant à Catulle, il fixait intensément le fond de sa coupe.

— Asicius ! Quel âne ! Il veut toujours m'empêcher de parler sérieusement. Où en étions-nous ?

— La nuit de la mort de Dion…

— Ah ! oui. Eh bien, ce qui est arrivé est incroyable. Tu vois, j'étais *censé* tuer Dion. Les choses se sont passées exactement comme tu l'as sans doute deviné, je suppose. Le roi Ptolémée voulait se débarrasser de Dion. Pompée aussi. Je devais au général une petite fortune qu'il m'était impossible de lui rembourser. Alors il m'a proposé de tuer Dion.

— De même que tu as organisé l'attaque de la délégation quand elle arriva à Neapolis ?

Caelius acquiesça de la tête.

— Et j'ai poursuivi mes attaques à Pouzzoles et sur le chemin qui mène à Rome. Les Égyptiens étaient presque trop faciles à effrayer. Ils étaient courageux comme des pigeons.

— Et alors le dernier fut Dion.

— Exactement. Et ce pigeon nous a donné du fil à retordre.

Licinius roulait les yeux.

— Caelius, tu es fou de lui raconter ça.

— Tais-toi, Licinius. Mon jugement m'a-t-il déjà induit en erreur ? Gordien est comme un chien avec un os. Tant qu'il n'aura pas la vérité, il ne nous lâchera pas. Comme il ne peut plus nous nuire, autant tout lui dire pour qu'il aille trouver un autre os à ronger. Il a juré de garder le secret. Où en étais-je ?

— Il ne restait plus que Dion.

— Ah ! oui. J'ai essayé de soudoyer les deux esclaves cuisiniers pour qu'ils l'empoisonnent chez Lucceius, naturellement. Ayant une fois rencontré cet idiot de Lucceius à un dîner, je m'étais dit que je pouvais pratiquement faire n'importe quoi sous son toit. Mais les esclaves ont tout gâché et ont tué le goûteur de Dion. Et celui-ci est parti chez Coponius. Heureusement que Lucceius refuse de voir le mal. Sinon il aurait pu faire témoigner ses esclaves et tout compromettre.

« Donc tout était à refaire chez Coponius. Titus n'est pas un sot et ses esclaves sont aussi loyaux que des esclaves peuvent l'être. En outre, Dion était plus que jamais sur ses gardes et Pompée me pressait. Il n'y avait donc rien d'autre à faire qu'à aiguiser les poignards et entreprendre un raid nocturne. J'avais besoin d'aide pour ça. Alors j'ai fait venir Asicius qui a préparé les attaques contre les ambassadeurs. C'est un agent de Ptolémée depuis des années. Il en connaît beaucoup plus long que moi sur les poignards.

— Heureusement qu'il n'est pas là pour t'entendre, grommela Licinius.

Catulle essayait d'attraper quelque chose au fond de sa coupe.

Je hochai la tête.

— Donc toi et Asicius…

— Oui, nous sommes sortis cette nuit-là avec la ferme intention de tuer Dion. Désolé. Je sais qu'il fut ton vieux maître. Mais la politique égyptienne est une sale affaire.

— Tu n'avais pas de complices chez Coponius ?

— Pas un seul. Trop dangereux. Ses esclaves sont trop loyaux, comme je l'ai dit.

— Mais tu savais dans quelle pièce demeurait Dion.

Caelius haussa les épaules.

— Ce n'était vraiment pas difficile à deviner. J'ai réside dans cette maison, moi aussi, comme invité.

— Donc vous grimpez sur le mur, fracturez les volets, entrez dans la chambre de Dion…

— Et nous le trouvons allongé sur son divan. Je n'oublierai jamais cette vision : la bouche ouverte, les yeux écarquillés. Oh ! oui. Bel et bien mort !

— Et alors ?

— Que pouvions-nous faire ? Pompée nous avait envoyés tuer Dion et il savait que nous devions utiliser des poignards. Je ne voulais pas que Pompée croie qu'il était mort de causes naturelles ou que quelqu'un d'autre l'avait tué. Il fallait que ma dette soit effacée. Alors nous l'avons poignardé… Puis nous avons tout renversé dans la pièce, comme s'il y avait eu une bagarre, et nous sommes ressortis aussi vite que possible. Le lendemain, tout le monde racontait que Dion avait été poignardé dans son lit. Pompée fut satisfait et annula ma dette. J'imaginais que c'était la fin de l'histoire. Mais Asicius n'a jamais dissimulé ses liens avec Ptolémée. Alors ses ennemis l'ont traîné devant la justice pour avoir tué Dion. Le roi a engagé Cicéron pour assurer la défense et il a gagné. L'accusation n'a jamais pu rassembler assez de preuves.

— Ni contre toi, apparemment.

— Surtout avec Cicéron dans mon camp, dit Caelius en souriant.

— Oui, cela explique tout, dis-je. Poignardé après sa mort. Personne chez Coponius n'a remarqué les invraisemblances : le peu de sang, la concentration des plaies, l'absence de lutte et la petite esclave était trop effrayée pour dire ce qu'elle savait…

— Quoi ? s'exclama Caelius. Tu marmonnes, Gordien.

— Ah ? Une mauvaise habitude. Oui, maintenant j'ai l'esprit tranquille en ce qui concerne l'affaire Dion. Le vieux chien peut arrêter de ronger cet os. Mais j'en ai encore un autre, avec quelques lambeaux de chair dessus.

— Ah bon ? Encore du vin !

— Les voies de fait contre les Égyptiens n'étaient pas les seules accusations portées contre toi.

— Non… Et c'est une bonne chose aussi !

— Que veux-tu dire ?

— Clodia a ajouté cette accusation d'empoisonnement à la dernière minute. Crassus voulait que nous la rejetions. Techniquement, disait-il, il était trop tard pour que les accusateurs l'intègrent et nous n'avions pas le temps de préparer la défense. Cicéron le traita de sot et dit qu'au contraire, c'était un cadeau des dieux. « Tu ne vois pas ! s'est-il exclamé. Ils nous offrent sur un plateau ce dont nous avons besoin. Maintenant nous avons toutes les raisons d'impliquer Clodia dans cette affaire et ce sera la fin de l'accusation. » Naturellement, il avait raison. Si Clodia s'était tenue à l'écart, je me serais retrouvé dans une situation beaucoup plus difficile. Mais puisqu'elle m'accusait, Cicéron avait la possibilité de retourner le procès contre elle. Ce n'était plus « Caelius a-t-il tué les Égyptiens ? » mais « Pourquoi cette mauvaise femme accuse-t-elle ce pauvre garçon ? ». Et cela a marché au-delà de toute espérance. L'accusation fut totalement discréditée. En m'accusant d'avoir essayé de l'empoisonner, Clodia a *affaibli* toutes les autres accusations.

— Oui, Caelius, dis-je tranquillement, mais qu'en est-il de l'accusation elle-même ?

Catulle leva soudain les yeux de sa coupe et Caelius m'adressa un sourire hautain.

— Gordien, un tribunal romain m'a déclaré innocent, accusé à tort. Que veux-tu savoir de plus ?

— La vérité, dis-je.

J'attrapai son bras. Ma force le prit au dépourvu. Il laissa tomber sa coupe. Le vin éclaboussa le sol. Les gardes du corps s'avancèrent. Il les renvoya en arrière d'un mouvement de tête et me parla entre ses dents.

— Gordien, tu me fais mal au poignet. Lâche-moi ou je leur demande de te couper la main.

— La vérité, Caelius. Je n'en parlerai à personne. Je le jure sur les mânes de mon père.

— La vérité ? Licinius ici présent a failli se faire prendre aux bains de Senia avec une pyxide pleine de poison. Il s'est débrouillé pour vider la boîte dans un bassin en fuyant. Du

gaspillage ! Mais j'ai trouvé une bonne utilisation pour la boîte, ensuite, tu ne crois pas ?

— Caelius, tais-toi !

Licinius serrait les poings.

— Et la seconde tentative ? demandai-je.

Catulle fixait Caelius. Il dégagea son bras et se frotta le poignet.

— La seconde tentative a presque réussi. Je suis content maintenant qu'elle ait échoué. Cicéron avait encore raison. Morte, Clodia aurait été vraiment dangereuse pour moi. Elle serait devenue un objet de sympathie. Vivante, elle est un objet de mépris ; un atout pour moi malgré elle. Donc, tout a fonctionné pour le mieux. Clodia s'en est tirée avec une petite indigestion et je me suis attiré la sympathie des juges.

— Le poison que tu as utilisé pour ta seconde tentative…

— Il était différent. Je voulais quelque chose de très rapide pour qu'elle ne souffre pas. Mais Licinius l'a jeté. Donc j'ai dû me rabattre sur une poudre qui s'appelle… Comment s'appelle-t-elle, Licinius ?

— Cheveux de Gorgone.

— C'est ça. Cela devait prendre un peu plus de temps, m'a-t-on dit, mais il devait avoir la même efficacité. Je suis désolé que Chrysis se soit fait prendre, la pauvre petite. Elle est si délicate et maintenant Clodia va passer sa colère sur elle.

Catulle parla d'une voix inarticulée.

— Caelius, tu m'avais dit…

— Ce que tu voulais entendre, Catulle, et tu ne veux jamais entendre la vérité, non ? Alors quelle importance que j'aie essayé de l'empoisonner ? Qu'est-ce que ça te fait ? Elle te méprise encore plus que moi.

— Tu es un sale menteur !

Catulle fonça sur Caelius. Ce dernier recula et leva les mains pour appeler ses gardes à la rescousse. La suite se passa si vite que je me souviens du trajet du banc à la rue comme d'une sorte de lévitation, suivie d'un atterrissage douloureux sur mon postérieur. Quand ma tête cessa de tourner, je vis Catulle assis à côté de moi sur les pavés. Au bout d'un moment, il se mit à quatre pattes, rampa vers la rigole et vomit.

Un peu plus tard, il se traîna vers moi.

— Tu devrais faire comme moi, me dit-il en s'essuyant le menton. Après, tu te sens beaucoup mieux.

— Je ne veux pas me sentir mieux.

— Ainsi on s'apitoie sur soi-même ? Tu veux m'imiter. Mais qu'est-ce qui te rend triste ?

— Un problème de femme.

— À ton âge ?

— Vis assez longtemps et tu verras. Cela ne finit jamais.

Vomir l'avait temporairement soulagé, mais il reprit son air misérable.

— Alors Caelius a vraiment essayé de l'empoisonner.

— Pas une fois, mais deux. Il t'a dit autre chose ?

— Il m'a menti.

— Sans blague ! Que faisais-tu en sa compagnie, ce soir ?

Catulle eut l'air encore plus misérable.

— Ne me dis rien, l'arrêtai-je. Laisse-moi deviner. Tu partageais son triomphe, dès lors que tu l'as aidé à écrire son discours. Et tu as aussi aidé Cicéron.

— Comment le sais-tu ?

— À l'expression de ton visage au procès. Tu éprouvais du plaisir à entendre les phrases que tu lui avais dictées. Et les expressions « Clytemnestre-pour-un-quadrans », « Médée-du-Palatin »… elles venaient de toi. Comme l'allusion aux trophées des amants. Tu m'as dit que personne d'autre n'était au courant. J'ai vu son visage, quand Cicéron y a fait allusion. C'était la fin pour elle, le moment où elle s'est effondrée. Il l'a mise à nu et tu l'y as aidé. Tu savais quelle plaisanterie la blesserait le plus. Les jeux de mots les plus cruels. Es-tu le poète de l'amour, Catulle, ou de la haine ?

— Je hais et j'aime. Si tu me demandes comment, je n'en sais rien…

— Arrête de te citer ! Pourquoi as-tu fait ça ?

— Ne le sais-tu pas ?

— Je pensais que tu aimais Clodia et que tu détestais Caelius.

— C'est pour ça que je devais l'aider à la détruire.

— Tu me déroutes, Catulle.

— Elle devait être détruite. C'était la seule possibilité. Maintenant, je peux aller la reconquérir.

— Que dis-tu, Catulle ?

Il me prit le bras.

— Tu ne comprends pas ? Tant qu'elle brûlait d'amour pour Caelius, je ne pouvais revenir vers elle. Elle lui pardonnait tout. Mais là, il est allé trop loin. Maintenant elle ne peut plus l'aimer. Caelius et ses avocats ont fait d'elle la risée de Rome. Oui, j'y ai contribué. Je suis allé voir Caelius le matin après que nous l'eûmes croisé dans la taverne. Je lui ai dit que j'avais des idées pour sa plaidoirie. Cicéron était ravi d'avoir mon concours. Nous nous sommes bien amusés à travailler le texte, à trouver des jeux de mots. Nous nous demandions simplement jusqu'où nous devions aller. Cette blague à propos de la pyxide…

— Je ne veux plus l'entendre !

— Je n'en suis pas vraiment fier. Mais il le fallait. Il fallait qu'elle soit terrassée. Elle était devenue trop orgueilleuse, trop arrogante. Nous l'avons dépouillée de tout ce qui faisait sa force – sa beauté, sa fierté, son amour du plaisir – et nous l'avons tournée en dérision. Même ses propres ancêtres ont été appelés en renfort contre elle, ceux-là mêmes qu'elle adore citer. Elle ne pourra plus jamais parler des monuments de sa famille sans que quelqu'un ricane dans son dos. Elle ne pourra même plus se tourner vers Clodius en public. C'est vers moi qu'elle se tournera.

Je secouai la tête.

— Catulle, tu es certainement l'homme le plus naïf que j'aie rencontré.

— Tu crois ça ? Viens avec moi, maintenant, chez elle. Tu verras.

— Non, merci. La maison de Clodia est le *dernier* endroit sur terre où j'ai envie d'être en ce moment. Non, ce n'est pas tout à fait vrai. Le dernier endroit où je voudrais être, c'est ma propre maison. Mais c'est aussi le seul endroit où j'ai envie d'être.

— Et maintenant, qui dit des choses insensées ? déclara Catulle en se mettant debout. Tu viens avec moi ou pas ?

Je secouai la tête.

— Alors salut, Gordien.

— Salut, Catulle. Et…

Il m'avait regardé droit dans les yeux.

J'attendis que ma tête cesse de tourner et essayai de retrouver la direction de la maison d'Eco. Subure me semblait si loin !

27

Je me réveillai tard, le lendemain matin. J'avais l'impression que ma tête allait éclater. Je m'aspergeai d'eau froide et mangeai. La démarche encore hésitante, je descendis dans le jardin de la maison d'Eco et m'assis au soleil.

— Tu es rentré épouvantablement tard, hier soir, papa.

— Qui est le fils, ici, et qui est le père ?

— Pouvons-nous parler maintenant ?

— Je suppose que oui.

— De Dion et de sa mort. Tu ne m'as pas exposé ta théorie hier.

Je soupirai.

— Tu avais raison à propos du poison utilisé pour le tuer. Il venait de chez moi.

— Mais qui a fait ça ?

J'eus du mal à prononcer le nom.

— Bethesda.

Eco me fixa, moins surpris que je ne m'y attendais.

— Pourquoi ?

Je lui racontai la conversation entre Clodia et Bethesda que j'avais surprise dans mon jardin.

— Elle devait parler de Dion. Il était l'homme puissant et respecté qui possédait sa mère. Elle ne m'en a jamais rien dit. Pas un mot ! Mais elle a dû reconnaître Dion dès qu'elle l'a vu.

— Et lui, l'a-t-il reconnue ?

— Je me souviens qu'il la regardait étrangement. Mais elle était à peine plus qu'une enfant quand il l'avait vue pour la dernière fois et il avait tant de choses en tête. Non, je ne pense pas qu'il l'ait reconnue. En y réfléchissant, je me rends compte à quel point elle avait eu un comportement bizarre ce soir-là. Je croyais que mon départ en était la cause. Elle a dû prendre extrêmement rapidement sa décision de le tuer. C'est ça qui est épouvantable : pas la moindre hésitation ! Elle est allée se

procurer le poison ; elle a fait le dîner et préparé quelque chose de spécial pour l'invité.

— Tu dois lui parler, papa.

— Je ne suis pas prêt. Je ne sais pas quoi dire.

— Dis-lui que tu sais ce qu'elle a fait. Pars de là.

— Pars de là ! Comme si cela ne faisait aucune différence que ma femme soit une meurtrière ! Elle aurait dû venir me parler.

— Avant ou après avoir empoisonné Dion ?

— Si ce n'est avant, au moins après. Tu vois à quel point cela me met en colère de parler de ça. Je ne suis pas prêt à rentrer à la maison, auprès d'elle.

— Ne dis pas ça. Tu dois la comprendre. Écoute, quand tu m'as dit que c'était elle, je n'ai pas été totalement surpris. J'ai eu du temps pour réfléchir en remontant de Pouzzoles. Je me suis demandé comment Dion avait pu être empoisonné chez toi et par qui. Bethesda avait fait la cuisine et tous deux venaient d'Alexandrie. D'une manière ou d'une autre, elle pouvait être responsable. J'ai disposé de plus de temps que toi pour y réfléchir et pour me persuader que cela ne changeait rien. J'étais tout le temps avec Zotica, voyant ce que cette brute avait fait. Je ne pouvais être désolé que quelqu'un l'ait tué. Si c'était Bethesda la coupable et si elle avait autant de raisons que Zotica de le tuer, il n'y a rien à pardonner.

— Mais c'est quand même un meurtre, Eco ! De sang-froid, calculé, exécuté en secret.

Je me levai et commençai à faire les cent pas dans le jardin. Une pensée tout à fait inattendue me traversa l'esprit.

— Je vais achever ma mission pour Clodia. L'argent que je t'ai donné pour aller dans le Sud… Il doit t'en rester pas mal.

— Assez, oui.

— C'est l'argent de Clodia. Elle voulait m'acheter pour que je témoigne ou alors il aurait servi à acheter les deux esclaves de Lucceius. Qui sait ce qu'elle avait vraiment en tête ? En tout cas, elle n'a pas obtenu ce qu'elle voulait avec son argent. Je ne veux pas qu'on puisse dire que je suis comme Caelius ; que l'on me passe de l'argent et que je ne le rends jamais. Va le chercher. Je vais le lui rapporter maintenant.

Eco rentra dans la maison et revint avec une bourse.

— Que fait Zotica ? demandai-je. Maintenant qu'elle a dormi, est-elle plus calme ?

Eco baissa les yeux.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Hier, Menenia lui a indiqué l'endroit où elle pourrait dormir et l'a laissée seule. Ce fut une erreur de la laisser sortir de la réserve qui ferme à clé. Quand je suis revenu du Forum…

— Pas possible !

— Elle s'était enfuie, papa. Je ne peux pas dire que je suis surpris. Je te l'avais dit : elle était redevenue sauvage, comme un animal. Je doute que nous la revoyions.

Le chemin le plus court pour aller chez Clodia m'aurait fait passer devant ma porte. Alors je fis un détour. J'arrivai en sueur et à bout de souffle.

Je frappai. Au bout d'un long moment, je frappai de nouveau. Finalement, le petit guichet s'ouvrit.

— Je m'appelle Gordien. Je veux voir ta maîtresse pour affaires.

La petite ouverture se referma. Je dus attendre encore longtemps avant de la voir se rouvrir. L'œil qui m'observait était maquillé. De l'autre côté de la porte, j'entendis une voix familière mais inattendue.

— Tout va bien. Je le connais. Nous pouvons le laisser entrer.

La porte s'ouvrit. Le petit galle Trygonion était là.

— Pourquoi veux-tu voir Clodia ? demanda-t-il d'un ton sec. A-t-elle oublié de te payer ?

— En réalité, elle m'a trop payé. Elle m'a remis de l'argent pour des dépenses que je n'ai pas faites. Je suis ici pour le lui rendre.

Trygonion me regarda comme si j'étais fou, puis il hocha la tête et soupira.

— Je comprends. Tu voulais une excuse pour la revoir.

— Ne sois pas ridicule !

— Non, vraiment, je comprends. Mais elle n'est pas là.

— Pourquoi ?

— Elle est partie.

— Où ?

Il hésita.

— Elle est descendue dans sa villa de Solonium. Elle est partie tôt ce matin, avant l'aube.

Nous parvînmes aux marches menant au jardin et je m'arrêtai près de la statue géante. Mes yeux errèrent vers le piédestal où elle conservait ses trophées dans un compartiment secret.

Trygonion remarqua mon regard.

— Elle l'a vidé avant son départ. Elle a brûlé tout ce qui pouvait l'être. Et elle a emporté le reste pour le jeter dans la mer.

— Mais pourquoi ?

Il haussa les épaules.

— Comment un eunuque peut-il comprendre ces choses ?

Il marcha vers la fontaine. Soudain le son d'une mélopée résonna dans le jardin. Elle provenait de la maison des galles.

— Pourquoi n'es-tu pas avec eux ?

— Je vais aller les rejoindre. Elle m'a envoyé un messager en pleine nuit. Elle avait besoin de moi. « Je dois partir, me dit-elle. Je ne peux supporter d'être ici. » Normalement elle passe un mois dans le Sud juste après la fête de la Grande Mère, comme beaucoup de riches. Habituellement, elle descend à Baia. « Solonium est plus près, m'expliqua-t-elle, et personne n'y va jamais. Je ne veux plus jamais voir personne. » Je pensais qu'elle voulait que je l'accompagne.

Il sourit tristement, la mélopée devint plus forte et plus rapide. Le petit galle ferma les yeux et remua les lèvres comme s'il récitait les paroles, puis il cligna les yeux.

— Mais en fait, elle ne voulait pas que j'aille avec elle. « J'ai besoin que quelqu'un ferme la maison derrière moi, dit-elle. Tu vas le faire pour moi ? Fermer toutes les ouvertures, cacher le bon vin pour que les esclaves ne le trouvent pas, aller porter quelques lettres de dernière minute ? » J'ai naturellement accepté. Je lui ai souhaité un bon voyage.

Nous observâmes tous les deux le reflet du soleil dans l'eau.

— Juste avant son départ, au moment de sortir, elle s'est retournée. Elle m'a appelé. J'ai couru vers elle. « Ne dis à personne où je vais », me demanda-t-elle. « Bien sûr », répondis-je. Mais je suppose que toi tu peux savoir. Tu sais

garder un secret. Tu es l'homme le plus honnête de Rome, n'est-ce pas ?

Ses lèvres esquissèrent un sourire sardonique.

— Est-ce qu'un visiteur est venu, tard, la nuit dernière ?

Trygonion me regarda perplexe, puis eut un petit sourire.

— Tu veux dire le poète, celui qui a récité cette horrible chose sur Attis lors de la réception. Oui, un des esclaves m'a dit qu'il était venu frapper à la porte au milieu de la nuit, ivre. Ce n'était pas le bon moment : Clodia n'avait aucune envie d'être harcelée. Elle a envoyé Barnabas et certains des affranchis les plus robustes pour le chasser. Je crois qu'il a eu le nez cassé, mais rien de pire.

Je songeai au pauvre Catulle, allongé seul dans sa petite pièce triste avec ses livres et son nez tuméfié.

— Et un cœur brisé. C'est une femme dénuée de sentiments.

Trygonion me fixa durement.

— Tu es comme tous les autres. Tu penses qu'elle ne ressent rien. Mais elle ressent tout. Ce qui m'étonne, c'est qu'elle puisse supporter cette épreuve.

La mélopée devint mystérieuse comme un rêve, magique. Les rais de soleil étincelaient dans la fontaine.

— Et toi, Trygonion ? Es-tu pareil ? Beaucoup pensent que tu ne ressens rien, mais en réalité…

Il me fixa, les yeux ruisselants de larmes, me mettant au défi de poursuivre. Je n'ajoutai plus un seul mot.

Par le même itinéraire détourné, je retournai chez Eco.

— Tu devrais peut-être écrire à Meto, me suggéra-t-il. Cela t'aide souvent à éclaircir tes idées.

— Il ne me semble pas raisonnable de mettre dans une lettre des informations aussi graves sur ma femme.

— Mais tu peux toujours la brûler ensuite. Ne fais-tu pas cela, souvent ?

Parfois je pense que mes fils me connaissent trop bien. Je m'assis à son petit bureau et regardai le parchemin blanc pendant un long moment. Puis j'écrivis :

A Meto, mon fils bien-aimé servant sous les ordres de Jules César en Gaule, de son père aimant à Rome, que la Fortune soit avec toi !

Je t'écris cette lettre lors des nones d'avril, le second jour de la fête de la Grande Mère…

Un bruit à la porte attira mon attention. Je levai la tête, Meto me fixait.

Les dieux aiment veiller sur nous. Mes pensées s'étaient tournées vers Meto et maintenant il se trouvait là en chair et en os.

— Par Hercule, murmurai-je, que fais-tu ici ?

Son frère aîné apparut derrière lui. Ils éclatèrent de rire.

— Tu le savais, Eco ! dis-je. Il était déjà ici quand tu m'as suggéré d'écrire la lettre.

— Naturellement. Je n'ai pas pu résister à te faire cette blague. Il est arrivé juste après que tu es parti pour aller chez Clodia. Quand nous t'avons entendu rentrer, je lui ai dit d'aller se cacher. Tu devrais voir l'expression de ton visage !

— Faire des farces à son père est ignoble.

— Oui, mais au moins tu souris, répondit Eco.

Je repoussai le parchemin.

— C'est une bonne chose que tu sois là, Meto. Je n'aurais pas pu tout écrire.

Il vint s'asseoir près de moi.

— J'ai de la chance d'être ici en vie.

Je mis ma main sur la sienne et retins ma respiration. J'avais toujours peur pour lui, connaissant les dangers qu'il affrontait en Gaule. Mais ce n'était pas à cela qu'il faisait allusion.

— L'émeute, près du Forum, expliqua-t-il. Elle n'est certainement pas finie. Tu n'as rien vu en revenant du Palatin ?

— J'ai fait un détour…

— Il y a une pièce qu'on joue pour la fête, intervint Eco. Des hommes de Clodius ont envahi la scène et ont déclenché une émeute.

— Si on donne à un homme comme Clodius la responsabilité de la fête, il est certain qu'il essaiera d'en tirer profit, commenta

Meto, écœuré. Les politiciens sont tous les mêmes. Mais quelle est cette affaire de procès ?

J'essayai de lui expliquer aussi succinctement que possible, mais au bout d'un moment, Meto leva la main.

— C'est beaucoup trop compliqué. Je préfère la stratégie militaire sans conteste.

Je ris.

— Mais que fais-tu à Rome ? César est ici aussi ?

— Il est à Ravenne. Mais tu n'es pas censé savoir. Il rencontre Crassus en secret. Puis il ira à Luca voir Pompée. César a besoin d'autres généraux et veut lever quatre légions. Il a besoin de ces deux-là pour que le Sénat approuve ses dépenses et pour faire taire ceux qui disent qu'il devient trop puissant. À mon avis, ils vont reconstituer le triumvirat et, cette fois, ce sera efficace. C'est inévitable. Tôt ou tard, le Sénat disparaîtra. Il ne peut se gouverner, il peut encore moins gouverner un empire. Aujourd'hui, ce n'est rien de plus qu'un obstacle sur la route de César. Toutes ces magouilles politiques et judiciaires, ces corruptions, ces marchandages électoraux… C'est une absurdité qui doit cesser un jour ou l'autre.

— Mais quelle est l'autre solution ? demanda Eco.

Meto fixa son frère dans le blanc des yeux.

— César, bien sûr.

— Tu parles d'un dictateur, comme Sylla, dis-je en secouant la tête.

— Ou pire, ajouta Eco. Un roi, comme Ptolémée.

— Je parle d'un homme qui peut diriger. J'ai vu de mes yeux ce que César est capable de faire. Toutes ces chamailleries minables semblent absurdes, quand nous sommes là-haut, en Gaule, et que nous voyons les Romains conquérir le monde.

— Et que deviennent des hommes comme Clodius et Milon ? demanda Eco. Ou Cicéron dans ce cas précis ? Et Caelius ?

Meto écrasait de son mépris tous ces hommes. Qu'était devenu mon fils en se mettant au service de César ?

J'eus à peine le temps de me poser la question. Les jumeaux se précipitèrent dans la pièce dans une tempête de rires et de cheveux blonds. Meto s'y entendait peut-être en stratégie militaire, mais face à ses neveu et nièce, il n'était pas de taille.

Titania avança par la gauche ; Titus par la droite. Ils l'attrapèrent chacun par un bras et commencèrent à lui monter dessus.

— C'est incroyable ce qu'ils ont grandi ! s'exclama Meto.

— Ils veulent lutter avec toi, dit Eco, chagriné.

— Ou au moins t'immobiliser, ajoutai-je.

— Ils ont réussi, grommela Meto.

Les jumeaux poussèrent des cris de triomphe.

— L'oncle Meto, Terreur des Gaulois, peut subir un traitement beaucoup plus rude que leur délicat grand-père.

— J'abandonne, haleta Meto.

Les jumeaux le libérèrent immédiatement et se retournèrent alors vers moi pour m'attaquer. Mais leur charge se transforma en avalanche de baisers inoffensifs.

— Mais qu'est-ce que c'est ? m'écriai-je.

— Quoi ? demanda Titania.

— Ce bijou monté sur ta tunique ?

— Un œil de Gorgone ! cria Titus. Il lui donne des pouvoirs magiques.

— Mais d'où vient-il ?

Ma bouche devint soudain sèche. C'était une boucle d'oreille très simple : un petit crochet d'argent avec une bille de verre verte : le double de celui qui avait servi à fracturer la serrure de mon coffre.

— Elle vient de Libye, où vit la Gorgone, expliqua Titania. Elle peut rendre invisible. C'est ce que dit Titus.

— Oui, mais comment est-elle arrivée en ta possession ?

Au ton de ma voix, elle comprit que j'attendais une réponse sérieuse.

— Elle me l'a donnée, dit Titania. Elle m'a dit qu'elle avait perdu l'autre et qu'elle n'en voulait plus.

— Qui te l'a donnée ?

Titania me le dit. Mon cœur s'accéléra.

— Rend-elle vraiment invisible ? demanda-t-elle.

— Non.

Ma voix tremblait.

— Je veux dire oui. Pourquoi pas ? L'autre boucle l'a rendue invisible. À mes yeux au moins. Elle m'a fait croire que je voyais la vérité quand il m'était impossible de la voir. Ô Cybèle !

Eco plissa le front.

— Papa, de quoi parles-tu ?

— Je dois rentrer à la maison maintenant. Je pense que je me suis trompé à propos de quelque chose.

Belbo répondit à l'entrée. À ma vue, il ébaucha un sourire.

— Maître ! Grâce aux dieux, tu es là.

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, rien du tout… maintenant que tu es de retour.

— Son humeur a été à ce point massacrante ?

Belbo roula les yeux en guise de réponse, puis sursauta en entendant la voix derrière lui.

— L'humeur de qui ?

La voix de Bethesda était comme de la glace au printemps. Je fis un signe du menton à Belbo pour lui dire qu'il pouvait s'en aller. Il disparut rapidement. Bethesda et moi nous dévisageâmes un long moment.

— Où es-tu allé ? demanda-t-elle finalement.

— J'ai passé la nuit chez Eco.

— Et la précédente ?

— J'étais au lit avec un poète ivre.

Elle grommela.

— Tu as vu le procès hier ?

— Oui.

— C'était un vrai spectacle, n'est-ce pas ?

— Tu étais là ?

— Bien sûr. Belbo m'a gardé une place devant. Mais je ne t'ai pas vu.

— J'étais debout à l'arrière. Je ne t'ai pas vue non plus.

— Étrange que nous puissions être si proches et en même temps ne pas nous voir. Caelius a été acquitté, j'ai été contente.

— Moi aussi j'ai été satisfait.

— Mais ce qu'ils ont fait à Clodia, c'était horrible.

— Oui, épouvantable.

— Je voulais les arrêter. Je les aurais arrêtés, si j'avais pu.

— J'ai ressenti la même chose.

— Maintenant elle a quitté la ville, dit Bethesda.

— Comment le sais-tu ?

Bethesda vit l'expression de mon visage et se renfrogna.

— Ne sois pas si soupçonneux. Tu imagines quelque secrète conspiration de femmes ? Un esclave m'a apporté un mot de Clodia ce matin. J'étais censée lui rendre visite cet après-midi. Elle m'annonçait donc qu'elle ne serait pas là. Elle n'a pas dit où elle allait. Seulement qu'elle quittait Rome.

Elle croisa les bras et s'avança dans le jardin. Je la suivis. Elle me tournait le dos.

— Je te demande pardon de t'avoir trompé. Tu connais la vérité, n'est-ce pas ?

— Je crois que oui.

— Je vais t'expliquer. Cet homme – ce Dion –, je peux à peine dire son nom. A Alexandrie, avant que tu m'achètes…

— Je sais.

— Comment ?

— Je t'ai entendue en parler à Clodia, l'autre jour, dans le jardin.

Elle tourna la tête par-dessus son épaule. Ses yeux brillèrent, puis s'obscurcirent.

— Mais je n'ai jamais prononcé son nom. Je ne voulais pas le nommer devant Clodia.

— Quoi qu'il en soit…

Elle hocha la tête et détourna de nouveau son visage.

— Tu aurais dû me parler, Bethesda. Depuis longtemps.

Je m'approchai d'elle et posai la main sur sa nuque.

Elle leva la sienne et toucha mes doigts.

— Alors tu comprends ?

— Je ne peux regretter que Dion soit mort. Quand je pense à ce qu'il a fait à ta mère et à toi, et à combien d'autres, qui sait…

— Alors dis-moi que tu me pardonnes.

— Pardonne-moi d'abord, Bethesda, d'avoir eu moins confiance en toi que je n'aurais dû.

— Je te pardonne.

— Et je te pardonne de m'avoir caché ces choses.

— Et d'avoir empoisonné un invité dans notre maison ?

— Tu avoues ?

Elle prit une profonde inspiration.

— Oui.

Je secouai la tête.

— Non. Je ne peux te pardonner d'avoir empoisonné Dion.

Elle se raidit.

— Mais je veux bien te pardonner le faux aveu que tu viens de me faire.

Elle se tourna. A sa façon de me regarder, scrutant mon visage pour deviner ce que je savais, je compris que j'avais enfin découvert la vérité.

Quelques minutes plus tard, j'étais assis dans ma bibliothèque, regardant mon jardin par la fenêtre ouverte. Les fleurs s'épanouissaient. Les abeilles et les papillons voletaient dans le soleil.

Diane apparut à la porte.

— Tu voulais me voir, papa ?

— Oui.

Pendant un moment, elle eut l'air grave, puis son visage s'éclaira.

— Mère dit que Meto est de retour.

— Oui, pour une brève visite. Il est chez Eco. Ils vont tous venir dîner ce soir.

— Je suis impatiente de le voir.

Je hochai la tête et me rendis compte que j'avais du mal à la regarder. Je préférai me retourner vers les insectes.

— Ta mère t'a dit ce que je voulais évoquer avec toi ?

— Oui, papa.

Sa voix devint plus dure. Sa mère agissait de la même façon au début d'une discussion pour montrer qu'elle ne se laisserait pas ébranler.

— Quand ta mère t'a-t-elle parlé de Dion pour la première fois ? De ce qu'il lui a fait ?

— Il y a des années. Dès que je fus assez âgée pour comprendre.

— Et pourtant, elle ne m'en a jamais soufflé mot.

— C'était un secret entre elle et moi. Une chose qu'une mère dit à sa fille.

— Tu dois avoir raison. Donc, quand Dion est venu…

— Quand tu l'as présenté, j'ignorais qui il était. Mère ne m'avait jamais donné son nom. Elle n'avait fait que décrire ses ignominies. Mais quand je lui ai répété le nom, j'ai vu son visage se décomposer. J'ai compris immédiatement. « C'est lui, n'est-ce pas ? » lui ai-je demandé. Elle ne pouvait être sûre, alors elle est allée voir.

— Oui, je me souviens de vos regards à toutes les deux et de votre façon de l'observer. Il n'est pas surprenant que vous l'ayez étonné. J'ai surpris tous les regards que vous échangiez, toi, ta mère et Dion. Mais je n'ai pas compris alors. Et le pire, c'est que j'ai moi-même proposé que vous prépariez un dîner. Est-ce ta mère qui t'a suggéré d'aller chercher le poison ?

— Non, papa. J'y ai pensé toute seule. Je savais où il était rangé…

— Je sais, puisque je t'avais bien mise en garde contre celui-ci. C'est dangereux d'avoir du poison dans une maison où il y a un enfant. Enfin, ta mère a bien dû savoir que tu mettais du poison dans la nourriture de Dion ?

— Non, je l'ai fait alors qu'elle avait le dos tourné.

— Alors tu l'as fait seule. En un clin d'œil, tu as décidé de tuer un homme, d'aller chercher le poison, de le mettre dans la nourriture, et…

Diane baissa les yeux.

— Toute seule.

Elle hocha la tête.

— Quand Bethesda t'a-t-elle donné ces vieilles boucles d'oreilles à boule verte ?

Diane soupira.

— Il y a longtemps. Elle en était lasse. Je les portais de temps en temps.

— Et je ne l'ai jamais remarqué. Évidemment : Bethesda relève ses cheveux comme une femme, et toi tu les laisses tomber comme une fille.

— C'est drôle. Je ne me souviens pas de les avoir portées ce jour-là. Je ne me souviens même pas de m'en être servie pour ouvrir le coffre. Mais j'ai forcément dû le faire. Je ne me suis rendu compte que plusieurs jours après de la perte de l'une des boucles. Je l'ai cherchée partout. Partout, sauf dans le coffre.

Finalement j'y ai renoncé et j'ai donné la boucle restante à Titania.

— Oui, elle me l'a dit. Tu as laissé la serrure en l'état, brisée. Tu n'as même pas essayé de remplacer le poison emprunté. Même avec une autre substance qui lui ressemble. Ce seul fait aurait dû me prouver que Bethesda était innocente. Elle aurait effacé ses traces. Tu as agi comme une enfant, Diane. Quand as-tu avoué à ta mère ?

— Après la visite de Clodia.

— Pourquoi as-tu attendu si longtemps ? Je comprends que tu me l'aies caché, mais je croyais que tu n'avais pas de secret pour ta mère.

— J'ai voulu le lui dire dès que Dion eut quitté la maison. Je voulais le faire. Mais j'ai eu soudain peur. Le lendemain, après ton départ, nous avons appris que Dion était mort. Je pus voir que mère était heureuse, même si elle ne me l'a jamais dit. Mais tout le monde disait qu'il avait été poignardé. Si c'était vrai, comment pouvais-je l'avoir empoisonné ? La poudre était peut-être inoffensive. J'avais peut-être tout imaginé. C'était très étrange. Je ne savais pas quoi faire. Je voulais oublier.

Je hochai la tête.

— Donc Bethesda n'a rien su avant la visite de Clodia. Quand elle disait que Caelius était innocent du meurtre de Dion, ce n'était qu'une opinion. Elle disait aussi qu'il ne pouvait avoir voulu empoisonner Clodia, et elle s'est trompée sur les deux tableaux. Caelius a fait tout ce qu'il a pu pour tuer Dion et Clodia. Mais qu'est-ce qui t'a finalement décidée à le lui dire ?

— L'entendre raconter ses infortunes. Je pensais qu'elle me réservait ce genre de secrets. J'en ai même pleuré. Alors j'ai décidé de lui avouer ce que j'avais fait à Dion. Pas parce que j'en étais fière, mais parce que je ne voulais pas avoir de secret pour elle. Je le lui ai dit le soir même. Elle m'a répondu qu'il ne fallait jamais le dire à qui que ce soit. « Même pas à papa ? » lui ai-je demandé. « Surtout pas à lui », m'a-t-elle répondu.

« Mais deux jours plus tard, quand vous êtes rentrés de chez Clodia, c'est là que tu as surgi dans ma chambre, alors que je parlais avec mère. Tu criais. Tu as jeté la boucle d'oreille sur le sol – et c'est là que je me suis souvenue de l'endroit où je l'avais

perdue. Mais ce que tu disais n'avait pas de sens, pour moi. Tu avais cherché le poison et tu ne l'avais pas trouvé, d'accord. Mais tu semblais croire que mère l'avait volé pour le donner à Clodia…

Je grognai et secouai la tête.

— Je l'ai accusée de tromperie et elle l'a admis… Mais nous parlions de choses différentes. Je pensais qu'elle avait donné le poison à Clodia derrière mon dos. Mais la tromperie était ailleurs : tu avais empoisonné Dion et elle me le cachait.

Diane acquiesça.

— Quand tu es parti furieux de la maison, mère m'a demandé de me taire, même si tu découvrais la vérité. Elle m'a dit : « Laisse-moi encourir le blâme. »

Diane avait parlé sans récrimination, mais avec fierté de Bethesda pour l'avoir protégée, de moi pour l'avoir découverte.

Je regardai son visage dans la douce lumière du jardin et vis une petite fille avec des cheveux noirs lustrés et la beauté naissante d'une femme.

— Tu m'intrigues, Diane. Tu es un mystère, comme ta mère. Pourquoi as-tu fait ça ?

— Comment peux-tu ne pas comprendre ? Tu te souviens quand nous étions dans cette pièce l'autre jour et que je voulais voir la lettre que tu écrivais ? C'était une lettre sur les recherches que tu menais à propos du meurtre de Dion. Je t'ai demandé pourquoi c'était si important pour toi de savoir qui avait tué Dion. Tu m'as dit que cela te tranquilliserait. Tu te souviens de ce que tu m'as dit ? « Si on blesse un de tes proches, n'aurais-tu pas envie de venger cette personne ? » Bien sûr, papa. C'est exactement ce que j'ai fait. Je l'ai fait pour mère. Je l'ai fait pour grand-mère que je n'ai jamais connue. Voudrais-tu que je défasse ce que j'ai fait ? Si jamais nous pouvions revenir dans le temps, voudrais-tu que je ne fasse rien ?

Troublé, j'étudiai son visage et essayai de me rappeler tout ce que je savais du meurtre, de la justice, du bien, du mal.

— N'aurais-tu pas voulu faire la même chose toi-même ?

Pendant un instant, le voile de mystère s'effaça. Les yeux qui me regardaient étaient aussi familiers et vides de mystère que les miens quand je me vois dans un miroir. Chair de ma chair.

Sang de mon sang. Je posai les mains sur ses épaules et embrassai ses cils. Je reculai et regardai encore une fois dans les yeux de Diane. Je vis – avec un soupçon de regret – que le voile était retombé. Elle était redevenue un mystère, particulier, unique ; une autre âme mortelle errant dans le cosmos, échappant à mon contrôle et à toute compréhension. J'avais communiqué avec elle un bref instant. Il en est toujours ainsi. De même la musique envahit soudain l'espace, puis soudain le silence…

FIN

Note de l'auteur

En l'espace de treize ans, de nombreux acteurs du procès de Marcus Caelius vont, comme le dit l'historien T. P. Wiseman, « mourir d'une mort spectaculaire » : Clodius, assassiné lors d'une bagarre avec les hommes de Milon (la populace furieuse brûla le Sénat le lendemain) ; Crassus, massacré avec ses vingt mille soldats lors d'une campagne désastreuse contre les Parthes ; Pompée, victime de la guerre civile ; Cicéron, victime de la paix. Les mesures judiciaires prises par la République pour empêcher les « violences politiques » furent sans effet, tout comme la tentative de Crassus, César et Pompée d'établir un triumvirat pour rétablir la paix. Et puis vint Auguste.

Le roi Ptolémée allait aussi mourir, laissant ses enfants (dont la célèbre Cléopâtre) se battre pour le contrôle de l'Égypte et lutter contre la domination romaine.

Il en fut de même pour Marcus Caelius qui changea de camp une fois de trop. Incapable de convaincre une garnison de soldats de se révolter contre César au cours de la guerre civile, il connut une mort violente qui mit un terme à ses ambitions. Sa correspondance colorée avec Cicéron a survécu et fait de lui le personnage chéri d'historiens comme Gaston Boissier (« Dans l'histoire que nous étudions, il n'y a pas de personnage plus curieux que Caelius ») et W. Warde Fowler qui appelait Caelius « le personnage le plus intéressant de son époque ».

Catulle fut le plus jeune de tous à mourir, en 54 avant notre ère, de causes inconnues. Il devait avoir la trentaine.

Que dire de Clodia ? Après le procès, elle disparut de la scène (même si je soupçonne que Gordien n'a pas cessé d'avoir de ses nouvelles). Nous la retrouvons, neuf ans plus tard, dans des lettres de Cicéron à son ami Atticus, qui paraît avoir été en bons termes avec elle. Cherchant à acheter une propriété pour profiter de sa retraite (« Un endroit pour vieillir », suppose Atticus, à quoi Cicéron répond : « Un endroit pour être

enterré »), Cicéron demande à son ami d'aller voir les *horti* qui peuvent être en vente autour de Rome : « J'aime les *horti* de Clodia, dit Cicéron, mais je doute qu'ils soient en vente. » Quelques jours plus tard : « Tu parles de Clodia. Où est-elle actuellement ? Quand va-t-elle venir ? Je préfère son terrain à tout autre, à l'exception de ceux d'Otho. Mais je ne pense pas qu'elle vendra : elle aime l'endroit et a beaucoup d'argent. »

À ma connaissance, la dernière mention qui soit faite de Clodia apparaît dans une lettre du 15 avril 44 avant notre ère, dans laquelle Cicéron écrit encore à Atticus : *Clodia quid egerit, scribas ad me velim* (« Je voudrais que tu me dises ce que Clodia a fait »). Cicéron tentait-il d'éclaircir une rumeur ? Est-ce qu'il se renseignait au sujet de Clodia sans motif particulier ? Nous l'ignorons.

Je voudrais signaler certains des livres que j'ai trouvés au cours de ma recherche. D'abord l'ouvrage superbement annoté de T. P. Wiseman, *Catullus and His World : A Reappraisal* (Cambridge University Press, 1985), qui brosse un portrait vivant de Catulle et du milieu dans lequel il vivait.

Les études sur Catulle abondent, du vénérable *Catullus and Horace* de Tenney Frank (Henry Holt & Company, 1928) au *Catullus*, ouvrage moderne et intelligent de Charles Martin (Yale University Press, 1992). Il existe de nombreuses traductions de ses poèmes. L'édition Penguin de Peter Whigham est accessible dans tous les sens du terme. Les lecteurs qui connaissent un peu de latin s'intéresseront au recueil de Phyllis Young Forsyth, *The Pœms of Catullus : A Teaching Text* (University Press of America, 1986).

On peut trouver le plaidoyer célèbre de Cicéron en faveur de Marcus Caelius dans la traduction de Michael Grant, *Selected Political Speeches* de Cicéron (Penguin, 1969)[72].

Cybele & Attis : The Myth & the Cuit, de Maarten J. Vermaseren (Thames & Hudson, Londres, 1977) est une mine d'informations sur la Grande Mère et ses prêtres eunuques. *Back From Exile : Six Speeches Upon His Return,* traduit et

72 Le lecteur français pourra lire la traduction du discours : *Pour Caelius*, de Jean Cousin (Les Belles Lettres, Paris, 1962).

annoté par D. R. Shackleton Bailey (American Philological Association, 1991), donne une image claire de la querelle ayant progressivement opposé Cicéron à Clodius. L'histoire mélodramatique d'Appius Claudius le décemvir et de la malheureuse Verginia se trouve dans le livre III de *l'Histoire romaine* de Tite-Live.

J'ai effectué une bonne partie de ma recherche à la bibliothèque Dœ de l'université de Californie à Berkeley et à la bibliothèque Perry-Casteneda de l'université du Texas à Austin.

J'adresse des remerciements particuliers à Brad Craft, qui m'a aidé à reconstituer l'environnement de Clodia et de ses amis en me procurant un exemplaire du *Manual of Classical Erotology (De figuris Veneris,* 1844) de Forberg ; à Penni Kimmel, pour ses commentaires sur le manuscrit ; à Terri Odom, pour avoir relu les épreuves ; à Barbara Saylor Rodgers qui m'a expliqué que, dans la réalité, les événements sont souvent reliés les uns aux autres de façon inattendue ; et à mes amis d'Austin, Gary Coody, et Anne et Deborah Odom, qui m'ont offert l'hospitalité pour que je me repose de mes travaux.